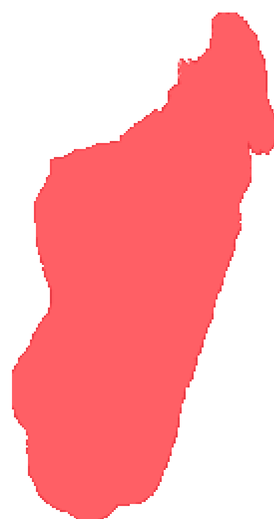
Bibliothèque malgache / 48

Étienne Grosclaude

Un Parisien à Madagascar



ÉT. GROSCLAUDE

Un Parisien
à Madagascar

— AVENTURES ET IMPRESSIONS DE VOYAGE —

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 138 GRAVURES

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1898

FRAGMENT DES MÉMOIRES D'UN EXPLORATEUR

Pour Auguste Germain.

... Bien des chroniqueurs se sont demandé jadis, en apprenant mon brusque départ pour Madagascar, à quels mobiles j'avais pu obéir, et pourquoi je quittais pour une terre encore sauvage une ville où j'avais acquis quelque renommée. Il faut bien, puisque j'entreprends aujourd'hui d'écrire mes mémoires, que je contente enfin leur curiosité, encore que depuis longtemps, et de guerre lasse, ils aient cessé leurs faciles railleries à mon égard.

Félix Faure occupait alors la présidence de la République. Il jouissait d'une grande réputation d'honnêteté et n'avait en vue dans toutes ses actions que l'intérêt de l'État. La France cependant souffrait. Les politiciens, acharnés à la conquête des places et à la corruption des électeurs, se souciaient peu du pays. L'industrie et le commerce languissaient ; le socialisme menaçait la base même de la société, et, loin de trouver un stimulant dans la fébrile activité des Anglais, des Allemands et des Russes, nous nous laissions aller à un débilitant scepticisme. Toute énergie, toute initiative semblait morte dans notre belle patrie. Les temps que prédit Isaïe étaient venus, les temps où les mains des hommes devaient se souiller de sang et leurs doigts d'iniquités ; où leurs lèvres devaient proférer le mensonge et leur langue des paroles perverse.

Des scrupules naquirent en mon esprit, et des inquiétudes et des craintes. Je fis un retour sur moi-même et je m'attristai.

Je compris qu'il fallait cesser mes ironies ; car, si agréable qu'il soit de railler son pays et ses concitoyens, il est préférable encore de les plaindre et de travailler à les rendre meilleurs, et je sentis que la France me réclamait. Cependant je ne savais comment me rendre utile.

Or, un soir, comme je songeais, je regardai machinalement le petit éléphant de porcelaine rouge qui dormait sur ma table, et voilà que le petit éléphant me regarda aussi, gentiment, avec de bons yeux tout ronds, en agitant sa trompe. Tout de même, j'eus quelque étonnement ; je crus rêver et cherchai un binocle. Le petit éléphant sourit ; il éleva encore sa trompe, puis la baissa, et, comme s'il n'avait jamais fait autre chose, il parla. C'était un petit éléphant bien dressé.

« Pourquoi cet œil effaré, ô mon maître, et pourquoi me contempler avec tant de surprise obstinée ? Ne sais-tu pas que nous aussi nous parlons ? Tu me peines. Depuis des années tu t'assieds à cette table, chaque jour, et chaque jour tu alignes des jambages noirs sur du papier blanc, et tu as, paraît-il, beaucoup d'esprit. Cependant ton métier t'ennuie et tu t'ennuies d'avoir tant d'esprit. Que de gestes découragés tu as ébauchés ici, en commençant ta besogne coutumière, et que de bâillements même pas étouffés ! Tu te croyais seul et tu permettais à ton âme des épanchements en termes familiers, mais j'étais là. Je te connais, je te connais tout entier, et tu rêves une vie différente, une vie plus utile, plus noble, et tu te désespères de ne pas la trouver.

« Et le remords des bouffonneries passées déchire ton âme.

« Ah ! tu peux rougir, et pâlir, et te frapper la poitrine, humblement et fortement. Qu'as-tu fait jusqu'ici ? Depuis des années, tu publies dans les gazettes des proses de pince-sans-rire, sur les quotidiens événements, et nul ne manie la blague avec un art plus perfide et savant. Ta philosophique irrévérence, fille d'un nihilisme absolu, ne respecte rien. Assassinats, pestes, inondations, banqueroutes, elle joue avec les plus épouvantables scandales et badine avec les plus douloureuses misères,

comme si toute chose n'avait de prix que pour le rire qu'elle éveille, et les calembours qu'elle suggère.

« Réfléchis donc et souviens-toi et repens-toi. La catastrophe de l'Opéra-Comique, au lieu de pleurs et de conseils, ne t'a fourni qu'un baroque article pour annoncer la fermeture des bains Deligny. Tu prétendais que leur entière construction en bois les exposait particulièrement aux dangers du feu. La déplorable affaire des croix d'honneur (Limousin et Caffarel) t'a servi de prétexte à d'équivoques racontars sur le Panthéon dont on entreprenait la décoration. La prodigieuse découverte de microbes et sérums divers n'a été qu'une occasion pour toi de discourir sur l'existence du Bacillus Scenafairius (Bacille de la scène à faire) et du virus sarceyen ou antisarcine. C'est là tout ce que ton intelligence, en des circonstances inquiétantes, a su et pu produire. Ah ! pauvre ! pauvre ! »

Je rougis, je l'avoue. Le petit éléphant voyait clair dans mon cœur, et chacune de ses paroles accroissait mon chagrin. J'eus honte de moi. Ainsi cette barbe épaisse et soyeuse qui ornait mon menton, ce front haut, large, sérieux, ces épaules carrées, ce buste droit et solide, tout cet extérieur d'homme fort et grave, quelle duperie, quel trompe-l'œil ! Je n'étais bon qu'à gribouiller sur du papier de petites chroniques, des chroniquettes blagueuses et ironiques. J'appartenais à ce genre d'êtres et de choses qu'on étiquette « bien parisien », et ma gloire ne dépassait pas les boulevards. Ah ! pourquoi posséder une si enviable anatomie, puisqu'elle mentait si férocement !

Je n'eus pas le loisir de me blâmer davantage.

Le petit éléphant me fixait, et ce regard m'ennuyait, me gênait, m'irritait. Je voulus m'en aller. Il agita sa trompe, souffla et poursuivit :

« Tes œuvres te dégoûtent, je le vois bien. Tous ces clichés, tous ces poncifs, que tu empruntes à la politique, au journalisme, à la science, à l'administration, et dont tu te composes sans défaillance une langue ineffable de tenue et

d'impersonnalité, tous ces poncifs, tous ces clichés, te remontent aujourd'hui dans un exécrable haut-le-cœur. Quelle drôle d'existence que la tienne, et combien vide et vaine ! Avoir seulement rêvé, durant les jeunes années d'ambition, d'écrire comme un maire de village ou un capitaine de pompiers, et y avoir réussi avec un incomparable succès ! Quelle ironie pour un ironiste ! La littérature – ta littérature – te transforme en épicier. »

Alors il me sembla qu'un dieu inconnu et bienveillant prenait cette forme pour me parler et me sauver. Je me mis à trembler. Un long frisson me secoua tout entier. Je joignis les mains, et, comme au temps lointain où, tout petit garçon, je m'agenouillais le soir au pied de mon lit, une prière monta à mes lèvres :

« Ô créature étrange, qui que tu sois, dieu, animal ou fantôme, je te supplie de me conduire vers le but mystérieux que je rêve vainement. Tu as deviné la plaie secrète de mon âme, ne peux-tu pas aussi la guérir ? Oui, je veux agir, je veux vivre. Mais que faire pour agir, pour vivre ? je ne sais. Oh ! toi dont la parole est toute vérité, je remets mon sort entre tes défenses, et je m'incline devant ton arrêt. »

Le petit éléphant ne montra pas trop de surprise, il remua ses longues oreilles et fixa sur moi des yeux pleins d'une tendre pitié.

« Je ne suis, dit-il, ni dieu ni fantôme. Je suis un petit éléphant, un tout petit éléphant, comme on en voit encore quelques-uns sur la terre africaine. Pourquoi ne m'as-tu pas regardé plus tôt ? Avec un peu de complaisance, j'aurais évoqué en ton esprit toute l'immensité des autres continents. Regarde-moi encore. Ne vois-tu pas les paysages brûlants du pays noir ? le désert de sable, et les lacs fangeux, et les forêts vierges, et les torrents encombrés de rochers ? Ne vois-tu pas les lions rugissant à la tombée du soir, les caïmans qui sommeillent la gueule ouverte, au bord des fleuves, les chacals qui hurlent dans la nuit, les nègres dévorant autour d'un feu les cadavres maigres

d'Européens, ou s'enfuyant tout nus à travers les bois en agitant leurs zagaies ? Regarde, regarde... Ne vois-tu pas là-bas, là-bas, toute une caravane engagée dans la brousse, des porteurs noirs, des mulets ? Elle se déchire aux épines, elle enfonce dans les marais ; soudain des coups de feu dégringolent des branches, des cris sauvages retentissent, et elle disparaît dans le bruit et la fumée... Ce sont des explorateurs qui meurent pour leur patrie et pour l'humanité ! »

Je me levai brusquement. Des explorateurs ! Une lumière soudaine m'éblouissait. Oui, loin, loin, sous un soleil étouffant, parmi des arbres gigantesques et près des rivières couvertes d'herbes géantes, j'apercevais des bêtes fauves et des sauvages ; l'entendais des cris, des hurlements, des coups de feu. Des gouttes de sueur perlèrent à mon front. Mon cœur battit plus fort... Il me sembla que ma chambre était trop petite, trop étroite, et que j'allais étouffer. J'avais besoin d'air et d'espace... Explorateur ! explorateur !

Le petit éléphant, d'une voix moqueuse, réprima cet emballement.

« Écoute, dit-il. On se fichera de toi ; certains même attribueront à ta courageuse, mais imprévue décision, des mobiles peu estimables. « Explorateur, ricaneront-ils, un casque en liège, un complet de flanelle blanche, un rifle, un palanquin, un canot démontable, c'est le bric-à-brac de l'emploi qui l'a séduit, et aussi les faciles triomphes du retour, conférences à la Société de géographie, à l'Hôtel des Sociétés savantes, à l'Association philotechnique, rapports, discours, médailles commémoratives, titres, décorations. » As-tu vraiment la foi, et oseras-tu braver les quolibets et les lazzis ? »

Je ne répondis rien, et le petit éléphant se tut. Le soir tombait ; un bruit sourd arrivait de la rue jusqu'à moi. Étonné, hébété, je risquai un coup d'œil vers la bête qui venait de me parler. Elle demeurait muette et immobile, et rien ne pouvait laisser supposer qu'elle m'eût tout à l'heure tenu de si sages dis-

cours. Je pensai avoir été le jouet de quelque hallucination, et, m'enfonçant dans mon fauteuil, je rêvai et songeai.

Et des jours se passèrent qui firent des semaines et des mois, et j'hésitais à partir. L'été rayonnait, et jamais les femmes ne m'étaient apparues plus belles et plus désirables. Des pleurs gonflaient mes yeux à l'idée de fuir en des régions inconnues, loin des Italiens, de l'Opéra, et des salles de rédaction... Et pourtant, frêle et basse, la voix de ma conscience me gourmandait sans cesse... Quand je m'asseyais à ma table de travail, je sentais peser sur moi l'ironique regard du petit éléphant en porcelaine rouge, et je devinais son sourire d'humiliant dédain. Toutes les petites traditions tyranniques du boulevard me retenaient encore.

Enfin, cette lutte prit fin. Le général Gallieni devait se rendre à Madagascar pour pacifier et organiser notre nouvelle colonie : je vis là une occasion imprévue et unique. Quelques démarches m'accordèrent une mission dans la grande île africaine, et le 10 août 1896, à quatre heures et demie, je montai à bord du *Yang-Tsé*.

C'est ici que commence le récit de ma première exploration...

À

ALPHONSE DAUDET

EN SOUVENIR DE « TARTARIN »

– Père des Explorateurs –

JE DÉDIE AFFECTUEUSEMENT

CE RÉCIT

D'UN VOYAGE DANS LE MIDI

E. G.

PRÉFACE

La France produit-elle encore des hommes ?

On s'évertue à nous persuader qu'il n'en est rien. Ce sont, bien entendu, des Français qui le prétendent, puisque nos compatriotes ont le fâcheux privilège des appréciations désobligeantes sur les choses et sur les gens de ce pays.

J'ai toujours espéré que ces entrepreneurs de découragement étaient dans le faux, et je le crois fermement depuis que j'ai vu à l'œuvre nos troupes coloniales et les hommes d'action qui marchent avec elles : ingénieurs, planteurs, agents commerciaux, prospecteurs, – peut-être même quelques aventuriers... Et pourquoi pas ? il y aurait, ce me semble, tout avantage à les voir quitter nos grandes cités, dans lesquelles ils n'ont rien de bon à faire, pour s'en aller en ces pays de risque, où les gens de bureau, tels que les notaires en exercice, n'exposent pas volontiers leur personne, tant qu'ils n'y sont pas contraints par d'impérieux motifs. Et puis, on sait bien qu'il suffit à un aventurier d'avoir quatre sous de côté pour devenir, tout d'un coup, l'homme le plus rangé du monde.

Les personnes casanières qui, selon le mot de Jules Noriac, envisagent la campagne comme « un endroit humide où il y a des oiseaux crus », et quelques petits-fils à ce Voltaire, dont les plaisanteries faciles dégoûtèrent nos aïeux – au grand profit de l'Angleterre – des « arpents de neige » du Canada et de toutes les richesses de l'Inde, « abondante seulement, assurait-il, en tigres et en serpents », ont depuis longtemps décidé que le Français était radicalement incapable de coloniser. Ils l'ont dit, ils l'ont répété, et à force de les entendre on a fini par le croire.

J'ai mieux aimé y aller voir, et ce que j'ai vu, je le rapporte avec ce volume d'impressions au jour le jour, fidèlement recueillies et notées sans apprêt dans ma course rapide à travers une existence de plein air et d'aventures, où des gaietés imprévues s'entremêlent à chaque instant aux émotions parfois violentes de l'action.

La conclusion qui, j'en ai l'espoir, se dégagera de cette lecture, c'est que le Français est injustement vilipendé par lui-même, et que, somme toute, nos concitoyens, quand ils se mettent en route, valent à peu de chose près tous les Anglo-Saxons de la terre. Mais quelle peine ils ont à démarrer ! C'est en cela que les gens d'outre-Manche sont nos maîtres, et c'est aussi par l'admirable esprit de suite qui leur fait réduire tôt ou tard les innombrables difficultés de la carrière coloniale, dont les fadeurs sont ceux-là mêmes que M. Thiers déclarait indispensables à la marine : suite, temps et volonté.

Dans son ouvrage si remarqué, M. Demolins, le clairvoyant analyste de la suprématie anglaise, établit péremptoirement que nous réalisons le type ethnographique le plus rapproché de l'Anglo-Saxon, mais avec un esprit plus clair et plus méthodique, précieux ressort pour l'aiguillage « des intelligences vers les voies nouvelles où il faut, dit-il, engager les peuples attardés de l'Occident ».

Et l'esprit aventureux ! et l'énergie s'exaltant jusqu'à la témérité ! et l'endurance ! et la sobriété ! n'est-ce point là des qualités de notre race, et peut-on considérer comme négligeables les avantages qu'elles nous confèrent pour l'assimilation des contrées lointaines, où le Français est également servi par sa droiture, qui lui conquiert très vite la confiance et la sympathie des indigènes, et encore par sa bonne humeur qui l'aide à passer les mauvais moments ?

La méconnaissance de tant de vertus endormies en nous est un des fléaux les plus désastreux qui se soient abattus sur notre pays, et, s'il est enrayé quelque jour – bientôt, je l'espère, – ce sera par l'effort persévérant des hommes de haut esprit et

de vigoureuse initiative qui, bouleversant les préjugés les plus enracinés parmi nous, ont ouvert au relèvement des énergies individuelles le champ vaste, fécond et prestigieux de l'activité coloniale, où nous entraînait, il y a déjà vingt ans, l'ardeur prophétique de trois patriotes, arrêtés par la mort au seuil de cette terre promise : Gambetta, Ferry et Paul Bert.

Comment ne pas fonder les plus nobles espoirs sur le lendemain d'une race qui voit des Brazza, des Gallieni, des Binger, des Bonvalot, des Marchand, des Toutée, des Monteil, des Mizon, des Béhagle, et l'innombrable phalange de nos intrépides explorateurs, répondre, avec un enthousiasme que rien ne décourage, au fervent appel des grandes associations créées ou développées au prix de tant d'efforts par des promoteurs animés de la foi la plus agissante, comme le prince Roland Bonaparte, président de la Société de Géographie ; le prince d'Arenberg, président de la Société de l'Afrique française ; Eugène Étienne, dont le zèle robuste et incessant a donné l'impulsion initiale à ce mouvement prodigieux ; Émile Mercet, le fondateur de l'Union Coloniale ; Le Myre de Vilers, Chailley-Bert, Delcassé, Grandidier, Paul Bourde, Lanessan, René Millet et tant d'autres qui s'en vont répétant à l'armée, à la science, au Parlement, à la presse, la bonne parole, – dont l'écho vient d'être porté avec un éclat si retentissant au monde du commerce et de l'industrie par la voix du Président Félix Faure, plus qualifié que tout autre pour la saine appréciation de nos intérêts commerciaux, et mieux inspiré que jamais par le sentiment d'un patriotisme qui s'élève au-dessus des sempiternelles rengaines de la logomachie politique.

Une nation qui possède des hommes d'action aussi vigoureusement trempés, et de si éloquents apôtres de l'esprit d'entreprise, est une nation dont on peut dire qu'il y a encore du sang dans ses veines : tout orgueilleux soient-ils de leur Livingstone, de leur Stanley, de leur Gordon et de leur Cecil Rhodes, les Anglo-Saxons ne sauraient mépriser les enfants de chez nous, et je crois pouvoir affirmer que le sentiment qu'ils manifestent en ce moment, au spectacle des progrès de notre

occupation africaine, n'est pas précisément celui d'une indifférence dédaigneuse.

Jamais, il faut le dire, un homme d'État anglais n'a plus hautement envisagé que M. Félix Faure, ni plus clairement défini, les réalités économiques sur lesquelles est fondée l'existence d'une grande nation moderne :

> « Messieurs, a dit le Président de la République au banquet du commerce et de l'industrie, la période qui s'ouvre, et qui se prolongera bien au delà de notre siècle, semble devoir fixer définitivement les destinées des nations de la vieille Europe et déterminer leur place respective dans le monde.
>
> « Les besoins et les ressources de pays hier encore fermés à tout contact européen nous sont révélés par les explorateurs et les missions que les gouvernements, les assemblées commerciales, les associations industrielles et financières envoient, à l'envi, de tous côtés.
>
> « Hâtez-vous de diriger vers ces régions à peine connues, encore inexploitées, les efforts individuels et les initiatives privées, sous peine de nous laisser devancer par nos concurrents étrangers et de voir notre pays exclu du rang auquel ses facultés et sa loyauté commerciale incontestée lui donnent le droit de prétendre. C'est bien servir la patrie que de faire connaître aux peuples qui s'éveillent à la civilisation le génie si fécond de notre race laborieuse.
>
> « L'État, de son côté, connaît ses obligations et son devoir. Ce serait une utopie de penser que, dans ces entreprises, son action peut être substituée aux initiatives particulières. C'est de ces dernières que nous devons tout attendre. En retour de leur hardiesse intelligente, l'État donnera aux Français à l'étranger l'appui dont ils ont besoin. La sollicitude de la République s'étend à tous ses enfants, à

ceux surtout qui la servent au loin. Là où est un Français, là est la France. »

Ce lumineux programme des devoirs présents de la bourgeoisie concorde d'une façon bien significative avec les exhortations enflammées que le plus vigilant éducateur de la jeunesse aristocratique adresse périodiquement aux élèves de l'école Albert-le-Grand et à leurs parents effarés d'une aussi singulière audace, et l'on peut envisager comme le symptôme décisif d'une importante évolution de notre esprit public cette rencontre des mystiques envolées d'un moine d'avant-garde comme le père Didon avec les doctrines pondérées que formule à cette heure solennelle le représentant le plus élevé de notre conservation sociale.

Il est d'ailleurs intéressant d'observer, avec M. Chailley-Bert, que le Président de la République française n'est pas le seul chef d'État qui se soit mis à la tête du mouvement colonial de son pays, et que la plupart des souverains européens sont animés d'un sentiment analogue : sans parler de la reine Victoria, qui a revendiqué comme sa plus belle parure le titre d'Impératrice des Indes, nous avons vu Guillaume II patronner l'expansion africaine avec l'ardeur qui caractérise toutes ses conceptions et prendre directement en mains la cause de la marine allemande, tandis que la cour de Russie accordait un encouragement non équivoque à l'effort de ses nationaux en Abyssinie, où l'Italie elle-même avait été conduite, bien inconsidérément, il est vrai, par l'expression formelle de la volonté royale. Et que dire du roi des Belges, qui engage délibérément sa responsabilité de gouvernant et sa fortune personnelle dans cette colossale entreprise du Congo !

On sait d'ailleurs quelle part les plus grands seigneurs de l'Angleterre, groupés autour du prince de Galles, ont prise à la création de la Chartered, conception gigantesque où les plus

graves intérêts britanniques sont en jeu. Quant à l'aristocratie française, à laquelle le prince Henri d'Orléans a si vaillamment montré le chemin, il faut lui rendre cette justice qu'elle n'est pas demeurée en arrière, et qu'un grand nombre de ses fils, explorateurs ou soldats, sont glorieusement tombés au premier rang de la croisade moderne : un d'Uzès, un Chevigné, un Grandmaison et tant d'autres, parmi bien des enfants du peuple, qui ne furent pas moins héroïques.

Assurément le nombre en est formidable de ces jeunes et précieuses existences si généreusement sacrifiées à l'honneur et à la grandeur de la patrie, sur ces terres lointaines où la civilisation pacificatrice et bienfaisante ne peut s'établir qu'au prix de luttes pénibles et si souvent meurtrières.

« Partout et toujours la douleur humaine est la rançon du progrès », a dit un orateur socialiste, M. Viviani, qui compte cependant, croyons-nous, parmi les adversaires de cette expansion coloniale qu'on accuse d'engloutir en pure perte tant d'hommes et tant d'argent.

En pure perte ! – Écoutez la noble et judicieuse réponse que M. André Lebon, dans son discours d'inauguration du pont Faidherbe, opposait à cette doctrine, inspirée par la plus funeste aberration du véritable sentiment colonial.

> Aujourd'hui encore, malgré les résultats acquis, en dépit des enseignements quotidiens fournis par nos émules, il se trouve des écrivains pour soutenir que par les serviteurs qu'elle lui enlève, par les préoccupations incessantes qu'elle lui cause, la politique coloniale affaiblit la patrie. Hélas ! nombreux en effet sont les vaillants que la fièvre ou le fer fait succomber dans la brousse, et personne plus que le Ministre des colonies de France ne sait tout ce que le moindre de nos succès coûte de souffrances et de larmes ! Mais combien sont-ils aussi ceux qui, survivant à l'épreuve, rapportent au pays mutilé, des caractères trem-

pés par la lutte, des esprits forgés par l'expérience, des imaginations à la fois enhardies et assagies par la conscience de ce que l'action et la responsabilité journalières ont ajouté à leur valeur morale ! Et quand la France entière se réjouit avec tant de raison de se voir, après moins de trente ans, relevée de ses défaites, remise à son rang de grande puissance, alliée d'un empire, objet d'envie pour d'autres, se rend-elle compte elle-même du crédit qu'elle s'est procuré par les preuves de vitalité et de ténacité qu'elle a données, en ces dernières années, sur le terrain colonial ? Non, Messieurs, nous démontrerons, que dis-je ? nous avons démontré que l'effort colonial, loin de nuire à la Mère Patrie, seconde et complète son œuvre. Nul ne peut mesurer ce que l'exercice du Gouvernement du Sénégal a prêté à Faidherbe de l'endurance, de l'obstination et de l'autorité, qu'il a si largement déployées en 1871, dans son admirable campagne du Nord. Nul ne peut nier que, si l'Europe s'est repris à compter avec la France vaincue, c'est qu'elle la voyait en Afrique, en Asie, partout enfin où cela se pouvait encore, montrer que la République ne pliait point sous la fortune contraire, et qu'elle conservait pour sa gloire et sa grandeur futures, d'inépuisables réserves de patience et de courage.

Ces admirables paroles méritent les applaudissements de tous, mais on ne saurait s'en tenir aux marques d'une vaine approbation ; il est temps de passer de la phase de l'éloquence coloniale – qui brille en ce moment de son plus vif éclat – dans celle de l'action ; la foi coloniale doit être plus que toute autre agissante : elle impose de lourds devoirs ; elle a de hautes exigences ; elle commande l'esprit de sacrifice et le mépris du danger. De telles considérations ne sont assurément pas pour arrêter le merveilleux élan de la jeunesse, dans cette heure de relèvement où, de toutes parts, les hommes soucieux du bien public l'appellent au travail et au combat, et où l'on entend à Lyon le président de la Chambre de Commerce, M. Aynard, dont le

puissant esprit et la constante énergie sont voués à la pacification sociale, exposer comme quoi l'homme inactif est à bref délai menacé dans son existence, et proclamer qu'il est temps de montrer à ceux qui s'agitent ce que font ceux qui travaillent, – au moment même où le père Didon prône, dans le monde des oisifs, l'action individuelle, féconde et réconfortante :

> « Il est temps d'en finir avec la jeunesse dont toute l'ambition se limite à jouir en paix de l'héritage paternel, de la fortune laborieusement amassée par l'activité infatigable du père... C'est recruter et ameuter l'armée des anarchistes et des vengeurs de la loi du travail insolemment violée... Jeunes gens qui avez reçu ou qui devez recevoir le levier puissant de la fortune, sachez vous en servir pour soulever le poids qui écrase l'humanité...
>
> « Les chemins sont ouverts, mes amis, s'ils ne le sont pas, vous pouvez, vous devez les frayer... Il y a là-bas de beaux lauriers à couper et de grands destins à poursuivre. Vous qui avez le goût des nobles aventures, laissez le vieux boulevard... »

Il en parle bien à son aise, le père Didon ! Croit-il donc que ce boulevard laisse échapper sa proie quand il la tient : ses traditions immuables et ses rites sacrés ont de singulièrement tyranniques exigences, et c'est un beau scandale si parfois il arrive qu'un fidèle fasse mine de s'émanciper. Je pourrais même en citer un, croyez-moi, dont le départ pour les pays lointains a soulevé de bien comiques indignations : Pensez donc ! un gazetier fantaisiste du Tout-Paris, qui s'en allait ainsi, sans prévenir personne, tâter d'une vie plus libre et d'une lutte moins vaine, dans des forêts tropicales où les arbres ne sont pas en bois de calembour ! C'était chose inadmissible aux yeux de quelques menus moralistes de l'asphalte, dont les jappements furent si

aigus que le bruit en parvint au voyageur par delà les mers lointaines.

Ainsi qu'un proverbe arabe permettait de l'espérer, les abois de ces roquets n'ont point arrêté la caravane, et elle est allée sans trop de mal jusqu'au bout de son chemin ; quand je dis la caravane, c'est une façon de parler, car nous n'avions pas le moindre chameau. Ça manque à Madagascar, où la vaillante bête semblerait pouvoir être avantageusement utilisée pour les transports, qui se font jusqu'à présent à dos d'hommes, – d'hommes sur les épaules desquels, il convient de l'observer, le frottement du bambou développe des excroissances assez volumineuses pour justifier dans une certaine mesure leur classement parmi les camélidées.

Le navire du désert – en attendant le chemin de fer de la brousse – rendrait d'énormes services assurément, mais les gens d'expérience soutiennent que le climat lui est contraire et qu'il n'a pas le pied fait pour la nature du sol, – car ce navire a des jambes comme les petits bateaux de la chanson : voyez M. de Quatrefages.

Les mœurs du chameau sont du reste assez intéressantes pour retenir l'attention du psychologue comme celle du voyageur, du naturaliste et même du métaphysicien. C'est du moins ce qui résulte d'une anecdote que j'ai trouvée naguère dans la *Vie de Gœthe* du philosophe anglais Henry Lewes, et qui m'a paru déterminer d'une façon pittoresque l'état d'esprit des races européennes, au point de vue colonial, durant la première moitié de ce siècle :

Un Français, un Anglais et un Allemand s'étant rencontrés je ne sais où, vinrent, je ne sais comment, à parler du chameau dont on cita des traits qui donnèrent à chacun le goût de se livrer à une étude approfondie de cet intéressant animal.

De retour à Paris, le Français s'en alla passer une demi-heure au Jardin des Plantes, d'où il rapporta une chronique étincelante de verve, parsemée d'aperçus ingénieux et d'anecdotes piquantes, avec un mot de la fin qui résumait le chameau dans le pittoresque raccourci d'un calembour génial.

L'Anglais s'en fut à Londres dans une grande maison d'articles de voyage et de campement, s'y équipa de la façon la plus confortable, sans ménager le temps ni l'argent, puis s'en alla passer quelques années dans l'Arabie heureuse, d'où il revint avec deux énormes volumes bourrés de faits, pleins de renseignements précis et circonstanciés sur les différentes races de chameaux, leur élevage, leur alimentation, leur rendement dans l'industrie des transports, et tout ce qui constitue l'art de les utiliser.

Quant à l'Allemand, il s'enferma dans une chambre enfumée au voisinage de l'Université de Wurtzbourg, pour se consacrer entièrement à la préparation d'un grand ouvrage philosophique, sous ce titre plein de promesses : *Idée fondamentale du chameau tirée de la conception du Moi*.

« Voilà dix ans qu'il y travaille, et son ouvrage n'est pas encore très avancé », disait Henry Lewes.

Il faut reconnaître que, depuis lors, les Français ont fait d'énormes progrès en matière de tourisme : on en rencontre aujourd'hui dans toutes les contrées du globe, – et jusque dans leurs colonies. Il n'y a guère que le Jardin des Plantes où le Parisien actuel hésite à s'aventurer, en raison de la distance.

Quant aux Allemands, nous n'apprendrons à personne que les Anglais ont changé de ton à l'égard de leurs facultés d'expansion, et que c'est pour eux fini de rire.

À la faveur des compétitions passionnées qui mettent aux prises ces deux grandes nations, nous avons aujourd'hui beau jeu à développer loyalement et paisiblement notre domaine co-

lonial, où de prodigieuses richesses n'attendent plus que l'effort nécessaire pour les faire sortir du sol.

Le tout est de se mettre en chemin. Madagascar est loin ; je n'en disconviens pas, mais cela vaut la peine d'y aller faire un tour, même si l'on ne parvient pas à y emmener le chameau, – qui a pourtant la bosse des voyages.

PREMIÈRE PARTIE

DE PARIS À TANANARIVE

I

EN MER

À bord du *Yang-Tsé*. – Départ du général Gallieni. – L'Intruse. – Une nuit dans le canal de Suez. – Tout le monde sur le pont. – Le coup de chaleur. – Les rafraîchissements de Djibouti. – Gare au cap Guardafui !

10 août 1896.

Il est quatre heures et demie ; par un beau temps de soleil, relevé d'un filet de brise, le *Yang-Tsé*, faisant route sur Madagascar, passe, avec la majestueuse lenteur qui le caractérise, devant le môle de la Joliette, noir de têtes brunes dont les chapeaux s'agitent dans l'espace, tandis que monte, trombonisée en l'honneur du général Gallieni par une musique militaire invisible au sein de la foule, une de ces *Marseillaises* comme on en cuisine à Marseille.

Le *Yang-Tsé*, des Messageries maritimes, porte à Madagascar le général Gallieni, avec son état-major et deux compagnies de la Légion étrangère. Les nouvelles de là-bas sont mauvaises ; le représentant de la compagnie des Messageries à Marseille vient d'être informé que son fils, le vaillant Garnier, a été massacré avec trois autres Européens en conduisant un convoi sur la route de Majunga. Quelques jours auparavant, c'était un missionnaire, le père Berthieu. Les populations sont soulevées d'un bout à l'autre de l'île ; l'anarchie est à son comble, et le général Gallieni, à peine revenu du Tonkin, a accepté la lourde tâche d'aller rétablir l'ordre dans notre nouvelle possession.

Le nouveau gouverneur général envisage la situation avec infiniment de sang-froid et de résolution, mais sans enthousiasme ; nous en causons, en présence de son chef d'état-major, jusqu'à l'heure du dîner, et bientôt la nuit vient, pleine de rêverie.

Au matin, on respire l'haleine embaumée de la Corse, en attendant le régal d'un coin de paysage alerte, miroitant et guerroyeur comme un article d'Emmanuel Arène : c'est Bonifacio qui veille tout au sommet de sa blanche muraille, faite d'un rocher vertigineux.

Le lendemain, on passe en revue les Lipari, au sein desquelles le Stromboli fume sa pipe comme un vieux loup de mer ; tout alentour : des villages accrochés au flanc de ces montagnes-îles, des vignes en terrasses offrent une verdure terrienne à nos yeux fatigués de contempler ton azur, ô Méditerranée ! et sur la hauteur, un sémaphore, pourtant italien, nous fait mille politesses.

Voici le détroit ou phare de Messine : c'est à peine si l'on y retrouve la place exacte de Charybde, tourbillon vague et baladeur dont les petits ronds dans l'eau n'impressionnent plus le navigateur ; quant au rocher de Scylla, on était arrivé à le prendre si peu au sérieux, qu'il a fallu le couvrir de fortifications pour restaurer un tant soit peu son prestige.

La pâle Adriatique est en train de nous envoyer par le travers un de ces roulis qui rendent le passager plus pâle encore qu'elle ne l'était lorsque Musset la voyait « mourir sur l'herbe d'un tombeau ». Au dîner, on met « les violons », ce qui signifie clairement que nous allons danser ; pourtant, vers minuit, on s'endort mollement bercé ; mais je suis réveillé de grand matin par une douche d'une puissance de projection peu commune : c'est un paquet de mer qui réduit mon vasistas en menus morceaux, dont quelques-uns vont se planter, comme des flèches de cristal, dans le rideau de ma porte ; tout nage sur le plancher de

ma cabine, et ma grande malle va battre les murs, tumultueuse et formidable comme la caronade en rupture de câble dans l'entrepont de la frégate du *Quatre vingt-Treize* de Victor Hugo. Les cabines avoisinantes retentissent également d'un fracas où montent des plaintes entrecoupées d'hilarités prolongées : elles émanent d'un jeune et brillant lieutenant de l'état-major que je trouve affalé dans sa couchette transformée en une baignoire, où la pâmoison du fou rire l'a frappé d'une prostration comparable à celle de Marat après Charlotte Corday. Les garçons, réveillés en sursaut par tant de vacarme, accourent de toutes parts ; on ferme en hâte les quelques sabords oubliés, on vide, on éponge, on balaie, et je m'aperçois avec stupeur que ma savate, naguère d'une blancheur immaculée, est brusquement passée au rouge. En sautant de mon lit, sous l'effet de la douche, je me suis légèrement coupé le pied à un éclat de verre ; on appelle le bon docteur Clair, médecin de mérite doublé d'un lettré délicat ; il me panse, tout en causant de Maupassant, de Stendhal et de Nietzsche, et nous établissons ensemble le rapide scénario d'un drame qui pourrait faire un argent fou sous ce titre palpitant : *les Mystères de l'Adriatique ou la Pantoufle ensanglantée.*

C'est beau la navigation, mais il est pénible de penser que sur les bateaux les mieux tenus on est parfois exposé à recevoir dans son lit une sole vivante.

Durant les jours suivants, on n'aperçoit plus rien qu'une vague et lointaine Crète, encore plus ensanglantée que ma pantoufle, s'il faut en croire les dépêches que nous trouverons à Port-Saïd. Nous pénétrons dans le canal ; d'une maison à l'entrée de la ville, des dames en négligé s'empressent à leurs fenêtres, agitant des mouchoirs qui ont des dimensions de drapeaux.

Port-Saïd, quatre heures d'arrêt, charbon ! Je ne vous apprendrai rien sur cette banlieue de l'Égypte, grand bazar universel qui montre un peu de tout à l'étalage, où les bibelots les plus imprévus, articles de Paris faits en Orient, articles d'Orient con-

fectionnés à Paris, sont offerts au plus juste prix par des Pharaons dans la débine.

L'article de Paris le plus demandé à cette escale est le télégraphe électrique : il y en a plusieurs qualités, notamment l'égyptien et l'anglais ; ce dernier est le mieux achalandé, c'est comme qui dirait « la renommée du télégraphe ».

La principale distraction de l'endroit est le café-concert, où des demoiselles – généralement roumaines, pourquoi ? – font de la musique instrumentale pour étouffer les sanglots des victimes de la roulette, qui tourne mélancoliquement dans une salle voisine.

Nous passons la nuit dans le canal et presque tous nous la passons sur le pont du bateau ; aussi bien le vacarme de la chaîne du gouvernail, perpétuellement en jeu pour nous maintenir dans le chenal, et les commandements transmis d'une voix retentissante dans la chambre des machines enlèvent toute velléité de sommeil aux gens assez apathiques pour rester indifférents à ce cheminement nocturne d'un énorme paquebot à travers le désert, vaguement éclairé par la lueur fantastique du projecteur électrique, lourde nacelle suspendue à l'avant du navire, et dans laquelle évolue jusqu'à l'aube un mécanicien fantôme. De temps à autre on ralentit ou l'on stoppe pour un garage ; un train d'Ismaïlia nous croise ; une caravane part d'El Kantara pour Jérusalem ; au matin apparaît une oasis et, durant toute cette nuit de féerie, nous songeons à la déconcertante destinée de celui qui a conçu cette œuvre gigantesque de séparer deux continents et qui osa créer après le Créateur : la justice des hommes s'est chargée de le rappeler au sentiment de leur humilité, comme tous ceux qui ont tenté de les en affranchir, comme Christophe Colomb qui, après avoir percé l'horizon nuageux derrière lequel se dissimulait l'Amérique, « fut jeté dans les fers », disent les précis historiques.

Il passe quotidiennement quarante ou cinquante mille tonnes de fret dans le canal, et les affaires commerciales de l'Europe avec l'océan Indien ont décuplé depuis l'inauguration. J'ai hâte d'ajouter que Ferdinand de Lesseps a son buste sur une petite place de Port-Saïd et qu'on ne l'a pas encore déboulonné[1].

Encore une escale : c'est Suez ; elle devrait être fort courte, mais le nouveau consul de France, M. Monnet, contrairement à la coutume de ses prédécesseurs, refuse de déplacer son chancelier pour aller quérir son courrier ; quoiqu'en pays musulman, ce fonctionnaire, plus exigeant que Mahomet, veut que la montagne vienne à lui : c'est une grosse perte de temps dont tous les courriers se plaignent ; il devrait pourtant mieux que personne se rappeler comme quoi *time is money*.

Nous voici dans la mer Rouge ; ce n'est pas pour me vanter, comme dit un personnage de Labiche, mais il y fait joliment chaud vers le milieu du mois d'août. On a beau passer ses nuits sur le pont dans le plus simple appareil, mauresque ou pyjama, chaque matin l'équipage trouve les passagers anhélants, dans une situation à peu près aussi pénible que celle des poissons rouges au sein d'un aquarium dont l'eau n'est pas suffisamment renouvelée ; on jette par-dessus bord ceux qui ont tourné de l'œil ; c'est ce qui se produit régulièrement sur les paquebots faisant, dans cette saison, le service du Tonkin ou de Madagascar ; nous avons eu sur le *Yang-Tsé* plusieurs « coups de chaleur », sorte de congestion produite par la chaleur obscure, en dehors du rayonnement solaire ; grâce au dévouement expérimenté du docteur Clair, qui a plusieurs fois recouru aux piqûres d'éther, il n'y a eu qu'un cas de mort, mais d'une foudroyante rapidité : après avoir pris son café, un de nos garde-milice se

---

1 Depuis l'époque où ces lignes furent écrites, la Compagnie du Canal de Suez a décidé d'élever à la mémoire de Ferdinand de Lesseps un monument qui sera placé à Suez et pour lequel un important crédit a été voté.

promenait sur le pont en pleine santé : il tombe sans connaissance ; on appelle le docteur, avec qui je suis en train de causer ; après un examen rapide : « Plus rien à faire, me dit-il ; c'est un homme perdu ! » Trente-cinq minutes plus tard, on procédait à « l'immersion », c'est le terme consacré ; à la coupée du bateau, le corps, enveloppé dans de la toile à voiles avec un saumon de plomb aux pieds, est recouvert du drapeau tricolore ; quelques passagers et une délégation d'officiers en tenue sont réunis autour d'un missionnaire lazariste, le R. P. Macheron, qui se rend dans la région du lac Tanganyka.

Une courte prière ; puis le commandant fait stopper. Un instant de profond silence, la machine elle-même se taisant. Quatre hommes soulèvent le cadavre, un cinquième enlève le pavillon : « Envoyez ! » dit le maître d'équipage. Et la masse inerte glisse par le sabord de la coupée.

Une minute après, on se remet en route.

Les requins de la mer Rouge ont bien de ces aubaines depuis quelques années !

Le moment le plus critique pour ces coups de chaleur est celui de la transition de la nuit au jour et du jour à la nuit ; on étouffe littéralement en l'absence d'un souffle d'air, surtout au voyage de descente. Il est plus facile de se préserver du coup de soleil, grâce à la tente qui couvre le pont d'un bout à l'autre, et grâce au casque colonial dont, par ordre formel du général, le port est obligatoire jusqu'à l'heure du dîner. C'est une coiffure insupportable qui nous donne l'aspect de bons pompiers ou de Romains de tragédie, mais elle est presque indispensable sous les tropiques, et les marins anglais, aussi bien que les français, la portent tous dans l'océan Indien.

Les Hébreux ont dû bien souffrir, si c'est dans cette saison qu'ils ont traversé la mer Rouge.

Nous passons à la hauteur de Djeddah – le port de la Mecque, – auprès duquel une légende arabe, infiniment plus pittoresque en ses détails que la version biblique, place le tom-

beau de notre mère Ève ; ce sont des choses qu'on ne doit pas ignorer.

Le Camsinn, vent du désert, souffle pesamment sur nous, énorme bouffée de chaleur qui traverse la mer Rouge dans une brume noire et chargée de toutes les poussières du Sahara : on suffoque. Après le dîner, les fulgurances d'un éclair non interrompu, et qui flamboiera jusqu'au lendemain, nous signalent un orage dans le lointain. Il nous rejoint vers quatre heures du matin, alors que les cinq ou six cents passagers du *Yang-Tsé* sont étendus sur le pont, en quête d'une bouffée d'air.

L'atmosphère s'embrase autour de nous ; une averse oblique et stridente nous cingle par le travers ; tout, instantanément, tout entre en branle autour de nous, tout craque, tout vibre, tout siffle ; c'est admirablement mis en scène, mais ça sent un peu le mélo ; le célèbre orage du *Fils de la Nuit*, dont l'Ambigu retentissait aux jours bénis de mon enfance, avait, je dois l'avouer, beaucoup plus de naturel.

Quelques-uns d'entre nous sont cependant assez bon public pour s'y laisser prendre, et chacun, plus ou moins trempé, se réfugie dans sa tanière ; un jeune homme précautionneux va même jusqu'à sangler sa ceinture de sauvetage ; on le rassure, et le calme renaît à la fois dans les cœurs et dans les éléments.

Un jour encore et nous passons devant Périm, île plate mais fortement bastionnée, que bénit le navigateur à qui elle annonce la fin du passage de la mer Rouge. Cette nouvelle, confirmée par de nombreux témoignages, est accueillie parmi nous avec une faveur marquée.

*

Après quatre jours passés dans cette mer Rouge d'été dont je vous ai chanté toutes les joies, Djibouti était attendu de nous tous comme la terre promise. J'ai le regret d'ajouter qu'elle ne répond pas du tout à l'image que je me fais du Paradis terrestre ; une ligne de sable jaune, avivée d'un pointillé de paillotes et d'une tache blanche qui figure le palais du gouverneur, telle est l'impression d'ensemble que nous donne, à l'arrivée, ce petit trou pas cher qui se recommande aux familles par une plage de sable fin, ainsi que par la simplicité de la vie qu'on y mène. Ce n'est pas une de ces stations balnéaires où l'on est obligé de faire quatre ou cinq toilettes par jour. J'ai cru même observer qu'on n'en faisait pas du tout, et qu'à part le personnel de la résidence, représenté à nos yeux par l'aimable docteur Laffon, la population djiboutienne, en dehors de quelques mercantis grecs, arabes ou hindous, se contente d'un rien pour les convenances et ne porte pas d'autre habit noir que celui dont l'a pourvu la nature ; encore est-il généralement tout couturé d'accrocs, profondes estafilades patiemment séchées au soleil et qui proviennent de cette fameuse sagaie dont Somalis et Danakils, qui ne s'en séparent jamais, échangent des coups à tout propos, jusque sous les fenêtres du gouverneur.

À part cela, ils excellent à plonger au sein de l'Océan pour y ramasser des gros sous, et à conduire des embarcations, dans lesquelles ils jettent pêle-mêle, avec un fracas inimaginable, les voyageurs assez aventureux pour tenir à se rendre à terre en pareille société. Nous arrivons tout de même et – après avoir débarqué à un de ces wharfs comme on nous en promet tant et comme on nous en donne si rarement – nous admirons le palais du gouverneur, étrange construction qui participe à la fois de l'architecture mauresque et du style de Levallois-Perret : son principal ornement est, devant l'entrée, une paire de palmiers, qui disparaissent sous une épaisse couche sablonneuse, et qui, tout époussetés, vaudraient bien quatre francs soixante-quinze, l'un dans l'autre, au marché de la Madeleine. La voilà bien, la végétation luxuriante de l'Afrique !

Je dois dire que, par les soins de M. Lagarde, Djibouti possède un véritable jardin que l'on dit merveilleux ; on s'y rend à dos de chameau ; mais comme c'est fort loin, nous avons mieux aimé le croire que d'y aller voir.

On ne s'imagine pas l'initiative et l'énergie que M. Lagarde a déployées pour établir l'influence française dans ce pays qui, malgré son aspect fruste et peu engageant, offre des avantages précieux par son voisinage avec le Harrar et le Choa, dont il est appelé à devenir le débouché le plus important, quoi que fassent et quoi que disent les Anglais à Zeïlah.

Signe particulier : cette plage de famille n'a pas de petits chevaux ; ils sont remplacés avantageusement par les méhara de M. Lagarde, chargés de faire en trois jours le service du courrier avec le Harrar, – ce qui établit, croyons-nous, le record du chameau-coureur.

Peu de temps avant notre passage, un fait assez significatif s'était produit : l'arrivée d'un important convoi de prisonniers italiens, sous la conduite d'un détachement des troupes de Ménélik, qui n'avait consenti à les livrer qu'entre les mains des Français.

Notre séjour à Djibouti fut de peu de durée. Après une rapide promenade sur la place du Palais – ensoleillée faut voir comme ! – et une courte visite faite à la cité indigène, qui nous fournit notre première sensation d'exotisme, tout le monde se réfugie dans une vague auberge où l'on se rafraîchit avec de la limonade à la température d'ébullition. La salle, blanchie à la chaux, n'a pour agrément des yeux qu'un unique objet d'art : c'est une chromolithographie qui représente « une chasse à l'ours blanc dans les glaces polaires » ; ah ! combien plus rafraîchissant, ce spectacle, que la limonade du cru !

Tout de même, on était mieux reçu à Obock, où je me suis laissé dire que la première maison qui frappait le regard du voyageur était une brasserie avec cette enseigne empreinte de

bonhomie autant que de couleur locale : « Obock bien tiré sans faux-col ».

Après une nuit de mer encore trop chaude, nous allons prendre le frais à Aden ; c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire : la matité grise du rocher nu, qui constitue tout le paysage de l'endroit, fait une réverbération moins pénible que celle du sable de Djibouti. Il faut tout de même admirer l'audacieuse entreprise des Anglais établissant sur cette pointe de l'Arabie Pétrée un énorme camp retranché, étendu fort loin dans les terres et qui est aujourd'hui le grand relais de leurs troupes coloniales. Ils sont d'ailleurs en train d'en établir un autre à l'île Maurice, où se rend, par le même bateau que nous, sous la conduite d'un des gros bonnets de l'Amirauté, une escouade de jeunes ingénieurs qui s'en vont là-bas faire les études d'un grand port militaire, avec arsenal et vastes cantonnements pour les troupes.

L'établissement d'un « point d'appui » de ce genre était un des motifs qui commandaient à la France l'occupation de Madagascar, en raison du développement de nos intérêts dans l'Extrême-Orient ; il s'agissait de gagner de vitesse les Anglais qui laissaient voir les mêmes desseins que nous sur la grande île, et l'installation à Maurice de leur nouveau relais colonial doit être envisagée comme le signe matériel de l'abandon définitif des prétentions britanniques sur la terre malgache.

*

Aden est un chapelet de petites villes, dont la plus ancienne, celle des Arabes, est installée dans un cratère mis en non-disponibilité par retrait d'emploi ; on a même poussé le manque d'égards pour ce vieux débris jusqu'à lui infliger l'humiliation de voir remplacer ses feux de jadis par de l'eau potable, du moins par des citernes appelées à en contenir, appelées, mais peu élues : elles sont là gigantesques, prodigieuses,

ayant coûté des sommes inimaginables, mais ce luxe fantastique ne parvient pas à y attirer une goutte d'eau ; des plaques gravées dans le roc nous apprennent qu'elles peuvent contenir je ne sais plus combien de gallons ; on n'en saurait trop prendre ; mais encore faut-il savoir où les prendre ; or il ne pleut guère à Aden que tous les huit ou dix ans. Cela n'empêche pas la classique visite aux citernes d'être fort intéressante : elles représentent un travail colossal, merveilleusement exécuté : au fond d'une gorge, encaissée dans la roche éruptive, ces citernes superposées descendent vers la ville en une sorte de cascade, malheureusement sèche. Et ne croyez pas que j'exagère à plaisir cette sécheresse : lors de notre visite, ainsi qu'à l'ordinaire, on n'apercevait pas trace d'humidité dans un seul des réservoirs. Cependant je me fais un devoir de reconnaître que non loin de là, sous l'arbre unique de l'endroit, s'égoutte une petite source qui, à force de temps et de persévérance, arrive à remplir un verre, qu'un groupe de naturels offre au visiteur assez riche pour le payer au poids de la roupie.

À vrai dire, Aden ne manque pas d'eau pour sa consommation ; mais d'où la fait-on venir ? Peut-être est-elle apportée de la région fertile par les innombrables caravanes de chameaux rencontrées le long de la route qui se termine en grande rue.

La promenade des citernes se fait dans des voitures d'un modèle insolite, dont les quatre roues, hautes et grêles, affectent les unes vis-à-vis des autres une indépendance déconcertante. Un grand nombre de haquets, attelés de chameaux, se recommandent également par le pittoresque et l'imprévu de leur allure.

Tout ce mouvement de véhicules et de bêtes de trait, avec le grouillement incessant des Arabes, des Hindous et des Somalis, entremêlés de militaires anglais, raides et bien astiqués, qui sortent des camps pour s'en aller jouer au cricket ou au polo, donne un aspect très vivant et très particulier à cette ville d'escale dans laquelle nous avons passé quelques heures agréables, durant qu'on encharbonnait le navire pour un bon bout de temps, car le

bruit court que nous allons passer une huitaine sans toucher terre.

Ce bruit n'était que trop fondé ! Nous quittons Aden le 21 août dans l'après-midi et nous n'arriverons devant Zanzibar que le 28 après déjeuner ; la traversée se fait habituellement plus vite, mais le gros temps, qui nous accompagne jusque-là, va nous retarder de près de deux jours. Trente-six heures de moins et nous arrivions en rade juste pour assister à un bombardement qui n'était pas dans le programme de notre excursion.

Aux approches du cap Guardafui, l'on commence à danser ferme. Les garçons de service replacent les violons sur la table et arriment solidement tout ce qui est mobilisable sur le pont : c'est mauvais signe. La soirée est fâcheuse, la nuit pire encore, et les jours qui viennent se suivent en se ressemblant. L'appétit se décourage, et quoique la cuisine du *Yang-Tsé* soit excellente, la salle à manger est morne ; on n'y va pas de bon cœur, comme à un devoir pénible et gonflé d'inquiétudes. Le général dévore, mais, à part un petit nombre d'officiers de l'état-major et le groupe des Anglais, la plupart d'entre nous laissent percer une certaine mélancolie aux heures des repas : ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient « flapis », comme on dit à la Légion. Mon extrême souci de la vérité historique m'oblige à confesser comme quoi je n'ai point échappé à la dépression commune, mais, je tiens à honneur de le faire connaître, je n'ai pas eu l'humiliation d'incliner mon auguste front devant Neptune.

Ces quelques jours de marasme ont été entrecoupés de peu de distractions. Je citerai seulement un assez grand nombre de poissons volants : c'est un spectacle agréable, mais dont on se lasse vite. Nous avons eu aussi le passage de la Ligne, qui était autrefois marqué par d'interminables réjouissances ; on s'est contenté d'un coup de canon, mais le soir nous avons eu un concert donné par les soldats de la Légion étrangère et par quelques sous-officiers d'infanterie de marine. Un ancien élève de Worms – il y a de tout dans la légion – nous a dit *la Bénédiction* de Coppée et *la Grève des forgerons* ; un autre légionnaire

a récité une poésie sur *les morts du Yen-Té*, cette forêt du Tonkin où tant de marsouins et de légionnaires ont trouvé une mort obscure et sublime : c'était assez empoignant devant cette assistance composée en majorité d'hommes qui avaient partagé leurs dangers et qui allaient en chercher de semblables ; pour qu'on ne s'attendrît pas trop, la note gaie est intervenue grâce à deux merveilleux farceurs qui vous détaillent la chansonnette comme personne : *Un franc par cavalier* et *Maclou au bataillon* ont mis tout le monde en joie jusqu'au lendemain matin ; mais le succès de la soirée a été pour un ténor, excellent, ma foi, l'adjudant Cassier, attaché à l'état-major. La fête s'est terminée assez tôt pour que l'on pût prendre « la dernière omnibus » et chacun est rentré dans ses foyers.

II

LE BOMBARDEMENT DE ZANZIBAR

Les deux sultans. – Quinze cents coups de canon en trois quarts d'heure. – La Tour du Cadran. – Exactitude britannique. – Ce que c'est qu'un protectorat.

25 août 1896.

Nous avons à bord depuis Suez M. Labosse, consul de France, rejoignant son poste à Zanzibar, après un congé de dix mois.

Maigre sa profonde expérience des choses de ces contrées – où il a fait toute sa carrière et où son prestige est tel que, d'après l'amiral anglais, lui seul aurait pu amener les choses à une solution pacifique, – M. Labosse lui-même était loin de s'attendre à de pareils événements.

Nous étions sur le pont, en train de causer avec le général, tout en jetant des coups de lorgnette sur la côte, où nous savourions un panorama – le premier spectacle de végétation tropicale qui nous fût offert, après le rocher gris d'Aden et le sable aveuglant de Djibouti, – quand le pilote vint à bord ; presque aussitôt un matelot présentait au général un bout de papier sur lequel l'officier de quart avait crayonné ces mots : « Le Sultan est mort avant-hier ; il en est résulté des troubles et l'escadre anglaise, appelée en toute hâte, vient de bombarder Zanzibar ».

En ce moment même, la ville, encore éloignée, se découvrait à nos yeux dans l'apparence d'une sérénité qui rendait

cette information tellement invraisemblable que, si son destinataire n'eût pas été le général, dont la physionomie n'est pas encourageante aux mauvais plaisants, nous aurions vu là simplement une de ces petites farces à l'aide desquelles le navigateur trompe les lenteurs de la traversée aux environs du passage de la Ligne.

Le pilote, un Comorien – ils sont loquaces, – fournissait de nombreux détails, et cependant le *Yang-Tsé* continuait sa route en dépit de ces interviews. Bientôt nos jumelles marines nous montraient des palais en ruines et les mâts d'un bâtiment coulé sur rade, devant le front d'une escadre en ligne de combat.

C'était le *Glasgow*, le croiseur qui composait à lui seul toute la flotte sultanesque ; il avait, disait-on, ouvert le feu, et l'avait continué jusqu'au moment où une torpille le réduisit au silence ; en réalité, cette œuvre de destruction a été le résultat de cinq coups de canon de 14, pas un de plus ; l'amiral Rawson me l'a affirmé ; quant au fait des premiers coups de feu tirés par les marins du sultan, les Anglais acceptent volontiers cette version, qui leur permet d'affirmer une fois de plus que c'est le lapin qui a commencé. Ce qui est reconnu par tout le monde c'est que, après la sélection due au premier coup de canon, qui a fait sauter à l'eau comme des grenouilles un certain nombre de fuyards, l'équipage du *Glasgow* s'est défendu jusqu'à la dernière minute avec l'héroïsme désespéré que promettait cette folle attaque d'une escadre anglaise par une coquille de noix barbaresque.

Nous voici en rade à quelque distance de la ligne des bateaux anglais : le *Saint-George*, battant pavillon amiral ; le *Racoon*, le *Swallow*, le *Truth* et le *Philomel* ; non loin sont un bâtiment de guerre allemand, un portugais, puis le croiseur italien le *Volturno*, où les quelques Français amenés à bord par le chancelier du consulat ont trouvé le meilleur accueil, il importe de le dire.

Peut-être le chancelier aurait-il mieux fait de demeurer au consulat, dont trois de nos compatriotes, M. Poussel, représentant de la Compagnie havraise péninsulaire, et ses employés, ont gardé les abords sans être inquiétés ; apparemment il a craint la situation embarrassante qui lui serait faite si le jeune sultan venait chercher un refuge sur ce coin de France qu'abrite le pavillon du consulat, comme c'était à prévoir, puisque aux quatre coins du monde le territoire français est un lieu d'asile traditionnel ; une pareille éventualité dépassait la mesure de l'initiative personnelle du jeune chancelier, et il s'est malencontreusement dérobé devant les responsabilités, – cent fois plus redoutables que les projectiles les plus détonants au regard d'un fonctionnaire subalterne.

Tout autre eût été certainement la posture de son chef, M. Labosse, s'il était arrivé trente-six heures plus tôt, comme cela se fût produit sans la mousson exceptionnellement forte qui nous a retardés depuis le cap Guardafui, et tout autre a été l'attitude du consul d'Allemagne qui a largement ouvert ses portes au fugitif, autour duquel les matelots du *See Adler* montent la garde, face à face avec les soldats de l'infanterie de marine anglaise qui cernent le consulat pour s'opposer à l'évasion de Saïd Khaled ben Bargash ; ils sont encore en présence à l'heure où nous quittons le pays, deux jours après le bombardement, réduits aux conjectures sur les suites diplomatiques de ce gros événement. Malgré le télégraphe, les nouvelles d'Europe ne parviennent pas vite dans l'océan Indien[1].

Au moment où nous nous préparons à débarquer, un vapeur est signalé ; c'est un paquebot du *Deutsch Ost African* qui vient mouiller auprès de nous et dont ce soir l'équipage va jouer et chanter la *Marseillaise* avec une insistance bien significative ;

---

[1] Quelques semaines plus tard, à la faveur d'une marée assez forte pour porter une embarcation jusqu'au consulat germanique situé sur la grève, le jeune sultan se réfugiait à bord d'un bâtiment allemand, qui le mettait hors d'atteinte des représailles anglaises.

c’est un Anglais, un grand Anglais qui l’a dit, sir Drummont Wolff : « À partir du canal de Suez, les Français et les Allemands n’ont qu’à marcher côte à côte ». C’est aujourd’hui l’avis des Allemands ; reste à savoir si ce sera le nôtre.

Malgré l’avis placardé à la coupée par les soins du commandant pour informer les passagers que, « vu les circonstances, il est imprudent d’aller à terre », nous nous précipitons dans les premières embarcations qui se présentent pour aller examiner de près le spectacle de désolation dont le panorama s’étale devant nos yeux depuis un moment.

Le wharf étant détruit de fond en comble, nous débarquons sur des pierres ébranlées, au fronton de la place où s’amoncellent les ruines des trois palais ; c’est là qu’a porté tout l’effort du bombardement. Au premier plan, à droite, une tour carrée assez haute, portant l’horloge de la ville, est éventrée, mais malgré diverses autres écorniflures, elle reste debout : même la pendule marche encore, ce qui fait le plus grand honneur à l’horlogerie arabe. Mais, derrière, tout est en ruines : c’est, à droite, le grand palais du sultan, vaste bâtiment cubique, à toiture débordante, à larges balcons réunis par des colonnades en fonte creuse ; les quatre murs tiennent encore, malgré des encognures défoncées et des colonnes réduites en miettes ; mais des appartements il n’est plus question ; quant aux ameublements, ils ne subsistent qu’à l’état de souvenirs – souvenirs sans regrets, d’ailleurs, pour qui en examine les débris avec une préoccupation d’art ou simplement de goût ; quelques lustres pendent, plus somptueux peut-être, mais non plus décoratifs que ceux des salles où se donnent les bals de société, et d’innombrables potiches, du choix le plus désolant, demeurent accrochées à tous les murs ; on frémit en songeant que tous les vases de Sèvres offerts par nos gouvernements successifs ont peut-être, eux aussi, échappé aux horreurs de ce bombardement qui a fait tant de victimes, car, à dire le vrai, tout cela est navrant et nous serre le cœur.

Le grand palais, délabré, mais debout, ne donne point l'impression du désastre dans toute son horreur ; ce qui demeure dans l'esprit de ceux qui l'ont vu comme nous le vîmes, c'est le spectacle du harem, incendié de fond en comble et dont les ruines fument encore, et c'est, dans le fond du tableau, le Petit Palais, totalement effondré, sur un amas de cadavres dont on voit émerger un bras, une jambe, une tête, que l'on retire avec peine ; cela va fort lentement, malgré l'entrain, j'oserais presque dire la verve, qu'apportent à cette opération les équipes de forçats qui procèdent au déblaiement, sous la direction des policiers anglais. Ces forçats sont enchaînés quatre à quatre par le cou, comme nos galériens d'antan, mais ni cette contrainte matérielle, ni cette besogne douloureusement répugnante, en outre fort dangereuse, à laquelle ils sont employés, n'altèrent la bonne humeur exubérante qui éclate dans leurs physionomies et dans les cris vaguement articulés qui leur tiennent lieu de langage ; la joie visiblement sincère qu'ils manifestent en ce lieu de désolation permet de supposer que leur existence journalière n'est pas semée de divertissements. « Il n'a pas tant d'agrément, cet enfant ! » disait la femme de Jean Hiroux en annonçant à son mari qu'elle « amènerait le moutard » sur la place de la Roquette pour l'exécution de son père.

Si je vous transmets cette impression macabre, ressentie par mes compagnons de voyage et moi, c'est que nous avons tous été profondément frappés de la légèreté d'humeur avec laquelle, en dehors même du cas particulier de ces galériens, la population de Zanzibar a accepté un événement d'une atrocité aussi imprévue.

Il va sans dire que les premiers coups de canon provoquèrent un affolement indescriptible, mais aussitôt que les pièces anglaises eurent fait silence, la vie a bien vite repris dans cette fourmilière qu'est la cité commerçante de Zanzibar, et au moment où nous y débarquons, la place autour de laquelle s'effondrent encore les ruines fumantes présente une animation chatoyante et un empressement de bonne humeur qui ne concordent pas le moins du monde avec l'image qu'on se fait géné-

ralement d'une ville bombardée. À côté de nos forçats joviaux, une population alertement affairée va et vient parmi les curieux de diverses provenances, gens de toutes les nuances et de tous les costumes, voire de tous les uniformes : arabes, hindous, persans, comoriens, malgaches, somalis, marins anglais et portugais à turbans et chéchias, officiers français, anglais, allemands à casques coloniaux et portugais à grands chapeaux de feutre gris, comme les portent cette année les gigolos de Paris.

Et dans cette foule bariolée, le service d'ordre est fait, et le mieux du monde, sous la direction des officiers de police anglais, par la milice comorienne armée de fusils Martiny. La ville est gardée militairement, et, toute la nuit, devant les portes des maisons, surtout les plus mal famées, les Comoriens montent la garde, arrêtant impitoyablement le passant par un qui-vive ? indigène, duquel l'étranger ne perçoit pas toujours bien exactement les termes, mais dont le clic-clac d'un fusil qu'on arme fait immédiatement saisir toute la portée.

L'émotion a été de plus longue durée chez les gens de la campagne que chez ceux de la cité ; ils ne se sont pas montrés durant quarante-huit heures, effrayés par les coups de canon et par les troupes disposées aux abords de la ville, et il en est résulté quelques difficultés sous le rapport du ravitaillement ; les fruits et les légumes ont manqué ; la glace aussi fait défaut, ce qui est fort désagréable dans ce climat tropical, et l'on ne s'explique pas comment il se fait que les officiers anglais aient eu assez peu le souci de leurs cocktails pour bombarder la glacière, qui est détruite de fond en comble.

Ils ont pourtant, à part cette faute grossière, merveilleusement localisé leur tir de façon à porter le minimum de préjudice aux habitations particulières ; le groupement des palais sur le rivage leur facilitait d'ailleurs cette tâche, et je dois reconnaître qu'ils s'en sont acquittés fort habilement.

On est renseigné depuis longtemps sur les circonstances dans lesquelles se sont produits ces événements ; je crois cependant utile d'en donner un résumé précis : le sultan Ahmed ben Twaini, qui régnait sous le protectorat anglais, étant mort après quelques jours de maladie, Saïd Khaled ben Bargash, fils légitime du Bargash qui régna longtemps à Zanzibar, a revendiqué le pouvoir ; il avait fait, il y a trois ans, une tentative violente, promptement réprimée par les Anglais.

Ses partisans, deux ou trois jours avant la mort de Twaini, envahirent le palais pour s'opposer à l'avènement de Saïd Hamoud, investi de la faveur du gouvernement anglais.

L'amiral Rawson, dont l'escadre croisait devant le Mozambique, a été appelé en toute hâte ; il est arrivé à Zanzibar le soir même du jour où Khaled ben Bargash s'était emparé du trône et il lui a immédiatement envoyé un ultimatum, lui signifiant que, s'il ne venait pas faire sa soumission à bord du vaisseau amiral, la ville serait bombardée, et que le premier coup de canon serait tiré le lendemain matin quand neuf heures sonneraient à l'horloge de la tour du palais.

Une solution toute simple s'offrait à Khaled Bargash : c'était d'arrêter la pendule à neuf heures moins le quart ; il n'y a pas songé ; ... persuadé que l'amiral anglais ne donnerait pas suite à ses menaces, il a répondu par une proclamation invitant ses concitoyens à massacrer les Européens si un seul coup de canon était tiré.

Le lendemain à huit heures, l'amiral, de qui je tiens ces détails, a envoyé au palais un parlementaire chargé de confirmer à Khaled les termes de l'ultimatum : il a vu alors une embarcation indigène prendre la mer ; sa conviction, bien naturelle, fut qu'elle apportait la soumission du sultan, mais, contre toute attente, elle se dirigea vers le croiseur zanzibarien, auquel elle apportait l'ordre d'ouvrir le feu sur la flotte anglaise, – ce qui fut fait quelques instants plus tard.

Le bombardement commença aussitôt : le *Glasgow* fut coulé presque immédiatement, puis le tir fut dirigé sur les palais ; il dura trois quarts d'heure ; cinquante coups de canon ont été tirés avec des pièces de 14, douze cents coups avec les pièces de 45 millimètres et trois mille avec les canons-revolvers Nordenfeld. Trois des navires anglais ont pris part au combat ; le *Saint-George* n'a pas tiré. Il n'a pas été envoyé de mélinite.

Le premier soin de l'amiral en arrivant avait été de faire débarquer deux compagnies d'infanterie de marine aux extrémités de la ville, pour en garder les issues, afin de couper la retraite à Khaled, qui pouvait, en soulevant la campagne, mettre les Anglais dans l'obligation de lui faire une guerre en règle.

L'amiral donne comme raison de la violence avec laquelle a été mené le bombardement la nécessité d'exercer une action rapide en vue de ménager l'existence de ses troupes. Le fait est qu'il y a eu peu de victimes parmi les Anglais ; il m'a parlé seulement de deux blessés, mais on affirme en ville que le nombre est plus grand, et je tiens de bonne source qu'avant notre départ cinq matelots avaient succombé à leurs blessures.

Quant au nombre des victimes indigènes, on l'évalue à trois cents, mais le déblaiement n'est pas encore terminé. Les morts et les blessés sont tous des belligérants et j'ai hâte d'ajouter que les belles sultanes ont été mises en sûreté avant le bombardement.

À chaque instant passent, dans le train-train de la ville affairée, des enterrements arabes, hindous ou persans ; nous en avons rencontré plusieurs dans un cimetière d'un pittoresque extravagant où les cocotiers tiennent lieu de cyprès et de saules pleureurs, avec, au fond, l'admirable décor de la mer infiniment bleue.

Plus loin, nous croisons quatre hommes qui s'en vont tout courants et sans la moindre expression de tristesse, avec, sur les épaules, quelque chose de vaguement enveloppé : ce sont des parsis qui portent un de leurs coreligionnaires sur le bûcher ;

c’est plus poétique que la crémation industrielle dont on a doté nos nécropoles, et il n’y a pas de discours.

Encore quelques obsèques à la galopade et quelques escouades de forçats pour reconstruire les palais, et Zanzibar ne se souviendra point d’avoir été bombardée.

*

Il n’y a rien de tel que le canon pour établir la tranquillité chez les nations exotiques, affirme l’amiral Rawson ; et il complète sa pensée par cet aphorisme, dont on ne paraît pas avoir tenu suffisamment compte dans les affaires de Madagascar :

« J’ai bombardé Zanzibar à neuf heures précises, parce que j’en avais donné ma parole au Sultan ; il est très important de tenir les promesses que l’on fait aux Orientaux. »

Les circonstances ne me laissent pas le loisir de m’étendre en commentaires sur ces faits et sur ces propos ; cela fera l’objet d’un grand ouvrage que je me propose d’écrire à mon retour chez les peuples civilisés, et qui sera publié sous ce titre bien parisien :

« Du rôle du verbe *protéger* dans la formation du mot protectorat. »

III

AUTOUR DE MADAGASCAR

Une élégante à Mayotte. – Les tristesses de Majunga. – Nossi-Bé. – Feux de brousse sur la côte. – L'hémicycle d'Antsirane. – Les requins de Sainte-Marie. – Ça mord !

8 septembre 1896.

En sortant de Zanzibar, vous prenez la première à gauche et vous arrivez à Mayotte ; c'est l'affaire de trente-six heures : une côte hospitalière, où la plus plantureuse végétation tropicale s'émaille de quelques villas, qui vous ont le petit air le plus engageant du monde ; ce ne sont pas des palais, mais c'est mieux que des chaumières et l'on y devine des cœurs à haute température. Chasse, pêche et lawn-tennis, pas l'ombre d'un casino, et du bleu partout, dans le ciel, dans la mer rassérénée et dans nos âmes épanouies devant cette oasis, après les fureurs de l'océan Indien et les horreurs de la ville bombardée.

C'est la Grande-Terre de Mayotte, où, sous des chapeaux blancs aux dimensions d'ombrelles, des planteurs, comme je n'en avais encore vu que sur les enveloppes des tablettes de chocolat, coulent une vie molle et parfumée, sans autre souci que de faire attacher le toit de leur maison avec des cordages gréés en haubans à l'approche des cyclones, si communs en ces parages.

Le port et la résidence sont dans un îlot nommé Zaoudzi, où les navires trouvent l'abri le plus tutélaire, mais il faut pour gagner la passe faire un détour qui n'en finit pas le long des ré-

cifs de corail, où la mer déferlante forme une barre infranchissable.

On mouille tout près de la terre, ce qui nous permet d'y aller faire un tour malgré la brièveté de l'escale. La cité européenne se réduit à la résidence et à quelques maisonnettes proprettes et pittoresques, parmi les cocotiers, les gigantesques aloès et les manguiers au tegme aussi pattu que celui des hêtres de notre Virgile. Une manière de digue à travers le marais salé nous conduit à deux agglomérations de cases très primitives qui forment le village comorien et le village malgache ; dans celui-ci de jeunes dames négresses sont en train de se livrer aux occupations de leur sexe, telles que de se coiffer les unes les autres, et – je sais bien que vous allez me traiter de mauvais plaisant – de se fourrer de la poudre de riz ; oui, mesdames : une blanche veloutine qui fait plâtre au suintement de leurs peaux grasses sur lesquelles elle produit les dessins les plus étranges.

Interloqués devant la première qui nous apparut attifée de cette sorte, nous croyions être en présence de quelque horrible maladie de peau spéciale à la contrée, et nous échangions à ce propos des appréciations que, pour ne pas froisser la malheureuse victime, nous nous abstenions scrupuleusement de formuler dans sa langue natale ; par malheur elle savait tout juste assez de français pour comprendre ce qu'il y avait de désobligeant dans notre interprétation, et il fallait voir de quel ton elle nous envoya :

« Ça pas maladie : ça y en a faire joli, même chose les dames ! »

Sous quelque latitude que l'on soit, il ne faut jamais risquer des critiques sur la toilette d'une élégante.

Quant à la coiffure, elle exige chez la moindre des Malgaches des soins plus compliqués que chez la Parisienne la plus ondulée : la cliente s'étend tout de son long sur le ventre, la tête entre les genoux d'une de ses compagnes qui y tortille des tresses menues et nombreuses avec une dextérité comparable à

celle des dentellières d'Alençon opérant sur leur coussin. Les Comoriennes, comme les Malgaches, sont de mœurs généralement faciles ; il ne faudrait cependant pas tomber, à ce propos, dans la confusion grossière de ce publiciste allemand qui, professant sur la Grande-Comore, dont le sol est volcanique, il est vrai, comme celui de toutes les îles de la région, prétendait y retrouver les traces de la mémorable catastrophe où le feu du ciel détruisit Sodome et Comore.

Nous quittons Mayotte, salués par les clairons du stationnaire le *La Pérouse*, et nous voilà en route pour Majunga où nous arrivons le lendemain dans la matinée : voici le wharf, ce fameux wharf dont les dimensions ne sont vraiment pas proportionnées à sa gloire ; les petites embarcations peuvent seules y accoster et le moindre navire à voile ou à vapeur n'en approche pas au delà de quelques encâblures ; ce fut même un des gros ennuis de la campagne, et il y eut un moment où l'on paya jusqu'à vingt francs par tête la place dans un canot pour aller à terre.

Le service de la batellerie est d'ailleurs en train de s'organiser par les soins d'une maison française, mais on a déjà, outre les chalands métalliques pour le débarquement des troupes et des marchandises, un ou deux canots à vapeur à l'intention des personnes de qualité ; l'un d'eux nous amène le lieutenant Mizon, résident à Majunga, qui, par suite de la rareté des communications avec Tananarive, se trouve être le roi de toute cette côte : j'oserai même dire qu'il a un petit peu l'air d'un roi nègre : c'est sans doute à force d'exposer son visage, popularisé par tant de gravures, aux coups du soleil tropical, dont il brave les atteintes avec une affectation soutenue, racontant à tout le monde qu'il a constamment fait ses explorations tête nue, et prétendant prouver par son exemple que c'est une mesure d'hygiène tout à fait recommandable : « Vous voyez bien que je n'en suis pas mort ! » fait-il triomphalement ; personne, espérons-le, n'aurait le mauvais goût de dire que cela fait songer au mot célèbre sur la fièvre typhoïde.

Certes il est resté alerte et vigoureux, notre vaillant explorateur, mais ce n'est pas impunément que dans ces régions on expose son crâne aux ardeurs de l'astre dont la caresse fait venir à point les melons ; notre sympathique résident général, M. Hippolyte Laroche, professe un semblable mépris pour les traits du divin archer auxquels il s'expose à plaisir dans le noble dessein d'impressionner les populations indigènes par le spectacle de sa témérité : tandis que tout le monde se garantit avec le plus grand soin, Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros, brave les flèches d'Apollon, et les mauvaises langues prétendent que cela rend parfois un peu bouillonnante son incontestable activité.

Le cas est bénin chez M. Mizon, sans doute à cause de l'accoutumance progressive ; s'il est un tantinet devenu roi nègre par la fantaisie de son costume, par une certaine hâblerie de langage et par le ton cassant de ses affirmations, parfois un peu risquées, au dire des gens de l'endroit, il est assurément demeuré officier français par sa bravoure, son énergie et sa confiance au succès. En somme, une figure intéressante et que, malgré les coups de soleil, il ne serait pas juste de trop pousser au noir.

On débarque ; nous en avons jusqu'au soir ; voici rangées sur deux files les canonnières à fond plat qui remontent la Betsiboka en toute saison, et l'on aperçoit justement, de l'autre côté de la baie, l'une d'elles qui redescend.

Notre embarcation passe auprès de l'*Ambohimanga*, l'aviso de la reine Ranavalo, capturé dès le début des hostilités, et qui est au mouillage sous pavillon français ; nous débarquons sur le fameux wharf, et nous voici dans ce Majunga qui a dû aux circonstances d'une expédition providentiellement terminée, mais infernalement menée, le triste privilège de disputer à Tamatave son vieux renom de cimetière des Européens : ici ce sont tous des Français ; leur nécropole, qu'on nous avait montrée du large avant tout le reste, est un carré de brousse au flanc de la

côte mamelonnée ; c'est là que nous portons notre première visite : cimetière de village, sans murs ; un simple entourage en fil de fer, deux ou trois pierres tombales, et des croix noires à perte de vue, dont beaucoup sont déjà renversées et dont la plupart ont perdu leurs inscriptions, effacées par les grandes pluies : nous saluons la place où repose le colonel Gillon, du malheureux 200e, et celle du commandant Barre, mort lieutenant-colonel dans le même régiment.

On n'enterre plus dans ce cimetière, faute de place, et il a fallu en créer un second sur l'autre versant du promontoire ; les cimetières vont vite à Majunga. Il est vrai de dire que bien des gens sont enterrés là qui furent évacués sur la côte juste à temps pour y mourir, victimes des fatigues de la campagne et des fièvres de la vallée de la Betsiboka, transportés en toute hâte à la tête de ligne, qui porte le poids de plus de cadavres qu'elle n'en a faits.

Le climat de Majunga est effectivement moins meurtrier qu'on ne le représente, et, sous la sauvegarde d'une prudente hygiène, on peut s'y maintenir assez longtemps ; mais l'endroit n'a rien de commun avec ce qu'on est convenu d'appeler un bien joli port de mer et l'on m'étonnerait bien en me disant que les vieux militaires rêvent d'y manger leur retraite. De la brousse sablonneuse, sous un soleil torréfiant ; des maisons aux toits en tôle ondulée, et quelques cafés dont les plus élégants s'élèvent presque au luxe de ces baraquements où, à la sortie des chantiers, s'abreuvent les terrassiers, tel est l'aspect général de cette place de guerre à laquelle la campagne a donné une importance éphémère dont il n'est guère demeuré qu'une sinistre légende. Cette suractivité d'un instant a eu pour conséquence une élévation anormale des prix de la vie dans cette cité de mort. La bâtisse – oh, combien rudimentaire ! – atteint des prix invraisemblables, quoique, sinon parce que, la demande pour l'instant y est bien rare : le minuscule chalet où se réunit le cercle des officiers, a coûté vingt-cinq mille francs à édifier, et la construction du bureau du câble, qui d'ailleurs ne servira pas à grand'chose

tant qu'on ne prendra pas le parti de le relier à Tananarive d'une façon durable, a dépassé le coût de quatre-vingt mille francs.

Il est certain que cette ville morte – morte après quelques semaines d'une existence lugubre – s'animerait d'une vie intense le jour où l'on se déciderait à lui donner une ligne de chemin de fer, rejoignant à Tananarive la voie ferrée de la côte est, qu'une mission, composée du colonel Marinier et de MM. Duportal et Vieutemps, est en train d'étudier à travers les périls et les difficultés d'un pays troublé par le fahavalisme en pleine effervescence : notre nouvelle colonie tiendra ses promesses, et elles sont considérables, dès que se trouveront résolues ces grandes questions de travaux publics, en première ligne desquelles il faut inscrire la route appelée à mettre la capitale en communication avec le fertile Betsiléo, qui, pour parler le langage biblique mis en honneur ici par les missionnaires anglicans, sera le Chanaan malgache dont Rainilaiarivony fut le Moïse.

La plage de Majunga ne se recommande ni par son élégance ni par sa tenue : encombrée de bric-à-brac de toutes sortes, vieilles ferrailles et vieux cuirs, débris d'équipements et fonds de voitures Lefèvre, elle est encore attristée par le tournoiement perpétuel d'une infinité de ces oiseaux que la zoologie locale désigne avec plus d'exactitude que de distinction sous le nom de « charognards » ; ils sont chargés du service de la voirie et s'en acquittent avec zèle ; ce sont les moins coûteux, mais non les moins dévoués de nos fonctionnaires coloniaux.

Les principales curiosités de Majunga sont le fortin qui domine la ville et où sont casernées deux compagnies d'Haoussas, tirailleurs dahoméens, avec leurs épouses (ces messieurs ayant l'habitude, comme les Sénégalais, de faire campagne en famille), et le *rova* (prononcez : rouve, et lisez : fort malgache) : c'est, au bout d'un promontoire, une redoute circulaire, sur laquelle comptaient beaucoup les Hovas (prononcez « houves »), mais qui n'a pas donné grand mal aux assaillants ; le pavillon tricolore y flotte aujourd'hui sur des tessons de bou-

teilles, infiniment plus nombreux que les éclats d'obus en ce champ de carnage.

Je me suis laissé aller à vous représenter Majunga comme une cité dont l'activité était suspendue, au moins momentanément ; l'impartialité me fait cependant un devoir de constater que les transactions n'y sont pas complètement arrêtées, à en juger d'après cette annonce légale que je vous affirme avoir lue, parmi les avis divers, sur les murs de la résidence :

« Entre les soussignés (ici trois noms que je couvre du voile de l'anonyme), il a été conclu un acte de société pour l'exploitation des mines d'or et de toutes autres entreprises à Madagascar, au capital de 767 francs, dont 7 francs en espèces. » Vous voyez qu'il n'est pas besoin de capitaux considérables pour mettre en valeur les ressources de notre nouvelle colonie.

*

Nous quittons dans la soirée Majunga et ses délices ; le lendemain nous sommes à Nossi-Bé, l'île exquise et perfide, où sous les plus engageantes floraisons, l'affreux microbe, aussi funeste que celui qui sévit sur la côte désolée (il y a de quoi), guette le visiteur extasié. Autour de la célèbre avenue des Manguiers, agrémentée d'un jet d'eau, ma parole d'honneur ! de coquettes maisonnettes en bambous, aux toits chiffonnés comme des chapeaux de Parisiennes, ont l'aspect un peu bibelot des quelques cités chinoises que j'ai visitées sur des paravents ou dans de vieilles assiettes, et mes compagnons de route, pour qui la Chine ouverte n'a pas de secrets depuis l'expédition du Tonkin, ratifient pleinement cette assimilation.

Notre promenade charmante, mais courte, est assombrie par une déception : nous n'avons pas eu la bonne fortune de rencontrer la petite reine Binao, la gracieuse souveraine

d'Ambadimadiro, qui s'est réfugiée à Nossi-Bé, après avoir témoigné à tant d'officiers de notre marine son attachement pour la France. Je rentre à bord dans une de ces frêles pirogues à balanciers qui, malgré leur faux air de périssoires, filent en toute sécurité parmi des requins plus gros qu'elles.

Ils abondent à Diego-Suarez, où nous touchons le jour suivant ; ce point de cristallisation autour duquel s'est formée notre colonie de Madagascar a donné lieu à des descriptions trop nombreuses et trop étendues pour qu'il soit utile de m'y attarder. La ville de Diego n'est plus aujourd'hui qu'un cantonnement consacré aux disciplinaires, et la cité vivante est de l'autre côté de la baie, à Antsirane, qui se développe assez régulièrement sur un vaste amphithéâtre dont la scène est figurée par le petit bras de mer où les navires, petits et grands, jouent une pantomime ininterrompue. Quelques wagonnets, traînés par un mulet indolent le long d'une paire de rails qui monte aux dernières galeries jusqu'à la caserne des Haoussas, constituent, avec une demi-douzaine de voitures Lefèvre en service à Tamatave, tout le matériel roulant de la grande île. C'est la plus remarquable curiosité de l'endroit, dont le principal mérite est un rideau de fond merveilleusement dessiné par trois massifs montagneux derrière lesquels s'abrite la célèbre redoute d'Ambohimarina.

La nuit vient ; elle est très sombre et cela rend la passe difficile ; on ne la franchit ordinairement qu'en plein jour, mais le commandant Chaboud est un marin aussi audacieux qu'expérimenté ; nous sortons le mieux du monde et nous cheminons le long des côtes, dont la présence nous est longtemps signalée par les feux de brousse allumés sur les montagnes, tantôt par les cultivateurs et tantôt par les Fahavalos, dont c'est le télégraphe optique. Nous en reverrons souvent.

Vers trois heures du matin, aux approches du cap d'Ambre, qui remplit avec une infatigable persévérance l'emploi de cap des Tempêtes au nord de Madagascar, la machine stoppe brusquement : avarie à un cylindre ; *non erat hic locus*, eût dit mon

professeur de cinquième ; du reste, ce n'est rien de grave : au bout d'une heure et demie tout est rentré dans l'ordre, nous nous remettons en route sans que les passagers se soient aperçus de rien, à l'exception de deux ou trois noctambules dont j'étais comme par hasard, et le *Yang-Tsé*, poursuivant sa marche tranquille et majestueuse, fend l'écume de mer devant cette pointe d'ambre, si redoutée du navigateur, pourtant certain d'y trouver tout ce qu'il faut pour confectionner une pipe.

Bientôt nous sommes à l'abri de l'île Sainte-Marie ; on descend y faire un tour parmi toutes les merveilles de la végétation tropicale, déjà nommée : manguiers, cocotiers, papayers, cacaotiers, bananiers, pamplemousses, jacquiers, arbres à pain, que c'est comme un bouquet de fleurs ! Bernardin de Saint-Pierre et l'immortel auteur de *Robinson Crusoé* ne nous avaient pas trompés ; ces arbres singuliers que je croyais inventés pour l'amusement des petits enfants existent en réalité : je les ai vus et touchés, comme j'ai vu la tortue de mer ailleurs que dans un potage, et comme, à Madagascar, j'ai vu et j'ai humé, gigantesque cocktail, l'arbre du voyageur, cette fontaine Wallace installée par la Nature et qui offre au passant dans le creux de sa feuille tout ce qu'il faut pour se désaltérer.

J'ai vu, que n'ai-je pas vu ? des requins de forte taille, et le soir même de notre arrivée à Sainte-Marie, nous en prenions un superbe ; tous les pêcheurs à la ligne me croiront si je leur dis que cela vaut le voyage : on sait que ces animaux familiers – c'est des requins que je parle – prennent plaisir à s'ébattre autour des navires dans la coupable espérance qu'il en tombera quelque chose ou quelqu'un.

Pour les mettre en appétit, on leur offrit tout d'abord un énorme quartier de lard, puis la tripaille d'un bœuf que l'on venait d'abattre ; il paraît que le requin adore les tripes à la mode de Sainte-Marie ; ce fut l'affaire d'un instant. Avec ce qu'il en restait, le bon docteur du bord, grand clerc en la matière, équipa soigneusement une ligne faite d'un énorme croc monté sur une chaîne amarrée à un filin d'une grosseur convenable ; un soli-

veau faisait l'office de bouchon ; la ligne fut jetée et nous attendîmes, au sein d'une émotion que Jules Verne lui-même renoncerait à décrire. Les requins ne furent pas longs à reparaître ; ils étaient une demi-douzaine, dont l'un était escorté de ses deux pilotes, et dont les autres se trouvaient agrémentés de quelques *remoras*, immondes parasites de ces squales monstrueux que je n'hésiterai pas à qualifier de sales bêtes, quoiqu'ils n'aient pas de poil aux pattes.

Malgré leur réputation de voracité bien établie, nos requins faisaient la petite bouche ; ils s'approchaient en sondeurs, flairaient l'amorce, chipotaient d'un air méfiant, puis replongeaient en nous saluant d'un coup de queue circulaire qui m'a paru équivaloir chez le requin à ce qu'est chez l'homme civilisé le haussement des épaules ; cela voulait évidemment dire : « Cette malice est cousue d'un trop gros fil blanc pour que je m'y laisse attraper ». Ils ne font pas tant de manières, les drôles, quand il s'agit d'enlever un homme ou un bœuf, comme cela se voit à chaque instant en rade de Tamatave.

Nous désespérions, lorsque vint l'heure du dîner ; on laisse la ligne sous la surveillance d'un jeune homme attentif et patient, puis on se met à table ; vers le dessert, des pas précipités nous donnent l'éveil ; nous grimpons sur le pont, une demi-douzaine d'officiers et moi ; nous courons à l'arrière, et malgré la nuit venue, nous apercevons au bout de la ligne une masse énorme qui se débat frénétiquement ; nous halons sur le filin comme des enragés, et quand la bête est à moitié sortie de l'eau on l'arrime solidement, en attendant que vienne le maître d'équipage.

Le plus grand nombre de nos compagnons de table, croyant à une mystification colossale, malgré ou peut-être à cause de tout le vacarme que nous avions fait, demeuraient obstinément dans la salle à manger, aussi méfiants que les requins l'étaient un instant auparavant, et il nous fallut des trésors d'éloquence pour les convaincre, cependant qu'on passait un nœud coulant autour de la queue du requin ; nous le hissâmes

sur le pont où, déprimé par ce long séjour au bout d'une corde, avec la tête hors de l'eau, l'infortuné se débattit à peine, ce qui nous valut de ne pas avoir les jambes fracassées ; il avait deux mètres de long ; on le dépeça en un tour de main, et, après que tout le monde eut admiré sa dentition, on le jeta à la mer. La justice du bord était satisfaite : *requinescat in pace !*

Le lendemain matin, nous débarquions après vingt-huit jours de circumnavigation ; avec de l'ordre et de la persévérance on arrive à tout, même à Tamatave.

IV

TAMATAVE

Un port à cyclones. – L'atoll. – Épaves et coraux. – La question des bourjanes. – M. Laroche et les Hovas. – La politique de protectorat. – Gallieni.

Tamatave, 8 septembre 1896.

Tamatave n'est pas un port ; c'est une rade, nullement protégée contre le vent et médiocrement contre les lames qui passent à toute minute par-dessus l'affleurement des récifs de coraux, formant au large une barre étendue et dangereuse, mais qui fournira une merveilleuse substructure toute prête et sans dépenses pour les môles et les digues d'un véritable port, quand on se décidera à le construire.

Et ce n'est pas une ville : c'est une vaste plage sans relief apparent, le long de laquelle on a soigneusement rangé sur deux ou trois rues parallèles, parmi des végétations diverses, des maisons sans fondations, dont le plancher porte presque directement sur le sol le plus malsain du monde, et qu'une lame de fond engloutirait en un rien de temps.

Cette grande cité, si importante commercialement et politiquement, donne l'impression d'un groupement de baraques improvisées à l'aventure entre deux raz de marée pour faire face aux exigences d'une situation urgente et momentanée.

Voilà pourtant plus d'un siècle que Tamatave se développe et florit, respectée de l'océan.

La rade est inhospitalière, comme en témoignent de nombreuses et formidables épaves, mais c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux sur cette côte orientale, où les cyclones tourbillonnent avec une désastreuse fréquence dans la mauvaise saison, et le mouillage même de Sainte-Marie, tout abrité qu'il est par l'île de ce nom, est à la merci des pires aventures ; les débris du *La Bourdonnais*, jeté contre l'îlot Madame, il y a trois ou quatre ans, sont encore là pour le rappeler. La barre qui s'étend tout le long de la côte, rend tout spécialement périlleux l'accès de Mananjary, de Vatomandry et de Fort-Dauphin ; et à Tamatave même, où les paquebots restent assez loin au large, on la franchit souvent avec de fortes secousses qu'agrémente un pullulement de requins dont le voisinage rend illusoire toute idée de natation. On nous raconte même que, tout récemment, un caporal du génie a été déchiqueté dans cinquante centimètres d'eau ; c'est assez dire qu'il ne faut pas compter sur l'avenir de cette localité comme station balnéaire.

Tout cela ne serait rien et Tamatave prospérerait malgré vents et marées, si la conflagration insurrectionnelle n'était venue couper court à toutes les entreprises au moment même où les colons préparaient une campagne d'affaires des plus importantes, à l'issue de la période militaire, dont la brillante conclusion effaçait jusqu'à un certain point les fautes de la conception initiale : tous les commerçants de Tamatave, et ils sont nombreux – sans compter les Chinois dont l'envahissement menace les blancs d'un péril jaune plus imminent sur ces côtes lointaines qu'en Europe, – tous avaient fait des approvisionnements considérables de marchandises dont le placement était assuré dans l'île apparemment pacifiée, quand le brigandage fahavélique, qui existe à l'état endémique dans certaines régions, prit brusquement une extension telle qu'il fallut bien reconnaître que l'on se trouvait en face d'une véritable insurrection : « Une émeute ? – Non, sir, c'est une révolution », dirent à M. Laroche les colons expérimentés qui ne partageaient point son optimisme tenace.

La route de Tamatave à Tananarive – un simple sentier, souvent difficile, sur des crêtes abruptes et dans les fondrières croupissantes de la forêt tropicale, mais qui avait toujours été à l'abri des incursions des fahavalos – devenait bientôt dangereuse, puis tout à fait impraticable sans de fortes escortes ; enfin les choses sont arrivées à tel point que ces escortes elles-mêmes, comme celle du capitaine Delcroix à Antanatakel, sont communément attaquées en pays découvert par des bandes des rebelles, embusquées sur les cimes du voisinage, et que la petite colonne composée du général Gallieni, de son état-major et de mon humble personne, avec la poste et nos bagages, convoyée par un détachement de tirailleurs haoussas, sera assaillie en forêt, ainsi qu'on le verra plus loin.

Les porteurs indigènes ou *bourjanes*, qui constituent jusqu'à présent toute l'industrie des transports sur cette route, où le mulet est en train de faire sa première apparition, n'ont généralement pas des âmes de guerriers, et l'idée de se faire « zigouiller », comme on dit dans le pays, par des bandits qui passent pour avoir la main et le cœur également durs, met en échec le goût naturel qu'ils professent pour les piastres avec lesquelles se rémunère leur concours, habituellement empressé ; ils élevèrent leurs prix jusqu'à des prétentions bientôt inabordables et en vinrent promptement à refuser leurs services, excepté dans les convois qui de loin en loin s'organisaient avec des garanties de sécurité exceptionnelles, presque toujours assez précaires dans un sentier où l'on ne marche qu'à la file malgache, tantôt sous l'épaisse forêt et tantôt au fond du ravin, et souvent à travers des gués où jusqu'alors le banditisme était l'apanage du crocodile.

Cette intimidation des bourjanes entrait évidemment dans le plan de campagne des mystérieux organisateurs du soulèvement, et la suppression des moyens de transport, coïncidant avec l'abandon des cultures dans toutes les rizières de la région inquiétée par le fahavalisme, exposait Tananarive à une crise de ravitaillement tout à fait menaçante pour un avenir prochain ; le fait est qu'en arrivant dans cette capitale, nous y avons trouvé le

petit pain d'un sou à quarante-cinq centimes, et nous avons payé plus de trois francs le litre un vin dit ordinaire, en dépit d'une saveur que je n'hésiterai pas à qualifier d'exceptionnelle et qui tenait sans doute à ce que, faute de pouvoir le véhiculer en fûts, on le monte ici (1 458 m.) dans des dames-jeannes qui sans doute ont antérieurement contenu de l'eau de javelle ou quelque produit similaire.

Pendant ce temps Tamatave regorge de marchandises dont le commerce s'est approvisionné sur l'assurance que le général Duchesne venait de signer une paix durable, et tout ce stock – impatiemment réclamé dans l'intérieur, où les affaires prendraient bien vite un développement considérable si l'ordre était assuré – se trouve immobilisé dans les docks où, selon le dire d'un des principaux négociants de Madagascar, leur stagnation prolongée entraînerait la place de Tamatave dans un krach irrémédiable.

Une pareille situation ne saurait se prolonger sans qu'il en résultât, à bref délai, des catastrophes encore plus graves et plus étendues que celles dont on a depuis quelques semaines le douloureux spectacle : dans l'espace de trois ou quatre mois une quarantaine d'Européens ont été assassinés, près de cent cinquante soldats sont tombés sous les coups des rebelles ; il n'est question que d'officiers plus ou moins gravement blessés aux alentours de la ville et le lieutenant Antony vient d'être tué près du lac d'Aloatra. La capitale, menacée dans son ravitaillement à l'approche de la saison des pluies, qui va rendre les communications plus difficiles encore ; l'horizon, chaque soir ensanglanté par l'incendie de quelque village, et les populations terrorisées de l'Émyrne, entraînées bien à regret dans l'insurrection, contre laquelle on n'a pas su leur assurer la protection qu'elles réclament ; un corps d'occupation réduit à des effectifs infimes, dispersés tout le long de la route d'étapes et dans les postes de la ceinture défensive opposée à l'insurrection, qui tend de jour en jour à concentrer le cercle dans lequel elle enserre Tananarive, où une poignée d'Européens, énervés par l'inaction, se morfondent au sein d'une population de quatre-vingt mille Malgaches,

tenus en respect uniquement par le souvenir chaque jour amoindri du coup de main devant lequel ils ont capitulé ; telle est la situation que nous avons trouvée en débarquant et, quelle que soit la respectueuse sympathie qu'éprouvent pour M. Laroche tous ceux qui ont eu, comme moi, l'avantage d'être reçus à la Résidence, où le plus gracieux accueil est assuré à chacun, il est impossible de méconnaître que le sentiment des difficultés présentes se traduit par un état d'esprit unanimement défavorable à la politique du résident général qui préside actuellement aux destinées de notre nouvelle colonie.

Avec une mauvaise humeur que justifie la gravité du moment et qu'autorise dans une certaine mesure l'aisance avec laquelle le distingué préfet de la Haute-Garonne accepta la lourde mission qui lui fut conférée d'une façon un peu inattendue, c'est sur lui que l'on s'accorde à faire retomber le poids de toutes les responsabilités, dont une bonne part reviendrait équitablement à tel ou tel autre, et notamment au général Duchesne, qui, après avoir réalisé, avec une audace et une sûreté de coup d'œil incomparables, l'un des plus jolis faits d'armes de l'histoire contemporaine, s'est un peu trop vite dispensé des soins que nécessitait la mise en valeur d'un succès aussi inespéré dans ces pays où, il n'avait pas le droit de l'ignorer, la pacification exige plus d'efforts, plus de temps et plus d'hommes que la conquête. C'est à son instigation, c'est tout au moins de par son consentement, que furent rappelées des troupes dont la présence était indispensable à la préservation du territoire et dont l'état de santé prescrivait qu'on les relevât, mais non qu'on en privât le corps de Madagascar sans compensation d'effectif.

Le monde militaire ici, tout en rendant le plus éclatant hommage aux vaillantes qualités du général Duchesne, censure l'insouciance avec laquelle, se désintéressant de la revanche que réclamait un adversaire battu à la première manche, il a, si j'ose ainsi parler, « fait Charlemagne ». Et ce n'est pas de la sorte qu'il fallait prendre exemple sur l'empereur à la barbe « florie ».

La faute de M. Laroche c'est de ne pas avoir compris dès l'abord – et je ne crois pas qu'il s'en rende aujourd'hui même un compte bien exact – la gravité de la situation à laquelle il acceptait bénévolement de faire face : fonctionnaire apprécié, maniant à merveille les formules administratives, disert, courtois, animé d'un talent de séduction incontestable, il a pris Tananarive pour une préfecture de plus hauts parages encore que ceux de la Haute-Garonne et il s'est ingénié, avec la bonne foi la mieux intentionnée, à captiver les Hovas par le charme de sa dialectique et à tenir cour d'amour, en tout bien tout honneur, dans le palais de la reine ; son cabinet est une académie, où dans un essaim de jeunes fonctionnaires aimables et spirituels, la prose ou la poésie sont honorées dans la personne du brillant fantaisiste Jean Carol et du vénéré M. Guimberteaux, aimable vieillard, d'une érudition encyclopédique, chargé des fonctions de directeur de l'agriculture à Madagascar, dont il s'acquitte avec une modestie qui laisse ignorer à ses administrés que c'est à lui que sont dus – au dire du résident général – « peut-être les plus beaux vers du siècle ». Des vers malgaches, il faut croire.

Doué d'une puissance de travail exceptionnelle, comme d'un tempérament infatigable – il court les chemins à fond de train, fait volontiers le coup de feu et aime les chevaux jusqu'à les en crever, ce qui n'a rien de surprenant chez un ancien officier de marine – M. Laroche s'est mis en tête d'apprendre le malgache, dans l'intention de pénétrer les plus secrètes pensées de la diplomatie hova et sans doute aussi dans l'espoir de retrouver auprès du monde officiel de l'Émyrne des succès oratoires, dont la privation est si pénible à ceux qui en ont une fois respiré le parfum.

Grâce à sa merveilleuse facilité, de rapides progrès dans les exercices de conversation courante le mirent bientôt à même de faire brillante figure de rhétorique et il s'engagea résolument dans la politique de salon, ce qui l'exposait à bien des mécomptes en un pays où, sauf quelques maisons bourgeoises à façade européenne et le palais de la reine, qu'il ne faudrait cependant pas confondre avec l'hôtel de Rambouillet, les commo-

dités de la conversation sont généralement représentées par des nattes toutes grouillantes de puces, croyez-moi, j'ai passé par là !

Le résident général fut trouvé délicieux dans le Tout-Tananarive des Hovas et l'on s'aperçut avec une joie mêlée de surprise qu'il était loyal, confiant, ouvert et tout à fait incapable de méchanceté. On fut unanime à déclarer que c'était vraiment un grand cœur, expression qui revêt dans les langues européennes une acception des plus flatteuses, mais qui, si j'en crois le dire de quelques personnes encore plus exercées que M. Laroche dans le parler malgache, équivaudrait en l'esprit des gens de ce pays à ce qu'un parisianisme aussi trivial que pittoresque désigne par « une poire ».

Aussi bien, malgré l'œuvre persévérante de tant de missionnaires protestants et catholiques, français, anglais et norvégiens, la mansuétude est médiocrement en honneur chez les Hovas, qui n'ont de considération que pour la force brutale. C'est par l'intimidation permanente que ce petit groupe d'hommes, venus du dehors, sans autres moyens d'action que la supériorité d'une énergie cérébrale incontestable, a établi sa domination sur l'immense pays où, dans chaque district, un gouverneur à poigne, appuyé sur une escorte insignifiante, tient en respect les tribus les plus sauvages, impitoyablement exploitées par la rapacité de ce fonctionnaire et de ses chefs.

Cette merveilleuse organisation administrative, dont nos armes sont venues troubler le fonctionnement, était uniquement fondée sur le principe des responsabilités individuelles. Le chef indigène de chaque tribu, le représentant de chaque village étaient comptables de l'ordre et si quoi que ce fût de condamnable venait à se produire, c'était à lui qu'on en demandait réparation, avec une sévérité généralement implacable et qui ne s'attardait point en des conversations.

Émerveillé de ce fonctionnement administratif à personnel restreint, notre gouvernement a tout de suite été frappé de l'avantage qu'il y aurait à en tirer parti, et pendant quelque

temps, on s'est bercé de l'illusion d'où naquit la politique du protectorat ; mais on était loin de compte : le mécanisme fonctionne avec une aussi merveilleuse précision au profit des Hovas qu'à notre détriment ; et on nous le fait bien voir. Là est tout le malentendu et il n'est peut-être pas juste de s'en prendre uniquement à M. Laroche, si – développant, dans la phase des tâtonnements inévitables au début d'une organisation coloniale, une formule gouvernementale qui le jetait dans les bras des politiciens les plus retors d'un pays où le dernier portefaix donnerait du fil à retordre à feu M. de Talleyrand – il n'a pas eu la main assez heureuse pour imprimer aux événements une meilleure tournure.

Le public simpliste, qui ne voit des choses que leurs résultats, n'entre pas dans ces détails, et tout le monde ici, dans l'élément civil comme dans le militaire, manifeste autant de découragement à l'endroit de M. Laroche que d'espérance dans l'intervention du général Gallieni, qui vient à Tananarive remplacer le général Voyron avec des pouvoirs infiniment plus étendus et avec le prestige d'une autorité non moins fondée sur le succès de ses brillantes opérations au Soudan et au Tonkin que sur les rares et précieuses facultés d'administrateur et d'organisateur dont il a donné la preuve dans l'une et dans l'autre de ces deux colonies, qui lui doivent énormément.

Le général Gallieni est un homme de quarante-six ans, grand, mince, d'allure finement robuste et de figure assez singulière : un visage pâle, flegmatique, avec des yeux bleus, doux et bienveillants, mais regardant droit, à l'ombre d'une paire de sourcils blond ardent, d'une épaisseur que n'atteignit jamais la brousse dans laquelle il a mené tant de colonnes expéditionnaires en Asie et en Afrique. Sous de fortes moustaches assez rébarbatives, la bouche laisse voir un pli de bonté un peu dédaigneuse, mais qu'on ne remarque pas tout d'abord, et, somme toute, l'impression première qui se dégage de l'ensemble concorde assez bien avec cette appréciation formulée devant moi par un des soldats de la légion étrangère à bord du *Yang-Tsé*.

« C’est un soldat celui-là : une vraie tête de brigand ! »

Entre nous, le général est l’homme le plus doux du monde, le plus courtois et le moins traîneur de sabre qui se puisse imaginer ; il a horreur de punir et ne se fâche jamais ; j’irai presque jusqu’à affirmer qu’il ne jure pas comme un charretier, ni même comme un boulevardier, et les échos du palais de l’État-major, où il remplace le fougueux général Voyron, vont se trouver bien surpris ; il leur manquera quelque chose.

Un sang-froid imperturbable, une extrême rapidité de coup d’œil, une prévoyance minutieuse – condition première du succès des entreprises dans ces expéditions où, comme l’art du théâtre, au dire de notre Sarcey, l’art de la guerre est avant tout l’art des préparations, – joignez à cela une grande culture intellectuelle, et la grande facilité de plume que dénotent ses deux volumes sur le Soudan : voilà le général Gallieni, dont je compléterai la photographie en notant qu’il porte lorgnon. Faidherbe, qui fut le véritable créateur du Sénégal, était un officier à lunettes ; c’est moins élégant que le monocle, mais on y voit plus clair et c’est précieux dans ces pays où il faut à tout instant ouvrir l’œil.

Malgré ce lorgnon, je vous ai dit que la figure du général était suffisamment farouche ; c’est peut-être pour cela qu’il arrive ici précédé d’une véritable réputation de croquemitaine, dont l’effet est fort salutaire sur les Hovas qui déjà l’appellent le général Maziaka, c’est-à-dire « le cruel » ; ceux qui baragouinent un brin de français disent le général « MovRé » ; cette appellation a quelque chose de fondé, si l’on s’en rapporte à un proverbe d’après lequel tous les méchants sont buveurs d’eau. C’est l’unique breuvage du général, qui pousse jusqu’à l’affectation le mépris du microbe dans ces pays où il atteint souvent aux proportions du caïman. Plus elle est mauvaise, cette anisette de crocodile, plus il s’en délecte, mais, fort heureusement pour ceux qui font route avec lui, il admet et leur fait servir des breuvages moins débilitants.

Son régime va certainement avoir pour effet d'obliger les Hovas à mettre de l'eau dans leur vin ; ils se montrent extrêmement conciliants depuis l'arrivée de ce nouveau maître qu'on leur a représenté comme le « fahavalo des fahavalos » et qui a été partout accueilli, de Majunga à Tamatave et de Tamatave à Tananarive, par les manifestations les plus chaleureuses de la confiance des Européens.

V

LA ROUTE DE TANANARIVE

Le départ de l'État-major. – Rowing malgache. – La bosse de zébu. – Chiens et crocodiles. – Le parc odorant. – Barcarolles noires.

12 septembre 1896.

Le général, pressé d'agir, avait décidé que l'on passerait seulement deux jours à Tamatave : ils ont été fort affairés pour nous, avec les gens à voir, les lettres à écrire et les convois à organiser.

Ce n'est jamais une petite affaire que de réunir les porteurs indispensables pour cette route, que l'on fait toujours en filanzane ou fitakone, sorte de pliant de toile arrimé sur des *bourjanes* – c'est le nom des honorables membres de la corporation à qui est dévolue l'industrie des transports dans cette région. Je dis honorables, à dessein, car ils observent généralement la plus stricte probité professionnelle, et l'on peut compter sur eux une fois l'engagement conclu ; mais que c'est long à conclure ! Indolents et circonspects, ils ne se mettent en route qu'après des palabres sans fin, dont le charabia est insupportable pour le voyageur, qui ne comprend pas un mot à ces débats passionnés où son destin est en jeu.

Avant d'entreprendre quoi que ce soit, les Hovas consacrent un temps infini et une faconde prodigieuse à des délibérations en commun, appelées *kabarys* (prononcez kabars), qui tiennent la place la plus considérable dans l'existence de cette nation admirablement préparée pour le parlementarisme.

Les kabarys des bourjanes de Tamatave ont pris une extension et une gravité particulières depuis que l'insécurité du trajet expose ces bonnes gens à des coups de sagaies et des coups de fusil dont il n'avait jamais été question dans ces parages avant ces dernières semaines. Ils se font prier indéfiniment, élèvent leurs prix dans des proportions inacceptables et ne prennent que des fardeaux notablement inférieurs à ceux dont ils se chargeaient il y a deux ou trois mois ; ils font autant de grimaces et poussent des gémissements presque aussi désespérés que ceux des chameaux agenouillés durant qu'on leur répartit la charge d'une caravane, quel que puisse être le poids à chacun affecté dans cette distribution : c'est une affaire de principe. Et il faut dire que les uns comme les autres marchent admirablement, aussitôt mis en route, et se recommandant par une égale sobriété.

Pour transporter mes trois cantines, ma tente Picot, mon lit de campement et ma popote, il ne faut pas moins de douze hommes, et huit pour mon filanzane, où ils se relaient toutes les deux minutes par un mouvement fort adroit et sans interrompre leur course. Les personnages de marque ou de poids, et les gens pressés, mettent à leur filanzane douze bourjanes et plus : mon personnel se complète d'un *boy* de service, auquel je confère l'honneur de porter mon armure à travers les régions paisibles que nous parcourrons les premiers jours : un fusil à répétition, un revolver d'ordonnance, un carnier-sacoche où sont les menus objets familiers et quelques munitions ; enfin, le fameux couteau d'explorateur, contenant tout ce qu'il faut pour abattre des forêts vierges, percer le flanc des bêtes fauves, déboucher les bouteilles, aiguiser les rasoirs, ouvrir les boîtes de conserve, curer les ongles, tondre les chiens, couper les chats et aller de ville en ville. C'est Tartarin en personne qui me l'a recommandé comme un engin de première nécessité pour ce genre de voyages.

Nous nous mettons en route vers sept heures du matin ; c'est un spectacle. En tête, le général avec ses douze porteurs, puis l'état-major, dans lequel on m'a gracieusement fait place : d'abord le chef d'état-major, le commandant Gérard, de l'infanterie de marine, qui fut au Tonkin le précieux collaborateur du général pour la pacification du deuxième territoire et qui a couronné son séjour en Extrême-Orient par une mission politico-militaire rondement menée à Batambang. C'est, en outre, un fort aimable compagnon de voyage et qui a noblement partagé avec moi, jusqu'à Tananarive, sa paillote et tout ce qu'elle contenait de rats, de cancrelats et de puces, dont l'abondance, surtout de ces dernières, est telle que je ne crois pas exagérer en disant que nous avons fait le trajet en omnipuce.

Après le commandant viennent : le capitaine Lucciardi, de l'infanterie de marine, breveté de l'école de guerre, un jeune héros des guerres du Soudan et du Dahomey, où il a reçu quelques blessures dont il se trouve à merveille ; le capitaine Détrie, du 104e, qui a honoré au Tonkin, dans deux ou trois affaires des plus chaudes, le nom d'un de nos généraux les plus aimés, et le capitaine Dubois, du 32e d'artillerie, qui arrive d'Orléans, avec une virginité coloniale dont s'accroît son ardeur pour les expéditions lointaines.

Les deux officiers d'ordonnance du général, les lieutenants Martin et Boucabeille, deux Tonkinois éprouvés, président à la marche du convoi, aux installations et aux subsistances, avec un art auquel j'aurais mauvaise grâce à ne pas rendre le plus éclatant hommage.

Un compagnon plein d'entrain, le capitaine Duprat, du service de la résidence, envoyé par M. Laroche à la rencontre du général, et le sous-lieutenant Durand, interprète de l'état-major, nous servent à la fois de guides et de truchements ; le porte-fanion du général est le maréchal des logis de Bernis, des chasseurs d'Afrique, le fils de notre spirituel ami, le député du Gard ;

trois adjudants, suivis d'un caporal et de deux ordonnances, complètent notre effectif.

Chacun des officiers emmène un bagage à peu près équivalent à celui que je vous ai énuméré pour mon compte, c'est-à-dire le strict nécessaire – mais tout cela représente, avec les vivres et les cantines du service de l'état-major, un assez joli ruban de queue, étant donné que l'on marche à la file, sauf les porteurs de filanzane, qui vont par deux, étroitement serrés l'un contre l'autre. Et dans trois jours, au voisinage de la zone dangereuse, notre convoi va encore s'augmenter des dix-sept porteurs de la poste, qui viendront se placer sous notre protection, si nécessaire dans ces parages où le courrier est attaqué plus souvent que celui de Lyon.

Après le grouillement des faubourgs indigènes de Tamatave, nous parcourons une contrée vaguement marécageuse où fleurit le palétuvier, dont le spectacle fait chanter dans ma mémoire l'immortelle strophe du poète Alphonse Allais :

Amarre ta pirogue
À mon palétuvier,
Et mangeons de la rogue
Sur la pierre d'évier.

Deux heures durant, nous sommes dans la lande sablonneuse d'une Bretagne luxuriante, puis nos bourjanes nous déposent sur la rive d'un fleuve, appelé l'Ivondro, dont le confluent avec divers autres cours d'eau nous impose une traversée de plus d'une demi-heure dans des troncs d'arbres creusés ; à nous, Robinson Crusoé !

Une vingtaine de ces périssoires pour nègres sont rangées sur le rivage ; il y en a une pour chacun de nous, son filanzane et ses porteurs, qui, tant bien que mal entassés au fond de ce frêle esquif, battent l'eau frénétiquement et le bord de la pirogue avec de courtes pagaies, grosses cuillers à sel, dont le choc rythme une mélopée où s'entremêlent des hurlements de nature à

mettre en déroute le caïman le plus malintentionné. Juché à la pointe de l'arrière, avec mon boy, le patron de l'embarcation gouverne à la pagaie et coupe de récitatifs aigus le chœur monotone des bourjanes.

Toutes ces pirogues se mettent en route à la fois ; les équipes font rage et nous prenons part à une régate comme on n'en voit pas souvent dans les eaux du Rowing-Club.

Mis en appétit par cette navigation de conserve, nous en déjeunons sur le rivage, et je vous jure qu'elles sont excellentes ! Les tripes à la mode de Caen obtiennent un succès légitime et nous faisons un fameux déjeuner dans la vaisselle en fer battu de nos popotes, avec deux pliants pour dix : les huit autres siégeant sur des cantines ou sur le sol malgache.

Nous repartons, lestés d'une façon bien désobligeante pour nos porteurs, qui traversent une région de sable rarement abritée contre un soleil dont nous garantit à peine le casque colonial. Au petit village d'Ankarefo, nous trouvons cantonnée la première compagnie de la légion étrangère, partie la veille au matin, et qui se rend en Émyrne par petites étapes : les hommes n'ont que le fusil et la musette : les sacs sont portés par des bourjanes. Quant aux officiers, un certain nombre de porteurs est attribué à chacun d'eux. Mais quelques-uns se privent de filanzane au profit de leurs bagages, et je les comprends si bien que j'ai soin chaque jour, jusqu'à Tananarive, de faire, en deux ou trois fois, mes douze ou quinze kilomètres, malgré les préventions classiques sur le danger de la marche dans cette partie du pays, et je m'en trouve à merveille ; où que l'on soit, il n'y a rien de tel pour la bonne hygiène qu'un exercice modéré, surtout chez les natures généreuses auxquelles il est insupportable de tenir en place.

Les légionnaires sont occupés à dépecer un zébu qu'ils ont tué d'un coup de fusil ; je ne sais pas si c'était un fusil Gras, mais le zébu ne l'est pas.

Cet animal se distingue du bœuf commun par la longueur de ses cornes, mais surtout par une bosse qui ne paraît malheureusement pas lui conférer tout l'esprit que le dicton attache à cette infirmité ; il pousse même parfois l'ineptie jusqu'à se livrer contre les convois à des charges à fond de train qui nous ont paru d'un goût déplorable lorsque nous en avons été l'objet, tout à l'heure, avant d'arriver au village. D'aussi sottes plaisanteries justifient amplement le procédé des légionnaires qui y répondent par des coups de fusil : c'est la meilleure façon de réprimer les zébus.

Nous ne faisons que traverser Ankarefo, où je serre la main, avec le vif espoir de se retrouver prochainement, au capitaine Flayelle, qui commande la compagnie et en qui j'ai trouvé à bord du *Yang-Tsé* un compagnon de route tout à fait original et d'une culture littéraire très informée. Vive la légion !

Après la plus délicieuse promenade à travers un véritable pays de féerie, entre la mer et le lac Nossy-Vé, grande lagune parallèle au littoral, nous terminons notre première étape à Tampina, où des paillotes nous sont dévolues en logement. Ces cases, faites de quelques morceaux de bois reliés par les feuilles du *ravenala* – ce précieux arbre du voyageur dont tous les poètes tropicaux ont chanté les bienfaits : il donne à boire et à coucher, – sont meublées uniquement de nattes qui se superposent à travers les âges en formant de véritables sandwiches à la crasse, si j'ose m'exprimer ainsi. C'est là-dessus que nous allons passer nos nuits durant une huitaine, car nous n'aurons pas l'occasion de dresser notre tente durant ce voyage-là.

Les boys déploient nos lits de camp et s'en vont chercher de l'eau dans nos seaux de toile, des seaux de pompier ; on fait un brin de toilette en des cuvettes également de toile ; on fait un tour dans le village ; le soir vient, on quitte enfin l'insupportable casque pour l'élégant calot de drap ; on dîne de bonne humeur et l'on dort de grand sommeil pour se lever avant quatre heures.

Au total, charmante journée, qui comptera parmi nos meilleurs souvenirs de route, avec l'originalité d'un moyen de locomotion assez confortable et sur lequel nous ne sommes pas encore blasés, dans l'animation de tout ce peuple de bourjanes, babillard et plein d'entrain, tant que le fahavalo n'est pas dans le voisinage.

La moindre chose les fait rire aux éclats, comme de grands enfants qu'ils sont et qu'ils demeurent : un faux pas, une glissade, l'écrabouillement d'un casque contre une branche d'arbre en travers du chemin, les soubresauts d'une tête somnolente durant la grande chaleur (quel que soit votre accablement, ne songez pas à dormir sur des filanzanes, autant l'essayer à bicyclette), une anecdote locale, une plaisanterie de terroir, un mot, un rien, tout les secoue d'une hilarité qui va se répercutant d'un bout à l'autre de la colonne : quand un bourjane rit dans la bourjanerie, tous les bourjanes rient dans la bourjanerie.

Leur métier est pourtant rude sous un pareil climat, où, sauf le long de la côte, l'extrême fraîcheur des nuits succède presque sans transition au coucher d'un soleil torride : ils s'en vont à fond de train, pieds nus et jambes découvertes, sur le sable et le roc, sous le soleil et sous la pluie qui se partagent les journées du littoral où, comme on dit à Tamatave, il y a trois saisons : « la saison des pluies, celle où il pleut et celle où il tombe de l'eau », tandis que l'Émyrne et la côte de l'Ouest vivent sous le régime à peu prés régulier de la saison des pluies.

Vêtus pour la plupart d'une sorte de sac en raphia – qui, de loin, donne l'impression que le costume national des Hovas est la chemise de nuit, – ils arborent fièrement, au repos, le *lamba*, grande pièce de toile blanche, qui est leur véritable uniforme et dans lequel ils se drapent jusqu'au milieu du visage à la façon du manteau des estudiantinas.

Ils portent un chapeau de paille, haut et fort large de bords, dans lesquels les bourjanes de relais vont boire avidement à tous les gués en le posant sur l'eau comme une nacelle pour que le liquide y pénètre par filtration, puis ils le rapportent à moitié

plein aux camarades attachés au convoi, qui ne s'arrête jamais entre les étapes.

Leur soif ardente domine la crainte de la fièvre, et celle du caïman qui, d'ailleurs, évite ces groupes nombreux et bruyants. Pourtant un brave épagneul qui nous accompagnait a été enlevé au passage d'une de ces rivières, et l'on m'assure que le fait est fréquent. C'est qu'à l'instar du Chinois, le crocodile considère comme un mets des plus délicats le chien, qui ne se soustrait à sa recherche que par des ruses comme celles dont parle Pline, le naturaliste, qui assure qu'au bord du Nil les chiens boivent en courant ; ceux de Madagascar sont en progrès sur ceux de l'Égypte ancienne, s'il faut en croire le récit d'un explorateur publié dans le *Figaro* quelque temps avant mon départ : ce voyageur rapporte sur la foi des meilleurs auteurs de Madagascar qu'avant de se mettre à l'eau les chiens malgaches aboient avec insistance auprès du rivage jusqu'à ce que tous les crocodiles du voisinage soient attirés par leurs cris, puis toujours jappant, ils longent le bord sur quelques centaines de mètres, suivis par les voraces sauriens auxquels ils faussent brusquement compagnie en piquant par l'intérieur des terres, hors de leur vue, jusqu'au point de départ, où ils traversent l'eau en toute sécurité, grâce à cette ingénieuse diversion.

Le pauvre toutou que nous avons perdu était malheureusement un chien de Paris et qui, sans doute, n'avait pas lu son *Figaro* ce jour-là.

Notre seconde journée se passe dans un parc plus féerique encore que celui de la veille, entre la mer et la lagune dont nous finissons par traverser l'embouchure sur un grand pont de bois, installé en fort peu de temps par le génie sous la direction du capitaine Gambier. Nous avons même, je crois, l'honneur de l'inaugurer, et il y a pas mal de planches qui ne tiennent pas encore très bien.

On travaille activement à la route muletière qui va rendre les plus grands services entre Tamatave et Tananarive, dès que l'ordre sera rétabli ; les travaux ont été poussés avec une ex-

trême rapidité et le général en a paru satisfait : il n'y a guère que la région de la forêt où certaines parties seront encore difficilement praticables, mais tout va être terminé à bref délai. Quoiqu'il soit à craindre que la saison des pluies, qui atteindra cette région dans quelques semaines, ne nécessite des réparations considérables, voilà de l'excellente besogne de faite ; on pense même pouvoir utiliser prochainement en pays plat les voitures Lefèvre, qui trouveraient de la sorte une occasion inespérée de se réhabiliter : on en fait venir de Majunga, où tant d'entre elles sont restées en détresse.

Pour la région du littoral – celle que nous venons de parcourir, – on étudie un ensemble de travaux dont quelques-uns ont déjà reçu un commencement d'exécution : il s'agit de rendre navigable d'un bout à l'autre la série des grandes lagunes qui suit le littoral depuis les environs de Tamatave jusqu'au port d'Andevorante, après lequel la route s'enfonce dans les terres : il suffirait de percer les monticules de sable amoncelés sur quelques points en manière de digues ; opération coûteuse, mais à laquelle le commerce de Tamatave semble porter le plus vif intérêt. C'est ce que l'on nomme ici la question des *pangalanes*.

On a utilisé avec profit dans les travaux de la route des coolies chinois, qui sont actuellement au nombre de plus de six cents ; j'ai toujours pensé qu'on trouverait là des ressources précieuses pour l'exploitation des richesses minéralogiques de Madagascar, en attendant le moment où la main-d'œuvre locale sera en état d'y satisfaire, et le parti qu'on a tiré de ces six cents coolies semble me donner raison.

Nous couchons au port d'Andevorante, grand poste militaire où siège le commandant des étapes ; Andevorante doit son importance à sa situation au point d'aboutissement de la mer, de la bande des lagunes et d'une large rivière qui forme la route de pénétration vers l'intérieur.

C'est par là que nous partons le lendemain, de grand matin, dans une trentaine de pirogues qui, bien vite, s'espacent les

unes des autres le long de ce vaste estuaire dont, par moments, le commandant des étapes est tenu d'interdire l'accès par mesure de prudence. Les crocodiles de forte taille y abondent ; on prétend même que parfois ils se rencontrent, près de l'embouchure, avec des requins auxquels ils livrent des combats dont le spectacle doit être assez recherché. Je livre ce sujet de bas-relief à Frémiet qui a déjà consacré d'attachantes études de genre aux mœurs de ces animaux.

Notre navigation, qui dure près de quatre heures, dans des pirogues identiques à celle de la veille, suit agréablement son cours, tout en remontant celui du fleuve. Au départ, un lever de soleil inoubliable embrase le plus beau décor qui se puisse imaginer, et, loin de tout et de tous, seul dans ma pirogue avec mes dix négrillons qui me bercent de leur cantilène :

Ranou en ala
Madou manga-manga

(l'eau de la forêt est pure et bleuâtre), je vogue dans un rêve délicieux où l'attrait de l'inconnu alterne, comme en un pantoum, avec le charme du connu.

On est très bien dans le creux de cet arbre.

VI

VERS L'ÉMYRNE

Ravins et mamelons. – L'arbre du voyageur. – La forêt. – Hazo et Tazo. – Une embuscade. – Les Haoussas. – Fahavalos sur les crêtes. – Le panorama de Tananarive.

16 septembre 1896.

À partir du poste de Maromby, où nous déjeunons rapidement, le paysage change complètement. Nous commençons à nous élever doucement à travers une infinité de mamelons dont l'ensemble donne l'impression d'une mer un peu houleuse, brusquement immobilisée dans son désordre ; une brousse misérable les recouvre, mais à l'abri des ravins qui se faufilent entre eux, s'épanouit une plantureuse végétation de raphias et de bananiers avec quelques ravenalas, qui vont se rencontrer en abondance dans la zone prochaine, et, par-ci par-là, des bambous inclinant leurs arcs d'une exquise gracilité.

Après la traversée d'une rivière aux eaux claires et babillardes – au sein de laquelle bouillonnent, par endroits, des sources thermales, – nous arrivons, pour y passer la nuit, au poste de Bedara, merveilleusement tenu, et dont les moindres cases sont d'une propreté qui contraste le plus heureusement du monde avec nos logis coutumiers.

La marche du lendemain se passe en ascensions et en dégringolades successives qui, après nous avoir fait gravir matériellement la valeur de quatre ou cinq mille mètres, nous élèvent

seulement à 520 mètres au-dessus du niveau de la mer : les Malgaches, dont nous suivons l'ancien sentier, ayant la coutume constante de longer les crêtes, au lieu de décrire au flanc des coteaux ou des montagnes un tracé de pente moyenne, comme on l'a fait le plus possible pour la route muletière. Cela condamne nos bourjanes à un perpétuel travail de Sisyphe, dont chacun de nous figure le vivant rocher. Il est vrai de dire que le véritable ascensionnisme ne commencera que le lendemain, après le joli poste de Beforona (prononcez Béfourne) où nous arrivons de bonne heure, au milieu d'une riante vallée. On nous loge dans un des baraquements qui servent d'hôpital en cas de besoin ; espérons que ce n'est pas en nous jugeant sur la mine que l'on nous a signifié cette affectation, car, jusqu'à présent, la santé va le mieux du monde et un seul d'entre nous a eu un accès de fièvre, d'ailleurs insignifiant.

C'est là que nous rencontrons, descendant avec le comte de Poix, venu à Madagascar pour étudier une grande exploitation agricole, le commissaire général Boucard qui nous apprend que le convoi précédent – malgré une forte escorte à laquelle est venue se joindre celle d'un convoi montant – a été attaqué, près d'Antanatakel, par des fahavalos établis de chaque côté de la route dans des retranchements dont ils n'ont été délogés qu'à la suite d'une vigoureuse charge à la baïonnette d'un jeune sous-lieutenant accouru à la tête de son détachement de tirailleurs algériens. Le capitaine Delcroix avait eu le bras traversé par une balle de Sniders ; un tirailleur avait été tué par une balle Lebel en plein front ; les autres blessures étaient sans gravité, mais l'ennemi avait arrêté les convois pendant près de trois heures.

Nous entrons dans la zone de l'insurrection, et il est décidé que le lendemain chacun de nous prendra le fusil ; en n'en dîne que de meilleur appétit et au dessert nous entonnons ce refrain guerrier qui fait vibrer tous les cœurs :

> Irmao ! Irmao ! Irmao !
> Qu'on m'apporte mes armes !

Cette veillée des armes ne se prolonge guère au delà de neuf heures et demie, car on devra partir de grand matin pour entamer la partie véritablement alpiniste de l'expédition. Il faut en effet, pour arriver au plateau de l'Émyrne, franchir deux rampes montagneuses qui s'élèvent d'une façon assez brusque, parallèlement au littoral, recouvertes par la grande forêt ténébreuse qui forme un anneau sans fin autour de Madagascar et dont le grand roi Radama, vers le commencement du siècle, disait à des Européens le menaçant d'une guerre :

« J'ai pour me défendre deux généraux qui en valent bien d'autres : *Hazo* et *Tazo*, la forêt et la fièvre ! »

Hier nous avons traversé la forêt de Madilo : elle n'est pas bien terrible. Ce matin, nous longeons, pour atteindre le col, élevé de mille mètres, des gorges d'un pittoresque avec lequel rivaliseraient difficilement nos plus beaux paysages alpestres ; le chemin y est en fort bon état et nous rencontrons un important convoi de mulets, dirigé par des conducteurs kabyles et des Somalis. Toutes les races du globe sont représentées sur cette route qui monte apparemment à la Tour de Babel.

Au creux d'un raidillon de traverse, que quelques-uns d'entre nous passent à pied pour couper au court, je me rencontre avec un grand serpent rouge cerise dont la physionomie n'est pas celle d'un philanthrope, bien que la plupart des ouvrages spéciaux nous assurent que le reptile est bénin à Madagascar ; en tout cas il y abonde ; j'en ai aperçu plusieurs dans un court espace de temps, et le marais qui avoisine la rivière où nous avons pirogué regorge de boas inoffensifs et somnolents.

La traversée de la région forestière où nous nous engageons est assurément la partie la plus curieuse en même temps que la plus pénible du voyage : à chaque instant, le sentier traverse des fondrières d'argile boueuse où le bourjane, quand les pluies ont été fortes, enfonce jusqu'à mi-corps. Le reste du temps, il est exposé à de perpétuelles glissades, inquiétantes pour l'équilibre du voyageur, dont les tribulations s'aggravent d'une quantité de branchages et de quelques arbres entiers jetés

en travers du passage. Les porteurs ont bien autre chose à faire que de vous en prévenir, en sorte que les gens distraits sont exposés aux renfoncements les plus fâcheux pour leur casque et pour les saillies de leur visage.

Cette forêt demi-vierge retentit perpétuellement du cri farouche des singes, *amboanales* ou *babakoutes*, et des farouches abois du chien sauvage, ainsi que du vacarme d'une infinité d'oiseaux dont je ne songe même pas à vous dire les noms. Autrefois le babakoute, espèce de grand maque, soit dit sans l'offenser, était un animal sacré, dont les bourjanes envisageaient le meurtre comme une profanation ; ils sont aujourd'hui plus sceptiques ; – malheur à une nation qui perd le respect de ses singes ! – et nos porteurs ont l'air ravi de voir le commandant Gérard descendre à balle franche un maque et une maque... Au fait, je ne sais pas comment s'écrit le nom de la femelle.

Ce que je sais bien, c'est que le mot babakoute, qui veut dire « singe », dérive du mot baba, qui veut dire « père » en malgache, et cela donne, par le témoignage de ces peuples primitifs, une singulière portée aux doctrines de feu Littré.

Après cette journée fantastique dans la forêt pleine de bourjanes en fleurs, car voici le printemps, nous arrivons pour la nuit au poste d'Analamazoatra – si j'ose m'exprimer ainsi, – important groupe de cases sur un monticule, au-dessus d'une rivière, dont l'esprit industrieux du lieutenant Argaud utilise pour des cultures variées les eaux parcimonieusement élevées à la hauteur voulue par une roue de noria, aussi primitive qu'ingénieuse.

Notre paillote est adossée à une plantation de café qui m'a semblé d'une belle venue, mais je manquais un peu de points de comparaison, car, il faut vous l'avouer, c'était la première fois de ma vie que je rencontrais du café en branches. Je m'attendais presque à trouver dans le voisinage une plantation de billards, mais rien de semblable ne m'est apparu.

Le poste d'Analamazoutre (c'est ainsi que l'on prononce) est occupé par une compagnie de Haoussas ou tirailleurs dahoméens, qui sont de drôles de types, mais de rudes soldats ; on peut seulement leur reprocher une extrême férocité dans le combat, mais, franchement, il n'y a pas à se gêner avec les fahavalos, dont les procédés à l'endroit de leurs captifs sont dénués de toute courtoisie.

Comme le tirailleur sénégalais, qui abonde également dans ces parages, le Haoussa marche d'une allure très militaire, et il a beaucoup de chic avec sa chéchia, son veston bleu et sa culotte blanche tombant sur une paire de guêtres et de godillots du plus beau noir, qui n'ont pas besoin de cirage et ne coûtent pas un centime au gouvernement. C'est le bataillon de la Moselle en sabots des pays chauds, – sans le sabot.

Le Sénégalais et le Haoussa sont des hommes de ménage, de par l'autorisation de M. le Ministre de la guerre qui a reconnu l'avantage de ce régime ; ils font campagne avec leurs dames, qui trottinent à la suite des colonnes en portant sur leur tête une partie du bagage de leur époux et souvent même son sac ; il faut bien que les femmes servent à quelque chose.

Le Haoussa, comme le Sénégalais, est arrogant et fier, et, volontiers, il traite le Malgache avec un souverain mépris, qui se traduit par les expressions les plus malsonnantes.

Ce sont eux qui nous fournissent une escorte de vingt-cinq hommes, lorsque nous repartons le lendemain au petit jour. Nous voilà dans la zone dangereuse ; l'ordre de marche est fixé comme suit : le commandement de la colonne est confié au capitaine Lucciardi, qui marche à la tête d'un détachement de six hommes, en avant de l'état-major : le lieutenant Boucabeille prend l'avant-garde avec cinq hommes ; l'arrière-garde est formée par un détachement de dix hommes sous le lieutenant Martin ; les adjudants et le maréchal des logis de Bernis sont espacés dans le convoi, dont, malheureusement, la longueur rend toute cohésion impossible dans le sentier de la forêt où tout le monde est à la queue leu leu.

Nous nous y engageons au petit jour. Vers sept heures, on cheminait le plus tranquillement du monde, quand, tout à coup, des cris perçants courent de l'arrière à l'avant de la colonne : « Fahavalos ! fahavalos ! » crient éperdument les bourjanes, pris d'un trac abominable. Nous mettons tous pied à terre, je dirai même qu'ils se chargent de nous y mettre. Nous sautons sur nos fusils, accrochés au filanzane, et, tandis que nos Haoussas, sans attendre les ordres de leur chef, filent comme des zèbres dans la direction d'où partent les premiers cris, et que les officiers vont s'enquérir de ce qui se passe, nous restons quelques-uns l'arme au bras près du général, persuadés qu'après une diversion sur l'arrière-garde les fahavalos allaient nous tomber dessus par devant ou par le travers. Le fait est qu'il eût été bien tentant de risquer un coup de main contre le général, dont l'arrivée était connue de loin et que l'on savait si peu gardé, les insurgés ayant un service de renseignements comme nous n'en aurons pas avant longtemps, il faut bien le dire.

Quelques coups de feu retentissent ; les bourjanes se taisent bientôt ; nous apprenons de bouche en bouche qu'une trentaine de bandits s'étaient jetés sur l'arrière du convoi et qu'ils avaient blessé plusieurs porteurs, dont l'un nous est amené avec une épaule traversée de part en part. On avait poursuivi les assaillants à travers la forêt, mais il avait été impossible de les atteindre. Ils laissaient toutefois entre nos mains une quinzaine de sagaies.

L'affaire n'avait guère duré qu'une demi-heure.

Après avoir rétabli l'ordre dans la colonne, on se remet en route et, sortis de la forêt, nous atteignons vers onze heures le village d'Ampasipotsy, entièrement détruit par les rebelles, le matin même. Nous rencontrons un peu plus loin, au-dessus d'un profond ravin, où le croisement des deux troupes met une note infiniment pittoresque, la compagnie d'Haoussas du capitaine Legrand, qui vient prendre position sur les débris de ce village, dont on emporte une impression de tristesse avec la-

quelle nous allons être bientôt familiarisés par la fréquence de ce genre de spectacle.

On déjeune à Moramanga, village important défendu par un grand blockhaus contre les invasions fahavéliques, au seuil d'une plaine mamelonnée, que nous traversons sous les feux d'un soleil dont l'ardeur s'aggrave d'un grand incendie de brousse le long duquel nous passons en courant. Une nuée de vautours, en quête de toutes les bestioles dont ce genre d'événements détermine la mobilisation en masse, tournoie frénétiquement parmi les flammes qui s'élèvent sur les pentes du ravin au bord duquel nous défilons. Ce ne sera pas fameux, si messieurs les vautours n'aiment pas la viande trop cuite.

Andakane, où nous allons coucher, est huchée au sommet d'une falaise sur le Mangoro, large et importante rivière que nous traversons à la tombée de la nuit, dans des pirogues couplées.

Les officiers du poste nous donnent de graves nouvelles sur la situation du pays et semblent considérer comme certain que nous échangerons des coups de fusil avec les rebelles du côté d'Antanatakel.

Le lendemain, c'est l'alpinisme dans toute la force du terme : nous nous élevons le long d'une crête abrupte, entre deux précipices, au-dessus d'une brume épaisse, qui bientôt s'étale au-dessous de nous, formant jusqu'à l'infini un océan de nuages comme je ne me souviens d'en avoir vu qu'en gravissant le mont Blanc. C'est la montée du Fody, qui forme avec celle de l'Angavo, dont elle est séparée seulement par la vallée de la Mandraga, le second mur de montagnes sur lequel s'appuie le plateau d'Émyrne. Malgré le voisinage des fahavalos – dont la présence nous est signalée notamment par le cadavre, encore assez frais, ma foi ! d'un pauvre diable de bourjane, près d'un petit pont de branches du plus ravissant effet, – on trouve dans cette vallée quelques tentatives de cultures dans les rizières et nous voyons même un troupeau de bœufs que l'on pousse dans

l’une d’elles pour défoncer le terrain, selon le procédé de labourage le plus répandu à Madagascar.

Un peu plus loin, nous assistons à une pêche au mulet des plus émouvantes. Un sergent du génie ayant essayé de faire passer sa monture sur un tronc d’arbre, au-dessus de la Mandraga, l’animal (c’est le mulet) est tombé de trois mètres à pic dans la rivière, où, d’ailleurs, il n’a pas l’air de se trouver mal à l’aise, mais il semble refuser obstinément d’en sortir.

Sabotsy, où nous cassons la croûte, est dans la pleine effervescence d’un marché que ne gêne en rien le voisinage des rebelles, et cela tranche singulièrement sur la désolation de tous les villages d’alentour.

Je vous recommande, après le déjeuner, par un soleil comme celui dont nous jouissons, la montée des lacets de l’Angavo, fameuse contre l’embonpoint ; d’en haut, le coup d’œil est superbe sur le défilé du convoi qui s’élève en zigzag tout le long de la haute montagne. Encore un brin de forêt, où il fait une chaleur des cinq cents diables, puis, après une dernière traversée de la Mandraga dans un site merveilleux, mais sur un pont qui défie l’imagination, nous sommes à Ankeramadinika, village dont on nous dit la population affiliée aux fahavalos, malgré sa garnison et le blockhaus dont on est en train de le fortifier.

Là encore les officieux nous donneront pour la journée de demain des nouvelles alarmistes, que nous écoutons tout en croquant des écrevisses absolument délicieuses.

De grand matin, notre colonne, escortée par les Sénégalais, s’avance à travers les collines nues et rougeâtres de l’Émyrne ou Imérina, flanquée de chaque côté par trois ou quatre tirailleurs qui se déploient en éclairant les abords du chemin. C’est d’un très joli effet, ces hommes de grande allure se détachant au loin sur le bleu du ciel ; la scène a plus de couleur encore et plus de relief avec les spahis qu’on charge de ce service dans les pays où

les circonstances le permettent. Mais, nous n'avons point de spahis : on ne peut pas tout avoir !

Un détachement de tirailleurs algériens nous attend sur un col où nos Sénégalais prennent congé de nous, et nous marchons, avec la même tactique, vers Manjakandriana, où pas mal de maisons – elles sont en terre dans ce haut pays – ne tiennent plus debout. Nous entrons dans une manière de large défilé dont le décor est tout à fait grandiose, quoiqu'on prétende que l'Émyrne soit une affreuse contrée : elle est d'une couleur étrange et d'un aspect désolé, mais point banal assurément, cette terre rougeoyante dont le formidable bouleversement est enserré par les mailles de la verte résille des rizières, dévalant au pied des rochers. Ici les fahavalos font rage, et voilà le petit village d'Antanatakel entièrement détruit, près duquel fut blessé le capitaine Delcroix. Au moment où nous approchons, quelques fahavalos se montrent à notre droite sur les crêtes, près de deux énormes rochers qui, paraît-il, en abritent quelques centaines. Mais allez donc les dénicher, ces bipèdes, agiles et rusés comme des quadrumanes.

Ils nous épient un instant, disparaissent, puis reparaissent, et nous les verrons comme cela deux ou trois fois, jusqu'à l'heure de notre déjeuner qu'ils semblent décidés à ne point retarder : on n'est pas plus aimable ! Somme toute, on ne braque sur eux que des jumelles, parmi lesquelles s'avance, au premier rang, mon appareil de photographie. C'est peut-être bien cela qui leur a donné à réfléchir.

Halte rapide à Maharidaza pour le déjeuner, excellent ma foi, et nous voilà partis, sous bonne escorte.

Brusquement s'étale devant nos yeux le panorama de la ville la plus fantastique qu'il m'ait été donné de voir. C'est Tananarive, dont le profil aux arêtes menues, le long des crêtes vives qui dominent l'Émyrne, se découpe avec une netteté prodigieuse entre le bleu sombre du ciel et la terre toute rouge.

VII

LE RETOUR DE M. LAROCHE

Le résident à cheval. – Tout le monde sur la route d'étapes. – Le fahavalisme aux portes de Tananarive. – La condamnation des ministres. – Une explosion. – Projet de massacre général. – Ranavalo mal conseillée. – Sa déposition imminente. – Amenez le pavillon hova !

Tananarive, 10 octobre 1896.

J'arrive d'une tournée aux avant-postes d'où l'on me rapporte assez malade, juste à temps pour assister au départ de M. Laroche, rappelé télégraphiquement.

La ville a un air de fête : le canon tonne ; les troupes sont échelonnées sur tout le parcours : une batterie d'artillerie est en ligne sur la place d'Andohalo, au pied des bâtiments de l'État-major ; tambours et clairons battent aux champs, une musique malgache attaque la *Marseillaise*, et des lèvres européennes fredonnent discrètement : « Bon voyage, monsieur Dumollet ! »

Le cortège passe à toute volée sous nos fenêtres : une kyrielle de filanzanes dont les porteurs trottent à perdre haleine derrière le cheval du résident général qui caracole, saluant de droite et de gauche, avec une autorité souriante, – un peu cirque.

Ancien officier de marine, M. Laroche a pour l'équitation un penchant, qui va jusqu'à la chute ; il n'admet pas d'autre moyen de locomotion que le cheval, même dans cette île escar-

pée où toutes les races s'accordent à reconnaître que la plus noble conquête de l'homme, c'est le « bourjane ». Il a fait son entrée dans Tananarive, il y a quelques mois, sur un pur-sang, dont le train a laissé poussifs une demi-douzaine de chevaux des chasseurs d'Afrique qui lui faisaient cortège ; à tout instant, il parcourt au galop de charge, parmi les populations affolées, la grande (et unique) rue qui monte – à quelle pente ! – de la Résidence au palais. C'est le résident monté ; il réside à cheval ; il colonise aux grandes allures ; il n'administre pas : il piaffe ; il a innové un régime : la caracolonisation !

Le général l'a accompagné au sortir de la ville pendant une demi-douzaine de kilomètres en filanzane et, à moins que la route muletière n'ait fait bien des progrès depuis que nous y passâmes, M. Laroche en sera souvent réduit à user du bourjane comme le commun des mortels ; quant à son généreux coursier, il descendra comme il pourra, probablement à dos d'hommes.

Toutes les précautions sont assurées pour que le voyage résidentiel ne soit pas interrompu par une de ces attaques de fahavalos dont nous fûmes honorés dans la forêt, ni par un épisode militaire comme celui qui a, dit-on, troublé le sommeil du général Voyron, descendant à Tamatave avec le dernier courrier : le poste attaqué la nuit et la moitié du village incendiée.

Certes, il eût été piquant que M. Laroche se fût trouvé nez à nez avec ces bons fahavalos qu'il affectait de ne pas prendre au sérieux ; mais l'autorité militaire ne s'est pas laissé tenter par cette plaisanterie facile et elle a couvert de troupes les abords de la route d'étapes dans toute la zone dangereuse, c'est-à-dire sur un parcours de plus de 300 kilomètres.

De chaque côté, les crêtes sont garnies de postes et de flancs-gardes fournis par l'infanterie de marine, la légion et les tirailleurs algériens, sans compter les détachements de Sénégalais et d'Haoussas qui l'escorteront en chemin ; d'innombrables patrouilles sillonnent la région forestière. Tout est tranquille ;

habitants de Confolens, dormez ! M. Laroche vous reviendra sain et sauf.

Il a même, assure-t-on, déclaré, en quittant la résidence, qu'il y reviendrait « plus fort » ; ce serait toujours cela de gagné, mais ce fonctionnaire intelligent, disert, vaillant et cultivé, manque évidemment de clairvoyance : il est aveuglé par un optimisme que ne saurait ébranler aucune catastrophe.

Si, malgré tant de précautions prises, les fahavalos venaient à s'emparer de lui et à le traiter comme les Bulgares firent de Pangloss, je vous parie qu'il proclamerait encore, et de la meilleure foi du monde, que tout est pour le mieux dans la meilleure des Madagascars.

*

Les méchantes langues insinuent que ce déploiement de troupes inusité a surtout pour objet d'empêcher notre ancien résident général de fraterniser avec les fahavalos, parmi lesquels on assure qu'il jouit d'une extrême popularité ; d'après ces ratsifana (c'est un terme malgache qui signifie : mauvais plaisants), le portrait de M. Laroche en chromolithographie est pendu dans toutes les grottes où vivent les rebelles, avec cette touchante inscription qui reproduit une formule courante : « Il est notre père et notre mère ». Peut-être n'ont-ils pas tant de reconnaissance, mais, qu'ils le sachent ou non, ils perdent beaucoup à ce départ.

Le fait est qu'encouragés par le spectacle de son inépuisable grandeur d'âme, messieurs les fahavalos ont gagné d'audace au point qu'il ne se passe guère de jour sans qu'ils viennent harceler la route de Tamatave : avant-hier, presque aux portes de la capitale, une compagnie de tirailleurs est attaquée de nuit au village d'Ambohimalaza ; dimanche, en arrivant au poste de Maharidaza avec le commandant La Lubin, qui ve-

nait prendre le commandement de la première section de la route d'étapes, nous voyons brûler dix villages par une bande, à laquelle on envoie quelques coups de canon pour la faire profiter d'une pièce de montagne que le lieutenant Devaux ramène à Tananarive. Le lendemain, on surprend, dans les grottes presque inaccessibles des rochers du voisinage, un groupe important des rebelles les plus dangereux, parmi lesquels le commandant du cercle, le colonel Bobral-Combret, se voit obligé de faire un exemple : le meneur de la bande aura le cou coupé !

Nonchalamment accroupi sur le sol poudreux, le condamné se prête à cette opération avec la résignation un peu renfrognée du monsieur auquel on va tailler les cheveux, et je vous assure que sa physionomie n'exprime pas une contrariété supérieure à celle que laisse percer le visage d'un boulevardier auquel son « artiste » propose une friction capillaire ou des tuyaux pour les courses.

J'en ai vu fusiller : ça leur fait moins encore. On se décide à leur trancher la tête, parce que c'est à leurs yeux le châtiment le plus terrible, celui qu'emploient les gouverneurs hovas contre les voleurs de bœufs, qui sont la plaie du pays : ils jettent le corps à la rivière et plantent la tête au bout d'une perche ; j'ai vu, sur une hauteur, près de l'entrée d'un village, douze têtes qui séchaient ainsi sous l'implacable soleil et, la nuit, au clair de lune, tous les chiens sauvages de la contrée venaient hurler alentour.

Bien qu'en vertu des vieilles superstitions polynésiennes la décapitation soit le supplice le plus redouté de ces gens, qui ont pourtant inventé des raffinements de tortures inimaginables – et ils ne les épargnent pas aux malheureux prisonniers qu'ils nous font ! – cette perspective est elle-même impuissante contre leur fanatisme et, bien souvent, la seule réponse qu'ils daignent faire aux questions qu'on leur pose est un : « Prends ma tête », qu'ils accompagnent d'une pantomime tragique en saisissant eux-mêmes à pleine main une touffe de leurs cheveux et en tendant le col au sabre ; le geste est moins mélo que le mouvement

d'épaules de Paulin Ménier dans *le Courrier de Lyon*, mais je vous jure que ça fait tout de même un certain effet dans la brousse.

Leur état d'esprit est depuis quelque temps surexcité par une violente réaction fétichiste, dont le germe se développe à la faveur de la lutte déplorable qui divise les missionnaires protestants et catholiques : le vernis de christianisme qu'on avait rapidement étalé sur le front de ces populations d'un paganisme enfantin, craque de toutes parts, et les sampis ou mpysikis, les sorciers, grands dispensateurs des amulettes, s'en donnent à cœur joie pendant que le clergyman et le jésuite en viennent aux mains. On aperçoit dans les combats, au milieu des coups de fusil, ces sampis se livrant à des danses étranges qui fanatisent leurs guerriers, et ce n'est pas un spectacle sans philosophie que celui où l'on voit les gris-gris des fahavalos aux prises avec ceux de nos Sénégalais et de nos Haoussas. Dieu reconnaîtra les siens. Admirable sujet de méditation pour votre *lord Hyland*, n'est-ce pas, mon cher Robert de Bonnières ?

Chaque soir, nous voyons la brousse s'allumer autour de nous et il ne se fait pas un mouvement de troupe qui ne soit signalé de crête en crête par ce procédé de la télégraphie sans fil.

Le malheur c'est que, jusqu'à présent, les rencontres avec les fahavalos se sont bornées à des échanges de coups de fusil, à la suite desquels les deux adversaires se retiraient chacun de son côté, en échangeant des saluts comme après un duel courtois ; ou bien on lançait contre les rebelles des colonnes devant lesquelles ils détalaient avec cette vélocité qui est la faculté guerrière dominante chez cette race aux pieds infiniment plus rapides que ceux du divin Achille.

Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on tente contre eux de véritables mouvements combinés ; le lieutenant-colonel Gonard vient cependant d'y procéder, et, dans une seule affaire, il a tué

cent trente hommes, fait quarante prisonniers et enlevé un assez grand nombre de fusils.

C'est dans cet ordre d'idées que le général Gallieni paraît décidé à mener les choses et à les mener très rondement, mais il a été plus particulièrement occupé jusqu'ici par le soin d'assurer la protection de la ligne d'étapes et l'organisation des convois pour le ravitaillement ; il était temps. Le commandant La Lubin est en train d'installer sur les crêtes qui dominent le passage de Maharidaza, du haut duquel partaient journellement des coups de fusil, des blockhaus dont l'ensemble va fournir à la route une sorte de gaine protectrice. Le commandant Noël qui commande à Moramanga, dans la vallée du Mangoro, prend des mesures non moins sages et non moins énergiques, en même temps que du côté d'Analamazoatra où nous avons été attaqués et où le général Voyron a été enfumé, on prépare un coup de main contre le camp que les rebelles ont au cœur de la forêt mystérieuse, nid d'où s'élance toute une volée de ces vilains oiseaux.

En même temps que ces préparatifs militaires se poursuivaient activement, le général menait avec le palais des négociations qui aboutissaient assez rapidement à préciser la nature des relations de la reine avec le gouvernement de la République française, le seul qui désormais existe à Madagascar. Le lundi 28, à trois heures, Ranavalo Manjaka se rendait en cortège solennel, avec le drapeau tricolore déployé devant elle, chez le général commandant supérieur des troupes, qui l'accueillait par un discours dont l'effet a été très grand.

Le lendemain à trois heures, le général, entouré de son état-major, s'est rendu au palais, sur lequel, en vertu d'une entente formellement établie, le pavillon français flotte seul depuis ce matin – et il a neuf mètres de long sur cinq de haut. Quant au drapeau hova, il n'en sera plus question.

*

J'ai assisté depuis mon arrivée à quatre cérémonies officielles : la première en date fut la réception de Ranavalo Manjaka et de ses proches par le général Gallieni, chez qui la reine s'était rendue en grand cortège, drapeau tricolore en tête ; la dernière, c'est l'exécution de l'un des principaux personnages de ce défilé, l'oncle Ratsimamanga, fusillé ce matin en compagnie de Rainiandriamanpandry, ministre de l'intérieur et le plus brillant chef militaire des Hovas.

Les deux autres cérémonies n'ont été que des formalités de pure convenance : la visite rendue à la reine par le général et la brève audience du conseil de guerre appelé à statuer sur la culpabilité des deux hommes auxquels la clameur publique imputait la plus grave responsabilité dans les malheurs du pays. Jusqu'alors ils avaient été protégés par l'aveugle mansuétude de M. Laroche, dont la prévenance pour le parti de la cour alla jusqu'à lui inspirer à la veille de son départ la délicate pensée d'envoyer à la Réunion, afin de le soustraire, sous couleur de proscription, à une répression plus énergique, l'autre oncle de la reine, le prince universellement reconnu comme l'un de nos ennemis les plus redoutables.

Dans la candeur de son respect pour l'aristocratie hova, l'ex-résident général s'attendrissait sur le dévouement de tous ces messieurs et de toutes ces dames à nos moindres intérêts, et quand ils venaient, débordant de condoléances sur l'assassinat d'un colon, verser dans son gilet blanc des larmes de crocodile, il n'apercevait pas les formidables mâchoires dont le claquement affolait l'Émyrne dès qu'il avait le dos tourné. Les colons continuaient à être assassinés, les troupes à recevoir des coups de fusil, les villages à brûler et les oncles à condoléer.

L'insurrection gagnait chaque jour en audace ; chaque jour on tirait des coups de feu sur la ligne d'étapes, presque aux portes de la capitale, et la veille même de l'arrestation nous avons eu une alerte assez vive.

Il était onze heures du soir ; on dormait – car il y a peu de noctambules à Tananarive, du moins en ce moment ; – une dé-

tonation formidable ébranla toutes les maisons ; c'était d'autant plus inquiétant que la population civile et militaire est officiellement informée qu'en cas de surprise l'alarme sera donnée par un coup de canon tiré du palais du premier ministre où est caserné un bataillon d'infanterie de marine.

On sursaute ; on prend fusils et revolvers, nous en avons tous ; on se consulte entre voisins ; on entend dans la ville haute un piétinement de troupes, mais point les sonneries qui doivent suivre le coup de canon, en cas d'appel aux armes. Les plus impatients vont aux informations, et nous apprenons enfin qu'il y a eu non pas un coup de canon, mais l'explosion d'un baril de poudre dans un baraquement du génie près d'une forteresse en construction à trois ou quatre cents mètres du quartier général ; les hommes surpris par l'incendie allumé sur plusieurs points n'ont eu que le temps de s'échapper en toute hâte ; tous ont été renversés par le choc ; un seul a été blessé. En dépit d'une affiche destinée à rassurer les esprits, nous tenons de bonne source que l'enquête a démontré comme quoi ce sinistre n'était pas dû à la bienveillance.

Le jour suivant – sans corrélation apparente entre ces deux faits, – Rainiandriamanpandry, le prince Ratsimamanga et sa sœur la princesse Ramasindrazana étaient mis sous les verrous, et, vingt-quatre heures plus tard, le conseil de guerre condamnait les deux hommes à mort après une procédure sommaire ; aussi bien il y avait beau temps que cette affaire était instruite par l'opinion publique.

Quant à la princesse, qui fut de tout temps notre ennemie déclarée – en toute franchise, celle-là, – elle sera transportée dans une île du voisinage, et le capitaine de Fitz-James, qui s'en retourne en Europe, a reçu la galante mission de l'accompagner jusqu'à Tamatave.

La confiscation des biens a été prononcée ; on a trouvé dans ceux de la princesse de bien étranges choses, dont la découverte va sans doute modifier la respectueuse appréciation d'un pasteur français, fort digne, homme d'une réelle intelli-

gence et pavé de bonnes intentions, qui, en intercédant auprès du général, rassurait avec une éclatante conviction que Ramasindrazana était « une sainte ». Ce serait vraiment à croire qu'il n'y en a pas à Madagascar ; le climat leur est contraire.

Le frère de cette grande et honnête dame était d'ailleurs un vieux coquin dont la condamnation a été accueillie avec un véritable soulagement par la population indigène qu'il avait constamment pressurée et opprimée de mille façons. À ce point de vue, et à bien d'autres, le général Gallieni apparaît comme un libérateur au bon peuple de la ville et des campagnes, qui ne demande qu'à être protégé contre les fahavalos de palais et de grands chemins le terrorisant chacun à sa manière, et déjà, sur plusieurs points, on signale des villages où reparaissent les habitants, naguère entraînés à leur corps défendant par les bandes d'insurgés contre lesquels le régime précédent ne leur assurait aucune protection efficace ; on se remet à la culture des rizières, dont l'abandon faisait craindre une famine qui n'était pas pour améliorer la situation.

Ce prince Ratsimamanga était un homme de proie, malgré son aspect de vieille ganache et les airs d'ahurissement dont il tirait grand parti dans les moments difficiles ; il a eu à l'audience un mot qui a fait éclater de rire, malgré le tragique de la circonstance. Le président du conseil de guerre s'époumonnait à lui faire reconnaître comme quoi sa responsabilité se trouvait gravement engagée dans les troubles du Vonizongo, dont il était le chef tout-puissant et dans lequel se sont commises quelques-unes des pires atrocités de cette insurrection de sauvages, notamment le martyre du jeune Garnier, effroyablement torturé par les *ménakels* du prince, qui n'aurait eu qu'un signe à faire pour que tout rentrât dans l'ordre.

Après avoir longuement opposé à cette argumentation une inertie aussi déconcertante que celle du client de maître Pathelin, Ratsimamanga se dresse tout d'un coup, comme frappé d'une inspiration, et, faisant mine de fausser compagnie aux tirailleurs algériens qui le gardaient, baïonnette au canon :

« Vous avez raison, dit-il : je ferais bien d'y aller ! »

C'était s'y prendre un peu tard ; néanmoins, on a eu toutes les peines du monde à le retenir.

À côté de ce personnage dramatiquement falot, la figure de Rainiandriamanpandry, qui fut un politicien éminent et un soldat victorieux, a paru tout à fait intéressante, et je dirais presque respectable, si ce mot était de mise pour un homme qui, à force de rançonner les populations confiées à son gouvernement, est parvenu à édifier une des fortunes les plus considérables de ce pays où la politique a été jusqu'à présent la seule industrie florissante.

La froide et hautaine dignité de sa défense devant le conseil de guerre – où le poursuivait de ses dépositions accablantes, l'implacable rancune d'un homme dont le destin faisait son successeur, le ministre Rasanjy, qui avait été parfois son complice et toujours son ennemi, – et, devant le poteau d'exécution, la sereine impassibilité d'un visage sans autre contraction qu'au coin des lèvres l'imperceptible plissement du sourire un peu méprisant d'un condamné pour le bourreau, tout montrait un caractère d'une élévation si manifeste que chacun de nous se découvrit, ému, pendant un instant, d'une réelle admiration et d'une sorte d'estime pour ce général de bandits.

Ce fut lui qui par deux fois – en 1883 et l'an dernier – tint tête à nos troupes dans la citadelle de Farafate jusqu'à la paix conclue : il poussa même le goût de la lutte à outrance jusqu'à tirer le canon sur Tamatave après la signature des traités, et c'est un des griefs invoqués contre lui ; mais il y en a bien d'autres et de plus récents.

J'ai vu, du temps de M. Laroche, fusiller pas mal de fahavalos sur ce terre-plein de la résidence où se font à l'aube naissante les exécutions capitales, au flanc d'une côte escarpée devant laquelle s'étagent en amphithéâtre les ruelles d'un faubourg que, ces matins-là, blanchissent les lambas de toute une population immobile et silencieuse ; j'ai vu trois ou quatre fois,

dans la brousse, les Haoussas faire tomber des têtes comme on abat du bois et sur le cadavre pantelant se livrer à de sanglantes pratiques, évidemment inspirées par les traditions fétichistes d'une race à peine sortie du cannibalisme, mais dans aucun de ces spectacles de mort je n'ai rencontré une sensation aussi poignante que celle de la minute où, les clairons se taisant et les aumôniers s'étant éloignés des condamnés liés à leurs poteaux, les pasteurs détournant la tête et le père jésuite tombant à genoux sous l'auréole dont le soleil du matin embrasait son large chapeau blanc de missionnaire, un sous-officier commanda le feu sur les deux hommes qui, l'avant-veille encore, occupaient les plus grandes situations de ce pays.

Cet instant solennel inaugurait un régime appelé de tous les vœux des Français de Madagascar, et dont la doctrine était depuis longtemps formulée par tout le monde, mais qui jamais encore ne s'était élevé jusqu'aux actes : la politique de la justice répressive égale pour tous, atteignant les grands criminels épargnés jusqu'à présent par une diplomatie administrative qui réservait toutes ses rigueurs aux humbles, tandis que les puissants se jouaient de ses menaces, tant de fois renouvelées et jamais réalisées. « Il importe de bien faire savoir aux indigènes que nos déclarations comminatoires aboutiront promptement à des actes ! » disait, en faisant une allusion évidente à l'inertie de notre politique malgache, l'amiral anglais Rawson, après avoir bombardé Zanzibar, exactement à l'heure fixée par son ultimatum.

Depuis ce matin, les Hovas stupéfiés se rendent compte qu'on les a grossièrement trompés quand, pour les encourager à la résistance occulte, on leur disait que la France « n'oserait pas » frapper certains coupables haut placés, parce que l'Angleterre ne le tolérerait point. On ne lui a pas demandé son avis, et elle aura bien soin de ne pas le donner, ayant autre chose à faire que de nous créer des ennuis à Madagascar, où elle n'est pas enchantée de voir quelques-uns de ses fils et quelques-unes de ses filles, de ses vieilles filles, s'attarder dans des intrigues beaucoup moins inspirées par l'élan du patriotisme que

par celui d'une propagande évangélique qui ne connaît pas de mesure et dont les effets auront finalement été désastreux pour le Hova, comme pour le peuple des villes et des campagnes.

C'est dans ce milieu que les trois accusés puisaient leurs inspirations : elles ont été malheureuses.

En conclusion, l'énergique détermination qui a fait tomber dès l'abord deux des têtes les plus en vue a produit un effet considérable ; il n'en a pas fallu davantage pour amener à résipiscence un grand nombre de coupables moins bien situés ; bref, cette mesure de rigueur a épargné beaucoup de sang malgache et encore plus de sang français.

Il était de toute justice que le châtiment frappât les chefs, respectés jusqu'alors tandis qu'on fusillait une infinité de pauvres diables, moralement irresponsables ; c'est chose inique que de chercher un exemple par la punition des petits ; « les petits arbres ne portent pas d'ombre », dit dans sa correspondance Richelieu, qui est, grâce à M. Hanotaux, le politique à la mode.

Au lendemain de l'exécution, on a mis la main sur les preuves d'un vaste complot qui devait produire à coup sûr un soulèvement général de l'Émyrne et du Betsiléo ; encore quelques jours de marivaudage et notre flirt aboutissait au massacre de tous les Français de l'île.

Il a suffi d'abattre deux des principales têtes de la conspiration pour faire rentrer sous terre les agitateurs et pour inspirer au peuple malgache la confiance en un gouvernement qui se décidait enfin à châtier les coupables et à protéger les braves gens. Ils sont en majorité, les braves gens, dans ce peuple comme dans tous les peuples du monde, et ils ne demandent qu'à être défendus contre les meneurs, qui sont leurs tyrans intimes. C'est ce qu'a tout de suite compris notre nouveau résident général, et la population des campagnes, entraînée par les rebelles, est revenue en foule quand elle a su que les Français

n’étaient pas des massacreurs, et que, malgré le dire des révérends, c’était en libérateurs qu’ils venaient à Madagascar.

Cependant les agitateurs n’avaient pas perdu tout espoir et s’en allaient partout disant qu’il y aurait encore à faire tant que les Français laisseraient là-haut, installée dans son palais, cette reine que sa pusillanimité de race n’empêchait pas de laisser paraître à chaque instant ses véritables sentiments et parfois ses secrets desseins.

Un jour même il lui est arrivé, dans une conférence avec le chef de l’état-major, le commandant Gérard, de lui laisser entendre qu’*on* allait tenter de l’empoisonner. Quel était cet *on* ? La reine ne le disait point, et le commandant répondit avec le plus grand calme à ce propos envoyé en sondeur, qu’un tel danger était sans conséquence, vu que si le chef d’état-major était empoisonné, un autre officier poursuivrait son œuvre.

Un pareil état de choses ne pouvait se prolonger. Tant va la Ranavalo qu’à la fin elle se casse.

Pourquoi donc les Français conservaient-ils cette reine ennemie, puisqu’ils étaient les maîtres ? – Mais c’était bien simple : parce que l’Angleterre avait dit : « Ne touchez pas à la reine ». Telle était l’opinion que les agents des missions répandaient parmi les Malgaches ; il est vrai que naguère les mêmes gens avaient dit aux mêmes Malgaches : « Vos ministres ne seront pas exécutés parce que l’Angleterre ne le veut pas ». Les Malgaches l’avaient cru, comme ils ont cru longtemps que la reine demeurerait la souveraine maîtresse de leurs destinées. Ils avaient été trompés sur la volonté de l’Angleterre et sur ses moyens d’action ; on le leur fera bien voir, et il est incontestable que la déposition de Ranavalo sera le dernier coup porté au prestige britannique.

VIII

LA VIE À TANANARIVE

La cité aérienne. – Crise d'approvisionnements. – Le « rallié » Rasanjy. – Le manque de chemin de fer. – Le Zoma. – Les grands magasins du Houve. – Une visite au Palais de la Reine.

Tananarive, 25 novembre 1890.

À la veille de quitter Tananarive pour un voyage d'exploration qui m'éloignera durant des semaines, il me paraît convenable de noter rapidement quelques impressions de l'Émyrne et de sa capitale.

Étant venu trop tard pour découvrir cette contrée, sur laquelle on a répandu encore plus d'encre que de sang, j'y passerai d'une plume qui tâchera d'être légère.

Personne n ignore aujourd'hui que l'Émyrne ou Imerina est le plateau central de Madagascar, que Tananarive est huchée sur l'un de ses points culminants, à plus de 1 400 mètres, et que la terre y est d'une rougeur que j'attribuerais à une honte suffisamment justifiée par son inconduite, si je ne craignais que cette métaphore ne fût qualifiée avec toute la sévérité dont les professeurs de rhétorique accablent ce distique – est-il de Rotrou ? ce détail a peu d'importance à la distance et à la hauteur d'où j'écris ces lignes :

Le voilà ce poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement : il en rougit, le traître !

À vrai dire, cette terre d'Émyrne, bosselée d'escarpements incessants, n'est ni rouge-sang, ni rouge-pudeur ; elle est simplement rouge-brique, et la brousse qui la recouvre revêt une nuance analogue, qui, durant la saison présente, trouve sa complémentaire dans le vert cru des rizières, innombrables au creux des ravins et le long de la vallée de l'Ikopa, épanouie sous nos fenêtres devant un panorama circulaire de montagnes, dont le massif le plus élevé est, au sud, l'Ankaratra, atteignant, par endroits, deux mille mètres. Une infinité de lagunes agrémentent ce paysage, qui ne m'a pas produit jusqu'à présent cette sensation de désolation que tous les bons auteurs s'accordent à ressentir en passant de la zone forestière dans celle que domine Tananarive. On l'aperçoit de fort loin à la ronde, d'une journée de marche, en venant de Tamatave et c'est un spectacle d'une grandeur inoubliable. J'entends dire par des gens qui ont beaucoup voyagé qu'aucune ville du monde ne leur a fait, à première vue, une impression aussi saisissante : elle n'est pas moins vive quand on vient par Majunga. Elle le fut particulièrement lorsque, après la marche terrible que l'on sait, la colonne légère du général Duchesne, arrivant sur les hauteurs de Fieranana, découvrit, tout au fond de l'horizon mystérieux, la ville aux mille villages (*Tanana-Ariva*), largement déployée sur un escarpement dont la crête est couronnée de palais que l'illusion d'optique d'une atmosphère en perpétuelle vibration fait paraître gigantesques. On était moins de trois mille hommes et toutes les forces d'une population innombrable et sérieusement armée s'étaient concentrées là... Après un engagement qui ne tourna pas tout d'abord à notre avantage, ce fut assez de quelques obus pour que le drapeau blanc fît son apparition sur le palais de la reine. Contre toute espérance, la partie était gagnée du coup. Mais quand il s'est agi de mettre la main sur l'enjeu, ce fut une autre affaire, et il faudra toute l'énergie du général Gallieni pour y réussir.

J'ai hâte de constater cependant que les nouvelles s'améliorent sensiblement : la sécurité semble rétablie sur la route d'étapes et la zone pacifiée s'étend de jour en jour. Par

suite d'engagements incessants, un grand nombre de fahavalos tombent entre nos mains, et, l'autre semaine, à Ambohimasina, une forte agglomération de rebelles a été culbutée par le colonel Bobral-Combret, avec une compagnie de la légion commandée par le capitaine Flayelle ; on a de bonnes nouvelles du nord où opèrent le colonel Combes, le héros du Soudan, et le lieutenant-colonel Le Camus. Sur plusieurs points, les populations qui avaient passé à l'insurrection demandent à rentrer dans leurs villages et à reprendre la culture : c'était urgent. On négocie ferme, parallèlement à l'action militaire : chaque colonne est flanquée d'un certain nombre de personnages de la Cour, que le général a envoyés faire des *kabarys*, c'est-à-dire des palabres, dans les régions où s'exerce leur autorité, dont jusqu'à présent, pour la plupart, ils avaient usé contre nous. La double exécution que l'on sait a galvanisé tout ce monde dont la responsabilité est gravement engagée.

Bref, la situation progresse rapidement sous l'action énergique de Rasanjy, auquel sa brusque mais franche adhésion à la politique française a valu les fonctions de Premier Ministre, et les colons eux-mêmes, espèce difficile à contenter, se déclarent enchantés du nouveau régime administratif, qui contraste singulièrement avec les traditions routinières et médiocrement bienveillantes de la précédente administration. L'autorité militaire leur témoigne une sollicitude agissante, dont se montrent fort surpris ceux qui ne connaissent pas l'œuvre accomplie par le général Gallieni au Soudan et au Tonkin. Un gouverneur daignant admettre que les colonies sont faites un peu pour le colon et non point exclusivement pour le militaire et le fonctionnaire ! La doctrine est audacieuse, et le plus singulier c'est que le général est en train de la faire pénétrer dans l'esprit de tous ses subordonnés.

Je vous ai dit que, lors de notre arrivée, on redoutait une crise des approvisionnements ; elle paraît conjurée : les convois arrivent et on est en train d'organiser d'une façon régulière le service des transports. Un instant, le sucre a manqué, et il a été question de créer une compagnie coloniale pour l'adduction de

Cornélius Herz : ce péril est écarté depuis deux jours, grâce à un arrivage de trois mille kilos, sur lesquels on en a enlevé plus de deux mille en quelques heures.

En somme, la vie est assez facile dans la capitale. Les travaux publics, activement poussés, ont rendu praticables les deux grands chemins qui dévalent le long des deux crêtes en Y, dont le palais de la reine figure le sommet, dominant tout le pays. L'une des branches, desservant le quartier commercial, va dans la basse ville jusqu'à la résidence, le seul bâtiment européen de l'endroit, une préfecture... dans laquelle on avait eu le tort d'installer un préfet. L'autre chemin sillonne la région des habitations de plaisance, Faravohitra, où se tient la colonie anglaise. En dehors de ces deux rues, si j'ose m'exprimer ainsi, ce ne sont que ruelles impraticables et tortueux culs-de-sac.

La viabilité de ces grandes artères, il y a quelques semaines encore, se réduisait à une suite de rochers et de fondrières où l'on risquait à chaque instant de se rompre le col ; elles ne sont pas encore en état de rivaliser avec le boulevard Haussmann, mais on y passe en filanzane, sans autre péril que de recevoir les quartiers de roc que font pleuvoir d'incessants coups de mine.

On utilise à Tananarive pour ces travaux de voirie, comme nous l'avons vu faire à Zanzibar pour les opérations du déblaiement, des équipes de forçats qui fourmillent sur la route, portant des pierres ou du sable, avec un bruit de ferraille tout à fait lamentable et dont les âmes les plus rudes seraient attristées n'était la bonne humeur qui éclate dans les allures désinvoltes, dans le verbiage tumultueux et dans les éclats de rire incessants de ces gentlemen dont la physionomie marque l'épanouissement de la satisfaction que procure une conscience tranquille.

Grâce à leur concours empressé, l'on peut aujourd'hui parcourir les rues de Tananarive sans plus de gymnastique qu'il n'en faut pour ascensionner des pentes dont l'aspect ferait dresser les cheveux sur la tête des plus intrépides cyclistes.

Madagascar est peut-être le seul endroit de la terre qui ait, jusqu'à présent, découragé les entreprises du Touring-Club, et à part les voitures Lefèvre – qui n'existent plus guère qu'à l'état de douloureux souvenir, au fond des ravins et le long de la plage de Majunga, – on ne rencontre dans ce vaste pays aucune espèce de véhicules à roue. Tananarive possède depuis l'occupation militaire quelques chevaux arabes et de petits bidets du Cap, race endurante, précieuse pour ce pays accidenté. Dans certaines régions, les officiers et certains sous-officiers ont de petits mulets abyssins, qui grimpent d'un pied assuré et trottinent allègrement à l'occasion, mais la seule monture avec laquelle on puisse franchir les mauvais endroits c'est le joyeux filanzane, de la classe des octopèdes, avec ses quatre bourjanes, dont la marche a le rythme souple et mollement vigoureux du pas d'un jeune éléphant. C'est un spectacle assez surprenant, au premier abord, que celui d'un détachement conduit par un lieutenant et des sous-officiers ainsi montés, mais on ne tarde pas à reconnaître comme quoi ce destrier insolite est le seul qui s'accommode aux aspérités de cette contrée, où il faut gravir à fond de train des pentes abruptes pour donner la chasse aux fahavalos dont les pieds légers donnent une idée assez exacte de ce que pouvait être la guerre au temps d'Achille.

Outre les deux longues rues serpigineuses dont j'ai tenté de vous donner une idée, Tananarive possède trois grandes places. Au carrefour des branches de l'Y : la place d'Andoala (prononcez d'Andoule, sans doute parce que l'on y vend de la charcuterie et des comestibles variés à l'usage du menu peuple malgache) ; elle est mamelonnée, ravinée et toute de guingois, mais bordée de quelques constructions modernes d'une élégance relative, dans l'une desquelles on est en train de créer, sous le patronage de l'état-major, un cercle mixte où l'on se propose, comme dit le refrain célèbre, de

Combiner l'élément civil
Avec l'élément militaire.

La terrasse du Quartier général plane au-dessus, avec une vue superbe sur la vallée de l’Ikopa et sur la place Mamasina, vaste Champ de Mars quadrangulairc, au pied du rocher à pic qui porte le palais de la reine. C’est là que s’exercent les troupes, notamment les miliciens malgaches dont on commence à faire quelque chose. Le côté sud de ce quadrilatère est formé par un rouge mamelon raviné, du plus sinistre aspect, que couronne un fort entouré de cantonnements ; au nord, des maisonnettes et de menus jardins, dont quelques-uns laissent pendre d’énormes grappes de bougainvillias de l’effet le plus décoratif, descendent vers un petit lac au-dessus duquel s’étagent les jardins de la Résidence, dont l’autre face regarde, par une avenue récemment percée, l’esplanade du Zoma (prononcez : Zouma et lisez : Vendredi). Ce jour est, en effet, celui du grand marché, où l’animation est extraordinaire. On y trouve un peu de tout ce que fournissent le pays et l’importation : les rabanes multicolores, ou tissus de raphias, et les cotonnades américaines ; la viande de bœuf et les ananas, les bananes et les bibasses à profusion, en attendant que mûrissent les mangues et les goyaves ; des meubles en palissandre, voire en bois de rose, à des prix d’une invraisemblable douceur, et des matelas bourrés d’une paille de jonc à faire regretter les noyaux de pêche des hôtels européens ; des nattes de toute espèce et des verroteries qui fournissent une monnaie d’échange précieuse pour les excursions chez les tribus sauvages de la côte ouest et du sud.

Quant aux Hovas (prononcez Houves), ils préfèrent infiniment les piastres et leurs subdivisions, dont la plus en honneur est la pièce de quatre sous qui forme la véritable unité monétaire de Madagascar où, jusqu’alors, on n’usait que de piastres fractionnées en menus morceaux, et cela nécessitait pour le moindre achat l’emploi d’une balance, dont se servent encore les gens de la campagne et tous les marchands du Zoma.

En dehors du vendredi, le marché est peu animé ; c’est pourtant là seulement et chez quelques Indiens que les Houves font toutes leurs emplettes. Quant aux Européens, ils disposent d’une douzaine de boutiques françaises ou anglo-mauritiennes,

dans chacune desquelles on vend de tout. Mais « tout », pour Tananarive, ça se borne à quelques épiceries, à des conserves, des liqueurs, du Champagne, du vin rouge d'ordre composite en dames-jeannes, des casques coloniaux, de la toile dite cachou et de la flanelle ; pour le reste, on vous répond invariablement que « ça monte » et il faut patienter. La seule maison un peu approvisionnée, et ce « peu » n'est pas grand'chose, c'est le bazar anglais du *Printing Office*, où, malgré les haines séculaires, il faut aller se ravitailler de papeterie, de photographies et de divers articles européens. C'est ce qu'un joyeux Méridional en garnison céans appelle les magasins du Prinnteng, par opposition au Zoma qui représente les grands magasins du Houve. La température excuse de pareils excès de langage.

À part ces jeux innocents, qui se trouvent à la portée de toutes les intelligences et de toutes les bourses, les distractions ne sont pas précisément abondantes ; en errant par les rues, après le coup de canon de sept heures du soir, on a quelque chance de se rencontrer nez à pointe avec la baïonnette d'un tirailleur algérien qui vous crie : « Halte-là ! Qui vive ? » Ça fait passer un moment, mais ça ne suffit pas à remplir la soirée. On s'invite à dîner de popote à popote et l'on échange, jusqu'à des heures peu avancées, de joyeux propos sur les événements civils et militaires et sur les approches du courrier, qui n'arrive jamais assez vite ; on se couche tôt, ayant fortement trimé, car le général mène tout son monde à un train d'enfer, les officiers comme les fonctionnaires, et à cinq heures et demie du matin, un autre coup de canon, dont l'écho se répercute dans les parois de la vallée, fait sursauter tous les dormeurs.

Le flirt manque de faveur ; beaucoup d'Européens semblent néanmoins trouver un certain agrément à nourrir dans leur demeure, comme de petits animaux familiers, des jeunes personnes d'une entière noirceur, qui n'apparaissent pas aux heures des repas, et qu'on soupçonne vaguement dans leur existence, trottinant pieds nus dans les corridors ; les plus élégantes mettent seulement le dimanche, pour aller à la messe, ou bien au prêche, des bottines qui les gênent et peut-être des corsets.

Elles sont généralement douces, peu encombrantes, et ne ruinent pas les fils de famille ; la mère en permettra la lecture à son fils.

La reine est en deuil de l'oncle Ratsimamanga, fâcheux despote, il est vrai ; elle pleure, oh ! si discrètement, le départ de l'autre oncle, qui n'était guère plus aimable, et d'une tante un peu crampon ; mais cela suffit pour exclure toute idée de fête à la cour, comme il y en avait au temps de M. Laroche. Nous n'avons eu, dans cet ordre d'idées, que deux cérémonies officielles, ainsi que je l'ai dit : la visite de la reine au Quartier général n'a pas développé le pittoresque que l'on pouvait en attendre et le cortège royal, avec les oncles et les tantes – il y en avait encore, – m'a donné plutôt l'impression d'une noce faisant son entrée chez Gillet que de la pompe étincelante d'une souveraine des Tropiques ; j'ai regretté la reine de Saba, malgré la fanfare malgache qui en faisait un de tous les diables sous le fallacieux prétexte de jouer la *Marseillaise*.

Seule, Sa Majesté nous a fait une certaine impression lorsque, descendant de son trône filanzane entièrement doré, elle est apparue, toute frêle sous le grand cordon de la Légion d'honneur d'où émergeait un visage douloureux et surtout intimidé : on lui avait fait une peur bleue du général, et elle a paru toute surprise et toute heureuse qu'il ne la mangeât pas immédiatement à la croque-au-sel.

Il va sans dire que l'accueil fut au contraire des plus gracieux ; le grand chef, entouré de tout son état-major en tenue de gala, s'avança jusqu'au seuil du salon des fêtes pour prendre la main de Sa Majesté qu'il conduisit ainsi, comme dans une figure de pavane, jusqu'au trône tout doré ; il s'assit auprès d'elle sur un siège exactement pareil, car il importait qu'aux yeux des populations, le représentant de la France ne fût pas moins bien traité que la reine des Hovas.

Un page funambulesque et vêtu d'un complet à 19 fr. 95 portait, en rampant et en culbutant, la traîne de la souveraine, que suivait toute la famille royale : ces messieurs, tout chamar-

rés d'or, emblème de la richesse minière du pays ; ces dames, éclatantes des tons les plus violents de la soie et du satin. La tante Ramasindrazana, qui devait, quelques jours plus tard, connaître les amertumes de la proscription, faisait ce qu'en Europe nous appelons « une tête » ; la grosse Rasindranora, sœur de Ranavalo, semblait s'ennuyer à mourir à cette petite fête dépourvue de libations, tandis que la jeune princesse sa fille, qui a pour les états-majors une sympathie traditionnelle, regardait avec faveur les officiers d'ordonnance, les lieutenants Martin et Boucabeille, à chacun desquels incombait la mission de lire, en texte français, l'un des discours échangés, tandis que la version malgache était débitée par les deux officiers d'ordonnance et petits-cousins de la reine, Paul Ratsimihaba et Philippe Razafimandiby, anciens élèves de Saint-Maixent, qui jouissent dans le pays d'un prestige et d'une popularité si étendus, que tout le monde les appelle familièrement Paul et Philippe, ce qui a le précieux avantage de supprimer les difficultés de la prononciation.

Les discours étaient remplis de bonnes paroles ; le général a dit à la Reine, selon la formule malgache, qu'il était « son père et sa mère » ; la Reine lui a répondu en l'appelant « papa et maman », dans des termes plus solennels, et en promettant d'être bien sage. Après quoi il ne restait plus qu'à se séparer, et le défilé a recommencé de ces personnages, qui seraient assez présentables sous leurs costumes traditionnels, mais auxquels le contraste de leurs physionomies mauricaudes avec ces uniformes à la Soulouque et ces toilettes de *décrochez-moi-ça* donne un aspect de mascarade ; je disais tout à l'heure que cela vous avait l'air d'une noce chez Gillet ; ... en réalité, c'est plutôt d'une noce au cirque Corvi que cela donnait l'impression.

Le lendemain, la fête a recommencé dans le palais de la Reine, en plus pompeux apparat et avec un déploiement de mise en scène plus impressionnant : sur la terrasse du palais qui domine toute la contrée, la garde royale, musique en tête, atten-

dait le cortège de nos filanzanes pour saluer le général par une salve de vingt et un coups de canon, dont chacun faisait tressauter les pauvres petites princesses massées autour de la Reine, dans la salle du trône.

Ce hall est grand et banal ; sa seule originalité consiste dans la prodigieuse élévation du plafond, soutenu par le tronc d'un arbre immense dont le transport a coûté la vie à plus de trois mille hommes ; encore est-on stupéfié que l'opération ait été réalisée même à ce prix ; c'est inouï ce que l'on arrive à faire avec la main-d'œuvre humaine quand on ne regarde pas à quelques milliers d'existences ; en considérant ce qu'obtenait ici naguère encore la Corvée de la Reine, on s'explique les grands travaux des Pharaons et les constructions pélasgiques.

À part son arbre tragique, le Palais n'a rien de bien suggestif ; au pied du trône un crachoir porte gravement atteinte à la majesté du lieu et de la souveraine ; les cadets ont assez bonne façon, mais le cortège a gardé son allure carnavalesque, encore aggravée par la présence des huissiers de la Cour, habillés en perroquets verts à tête rouge, et des musiciens qui portent, d'ailleurs avec dignité, l'uniforme des colleurs d'affiches de la maison Bonnard-Bidault : sensation bien parisienne que nous avons grand plaisir à retrouver.

Après un échange de congratulations franco-malgaches, qui, après la séance d'hier, avaient un goût de réchauffé, nous sommes repartis en filanzanes, tandis que sur la terrasse, devant les tombeaux des grands ancêtres, quatre pièces de canon continuaient à retentir au-dessus de la vallée.

DEUXIÈME PARTIE

CHEZ LES SAKALAVES

IX

LA MISSION DE L'OUEST

Un convoi d'exploration. – Les rizières de l'Ikopa. – Nos Sénégalais. – Colonisation militaire. – L'attaque de Soavinandriana. – Cratères et lacs volcaniques. – Le fidèle Yamodou. – Je deviens nègre.

Tananarive, jeudi 29 octobre.

Le départ était annoncé pour quatre heures du matin, mais les bourjanes sont généralement froids de l'épaule, et il leur faut des heures pour se décider à y poser le bambou autour duquel sont amarrés les bagages. C'est pour nous un succès et de bon augure que d'être en route sur le coup de six heures ; souvent on perd une demi-journée en pourparlers et en récriminations avec ces gens pour lesquels tout commence et tout finit par des *kabarys* ; il fait grand jour quand nous nous mettons en marche pour aller rejoindre à Arrivonimamo le lieutenant Rocheron, chargé de conduire la Mission de l'Ouest, « forte, dit le rapport, de vingt-cinq tirailleurs sénégalais avec un sergent indigène, de dix tirailleurs algériens avec un sergent indigène, et de trois explorateurs ».

Les trois « explorateurs », c'est : M. Boussand, ingénieur civil des mines ; M. d'Yerville, représentant d'un syndicat industriel, et moi. Me voilà explorateur ! Avec de l'ordre et de la persévérance, on arrive à tout. La mission a pour objet de prendre contact avec les populations sakalaves du Mahajilo et du Manambolo, auxquelles il s'agit de faire connaître la prise de possession de Madagascar par le gouvernement français. On a de

fortes raisons de croire que cette communication sera reçue à coups de fusil ; nous devons répondre par des procédés exquis, notamment un exposé bref mais enchanteur des bienfaits de la civilisation européenne. Dans le cas où les subtilités de notre dialectique se heurteraient à un mauvais vouloir irréductible, il ne nous faudra compter que sur la supériorité de notre armement. Cette supériorité est uniquement qualitative, car nous n'avons que trente-huit fusils Lebel, trois Winchester et un Lee-Metford à mettre en ligne contre les peuplades belliqueuses du Ménabé. Dans ce pays, tout homme valide porte constamment un fusil à pierre et deux sagaies, dont l'une fait office de lance et l'autre de javelot. D'incessantes guérillas entre tribus rivales les tiennent sur le qui-vive, mais un danger commun leur fait instantanément oublier ces querelles de voisinage ; au premier signal des trois feux du rassemblement allumés sur les crêtes de leurs montagnes, les défilés peuvent, en un rien de temps, se garnir de cinq à six mille guerriers. C'est l'idéal de la mobilisation.

Notre mission doit également procéder à la triangulation de ces contrées sur lesquelles on ne possède que les données fournies par les itinéraires de MM. Maistre, d'Anthouard, Gautier et le Révérend Mac-Mahon. Or, aucun d'eux n'a franchi la ligne montagneuse du Bemaraha que nous sommes résolus à traverser pour aller reconnaître les chutes du fleuve Manambolo – des noms à coucher dehors, ... comme nous allons être obligés de le faire, selon toute vraisemblance.

La tradition place ces chutes au niveau du village de Bekopaka, à une journée de marche de la côte du canal de Mozambique. Sont-ce réellement des chutes ? ou bien existe-t-il seulement des rapides, et sont-ils franchissables ? Entre ces deux points d'interrogation tient toute la question de la navigabilité du Manambolo, question d'importance, car le fleuve semble devoir fournir une merveilleuse voie de pénétration vers l'Émyrne jusqu'au pied du grand Plateau Central, au-dessus du village d'Ankavandra, qui marque le point extrême de la domination hova dans l'ouest de Madagascar, et commande une région de-

puis longtemps réputée chez les Malgaches pour la richesse de ses gisements aurifères.

Négociations avec les Sakalaves ; triangulation d'une région étendue ; reconnaissance de la navigabilité du Manambolo, et prospections minières : voilà bien de l'ouvrage pour un lieutenant et « trois explorateurs », – dont un novice, qui n'apporte à la communauté que de l'entrain, de l'endurance et le goût d'aller de l'avant.

Nous avons cent dix porteurs. Cela peut paraître excessif aux personnes qui voyagent en sleeping-car avec une simple valise, mais c'est le minimum indispensable pour une expédition de quelques semaines dans des contrées où l'on ne trouve guère à se ravitailler. Nos bagages personnels se réduisent à la petite cantine coloniale et à la tente individuelle. Mais il y a nos personnes, dont le transport exige huit hommes par filanzane ; on nous a dissuadés d'emmener des mulets à cause des passages de rivières. Quant à faire à pied les longues étapes que nous avons en perspective, ce serait pour les Européens les plus résistants la mort sans phrase : les troupes blanches ne marchent jamais à plus de douze ou quinze kilomètres par jour, les officiers et même les sous-officiers ayant tous leurs filanzanes, sur lesquels ils ont un peu l'air de trôner, comme des rois d'opérette :

> Cré coquin ! Cré coquin !
> Montez dans ce palanquin !

Nos vivres, nos munitions, nos instruments et nos personnes exigent une kyrielle de bourjanes dont la file, espacée de toute la longueur des bambous auxquels sont attachés les fardeaux, serpente interminable le long du sentier malgache. Il résulte de cet étirement inévitable un défaut de concentration qui, dans ces parages difficiles, expose le convoi aux coups de main des Fahavalos, dont la rapidité de mouvement est inimaginable. Mais cela n'a rien qui doive nous préoccuper pour au-

jourd'hui : le pays est tranquille jusqu'à Arrivonimamo, où nous attend notre escorte.

On ne s'imagine pas ce que nous avons eu de peine à recruter ces porteurs : la perspective de s'en aller faire du tourisme, même en aussi brillante compagnie que la nôtre, dans ces régions lointaines où les Hovas ont été reçus d'une façon qui leur a enlevé le goût d'y revenir, les séduit médiocrement. Nous ne les avons décidés qu'au prix d'une haute paie, et ils ne paraissent pas du tout avoir pris gaillardement leur parti de cette aventure, car le soir même ils profitent d'un de ces orages épouvantables, qui vont s'abattre sur nous quotidiennement, pour abandonner la colonne en laissant une partie de nos bagages en proie à la fureur des éléments. Tous ces Malgaches sont de fameux lâcheurs, et l'on ne peut entreprendre avec eux un voyage en pays difficile sans s'exposer plus ou moins au sort des quatre-vingts rameurs de la galère capitane, dont, après Victor Hugo, Raoul Ponchon nous a conté les infortunes.

En arrivant à Melun,
Nous étions un ;
En arrivant à Carcassonne,
Y avait plus personne.

Au sortir de Tananarive, nous traversons sur les digues construites par le grand roi Radama les fertiles rizières de la vallée de l'Ikopa. La rivière elle-même avait jadis un pont ; nous n'en trouvons que les ruines et nous passons en pirogue. Après Fenoarivo et le grand marché d'Alakamisy[1], en pleine animation – c'est aujourd'hui jeudi, – nous lunchons sommairement et de grand appétit, malgré le soleil torride (la chaude saison commence, amenant avec elle les pluies et les orages). Une ombre tutélaire s'offrait à nous dans un petit village, construit en terre rougeâtre comme tous les villages de l'Imerina, et fortifié d'un fossé profond dont la porte est gardée par une énorme pierre plate et circulaire qu'on roule chaque soir en travers du passage.

1 Alakamisy, jeudi en malgache.

Ce refuge est bien tentant ; mais, plus sûrement encore que par ses fortifications, la place est gardée par des puces qui nous tiennent à distance ; c'est le fléau de l'Émyrne. La destruction des Fahavalos n'est qu'une affaire de temps, et le général Gallieni la mène bon train ; mais la tranquillité ne régnera définitivement dans le pays que lorsqu'on se décidera à faire parler la poudre insecticide.

Notre route se poursuit sans incident à travers de fertiles vallées riches en bétail, entre des massifs montagneux ; le plus original de ces massifs est au nord-est, l'Antongone, qui représente une tête de zébu avec la bosse y attenante. Après un orage épouvantable qui fond sur nous vers les quatre heures, nous arrivons à Arrivonimamo, le chef-lieu du territoire militaire que commande le chef de bataillon Reynes, officier de grande expérience, doublé d'un administrateur de premier ordre. Arrivonimamo veut dire les mille caresses ; c'est dans ce village au nom plein de promesses que le pasteur Johnson fut massacré, après avoir subi les plus horribles tortures. Le Père de Villèle échappa providentiellement aux assassins, mais il est encore très malade, et c'est le Père Laboutarie qui nous fait les honneurs de la mission où nous recevons la plus cordiale hospitalité. Avec une sollicitude tout à fait paternelle, on s'efforce de nous détourner de l'expédition où nous sommes à la veille de nous engager ; d'après les renseignements du poste, il faudrait un effectif de trois ou quatre compagnies pour s'aventurer dans la région que nous prétendons traverser ; le commandant du cercle en a écrit au général, et déclare tout net qu'il ne nous laissera pas partir sans en avoir reçu l'ordre formel. Fort heureusement, cet ordre, nous l'apportons avec nous, et dans la nuit le télégraphe optique en transmettra la confirmation. Après quelques verres de champagne vidés au succès de notre entreprise, les officiers prennent, avec le lieutenant Rocheron, les dernières dispositions pour le départ du lendemain matin.

Sur nos lits de camp, dressés dans le petit dortoir de la mission, nous dormons les uns près des autres un sommeil peuplé de rêves aventureux, et le lendemain, dès l'aube, nous nous

élançons, plus ardents que les conquistadors de José-Maria de Heredia, vers les horizons inconnus.

Vendredi 30.

Nous cheminons à travers une région mouvementée, très fertile naguère, aujourd'hui dévastée. Partout les villages sont en ruines, les toits de roseaux sont brûlés ; il ne reste plus que des murs en terre délabrés. Partout les rizières, étagées au creux des vallées avec une régularité qui rappelle les gradins des grandes eaux de Saint-Cloud, montrent un sol inculte malgré la saison avancée. La contrée n'a gardé de ses richesses que d'assez nombreux bois de tapia, où les vers à soie sont en train de tramer leur fil. Il y aura là une précieuse ressource pour le pays hova, dès qu'on entreprendra cette culture avec un peu de soin, comme on a déjà commencé à le faire dans le Betsiléo, où les riches *lambas*[1] ont été de tout temps appréciés ; on y produit actuellement un tissu de soie des plus recherchés pour le vêtement d'homme. C'est souple, fin et solide, et cela n'a pas son pareil pour la culotte de sport : un joli cadeau à faire à un cycliste.

Nous traversons sur les épaules de nos bourjanes quelques rivières, dont une surtout, l'Iniga, est assez copieusement aurifère, s'il faut en croire M. Talbot.

M. Talbot, c'est l'ancien possesseur des fameuses concessions Talbot. Il accompagne aujourd'hui M. d'Yerville dans la région d'Ankavandra en qualité de prospecteur, emploi qu'il cumule gracieusement avec ceux d'interprète expérimenté et de guide, souvent, sinon toujours, hélas ! bien renseigné.

Notre escorte de Sénégalais forme la tête et la queue du convoi. Ils marchent allègrement, malgré la mélancolie d'une

---

[1] Ce mot désigne à la fois les pièces de cotonnade grossière dont s'habillent les vivants et les pièces de soie dont on enveloppe les morts.

séparation qui menace d'être longue et à laquelle ils ne sont point accoutumés : les troupes noires ont grand'peine à se passer de la société féminine. Au Sénégal, au Soudan, au Dahomey, partout ils font route avec leurs dames, généralement choisies parmi les jeunes captives ; dans les horreurs de la guerre, le Sénégalais ne violente pas, il épouse. Ces douces compagnes ont charge du bagage et jouent auprès de leurs maris le rôle si utile du soldat tender, préconisé par le regretté général Poilloüe de Saint-Mars, avec illustrations de Caran d'Ache. Durant les longues étapes, elles suivent la colonne, portant vaillamment sur leur tête tout le baluchon du tirailleur. Celui-ci croirait déroger en se chargeant d'autre chose que de son fusil, de sa baïonnette, de ses cartouches, et d'une infinité de gris-gris, appropriés aux principales vicissitudes de l'existence des campagnes, telles que les coups de feu, les crocodiles et les fièvres.

La figure de ces dames n'est pas de celles qui inspirent les dessinateurs de keepsakes, mais l'habitude de porter constamment des fardeaux sur la tête, dès la plus tendre enfance, fait à leur taille une cambrure élégante, malgré ce qu'il peut y avoir d'exagéré dans le hottentotisme des alentours. Souventefois, sur le confortable strapontin dont les a pourvues la nature, repose emmailloté dans leur pagne un minuscule moricaud dont elles ne s'occupent guère qu'à l'heure où l'on sonne la soupe.

Ces robustes ménagères terrorisent les pauvres petites Malgaches du Zoma[1], où la vivacité de leurs arguments *ad feminam* coupe court aux prétentions exorbitantes des vendeuses. Celles-ci excellent à carotter l'Européen, mais ne se risquent jamais à majorer les prix devant « madame Sénégal », comme l'estime publique appelle ces jeunes personnes, parmi lesquelles on retrouve quelques-unes des amazones du regretté Behanzin.

---

1 Grand marché du Vendredi à Tananarive.

Pour cette fois, vu la difficulté des opérations en perspective, on a jugé prudent de laisser les enfants à leurs mères et les mères à la maison. Ces dames vont bien nous manquer, mais ces messieurs semblent un peu consolés par l'espoir des batailles, seul capable de déterminer à l'abandon des tendresses féminines une âme généreuse comme celle d'un Sénégalais. Ils vont d'une allure guerrière ; leur pied nu et leur mollet au vent, sur lequel flotte la culotte de calicot blanc, prennent au loin l'aspect du godillot et de la guêtre noire. Le voilà bien, le cirage économique ! Ce sont de beaux gars pour la plupart, et tous de rudes gars : des Bambaras hauts, bien découplés, larges d'épaules et fins de taille sur des jarrets de grands fauves. Leur visage, il est vrai, déroute l'esthétique des Européens, habitués à considérer comme les types immortels de la beauté masculine l'Apollon du Belvédère, l'empereur Lucius Verus et M. Ricard, ex-garde des sceaux. Leurs lèvres ont une ressemblance fâcheuse avec des pneus de bicyclette, mais les dents qu'elles encerclent sont éclatantes et pures comme celles des jeunes épagneuls. Leur teint est couleur de suie, mais leurs yeux resplendissent au soleil et dans la nuit ils ont l'éclat de ceux des loups.

Il y a dans le nombre un fort joli garçon qui exercerait des ravages parmi les bonnes d'enfants, s'il appartenait à l'infanterie de ligne au lieu d'être un caporal du régiment colonial : c'est le vaillant Sambé Macassouha ; son fin profil marque une prédominance du type arabe ; au sommet du crâne tondu émerge une touffe de cheveux comiquement tressée et tire-bouchonnée en queue de cochon.

Notre autre caporal est une sorte de taureau, court et ramassé ; le torse et le cou disparaissent sous des masses musculaires invraisemblables, d'où saille une face bestiale aux naseaux fumants comme ceux du taureau d'Europeia. C'est le farouche et bon Samba Binta, la Terreur du Dahomey ; ses camarades disent que, dans un seul combat, il a, tel un héros de l'Iliade, fait mordre la poussière à cinq soldats de Béhanzin. Cela ne

l'empêche pas d'être actuellement au mieux avec les anciens sujets du Kondo[1], assez nombreux dans le régiment colonial, où Sénégalais et Haoussas, naguère ennemis, sont aujourd'hui frères d'armes.

Le serpent Fali-Saïdou est un colosse, droit comme un I, grave et taciturne parmi tous ces négrillots qui caquettent perpétuellement avec la volubilité d'une conversation d'ouistitis. Chez celui-ci comme chez Sambé domine le sang musulman.

Tout ce monde va léger de cœur et léger d'argent : on a laissé la paie à ces dames, qui sont, assure-t-on, de bonnes ménagères, soucieuses de l'épargne et de l'avenir du foyer. Il y a dans ces troupes mixtes un merveilleux élément de colonisation. C'est avec ces bataillons noirs, à peine encadrés de sous-officiers et d'officiers européens, qu'on est en train de faire la conquête ; c'est par les mêmes hommes, une fois libérés, que se ferait le mieux du monde, sur le principe des colonies romaines, la mise en valeur du territoire malgache. Si, au moment de les rapatrier, on leur promet quelques lopins de terre, beaucoup d'entre eux iront passer au pays natal le temps d'y raconter leurs campagnes à la famille et aux amis, car le Sénégalais est extrêmement « épateur » ; après quoi, selon leurs officiers, ils ne demanderont qu'à retourner, pour y faire souche, au pays de leurs exploits. Séduits par leurs récits enchanteurs, d'autres indigènes viendront en foule à la suite se faire embaucher pour la guerre ou pour la colonisation. Ils sont laborieux, endurants et sobres – à la condition qu'on ne leur laisse pas de rhum à la portée de la main, – et il leur suffit de quelques heures pour être dans les meilleurs termes avec les populations chez lesquelles ils viennent de pénétrer les armes à la main[2]. Ces gaillards sont tout de

---

[1] Le Kondo, nom populaire de Behanzin au Dahomey.

[2] M. Brunet, député de la Réunion, vient de rentrer en France (7 octobre 1897), après un voyage à Madagascar où il a étudié avec le gouverneur général un projet de colonisation, qui nous paraît excellent dans certaines de ses parties : la distribution de terres à coloniser aux anciens

suite au mieux avec les femmes, et c’est un moyen comme un autre d’être bien avec les maris.

Sous la surveillance d’un petit nombre de contremaîtres agricoles et de quelques chefs d’exploitation, ces compagnies de main-d’œuvre feront de la bonne besogne pacifique à Madagascar, comme les compagnies noires y ont fait merveille sous la conduite d’une poignée d’Européens. Notre conviction à cet égard s’appuie sur le jugement de quelques-uns des militaires et des colons les plus documentés sur les choses malgaches. L’expérience démentira la sempiternelle objection des bons bourgeois, qui s’en vont répétant que la France n’est pas assez riche en hommes pour se donner le luxe d’avoir des colonies : argument irréfutable en ce qui concerne les colonies dites de peuplement, mais il s’agit ici d’une colonie d’exploitation, d’une « possession », comme disent les Anglais et les Hollandais pour les Indes et pour Java, où les Européens sont en proportion infime par rapport à la population indigène[1].

Jusqu’à présent, l’escorte nous est surtout précieuse pour stimuler le zèle de nos porteurs qui sont indolents et timorés. Mais bientôt on aperçoit sur les crêtes quelques groupes de Fahavalos qui se mettent à nous suivre. À ce spectacle, plus d’un bourjane laisse voir qu’il préférerait ne pas avoir quitté Tananarive, où la vie est douce et facile, plus d’un abandonnerait volon-

---

soldats européens, africains et indigènes, et la création d’une caisse de colonisation pour faire à ces vétérans et autres colons les avances d’argent indispensables à la mise en valeur des territoires qui leur seront confiés.

Ce projet de loi, qui a été déposé sur le bureau de la Chambre par MM. Brunet et de Mahy, rendra grand service à la colonie, pourvu qu’il soit appliqué sous la réserve d’une méticuleuse sélection dans l’envoi des colons européens au point de vue de la santé, de l’endurance et des facultés de travail.

[1] Pour la colonisation hollandaise, lire dans *Cosmopolis* les études de M. Challey-Bert, l’éminent secrétaire général de l’Union Coloniale, qui vient de remplir à Java une importante mission.

tiers son fardeau dans quelque ravin et s'enfuirait à toutes jambes, si nous n'avions comme chiens de berger nos bons tirailleurs qui ne les quittent pas de l'œil et houspillent les traînards avec un zèle de bourrus pas bien malfaisants.

« Sauvages ! » leur disent-ils du haut de l'éclatante supériorité dont les revêt l'uniforme français. J'en ai même entendu traiter de « sales nègres » des Hovas d'une nuance infiniment plus claire que la leur, car le soleil du Soudan les a faits noirs comme des diables. D'assez bons diables, en somme, qui, tout en allongeant aux paresseux quelques bourrades et quelques coups d'un pied nu sur des surfaces également peu garanties, savent à l'occasion se charger durant des heures du fardeau de l'homme à bout de forces. Ils ne sont pas pris au sérieux quand, en roulant des yeux féroces, ils disent : « Moi, manger toi ! » à un fainéant qui sait fort bien que nos troupes coloniales ne sont plus anthropophages depuis le radeau de la *Méduse*.

Nous traversons une région montagneuse tout à fait pittoresque. Boussand, qui a des intérêts à Saint-Étienne, nous assure que cela ressemble au Forez : de belles vallées profondes où roulent des torrents par-dessus des cascades et, au lointain, la vue du lac Itassy. Charmante promenade que je recommanderais fort aux touristes parisiens, si elle n'exigeait un déplacement de plus de trois mille lieues. D'un sommet, nous apercevons un groupe de cases en terre sur l'une desquelles il nous semble voir flotter le drapeau tricolore. Nos jumelles l'affirment et nos cœurs le confirment. En poursuivant notre marche, nous apercevons auprès du village un énorme troupeau de bœufs, gardé par quelques tirailleurs algériens, la baïonnette au canon. C'est le poste d'Amboniriana, occupé depuis quelques jours seulement par la compagnie du capitaine Bou-Ayed, l'un des plus allants et l'un des plus avisés parmi les valeureux officiers d'avant-garde qui, de jour en jour, conquièrent le terrain sur les bandes insurrectionnelles.

Il nous fait le meilleur accueil, et le plus simple : son service de table n'est pas en argenterie ciselée, comme celui des régiments coloniaux anglais[1] ; il a pour candélabres deux racines de manioc au bout desquelles brûle tant bien que mal de la chandelle malgache ; comme il arrive ici dans plus d'un de nos postes, quand les verres sont cassés, on boit dans des pots à confitures et dans des boîtes à conserves. Mais le bœuf est en abondance, car les turcos sont débrouillards ; la troupe ne manque de rien, et c'est plaisir de voir comme les hommes sont dévoués à leur chef. Une dizaine d'entre eux doivent nous accompagner sous la conduite du sergent Bouchna-ben-Izza, qui sera bien vite avec nous sur le pied d'une camaraderie singulièrement facilitée par le tutoiement arabe.

Ce tutoiement des soldats algériens, français de langage comme de visage (car leur teint ne paraît guère plus boucané que le nôtre relativement à celui de tous les moricauds qui nous entourent) surprend infiniment plus que la naïve familiarité du parler nègre de nos Sénégalais. De ceux-ci, le dialecte se réduit à un vocabulaire extrêmement limité : « y en a bon » ou « y en a pas bon », et « f... le camp » – que les uns prononcent « f... la camp » et d'autres « f... moi le camp », – en constituent les expressions fondamentales. Le premier groupe exprime l'idée de la satisfaction ou du mécontentement ; l'autre, celle du mouvement, sans aucune intention désobligeante, d'ailleurs : j'ai entendu un planton, avec toutes les marques du respect dans le geste, dire à un officier supérieur qui l'avait envoyé chercher un lieutenant de service :

« Mon commandant, y en a lieutenant, f... moi le camp. »

Cela signifiait tout simplement que le lieutenant était sorti.

Le tout est de savoir ce que parler veut dire.

---

1 Dans le désastre du *Warren Hastings*, récemment échoué à la Réunion, le régiment colonial du Cap a perdu son argenterie qui représentait une valeur importante.

Nous sommes au cœur de l'insurrection ; tout le pays d'alentour est en plein soulèvement, et jusqu'à la tombée de la nuit nous observons sur un plateau voisin une bande évaluée à un millier de guerriers dont on aperçoit nettement les fusils et les sagaies. Nous nous couchons, persuadés qu'ils nous attaqueront avant le lever du jour. Le poste est garni de fossés et de murs en terre percés de meurtrières ; c'est vraisemblablement la dernière nuit que nous passerons dans de pareilles conditions de sécurité. C'est le moment, ou jamais, de dormir.

Samedi 31.

On se réveille tout surpris d'avoir reposé tranquillement, mais à peine sur pied, nous voyons arriver deux tsimandoas[1] qui annoncent que le poste de Soavinandriana, où nous devons coucher ce soir, a été attaqué par 3 000 Fahavalos. Il est occupé par le capitaine Compérat, assisté de M. Molade, inspecteur des milices, avec une poignée de miliciens recrutés depuis peu. Nous précipitons notre départ, espérant arriver à temps pour les débloquer, mais ce n'est pas chose facile ni rapide que de mettre en marche un convoi dans ce pays dont les habitants sont passés maîtres dans l'art de se défiler. Encore une vingtaine de nos porteurs ont déserté ; ils sont loin s'ils courent encore, et nous voilà obligés d'en trouver d'autres au village par voie de réquisition : ils seront largement payés, mais peut-être préféreraient-ils moins d'argent et plus de tranquillité. Après une heure et demie de va-et-vient, de cris et de bourrades, nous sommes enfin parés, et le coup de sifflet du lieutenant donne le départ.

Le pays est merveilleux ; nous sommes en pleine montagne. Ce n'est plus le Forez à présent ; c'est l'Auvergne, au dire de Boussand, qui d'ailleurs est pyrénéen. Nous suivons au-dessus des pentes boisées une ligne de crêtes, comme c'est

---

[1] Courrier malgache chargé de porter de poste en poste les nouvelles et les lettres, appelées taratassa.

l'ordinaire pour les sentiers malgaches. La vue s'étend fort loin, par dessus la Varana, qui serpente à une grande profondeur dans un dédale de rochers du plus merveilleux effet. Mais n'attendez pas de moi des descriptions, j'en suis tout à fait incapable, et puis cela tient de la place au détriment du récit. À mon humble avis, le moindre instantané, – fut-il dû à un Kodak Eastman aussi médiocre que le mien – donne d'un paysage une sensation plus fidèle et plus intéressante que celle qui se dégage des meilleures pages de nos grands maîtres du genre. La seule excuse de Chateaubriand et de Bernardin de Saint-Pierre, c'est d'être venus au monde avant le daguerréotype ; mais Pierre Loti n'a pas de circonstances atténuantes.

Le paysage, un état d'âme !... formule admirable pour les métaphysiciens, mais tout à fait insuffisante à l'usage des explorateurs.

Après un passage de torrent assez mouvementé, nous nous élevons dans des gorges. Il faut mettre pied à terre pour franchir un couloir et longer une corniche, bordée d'un ravin à pic ; le Tartarin qui sommeille au fond de toutes les âmes d'explorateurs serait presque autorisé à qualifier ce ravin de précipice. En haut, la vue est splendide sur le lac Itassy ; la vallée de la Varana s'évase en d'immenses marais, séparés les uns des autres par de chaotiques amoncellements de terre rouge en proie à d'incessantes érosions ; la couleur de ce terrain, formé de gneiss et de granit en décomposition, et son perpétuel remaniement par les pluies qui le rongent comme de l'eau-forte, sont tout à fait caractéristiques de la région moyenne du plateau central de Madagascar.

Tout autour du grand massif montagneux de l'Émyrne s'étend la ceinture de forêts dont le rebord en saillie assure aux Hovas une efficace protection. Droit devant nous, à une quarantaine de kilomètres par-dessus la région désolée, s'élève une pente au sommet nord de laquelle deux arbres gigantesques sont plantés comme des jalons : là est situé le village de Soavinandriana. Des feux de signal s'allument tout le long de ces

montagnes et jusque dans les îles de l'Itassy, que sillonnent des flottilles de pirogues tombées aux mains des Fahavalos. Chaque fois que j'aperçois un de ces feux, la colonne de fumée évoque en mon cœur « bien parisien » le poignant souvenir du deuxième acte de *Pour la Couronne*, qui valut à notre cher ami François Coppée un si grand et si beau succès. Puisse-t-il éprouver quelque plaisir à savoir que l'on a souvent pensé à lui dans des contrées encore plus lointaines que l'Odéon !

Péniblement, nous nous dirigeons à travers la région bouleversée qui nous sépare de Soavinandriana : à chaque instant, nos guides font un énorme détour dont se révolte notre impatience, et deux ou trois fois, avec une belle ardeur contre laquelle aurait dû mettre en garde notre jeune expérience de voyageurs, le lieutenant et moi nous tentons de couper au court. Mal nous en prend ; pour traverser deux ou trois cents mètres de roseaux drus et coupants où nos filanzanes disparaissent, nous mettons infiniment plus de temps qu'il n'en faut à la colonne pour accomplir son circuit. Ce n'est vraiment pas la peine que nos familles aient dépensé tant d'argent pour nous faire enseigner comme quoi la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. Il n'y a rien de tel que de voyager pour apprendre à ses dépens combien malaisément la vie courante se trouve d'accord avec les aphorismes des sciences les plus exactes : patience et longueur de temps font plus que boussole et théodolite. Enfin, les marais sont passés et nous gravissons les pentes. Au sortir d'un défilé, nous nous trouvons brusquement en présence d'un village derrière les fossés duquel apparaissent des hommes en armes. Nous apercevons les fusils et les sagaies, mais nous ne distinguons pas les têtes et les costumes suffisamment pour reconnaître à qui nous allons avoir affaire : va-t-on nous tirer dessus ?

Un immense drapeau blanc, fait d'un lamba de cotonnade, s'élève au bout d'une lance. Ces peuples sont pour nous des frères.

Dès qu'ils se sont assurés que nos intentions sont pures, ils viennent à notre rencontre avec des précautions infinies : c'est la première fois qu'ils voient des uniformes français, et sans doute ils garderont de cette rapide entrevue l'impression erronée qu'en France les chefs sont de visage pâle sur un fond de population nègre. Ils sont vraiment drôles : un veston en calicot blanc avec une toque identique à celle des patronnets de chez nous, voilà leur tenue de guerre, et la sagaie dans leurs mains prend un air de tourne-broche. La plupart ont des fusils. Ce sont les *miramils*, qu'il ne faut pas confondre avec les miliciens : la milice est une troupe indigène à la solde du gouvernement français qui l'équipe et la mène en campagne sous le commandement de quelques sous-officiers hors cadres, tandis que les miramils constituent une sorte de garde civique veillant sur place à la défense des villages. Le milicien se distingue du miramil par un peu de rouge à son veston et par un petit chapeau de paille fine en dessus de coupole comme celui des Annamites.

Nous passons rapidement en revue cette vaillante garnison d'Ambohitrimo ; le chef nous informe, par l'intermédiaire de M. Talbot, que le village a été attaqué dans la nuit par les Fahavalos, et qu'on leur a opposé une résistance héroïque. À ce glorieux récit, le ciel s'entr'ouvre avec fracas et il en tombe un de ces orages qui achèvent toutes les journées de la saison où nous entrons. Celui-là nous escorte jusqu'à Soavinandriana ; à notre rencontre, arrive un groupe d'habitants armés ; ils nous apprennent que le poste a repoussé ce matin même l'impétueuse attaque de trois mille Sakalaves, et que le capitaine Compérat nous attend là-haut. Réconfortés par ces paroles de bon augure et par la perspective d'un gîte, nos bourjanes prennent le galop sous la pluie et le tonnerre, et nous faisons jusqu'au village un steeple à fond de train par-dessus les mamelons de terre grasse et les fossés transformés en ruisseaux.

Le capitaine Compérat, qui, fort jeune encore, est un vieil habitué des guerres coloniales, nous reçoit à merveille et nous

raconte l'affaire[1] qui vient de se terminer ; les Sakalaves appartenant à la bande de Zamary – tué récemment à quelque distance de là par la compagnie dont fait partie notre camarade, le lieutenant Rocheron – ont laissé ce matin pas mal de monde sur le terrain, mais ils nous ont tué cinq miliciens.

Le capitaine est assez content de sa troupe ; ces gens-là sont capables d'une réelle vaillance quand ils sont commandés par un chef européen ; on l'a vu bien des fois, notamment au siège d'Antsirabé, où M. Gerbinis, interprète de la résidence, a tenu avec deux ou trois gardes miliciens et un petit nombre d'indigènes jusqu'à l'arrivée des secours amenés par le résident Alby, aujourd'hui à Majunga.

Sans doute, les trente mille soldats de l'armée hova auraient fait moins piètre figure devant les deux mille hommes du général Duchesne, s'ils avaient été soutenus par la simple présence de quelque *condottiere* comme ce major Shervington, avec lequel ils avaient eu la maladresse de se brouiller quelques jours avant le début des hostilités.

Soavinandriana est un gros village situé à 1 575 mètres sur le bord d'un plateau dominant la vallée du fond de l'Itassy, dont la vue est masquée par une ligne de rochers. Le pasteur Wilson y a construit une chapelle où nous logeons nos Sénégalais, et une sorte de cottage où nous nous installons le plus confortablement du monde ; après quoi, nous allons dîner dans le *rova*, c'est-à-dire dans la forteresse. La fortification est des plus simples : des troncs d'arbres dressés les uns contre les autres, et entre lesquels il n'y a de place que pour un canon de fusil. Le dîner est plein d'entrain malgré le triste état de santé de l'inspecteur des milices, M. Molade, gravement atteint par les

---

1 Quelques jours plus tard, l'*Officiel* de Madagascar mentionnait la citation à l'ordre du Jour du capitaine Compérat pour la défense de Soavinandriana.

fièvres dans ce poste d'avant-garde, où il représente, avec M. Compérat, toute la colonie européenne, depuis la retraite du pasteur Wilson. Le révérend Wilson avait la perspective d'un martyre comme celui de son collègue Johnson, récemment massacré à Arrivonimamo : cela l'a mis en déroute. Le seul point de contact de nos compatriotes avec la civilisation est le poste d'Amboniriana, d'où nous arrivons après une étape de plus de 60 kilomètres. De tous les autres côtés, ils n'ont devant eux que la montagne infestée de Fahavalos, et la désolation du désert malgache s'enfonçant au loin vers l'ouest. L'unique agrément du paysage, formé de terrains éruptifs récents, est un grand cratère de lave entouré de ses trois petits, que nous nous promettons d'aller visiter demain matin.

Nos hôtes n'ont ni vin, ni sucre, ni café, mais on arrive à se passer de tout cela dans ce pays où il n'y a d'indispensable que le riz et la quinine ; nous leur laissons cependant quelques menues provisions en échange du *pady*[1] que l'on va piler toute la nuit pour nous approvisionner.

Dimanche 1er novembre.

La matinée est absorbée par de nouveaux préparatifs ; il nous manque encore des bourjanes, et ce qui est plus grave, on nous apprend qu'une dizaine de miliciens désignés pour nous accompagner, conformément aux instructions de l'état-major, ont jugé plus prudent de déserter. On ne saurait croire avec quelle facilité le Malgache, mince et fluet, glisse entre les mains de l'Européen et même du Sénégalais ; ligottés des pieds à la tête, les prisonniers déjouent le regard des geôliers les plus vigilants, et il n'y a guère que les Annamites qui puissent rivaliser en l'art subtil des évasions avec ces Malais affinés.

---

1 Riz non décortiqué.

Le capitaine Compérat se fait un devoir de remplacer nos manquants au préjudice de ses effectifs pourtant bien minces ; ce sont malheureusement de fraîches recrues sur lesquelles il ne faut guère compter pour autre chose que pour porter les caisses de cartouches ; mais ils sont merveilleusement aguerris à la fatigue et aux privations.

Nos apprêts terminés, nous allons au rova rendre visite aux prisonniers enlevés dans l'affaire de la veille. Ce sont des Fahavalos du pays voisin, parmi lesquels il y a seulement deux Sakalaves, reconnaissables à leurs têtes farouches couronnées d'une tignasse dont les crins, tressés en nattes multiples qui se convulsionnent parmi de bizarres insignes de guerre et de mystérieux fétiches, évoquent l'image tumultueuse des chevelures d'Euménides.

Les Sakalaves sont les gens des tribus de l'Ouest, dont les bandes sauvages ont de tout temps fait incursion sur le plateau d'Émyrne, au détriment des Hovas cultivateurs et de leurs bœufs ; on les appelle Fahavalos, d'un nom qui, dans son sens originaire, désigne simplement l'ennemi quel qu'il soit. Depuis l'insurrection, les turbulents de l'Émyrne, fanatisés à l'appel des sorciers fétichistes qu'encourageait clandestinement le parti de la cour, ont formé des bandes analogues à celles des Sakalaves ; ils pillent et terrorisent les populations pacifiques qui, sur bien des points, ne se sentant pas suffisamment protégées par les autorités françaises, ont suivi les meneurs bon gré mal gré. Au fond, la plupart de ces pauvres diables ne demandaient que la tranquillité, et dès qu'ils se sont aperçus qu'un secours efficace leur était assuré par nous, ils ont regagné leurs villages, réédifié les cases et repris la culture des rizières.

À l'entrée de la saison des pluies, les Sakalaves semblent se préparer à regagner leurs tribus, où ils seront enfermés durant des mois par les crues, et bientôt l'on n'aura plus affaire qu'à quelques bandes de rebelles réfugiés dans des repaires de montagnes et de forêts ; il ne sera certainement pas facile de les en déloger ; mais c'est une affaire de temps.

Ces rebelles de l'Émyrne sont des Fahavalos en imitation, des simili-Sakalaves ; souvent ils poussent la contrefaçon jusqu'à se couvrir la tête avec des perruques comme celle que je viens de décrire et dont l'apparition terrifie les bonnes gens des campagnes. Dans presque chaque rencontre, il en reste entre les mains de nos soldats, qui les pendent triomphalement comme des scalps à leur ceinture : j'en ai rapporté quelques-unes en prévision de l'heure, lointaine il faut l'espérer, où le dégarnissement de mon crâne nécessitera l'usage d'une « réchauffante ».

Notre départ s'effectue avec une certaine solennité. La garnison de Soavinandriana, miliciens et miramils, fait la haie sur notre passage ; l'orchestre nous prodigue une *Marseillaise* pour trombone et violon durant que nous nous acheminons à la file malgache, précédés par nos tirailleurs algériens ; le premier de ceux-ci est un ancien berger kabyle, qui tire de sa guesbah la plainte mélancolique d'une lointaine Algérie. Assurément, ça ne vaut pas le clairon, pas plus que la fanfare de Soavinandriana ne saurait remplacer la musique des Préobrajenski : mais cet aigre chalumeau fait vibrer de profonds échos dans la désolation des roches éruptives où nous nous engageons, parmi les cratères de cendre et les laves amoncelées, sous l'orage terrible qui se prépare.

Nous voilà partis vers l'inconnu. Durant des semaines – peut-être plus – nous ne devons pas rencontrer de visages européens. Je n'aurai même pas la consolation, d'ailleurs médiocre, de contempler le mien, ayant négligé d'emporter une glace de voyage ; quant à se mirer dans le cristal des eaux, bernique !... elles sont presque toujours rougeâtres et limoneuses. Nos âmes se rassérènent dans un rayon de soleil au-dessus du riant vallon d'Andranorano, que nous traversons pour arriver au village de Mahatsinjo. De là, nous repartons après une courte halte qui nous a permis d'adresser aux habitants quelques paroles bien senties.

Après l'ascension d'une crête montagneuse, au sortir d'un col évocateur des meilleurs souvenirs alpins, nous avons à nos pieds une immense vallée ; la terre est crevassée de sanglantes érosions et bosselée de cratères qui d'en haut nous apparaissent comme d'énormes taupinières, autour desquelles pullulent les petites huttes élevées par les termites. De loin en loin apparaissent de luxuriantes oasis à végétation tropicale, ceinturées de figuiers de Barbarie.

Dans quelques-uns des cratères, de petits lacs, dont les eaux vont jusqu'à des profondeurs insondables, font une tache ronde, sombre et vertigineuse. Çà et là, des villages abandonnés depuis quelques années en raison de la fréquence progressive des incursions de bandes pillardes. Un seul est encore debout : c'est Ambalavato ; il est protégé contre les surprises par une triple enceinte de pierres de lave, garnie de haies de cactus, épaisses chacune de cinq ou six mètres. Entre les deux premières, nous traversons une sorte d'esplanade circulaire où les miramils se tiennent durant les attaques. Dans la seconde est emprisonné le bétail, la grande richesse de ces contrées et l'objet des convoitises de l'ennemi. On pénètre dans chacune de ces enclosures par des galeries en pierre étroites et basses, où les bœufs ne peuvent passer qu'un à un. Gare aux renfoncements de têtes et aux mauvaises rencontres : l'un de nous dut faire un bond en arrière, pour ne pas être renversé par un taureau furieux avec lequel il se trouva nez à nez dans un de ces corridors. Vérification faite, ce taureau était encore d'un âge à se laisser traiter de veau sans que la chose fût de conséquence. Il était d'ailleurs d'un caractère enjoué, et semblait trouver fort plaisant ce malentendu dont il a ri comme un zébu. Nous passons au beau milieu du troupeau, dont les fortes têtes, peu accoutumées à un défilé de ce genre, nous regardent de travers, mais ça ne va pas plus loin.

À l'abri de la seconde muraille s'élèvent, monumentales, les tombes des grands ancêtres, vastes quadrilatères tumuliques, à deux étages superposés sur lesquels foisonne une riante florai-

son de plantes dont les tons frais évoquent le printemps d'Europe.

Au centre du village sont les habitations : des cases en joncs et en bambous, propres et assez confortables, disposées autour d'une construction dans le goût européen, sorte de chalet à un étage ; au rez-de-chaussée, deux petites chambres et une assez grande pièce tendue d'un papier peint qui représente les principaux épisodes de la guerre de Crimée. Pourquoi ces choses ?

Nous sommes dans la maison du gouverneur, un Hova des plus raffinés, que nous avons rencontré sur le chemin de Tananarive. Le luxe de son installation et la splendeur de ses papiers peints nous comblent de surprise. On est d'ailleurs fort aimable pour nous, et le sous-chef du village nous fait présent d'un bœuf, d'un cochon, de quatre poulets avec quelques douzaines d'œufs, et d'un arbre entier pour faire du feu. La voilà bien, la grande vie !

Le bœuf est superbe et nos hommes ont vite fait de le débiter. On égorge ensuite le cochon dont les protestations ne semblent pas émouvoir ses innombrables compagnons grouillant autour de nous avec une familiarité qui dépasse toutes les bornes. Ces habillés de soie pullulent dans tous les villages de l'Ouest qui se ressentent terriblement de leur malpropreté : « En voilà qui n'ont pas volé leur nom ! » comme dirait Calino. Cependant je me fais un devoir de reconnaître qu'ils ont beaucoup de bon, surtout autour des articulations de l'épaule et du cuissot. Que de fois, après une longue étape, nous nous sommes régalés d'un jambon frais rôti sur feu de bois – quelle leçon pour les grands restaurants ! – ou bien d'un cochon de lait à la broche, je veux dire à la sagaie ! Sans compter que la prise de l'animal, ordinairement vendu sur pied, à charge pour nous de le capturer, donnait généralement lieu à un sport auquel nous prenions part avec l'entrain de gens qui ne sont pas blasés en matière de distractions.

Nous nous couchons, enchantés d'être une fois encore hospitalisés dans une véritable habitation, et nous défions l'orage qui toute la nuit gronde au-dessus de nous.

Lundi 2.

Au matin, grand vent dans le ciel et grand brouhaha dans le village ; il nous faut courir à la recherche de nos bourjanes, dont un certain nombre manquent à l'appel. Nous avons fait garder les portes, ils ne doivent pas être bien loin et nous finissons par les trouver les uns après les autres piteusement blottis sous des nattes au fond des cases. On se remet en marche, et nous faisons l'ascension du grand cratère au sommet duquel nous côtoyons le lac Noir,

> … Dont la tête au ciel était voisine,
> Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts,

s'écrie l'un de nous dans un accès de lyrisme qui, maintenant que je suis de sang-froid, ne me paraît pas suffisamment excuser la hardiesse de la métaphore. Mais le soleil qui montait par-dessus les crêtes du Bongolava était si ardent ! Il jetait une lumière tellement éclatante sur Ambalavato, dont la prodigieuse touffe de cactus émergeait de l'ondulation des terres rouges, comme un atoll[1] verdoyant dans le bleu de l'océan Indien !

Ces fortifications à triple enceinte, hérissées du broussaillement inextricable des raquettes de cactus, semblent infranchissables et l'on ressent une vive admiration pour le Vauban malgache, dont la devise doit être : « Qui s'y frotte s'y pique ». Notez bien que les piquants de ces plantes inhospitalières sont extrêmement vénéneux. Les quelques villages qui subsistent dans cette région dévastée depuis un demi-siècle par les incursions sakalaves sont fortifiés de cette façon-là, et, pour des troupes de va-nu-pieds comme les nôtres, l'assaut ne doit pas

---

[1] Îlot circulaire de corail que couronne une végétation luxuriante.

être commode. « Il faudra bien cependant qu'on s'y mette, nous dit le lieutenant, puisque nous avons pour mission de reprendre Tsiromandidy, la plus forte place de l'Ouest, que l'on dit tombée aux mains des rebelles... Ce petit travail sera beaucoup moins malaisé qu'il ne semblerait au premier abord », ajoute-t-il aimablement. On verra bien.

Le paysage est monotone ; nous avançons mélancoliquement sous l'ardeur du soleil à travers les hautes herbes, sans autre distraction que d'apercevoir de loin en loin un bouquet de cactus, dernier vestige d'un village abandonné. Une de ces touffes contient encore quelques habitations, d'où surgit à l'extrémité d'une perche, longue comme une canne à pêche, un bout de blanche cotonnade, gage de paix et de soumission.

Après quelques haltes bien remplies par des visés de triangulation, nous franchissons une petite rivière claire, rapide et sinueuse ; sur sa rive ombragée, on s'installe pour faire la soupe, la soupe malgache, du riz bouilli dans l'eau sans assaisonnement. L'arrangement est d'un joli effet : tout en haut de la berge, la silhouette immobile d'un tirailleur sénégalais appuyé sur son fusil ; à mi-côte, ses camarades, qui ont fait du bois en un tour de main, se pressent en caquetant autour du feu qui s'allume. Les tirailleurs algériens forment, à droite, une autre petite agglomération, non loin des miliciens, tandis que les bourjanes se répandent par groupes sympathiques le long des rives, entre lesquelles s ébattent majestueusement deux oies de belle prestance, achetées le matin ; elles font la route pendues par les pattes au dos de l'un de nos soldats : la plupart des hommes se sont approvisionnés de canards et de poulets vivants, qui voyagent, eux aussi, la tête en bas ; cela vaut encore mieux que de ne pas voyager du tout, au dire des vrais amateurs. À chaque halte, ces aimables volatiles se détirent les jambes en se rendant au buffet, convenablement pourvu de grains de riz et d'eau tiède. Tirailleurs algériens et soudanais, miliciens et bourjanes, guides et mineurs malgaches, oies, canards et poulets, tout ce monde, petit et grand, coincoinant, pépiant et caquetant dans cinq ou six dialectes, depuis l'arabe gut-

tural jusqu'au suave murmure des habitants de l'Émyrne, avec les notes aiguës du gazouillement moitié singe et moitié oiseau des Bambaras, tout cela s'agite parmi les fusils en faisceaux et les sagaies piquées en terre, dans un va-et-vient de bonne humeur, avec un joli vacarme : un lunch à la tour de Babel. Quant à nous autres, les « explorateurs », mollement étendus à la romaine sur un banc de sable, dans le lit de la rivière, à l'ombre d'une toile de tente que nous avons dressée sur quatre bambous, nous savourons le riz et la boîte de conserves, arrosés de tasses de thé où nous versons quelques cuillerées d'un vin rouge qu'il importe de ménager.

Il fait terriblement chaud quand nous repartons à travers la brousse desséchée ; la monotonie en est rompue seulement par deux ou trois passages de rivières dans des fonds de ravins plantés de quelques arbres, qu'anime la conversation des singes et des perroquets. Vers cinq heures, sous l'orage de rigueur, nous campons près d'une rivière, le long d'un dos d'âne qui présente les conditions stratégiques imposées par la prudence ; d'après le dire du lieutenant, il est à peu près certain qu'un matin ou l'autre nous aurons avant le lever du jour une surprise à coups de fusil.

Le fidèle Yamoudou, délégué à mon service personnel, fait de louables efforts pour m'aider à dresser ma tente sous l'averse. Notre défaut d'habitude à l'un et à l'autre rend ce travail assez pénible par cette pluie diluvienne. On finit cependant par en venir à bout et me voilà chez moi. Je n'y suis pas depuis cinq minutes qu'il m'arrive des visites : ce sont quelques-uns de mes porteurs qui recherchent un abri. Ce sentiment est naturel, mais ma tente est infiniment plus petite que la maison de Socrate, et je ne demande pas au Ciel que de vrais Malgaches elle puisse être pleine. Ce n'est pas seulement que ça tienne de la place, mais c'est que ça a comme un goût, et le fidèle Yamoudou me suffit parfaitement comme compagnon de chambrée. Au reste, ses camarades, et, à leur exemple, la plupart de nos por-

teurs, ont eu vite fait d'édifier de merveilleux gourbis en branches et en feuillages sous lesquels ils ont l'air de se trouver le mieux du monde, tandis que quelques bourjanes improvisent des tentes du type bonnet de police avec cinq morceaux de bois et un lamba bien tendu.

On se fait en somme assez vite à cette existence de sauvage, et il y a des moments où je me demande si au bout de quelques années passées parmi les cannibales on ne finirait pas par être anthropophage ? Mais comme on commencerait probablement par être mangé soi-même, cette épineuse question se trouverait sans doute résolue dans le sens le plus honorable : c'est bien doux à penser !

Toujours est-il que nous sommes en train de retourner à l'homme primitif ; Hugues Le Roux a fait un livre sous ce titre bien algérien : « Je deviens colon ! » Cela m'autoriserait à intituler mon volume : « Je deviens nègre ! » Mais il ne faut pas pousser les choses trop au noir.

Malgré l'inclémence du ciel, les feux commencent à prendre, et nous nous réfugions pour dîner dans la tente de Boussand, qui dispose d'un véritable hall. Il pleut encore lorsque nous en sortons pour rentrer chacun chez soi. Ma demeure est exiguë, mais confortable : un lit de camp qui, replié, tiendrait dans un étui de canne à pêche, mais où l'on dort à merveille après les grandes fatigues ; une cantine qui sert à la fois de table et de fauteuil ; j'y pose avec soin mon bon revolver d'ordonnance et ma carabine Lee-Metford, près d'une paire de chaussures d'un accès facile en cas d'alerte ; il est d'ailleurs invraisemblable que nous soyons attaqués par ce temps à ne pas mettre un Fahavalo à la brousse. Je souffle mon falot. Bien le bonsoir !

X

DANS LE DÉSERT MALGACHE

La chasse aux bœufs sauvages. – Prospections aurifères. – Le cure-dents du crocodile. – Les crevasses de la mer de Feu. – Un serpent qui n'est pas fier. – Le col des bœufs. – Betsiriry. – Première collision avec les Sakalaves. – *Vahaza Parasol !*

Mardi 3 novembre

Quatre heures du matin. Le jour approche ; Moussa-Marigo, l'ordonnance du lieutenant, nous en informe par des glapissements aussi stridents que le chant du coq. On est bientôt sur pied, nos lits de camp n'étant pas de ceux qui encouragent à la grasse matinée, et puis le besoin se fait sentir d'évaporer au grand air la buée dans laquelle nous marinons sous la tente ; dans quelques instants le soleil va venir nous essorer, et nous serons remis à sec jusqu'à ce que l'inévitable orage de l'après-midi nous retrempe à la lessive.

Ça fait du bien de se remettre en route le long des crêtes ardentes, au-dessus des ravins boisés où nous ne descendons que pour passer d'un massif à l'autre, au grand émoi des singes et des perroquets sur lesquels nous avons le mauvais goût de tirer parfois des coups de fusil ; les berges embroussaillées d'une végétation tropicale ne sont pas d'un accès facile, et l'on ne s'en tirerait pas sans le coupe-coupe de nos hommes et sans mon fameux couteau d'explorateur, auquel nous ne tardons pas à faire amende honorable pour tous les sarcasmes que lui vaut depuis le départ son aspect tartarinesque. Quelques jours de

contact avec les arbres des forêts et le crâne des zébus sauvages ont ébréché son tranchant naguère si affilé ; on ne se figure pas à quel point le bois et la tête de bœuf sont durs à Madagascar.

Nous passons à portée du village d'Ankisabé, dont la population, affolée par notre approche, s'est enfuie au loin dans la montagne, poussant le bétail devant elle ; pourtant une poignée de braves s'avancent vers nous en brandissant un pavillon blanc d'une dimension proportionnée à leur inquiétude. Nous les rassurons par des gestes empreints d'une extrême bienveillance, et leur parlementaire en profite pour s'envelopper dans les plis de ce drapeau, dont la destination normale est de l'abriter contre l'intempérie des saisons.

Nous voici bientôt sur la rivière Ambalabavata, où Talbot, qui ne dit jamais une parole inutile, assure qu'il y a de l'or. On fait halte, et durant que nos boys cuisent le riz et les poules, nous entreprenons des « battées ». Comme il se peut que quelques-uns de nos lecteurs n'aient jamais eu l'occasion de se livrer à ce genre d'occupation sur les bords fleuris qu'arrose la Seine, nous allons nous efforcer de leur en donner sommairement une idée. Vous entrez nu-pieds dans l'eau, comme pour pêcher la crevette, et de loin en loin vous prenez, à coups de bêche, dans le lit de la rivière ou sur les bords, de la terre que vous jetez dans le creux d'une sorte de bouclier circulaire appelé la « battée », fait de métal, ou de bois dur tiré d'un arbre dans lequel on creuse également des pirogues. Lavez cette terre à grande eau dans le courant, en donnant à votre battée un mouvement circulaire analogue à celui du vanneur, et poursuivez l'opération jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des parcelles d'or « ainsi qu'un sable fin », comme dit Baudelaire. Elles sont d'ordinaire infiniment petites ; c'est ce que l'on appelle des « couleurs », quand elles sont trop menues pour qu'on puisse en évaluer le poids ; on dit qu'il y a deux, trois, quatre couleurs dans la battée, s'il y a deux, trois, quatre bribes de métal précieux. C'est un travail long et pénible, et malgré la richesse des rivières de la région, les Sakalaves ne recueillent guère de la sorte plus de trois ou quatre grammes d'or par jour. Ceci soit dit

pour calmer l'ardeur des spéculateurs persuadés que dans ces contrées aurifères il suffit de se baisser pour remplir ses poches avec du métal précieux, – illusion confirmée au premier abord par le spectacle de bien des ruisseaux charriant des myriades de paillettes étincelantes qui n'ont rien de commun avec l'or, si ce n'est leur jaune reflet ; tout ce qui brille n'est pas or ; c'est tout bonnement du mica. Pardonnez-moi de vous enlever cette illusion, mais comme dit le latin : *magis a mica veritas*.

Il va sans dire que la battée s'applique uniquement aux alluvions ; on procède tout autrement pour la recherche des filons quartzeux – qui d'ailleurs se trouvent souvent dans le haut des vallées alluvionnaires, alimentées d'or à leurs dépens, – et pour l'étude des conglomérats, qui forment le minerai des fameux reefs du Witwatersrand transvaalien, mais dont on a nié la présence à Madagascar, jusqu'au moment où un ingénieur Français, M. Meurs, en a relevé de fort importants dans la région du nord-ouest, chez les Antankaras.

C'est jusqu'à présent l'alluvion qui a fourni les quantités d'or considérables exploitées à Madagascar, et, sauf sur deux ou trois points où l'on a fait des installations de *molitors*, sorte de pompes d'une grande puissance dont le jet a pour effet de désagréger les falaises sablonneuses selon le procédé en usage dans la Colombie britannique, on se sert uniquement de la battée, qui représente le minimum de l'outillage aurifère : sans galerie, sans puits, sans descenderie, sans pilons, sans concentration, sans amalgamation, ni cyanuration, ni chloruration, un bon Malgache extrait quotidiennement ses trois ou quatre grammes d'or, dans ce pays où les travailleurs n'en sont pas encore à revendiquer la journée de huit heures. Et notez que, dans certaines régions, avant la campagne, on achetait couramment cet or en échange d'un poids égal d'argent monnayé. Avis aux bimétallistes !

Après une ou deux heures consacrées à nous assurer que l'Ambalabavata ne vaut pas le Pactole, nous tombons d'inanition ; ça creuse de chercher de l'or : *auri sacra fames !*

Chacun réclame frénétiquement le déjeuner ; l'un de nous, égaré par la fringale, va même jusqu'à soutenir que la pépite vient en mangeant. Malgré la vigueur de cet argument, nous attendons pour nous attabler sur le sable d'un îlot le retour du lieutenant, qui, méprisant le vil métal, s'en est allé avec une partie de l'escorte faire des visés de triangulation. Il revient enfin, ravi de son excursion, qui lui a valu de découvrir, sur le sommet d'un pic voisin, un admirable groupement de vieux tombeaux malgaches dont le spectacle inattendu a largement payé les fatigues d'une escalade laborieuse.

On se remet en marche sous un soleil torride. Talbot et le garde-milice, un ancien caporal d'infanterie de marine, sont fort souffrants et nous donnent de l'inquiétude en ce pays dénué de toute ressource. Voici pourtant un village, le dernier que nous ayons la chance de rencontrer d'ici huit jours : c'est Tampanala, fortifié de sa triple enceinte de pierres sèches hérissée de cactus ; on nous reçoit en armes, mais nous ne franchissons pas l'étroit défilé de la porte, et c'est du dehors que nous traitons pour l'acquisition d'un fort stock de couffins de riz et de trois bœufs à quatre piastres l'un[1]. Nos hommes se partagent le riz, et les bœufs sur pied suivent la colonne, ardillonnés par un Sénégalais.

Campement très pittoresque le soir, au bord d'un ravin à végétation tropicale ; durant que nous dressons la tente sous l'orage déchaîné, Sambé Macassouba me fait la gracieuseté de m'apporter un énorme serpent noir à tête plate, qui a bien mau-

---

1 On appelle piastre, à Madagascar, notre pièce de cinq francs. Elle est la grande unité ; la petite unité est le *voameny* (prononcez : voumène), qui représente le prix d'un gramme d'argent coupé, et que tend à remplacer, depuis la conquête, la pièce de quatre sous, dont notre nouvelle colonie a débarrassé la métropole. Quant à la monnaie d'or, elle est absolument inusitée chez les Malgaches, qui ne connaissent l'or qu'en poudre et en pépites.

vaise façon. Les Malgaches s'en éloignent avec effroi, mais un rien leur fait peur ; Talbot assure de son côté que c'est une espèce fort venimeuse, mais tous les naturalistes s'accordent à déclarer qu'il n'y en a aucune à Madagascar. Ce qui est certain, c'est que, bons ou méchants, les reptiles abondent ; on en tue à chaque instant dans les haltes et à la tête de la colonne ; il s'en trouve même généralement dans les cases des villages où leur hostilité invétérée contre les rats leur est un titre à la bienveillance publique, en vertu du précepte : « Diviser pour régner ». Dans l'horreur de la nuit, rats et serpents se livrent de longs combats silencieux, et parfois le lit de roseaux sur lequel nous reposions leur servit de champ de bataille ; rien n'est mauvais pour la digestion comme d'avoir sur l'estomac une grosse couleuvre en train de manger le nez à un rat en colère ; c'est de quoi Rocheron a fait tout récemment l'expérience. Quel Homère chantera cette Erpétomyomachie ?

Mercredi 4 novembre.

On va traverser le Sakay, forte rivière où, parmi les rochers innombrables sur lesquels bute un courant assez vif, « y en a caïman », disent nos tirailleurs ; on aperçoit en effet, çà et là, quelques-uns de ces oiseaux qui passent pour être les satellites du crocodile, auxquels ils curent les dents, s'il faut en croire les récits de bien des voyageurs et même du père Hérodote qui les nomme *Trochylus* ; quant à moi, je n'ai jamais eu l'occasion de constater une familiarité aussi étrange.

Il y a peu d'eau en ce moment ; la saison des pluies commence à peine ; mais que sera-ce au retour ?

Cependant le boy du lieutenant, un petit bonhomme d'une quinzaine d'années, très vigoureux, mais de taille médiocre, est emporté au fil de la rivière ; deux ou trois de nos grands diables de Bambaras ont bien vite fait de le ramener ; mais les conséquences de cette pleine eau sont plus graves pour la sacoche

qu'il portait et où, par une déplorable fatalité, se trouvait notre chronomètre, que voilà changé en clepsydre.

Après une courte hésitation, bien naturelle si l'on songe à la prédilection qu'ils inspirent aux crocodiles, nos bœufs se décident à entrer dans l'eau et tirent leur coupe merveilleusement ; ils abordent à la rive opposée, sans avoir été effleurés par la dent du saurien, très friand de leur viande, mais sans doute effrayé par notre passage tumultueux ; personne ne manque à l'appel, et nous voilà en route à travers une Beauce de grandes herbes jaunes qu'un boulevardier prendrait vraisemblablement pour du blé.

Cette herbe sauvage diffère de notre blé en ce qu'elle ne porte pas de grains, et cette Beauce malgache se distingue de la nôtre par une infinité de crevasses à pic, étroites et profondes, mais qui ne rompent pas la monotonie de la plaine, car on les aperçoit seulement à ses pieds ; elles nous imposent d'interminables détours ; nous cheminons comme dans un glacier, un glacier rouge et brûlant où l'érosion, déterminée par la fonte des terres sous la pluie chaude, accomplit lentement un travail analogue à celui dont Tyndall et Whymper ont observé la marche dans les mers de glace des hautes montagnes. Gare aux faux pas ! la moindre maladresse de nos bourjanes nous exposerait au sort de M. Perrichon, ce Nansen de la mer de Glace !

Sur un vaste plateau, dans un meilleur état de conservation géologique, nous faisons la rencontre d'un troupeau de bœufs sauvages ; il me paraît superflu d'ajouter que, dans ce cas, le mot « bœufs », selon l'usage consacré dans tous les pays de bétail non domestique, en terme générique qui désigne dans leur ensemble les taureaux et les vaches avec leur progéniture. Une douzaine de ces bestiaux sont devant nous à quelques centaines de mètres ; un taureau noir, robustement campé au sommet d'une butte, où, sur le bleu de l'atmosphère, sa silhouette se détache superbe et formidable, veille au salut de la troupe ; les naseaux dans le vent, il est visiblement surpris, autant qu'indigné ; bientôt, comme impatient de nous flairer de plus près, il

s'avance, avec une curiosité un peu méprisante, à notre rencontre. Sur l'ordre du lieutenant, la colonne s'arrête. Nous mettons pied à terre et nous courons au-devant du quidam, que notre allure ne déconcerte point, et le voilà qui prend le petit trot ; bientôt il n'est plus qu'à cinquante mètres : nous faisons feu. Après un instant de stupeur, il prend le galop de charge, quoique nos quatre balles l'aient atteint, mais il est arrêté net par une cinquième décharge qui le jette à terre, la cuisse brisée. Nous nous approchons pour l'achever, émerveillés des efforts désespérés qu'il tente pour se ruer contre nous. Il faut encore cinq ou six coups de feu pour mettre fin à sa fureur et à son agonie. La pauvre bête avait dix balles dans le corps.

Bien des fois, nous avons eu de la sorte l'occasion de constater que les projectiles de petit calibre des fusils à tir rapide ne présentent pas une masse suffisante pour foudroyer instantanément : quand ils ne rencontrent pas un os résistant, un gros vaisseau ou quelque viscère important, ils traversent souvent les régions musculaires en laissant l'animal sur pied pour quelques minutes, sinon pour quelques heures.

L'homme même, surtout le nègre, plus endurant que l'Européen, peut continuer à marcher et à se battre avec plusieurs de ces projectiles dans le corps, qu'ils viennent du Lebel, du Lee-Metford ou de la carabine italienne ; on en a fait l'expérience aussi bien en Abyssinie et dans l'insurrection des Matabélés que dans la campagne de Madagascar, où l'on a maintes fois observé qu'à courte distance, une balle de fusil Gras faisait souvent un effet plus immédiat qu'un projectile Lebel. Une fois cependant nous avons arrêté net par un feu de salve un troupeau assez nombreux qui nous chargeait à fond de train ; nous avions mis le genou en terre, et les bêtes n'étaient guère qu'à une dizaine de mètres quand nous avons tiré : trois sont tombées foudroyées, alors que la simple vitesse acquise semblait devoir suffire à les faire passer par-dessus nos têtes, et le reste de la bande s'est dispersé en un clin d'œil.

Pour aujourd'hui nous n'avons au tableau qu'une pièce, dont la présence va prolonger d'un jour ou deux l'existence de nos bœufs sur pied ; c'est tombé à point pour le déjeuner : viande excellente, un peu noire, avec un goût de venaison qui n'est pas déplaisant quand la chair est très fraîche, comme c'est le cas. Malheureusement cette agape, qui s'annonçait le mieux du monde, est troublée par deux incidents, dont l'un nous vient du ciel et l'autre de la terre : Talbot, surnommé Bas-de-Cuir en souvenir du silencieux héros de Fenimore Cooper, s'assoit sur un serpent, dont le contact est désobligeant à un niveau que n'atteint pas la protection de jambières. On frémit en songeant que, s'il avait été mordu, ses compagnons auraient dû envisager comme un devoir de traiter sa blessure à la manière de Robinson Crusoé. Heureusement c'était un bon petit serpent, sorti de terre assez à l'étourdie, comme dit La Fontaine, mais sans penser à mal.

Le ciel est moins inoffensif : contrairement à toutes les conventions établies, il répand sur notre déjeuner, à cette heure inaccoutumée, un orage épouvantable, par lequel notre menu se trouve réduit à du riz à l'eau : que d'eau ! que d'eau ! et à des éclairs, qui ont le grand tort de ne pas être au chocolat.

On plie bagage ; le pays est beau : d'immenses dômes granitiques s'élèvent de la plaine, couronnés par l'orage qui s'apaise au bout de quelques heures, et un merveilleux arc-en-ciel nous souhaite la bienvenue sur le bord d'un ravin où nous campons, dans un aimable décor. D'énormes bœufs, qui ne semblent pas s'être aperçus de notre arrivée, sont au loin sur une crête. Nous cherchons à les approcher ; quelques tirailleurs font un mouvement tournant pour les rabattre sur d'Yerville et Boussand qui s'avancent en rampant dans le ravin ; mais le troupeau évente leur approche, et nous en sommes quittes pour tirer quelques oiseaux de proie avec nos carabines. Rocheron tue avec son Lebel un très bel aigle dont les plumes feraient merveille sur un de ces chapeaux féminins qui obstruent tout un orchestre ; c'est un obstructionisme que nous affronterions bien volontiers ce soir ; malheureusement rien de ce genre n'est à

craindre pour l’instant. Le seul incident du dîner, c’est que je me casse tout net une dent sur un « pain de guerre » que je n’ai pas eu la précaution de faire tremper comme le prescrit l’usage. À la distance où nous sommes de notre ami le docteur Evans, c’est folie d’entreprendre pareille tentative contre ce comestible belliqueux, dont la devise est celle de la lime :

> Tu te romprois toutes les dents ;
> Je ne crains que celles du Temps.

Jeudi 5 novembre.

Réveil pénible ; nous sommes étuvés par l’humidité chaude, et, à peine sur pied, on constate que nos bœufs d’achat nous ont faussé compagnie. On avait pourtant pris la peine de les entraver, mais il faut croire que les bêtes de ce pays sont comme les humains, qui excellent à se débarrasser des liens les mieux assujettis.

On se met à leur recherche, inutilement, mais en revanche on aperçoit à quelque distance la fumée d’un campement, qui vient d’être abandonné. Les Sakalaves ne sont pas loin ; sans doute l’illustre Itoara, roi du Ménabé, a envoyé à notre rencontre des bandes rapides qui nous tiennent à l’œil et le renseignent sur nos mouvements.

Traversée de quelques rivières, notamment de la Mandala, qui se fraie une route fantastiquement sinueuse à travers une terre crevassée de gerçures innombrables. Ce pays, continuellement remanié par l’érosion incessante, est visiblement en train de se planifier ; d’ici quelques siècles, tous ces monticules auront fondu sur la plaine comme des morceaux de sucre, et cette région ne sera plus qu’un réceptacle d’alluvions plus ou moins minéralisées. Mais voici devant nous la chaîne du Bongolava, dont il s’agit de franchir le ressaut pour sortir de la région du plateau central autour duquel elle forme, sur l’autre versant, un seuil escarpé, dominant une dépression d’un millier de mètres. Nous marchons à l’aventure ; Talbot ne s’oriente plus ;

nos guides se chamaillent et, après mille détours, en viennent à nous faire prendre une direction tellement paradoxale que nous prenons le parti de les arrêter pour tenir un conciliabule, prononcez *kabar*. Grâce aux confidences de nos boys, nous ne tardons pas à apprendre qu'un vent de fronde souffle sur nos porteurs, peu soucieux d'aller voir les Sakalaves de plus près, et qu'un certain nombre d'entre eux ont terrorisé les guides pour les déterminer à nous ramener en arrière, sans avoir l'air de rien.

On « amarre » les coupables en les menaçant des châtiments les plus terribles – rassurez-vous, ils n'en mourront pas, – et nous reprenons, au jugé, notre itinéraire.

La soirée est belle, les étoiles montent dans le ciel ; au-dessus d'une crête, un point lumineux, qui semble très voisin, pique vivement notre curiosité ; nous allons au-devant, prêts à crier : « Halte au falot ! » mais nous ne tardons pas à reconnaître qu'il est hors de portée de la voix ; c'est une constellation, et nous jugeons superflu de lui dire : « Passez au large. »

Vendredi 6 novembre.

Nos matins ne sont pas triomphants : nous constatons au réveil la désertion d'une douzaine de porteurs avec un des guides. Talbot explique que s'ils se sont déterminés à partir à travers la région dénuée de ressources où nous sommes depuis quelques jours, c'est grâce aux relais de viande que leur offrent les nombreux bœufs abattus depuis avant-hier et dont les reliefs sont fort convenables.

Ce matin encore, nous faisons de grandes chasses dans les hautes herbes ; très bon sport, malgré la chaleur torride ; pas besoin d'allumettes pour allumer nos pipes : une loupe suffit, c'est plus économique, et puis ce n'est pas de la régie. Cette température ne facilite pas l'ascension du Bongolava, mais le paysage est si beau qu'on ne se plaint pas. Cependant le terrain quartzeux coupe les pieds de nos hommes, que nous décidons à

faire des sandales avec les peaux des bœufs tués : il ne faut rien laisser perdre.

En haut, la vue est splendide sur la vallée du Mahajilo[1] et, de l'autre côté, la région aurifère tant réputée du Betsiriry. C'est une terre promise que nous verrons seulement à la façon de Moïse ; notre programme nous retient sur la rive droite, dans une région qui n'est pas moins intéressante, au dire des Malgaches et des quelques prospecteurs qui s'y sont aventurés.

Le pic d'où nous dominons ces contrées invite à la trigonométrie ; durant que le lieutenant et Boussand s'y consacrent, d'Yerville et moi nous battons les alentours, en compagnie d'un tirailleur algérien. D'Yerville, qui a des yeux de Malgache, signale une dizaine de bœufs gravissant le col. Ils approchent lentement ; quand ils ne sont plus qu'à une centaine de mètres, nous nous couchons à plat ventre sur la crête fort étroite vers laquelle ils se dirigent. Ils arrivent droit sur nous sans méfiance aucune, les pauvres ! Nous ne devons faire feu qu'à une vingtaine de mètres, et tous trois en même temps. Ils gravissent un monticule qui nous les cache un instant ; les voilà qui reparaissent ; ils avancent encore, nonchalants et pleins de sécurité ; les voilà tout près : Feu ! Notre décharge éclate au milieu d'eux comme le tonnerre dans un ciel serein ; un second feu de salve, puis un troisième : la troupe est dispersée, et chacun de nous se lance à la poursuite des fuyards dans le ravin profond où deux victimes sont tombées à pic : on se croirait à la chasse au chamois. Après une poursuite homérique, nous comptons neuf têtes au tableau : un taureau, six vaches et deux veaux de forte taille. Voilà de quoi faire une fameuse bourriche !

Bientôt quelques-uns de nos Sénégalais accourent au bruit des coups de fusil, et les Malgaches s'empressent avec eux, ayant constaté de loin que l'ennemi avec lequel nous nous trou-

---

[1] Ce fleuve porte en amont le nom de Kitsamby, et dans la région côtière celui de Tsiribihina.

vions aux prises était éminemment comestible. On dépèce les animaux à loisir, au lieu d'abandonner les trois quarts de la chair comme le manque de temps nous y contraignait d'ordinaire, et au bout d'une heure il ne reste plus que les squelettes ; tout notre monde a fait des provisions à cette boucherie improvisée ; on va banqueter ce soir, et demain matin chacun emportera, suspendues autour de son cou, des lanières de viande qui se boucaneront au soleil. Sage précaution, mais combien douloureuse pour un odorat fin ! Tout n'est pas rose dans la vie du boucanier.

La nuit vient ; il n'est que temps de partir à la recherche d'un emplacement convenable pour camper tout notre monde dans une position à peu près défendue contre une surprise sakalave et pas trop exposée aux coups de coude de l'éclair, qui zigzague furieusement dans ces hautes montagnes ; nous sommes à plus de quinze cents mètres, dévalant le long d'une arête aiguë sur laquelle il ne saurait être question de planter la tente. Une heure se passe ; on ne voit plus clair ; nous nous résignons à gagner une sorte de dos d'âne, en contre-bas, étroit et caillouteux, où l'on s'installe à tâtons. Il y a juste la place d'une tente ; un pas à droite ou à gauche et c'est la culbute assurée ; malheur aux somnambules !

Ça manque de confortable. Peu de bois pour faire du feu : de la mauvaise broussaille ; les hommes, qui comptaient sur un festin, maudissent la trigonométrie, dont les lenteurs nous ont attardés en ce lieu de ténèbres et de désolation, que le scorpion dispute seul à des reptiles variés. On va se coucher tant bien que mal après avoir mangé plus mal que bien ; la conversation languit, ce qui est fort mauvais signe. Enfin, Talbot Bas-de-Cuir, qui ne parle jamais en vain, rompt un silence prolongé ; que va-t-il dire ?

« Eh bien, nous ne sommes pas trop mal ici ! fait-il d'un ton convaincu.

– Comment ça ?

– Nous ne serons pas dérangés ! » observe-t-il, avec cette gravité qui donne tant de prix à ses rares paroles.

Le fait est que nous n'avons rien à craindre des tramways ni même des automobiles, et sur cette douce assurance chacun regagne sa tente, en se cramponnant aux cordes pour ne pas être précipité dans les abîmes.

L'orage a passé, la pluie a cessé, mais le vent fait rage au point qu'on se demande s'il ne va pas transformer nos tentes en aérostats.

Samedi 7 novembre.

Heureusement le soleil apparaît de bonne heure en ces régions d'où nous avons hâte de déménager. Le lieutenant nous quitte avec une escouade d'Algériens pour aller se livrer aux joies austères du théodolite sur un des nombreux sommets du voisinage. On doit ramper à la rivière qui serpente au pied des monts ; il nous y rejoindra pour déjeuner.

Allons-y gaiement ! le chemin n'est pas commode, mais la splendeur de l'aurore sur les cimes ensoleillées renouvelle chez tout notre monde les provisions d'entrain fort ébréchées par cette nuit lugubre, tant il est vrai que la volupté physique du paysage agit à peu près aussi puissamment sur l'âme inconsciente des primitifs et sur l'émotivité des Européens affinés par la culture et l'analyse des sensations artistiques.

Notre longue colonne en marche descend vers la vallée par un étroit défilé, tantôt resserré en couloir et tantôt aiguisé en crête, sur des pierres de toutes sortes aux arêtes vives et tranchantes. Voici même des marbres cipolins, que nous examinons de près, Boussand et moi, quand des cris s'élevant à l'avant-garde donnent l'éveil à nos porteurs, qui nous font voir, sur l'autre versant de la rivière, des groupes de Sakalaves méthodiquement échelonnés dans le visible dessein de nous barrer la route, tandis qu'une troupe plus considérable suit les crêtes à

droite par un mouvement qui menace de nous envelopper complètement.

En l'absence du lieutenant, il nous appartient de faire face immédiatement à cette situation critique : laissant nos filanzanes en arrière, nous nous précipitons, Boussand et moi, dévalant de pierre en pierre, à la tête de la colonne, qui se trouve arrêtée au bord de la rivière. Il faut à tout prix empêcher nos Sénégalais de se jeter en désordre sur l'ennemi, selon la fâcheuse tendance de ces guerriers, féroces amateurs de l'arme blanche, aux yeux desquels ce n'est pas se battre que de tirer des coups de fusil : « Mirer pas bataille », disent-ils avec mépris quand on veut les retenir en présence de l'ennemi.

Nous arrivons à temps pour faire entendre raison à Fali-Saïdou, qui est un homme de sang-froid. Nous lui prescrivons de laisser dix hommes au point où il se trouve, pour protéger le passage du convoi, qu'il va conduire lui-même sur une hauteur voisine, d'où l'on ne sera pas dominé par les Sakalaves, qui se tiennent de l'autre côté. Cela fait, tandis que Boussand tient la troupe en main, d'Yerville et moi nous prenons le parti de nous porter en avant pour reconnaître les intentions de l'ennemi, avec lequel nous tenons à n'en venir aux prises que si c'est absolument indispensable.

Talbot, qui a recouvré l'usage de la parole, proteste éperdument contre cette tactique inaccoutumée : « Vous allez être enlevés, c'est inévitable », clame-t-il à travers l'espace, durant que nous armons nos fusils dont chacun contient une dizaine de cartouches. Sans nous attarder à discuter l'opportunité de ces sentiments, qui partent d'un bon naturel, nous nous mettons en marche, après avoir recommandé à Fali-Saïdou de se lancer à notre aide si nous sommes attaqués, et surtout de n'ouvrir le feu qu'après nous avoir rejoints.

Les Malgaches tirent assez mal avec leurs fusils à pierre et ce n'est pas une affaire d'essuyer leur premier feu. On verra ensuite. Et pendant qu'ils rechargeront leurs armes, nos Sénégalais, qui courent comme des zèbres, auront le temps de nous

rejoindre et de nous soutenir. Le tout est de ne pas nous laisser pincer par ces diables de Sakalaves, qui traitent leurs prisonniers avec un manque d'égards dont nous ne tenons pas à faire l'expérience.

Nous voilà partis, d'Yerville et moi, le fusil sur l'épaule, accompagnés de mon boy Rainizafia, qui va nous servir d'interprète, et bientôt suivis, malgré les protestations de Talbot, d'un de ses mineurs, l'excellent Rainizanabelo, que notre assurance détermine à s'en aller avec nous reconnaître de près les quidams qui se sont mis en travers de notre chemin. Cette initiative est d'autant plus généreuse de la part de ces deux serviteurs qu'ils viennent, assurent-ils, de reconnaître sur la hauteur le fameux Laikory, l'un des plus redoutés parmi les chefs de bandes du Ménabé.

Comme nous l'avions espéré, notre manœuvre imprévue déconcerte les Sakalaves, qui mettent le fusil en main avec hésitation et sans se décider à nous tirer dessus.

Nous ne sommes plus qu'à une quarantaine de mètres, et cet en avant-deux s'est accompli sans la musique d'un seul coup de feu. Nous rompons le grand silence de cette minute décisive, en invitant nos interprètes à faire connaître que nous venons au nom de la France, dans la volonté de nous entretenir avec les chefs sakalaves, après avoir vaincu leurs ennemis séculaires les Hovas, dont ils n'auront plus rien à craindre désormais.

Il n'y a rien de tel que de s'expliquer, comme disent les bonnes gens. Nos paroles, fidèlement transmises par-dessus le ruisseau qui nous sépare, sont accueillies avec le plus vif intérêt par les hommes de la première ligne, qui s'empressent d'aller les porter à leurs chefs, prudemment établis à l'arrière-plan sur une hauteur hors de portée de nos entreprises ; cela nous donne le loisir d'admirer la prudence de leurs formations en échelons superposés, couronnant les crêtes successives, d'où ils auront beau jeu à harceler le convoi si nous continuons notre route.

Nous suivons à la lorgnette les délibérations de Laikory avec son état-major. Sans doute, on ne demanderait pas mieux que de nous attaquer ; Laikory l'eût fait volontiers, mais il faudrait livrer bataille, comme dans la fable, et le mâtin était de taille à se défendre hardiment. Mieux valait « entrer en propos », suivant le mot du fabuliste. C'est à quoi l'on se résolut. Les émissaires reviennent au bout de quelques instants nous déclarer que Laikory acceptait le *kabary* et qu'on nous attendait « là-haut », conclurent-ils en montrant un point dans le ciel.

J'ai hâte de constater que cette formule n'avait rien de comminatoire ; elle ne manifestait aucunement, comme il eût semblé à première vue, l'intention d'expédier nos âmes immortelles vers le céleste séjour ; elle ne contenait même pas une ironie de mauvais goût : elle signifiait tout simplement que l'on nous attendrait à un endroit où nous parviendrions à l'heure où le soleil se trouverait au point désigné dans le ciel ; c'est ainsi que l'on procède pour se donner rendez-vous dans ces contrées où il n'y a pas d'horloges pneumatiques, ni d'autres, car ce serait une erreur de croire, comme on le fait aux environs de la Porte Saint-Denis, que les nègres ont généralement une pendule dans le ventre.

Les Sakalaves se retirent, après avoir indiqué à nos hommes la direction qu'il faut suivre pour les rejoindre, et nous regagnons notre troupe, ébahie de constater que ces « sauvages » à l'aspect rébarbatif nous ont laissés approcher sans coup férir. Talbot seul ne manifeste aucun étonnement.

« Je vous avais bien dit qu'il était facile de s'entendre avec ces gens-là ! » déclare-t-il du haut d'un flegme imperturbable.

Donc, tout le monde est enchanté. Nous nous remettons en marche un peu sur l'œil, car il faut encore se méfier d'une surprise avec ces gaillards qui ne sont pas toujours aussi bien intentionnés que le donneraient à entendre les plus récentes appréciations de Talbot.

Au bout d'une heure à peu près, le soleil étant dans le ciel à la place désignée, nous apercevons à nos pieds, au fond d'un vallon, nos Sakalaves massés à l'ombre d'un bouquet de grands arbres, dans une attitude qui ne présente rien d'hostile. Quelques instants plus tard, ayant laissé le convoi à une distance respectueuse, nous nous rendons au *kabary* avec une poignée d'hommes. Tous les Sakalaves sont debout, le fusil et les deux sagaies en mains, groupés en demi-cercle autour du vieux Laikory, accroupi sur le sol avec ses lieutenants. Nous échangeons force poignées de main et force salamalecs : *Salam !* le salut arabe est, en effet, le mot de bienvenue dont se servent les Sakalaves, qui ont beaucoup de sang musulman dans les veines. Leur profil sémitique en porte du reste la marque, mais l'arrangement compliqué de leur chevelure aux nattes multiples leur fait une physionomie tout à fait singulière, comparable seulement à celle des Zoulous et de quelques autres peuplades sud-africaines, comme j'ai eu l'occasion de le constater par la suite.

Laikory est superbe ; le poil gris de sa barbe drue et courte encadre un visage aux traits implacables, au regard cruel qu'adoucit par instants la lueur d'une enfantine curiosité pour nos armes ou pour tel ou tel objet de notre équipement dont ce vieux bandit approche la main avec l'hésitation à la fois avide et craintive d'un bébé devant un joujou nouveau. Il parle à peine ; mais l'un de ses lieutenants, à la physionomie fine, ouverte et vive, bavarde intarissablement. Il est le diplomate de cette cour nomade ; on dirait un Grec subtil ou un Arménien délié, au service de ces graves musulmans ; nous n'en finissons pas de colloquer avec lui.

Nous donnons à entendre que nous sommes envoyés par le grand chef français, *Vahaza Lehibé*[1], pour entrer en relations avec les Sakalaves, dont le pays, comme tout le reste de Mada-

---

1 L'étranger chef.

gascar, nous appartient désormais : au lieu de despotes cruels et pressureurs comme les Hovas, dont nous les avons délivrés, ils trouveront en nous des maîtres pleins de bonté qui, loin de les faire souffrir, les combleront de bienfaits, à condition qu'ils ne fassent pas les méchants. On leur donnera des vêtements, des ornements et des pièces d'argent, en échange de leurs bœufs et des produits de leur sol, qu'on les aidera à cultiver et dont, avec notre aide, ils tireront toutes sortes de richesses.

Cette allocution de concours régional – traduite et retraduite, car il faut pour les passages difficiles deux interprètes faisant la chaîne, si je puis ainsi dire, vu l'écart du dialecte hova et du dialecte sakalave – produit le meilleur effet. Et pour conclure, nous invitons les chefs à venir visiter le camp que nous allons installer au voisinage, sur une éminence qui nous paraît présenter tous les avantages désirables.

Nous nous quittons bons amis, après les avoir prévenus qu'un autre vahaza (c'est le lieutenant) va bientôt nous rejoindre et qu'il faut le traiter avec respect ; c'est convenu, mais nous sommes un peu préoccupés de la surprise que l'apparition de ces bandes guerrières peut causer à Rocheron, qui va les trouver tout d'un coup sur son chemin, sans que rien l'ait averti de la conférence diplomatique par laquelle nous venons de régler sommairement la question franco-sakalave ; le manque de sang-froid d'un de ses hommes suffirait pour tout remettre en question. Il faut y prendre garde, et je tâcherai, le moment venu, de courir au-devant de lui, pour l'avertir de ce qui s'est passé.

Au bout d'une heure, notre installation est terminée, et le confortable de ce camp dressé en plein jour, sur le bord d'une rivière délicieuse aux eaux claires et sans trace de crocodiles, nous comble de sérénité.

Bientôt arrivent nos augustes visiteurs, nous leur faisons prendre place dans notre tente la plus spacieuse, où la table est dressée en prévision du déjeuner, auquel je dois avouer que nous ne les avons pas conviés, car nous avions de l'inquiétude pour les spiritueux. Il n'y a pas d'exemple qu'un Sakalave ait

aperçu une bouteille de rhum à sa portée sans faire main basse sur cet objet de valeur, et les conséquences de la rencontre sont généralement désastreuses. À défaut de liqueurs fortes, nous offrons à ces messieurs quelques verroteries, qui les laissent assez froids, et des pièces de quatre sous auxquelles ils font le meilleur accueil. Nous leur montrons nos tentes et nos lits, qu'ils passent en revue avec la noble gravité que M. Félix Faure apporte dans la visite des hôpitaux et des expositions de peinture.

Ils ne se décident pas à nous quitter ; évidemment quelque chose manque à leur bonheur ; notre réception a été cordiale, mais le moindre petit verre aurait mieux fait leur affaire ; aussi bien, par la chaleur effroyable dont nous jouissons, il n'est guère hospitalier de laisser partir des visiteurs sans leur avoir offert de quoi se rafraîchir. Voyant qu'ils ne font pas mine de prendre congé de nous, nous les mettons à leur aise en leur faisant un petit bout de conduite, avec tous les égards qui leur sont dus.

L'heure est venue de déjeuner, mais pas de nouvelles de Rocheron ; enfin un des hommes de garde vient me signaler son approche. Je demande quatre porteurs pour aller à sa rencontre, mais mes bourjanes n'ont aucune envie de s'aventurer hors du camp ; le voisinage des Sakalaves, quelque aimables qu'ils soient pour nous, les a rendus casaniers ; ils ne se décident qu'en présence d'une argumentation rigoureuse, et je les mets au galop dans la direction par où m'a été signalée l'arrivée du lieutenant, mais voilà qu'au fond d'un ravin, nous tombons en plein dans la bande à Laikory, qui se masse autour de moi avec un empressement dont je ne suis aucunement flatté. Dans ma hâte d'aller prévenir Rocheron, je suis parti sans emmener mon boy, et – les porteurs n'étant d'aucun secours en face de l'ennemi – me voilà seul entre les mains de ces Sakalaves qui mènent autour de ma personne un vacarme de tous les diables ; je sais à peu près les mots usuels de la langue malgache, mais j'ignore totalement leur dialecte, et je n'entends pas un traître mot de ce qu'ils me cornent aux oreilles ; quant à m'en faire comprendre, il n'y faut pas songer.

Enfin je discerne ces mots dans la bouche de Laikory :

« *Vahaza parasol !… Vahaza parasol !* » répète-t-il avec insistance.

Voilà qui devient intelligible : *Vahaza* signifie étranger ; quant à *parasol*, ce mot a une signification bien connue dans toutes les langues du monde entier. Laikory veut évidemment parler de celui d'entre nous qui porte un parasol ; or, ce signalement convient merveilleusement à Talbot, qui tout à l'heure dirigeait, sous le couvert d'une ombrelle du plus beau jaune, les débats de notre congrès. Il est bien évident que notre vieil ami a une communication importante à lui faire, et, fort de cette idée, je décide, par une pantomime vive et animée, le grand chef à m'accompagner au camp, où je retourne, enchanté qu'on ne me retienne pas, et suivi de près par Laikory avec ses deux lieutenants.

Talbot, mandé, apparaît. Que vont se dire ces deux hommes ? Est-ce la paix ? est-ce la guerre que le vieil autocrate nous apporte dans les plis de son pagne blanc ? Le rire silencieux de Bas-de-Cuir nous rassure bientôt, et nous apprenons que le cœur du grand guerrier est ravagé par le désir d'obtenir un parasol. Quelques-uns de nos hommes en possèdent ; nous nous en faisons céder un au poids de la piastre, et nous l'offrons à Laikory, dont le visage rayonne de la splendeur du triomphe, et qui s'en va en bénissant le nom français.

Pour saisir toute l'importance de ce grave événement diplomatique, il faut considérer que, chez la plupart des peuples sauvages, l'ombrelle est moins appréciée comme engin de défense contre les indiscrétions d'un soleil dont l'accoutumance protège suffisamment les naturels, que comme le symbole prestigieux et vénéré du pouvoir. C'est l'insigne du commandement ; il tient lieu du sceptre et du glaive, qui lui-même est souvent remplacé dans les mains des chefs militaires par un simple tourne-broche ; la reine Ranavalo ne portait ni sceptre, ni glaive, ni tourne-broche, mais chaque fois qu'elle se montrait à son peuple, un dignitaire tenait respectueusement comme un

dais, au-dessus de sa tête royale, une ombrelle rose dont le manche avait trois ou quatre mètres de long.

Ainsi rassuré, je me mets en quête de Rocheron, que je finis par découvrir ; je le tiens au courant, et nous nous en retournons vers le camp sakalave. On fait les présentations d'usage ; encore de bonnes paroles ; le chef au parasol nous demande si nous lui permettons de continuer ses chasses ; nous l'y autorisons avec bonté, et faisons connaître que pour le moment on ne demande à lui et aux siens qu'une seule chose : c'est de bien traiter les Européens qui se présenteront dans le pays ; moyennant quoi les Sakalaves peuvent compter sur les meilleurs procédés du gouvernement français.

Enfin nous rentrons au camp ; c'est beau la diplomatie, mais ça fait déjeuner bien tard ; la chaleur est accablante, pire qu'à la Réunion, assure notre cuisinier bourbonien, le débrouillard, l'infatigable Daniel. Et au Sénégal ? demandons-nous au fidèle Yamoudou, qui nous déclare en son parler simpliste qu'il ne fait pas plus chaud que ça dans son pays. Je vous dispense du texte *in extenso*.

Nous terminons la journée par une chasse à travers les bois, qui s'étendent assez loin sur la rive opposée ; les fourrés sont impénétrables, et nous en sommes réduits à suivre le lit du ruisseau, où Talbot et ses hommes se livrent à des prospections assez peu satisfaisantes. Nous ne sommes guère plus heureux sous le rapport du gibier ; des singes, des oiseaux de proie, des perroquets et des reptiles, voilà tout ce que nous rencontrons ; mais vers les six heures du soir, la faune locale nous révèle sa richesse par une invasion de *mocafouis*, petites mouches sanguinaires qui viennent jusqu'à la tombée de la nuit nous ronger les mains et le cou. Quelques instants plus tard arrivent les moustiques, que je n'hésiterai pas à traiter de maringouins, leur attitude à mon égard autorisant pleinement d'aussi vives représailles. L'effort combiné du soleil et de ces insectes ailés m'a privé de la peau de mes mains et d'une grande partie de celle de

mon cou, et je vous assure que c'est une des façons les plus désagréables de laisser sa peau à Madagascar.

Dimanche 8 novembre.

Dans de pareilles conditions, on ne dort pas fameusement, quelque fatigué que l'on soit, et puis le retour du jour ramène les mocafouis. Nous sommes épuisés ; triste journée ; cependant le bruit court que c'est dimanche.

Triangulations,
Négociations,
Déambulations,
Enfin prospections,
Voilà nos distractions !

(Ces vers sont entièrement de moi.)

Chasse médiocre ; cependant j'attrape une perdrix à la course ; c'est dire que, dans ce pays, elles se lèvent moins loin qu'en Seine-et-Marne.

Lundi 9 novembre.

Après quelques heures de marche au soleil, nous arrivons sur les bords d'une ravissante petite rivière appelée la Taloaka, où les prospections donnent des résultats inespérés : alluvions récentes, riches, à éléments peu roulés, avec du quartz très pyriteux ; tout cela semble indiquer la présence de filons quartzeux au voisinage, sans doute dans le fond de la vallée. Nous plantons un piquet à mon nom ; c'est le premier : un petit arbre qu'on ébranche au coupe-coupe, et dont on taille un bout en pointe et l'autre en biseau. Boussand, à qui la fréquentation des prospecteurs américains a donné l'habitude de jouer constamment avec un couteau dont il entaille tous les morceaux de bois qui se trouvent à portée de sa main, s'offre aimablement pour graver sur ce biseau le nom du propriétaire ; je repasse au crayon bleu les lettres ainsi taillées et l'on plante le piquet au

sommet d’un monticule, puis l’on repart, abandonnant dans l’immense solitude ce pieu commémoratif, qui a quelque chose de lugubre avec ce nom gravé au-dessus d’une date :

ÉTIENNE GROSCLAUDE,

9 novembre 1896.

Avant de dire un adieu probablement éternel à mon monument funèbre, je reconnais la nécessité de compléter cette inscription par les mots : *De profundis !* Il faudrait une larme ou deux, pour ajouter un peu de gaieté, mais mon talent de graveur ne me permet pas de m’aventurer dans une œuvre de cette importance.

Quelques bourjanes nous ont encore lâchés, et les guides les ont suivis ou précédés ; aussi nous voilà fort embarrassés pour trouver notre chemin dans ce désert montagneux.

Nous nous consolons en tirant des quantités de bœufs sauvages ; j’en canarde un presque au vol, sur un rocher d’où il tombe à mes pieds comme une masse. Nous ne mourrons pas de faim, c’est toujours ça ; mais nos hommes n’ont plus de riz, et ils auraient beau dévorer toute la chair fraîche du Bongolava, ça ne le remplacera pas ; tel ce seigneur auquel Louis XII, père du peuple, fit faire un repas somptueux, mais sans pain, pour le punir d’avoir frappé un laboureur.

Horrible détail : dans un passage difficile, des porteurs ont dégringolé dans une ravine avec l’une de nos bonbonnes de vin ; ils ne se sont fait aucun mal, mais la bonbonne ne s’en est pas relevée.

Mardi 10 novembre.

Brume compacte ; nous nous élevons au sommet d'un pic, d'où l'on serait à merveille pour la triangulation si le temps était clair ; mais on ne voit pas à dix mètres. Cela ne nous préserve pas des mouches, dont nous nous vengeons en donnant à ce point sur notre carte le nom de « pic Mocafoui », de même que l'autre soir on a baptisé « col des Bœufs » le passage où d'Yerville et moi nous avons fait une hécatombe en réduction. Heureux ceux dont l'âme ingénue se plaît à donner des noms d'animaux à des contrées inédites !

La marche n'est pas facile dans le brouillard à travers cette région bouleversée et tailladée de crevasses à pic ; nous côtoyons des précipices dans lesquels nous avons la chance de ne laisser tomber personne, pas même notre ultime bonbonne. Le soleil reparaît enfin, éclairant d'une jolie lumière notre file zigzaguante au flanc de la montagne, et qui, dans l'agitation des branches manœuvrées par chacun contre les mocafouis, évoque l'image shakespearienne de la forêt en marche.

Nous cheminons ensuite longuement au fond d'une gorge resserrée, où les Sakalaves auraient beau jeu à nous traiter comme on fit de Roland à Roncevaux. Nous en sortons pour nous trouver nez à nez avec une troupe de bœufs chargeant le convoi sans faire d'autre dommage que de renverser plusieurs porteurs, qui ne s'en portent pas plus mal un instant après.

Ce qui est plus grave, c'est que nous n'avons pas la moindre idée de l'itinéraire à suivre ; l'orientation est facile, mais comment se faire une route à travers les énormes marécages qui séparent toutes ces montagnes, coupant d'intervalles infranchissables les lignes de crêtes sur lesquelles nous cheminons par principe ?

Après des tentatives sans nombre, des marches et des contremarches épuisantes, nous prenons le parti de suivre le lit d'un torrent peu profond, où nous barbotons quelques heures parmi les oiseaux d'eau, les coqs de pagode, les perdreaux et les

pintades, et pas le moindre *mamba*[1] ! Mais voici que la rivière fait un détour formidable et nous expose, si nous la suivons plus longtemps, à perdre tout le terrain conquis dans la direction de l'Ouest. Que faire ? tout le monde est bien découragé. À midi, nos hommes nous ont signalé l'un d'entre eux, que la rumeur publique soupçonne de connaître le pays, mais il n'y a pas eu moyen jusqu'à présent de lui faire ouvrir la bouche. Tout à coup le muet parle ; quand un muet prend la parole, c'est qu'il a quelque chose à dire d'important, et, en effet, notre homme nous révèle qu'il a reconnu le passage, et que le lendemain soir nous serons à Manandazza.

Dès lors il nous guide à merveille et nous mène camper dans un site romantique, près d'une émersion de marbres cipolins dressés et alignés comme les pierres de Carnac. C'est d'un prodigieux effet au clair de lune ; il y manque seulement les nonnes de *Robert le Diable* avec une musique appropriée.

En fait de musique, nous n'avons que les abois lamentables des chiens sauvages qui environnent le camp ; ils finissent par devenir tellement insupportables qu'on en tue un pour lui apprendre à vivre. Nous nous attendrissons sur sa dépouille, en songeant qu'il n'aurait tenu qu'à lui d'être l'ami de l'homme, au lieu de se conduire comme un chacal, que la température et la richesse minéralogique de la contrée nous autorisent pleinement à traiter de chacal aurifère.

Mercredi 11 novembre.

En route pour Manandazza. Nous apercevons de loin des hommes en marche ; ils s'approchent en faisant des gestes d'amitié : c'est une douzaine de nos porteurs qui nous ont quittés il y a deux jours, sous la conduite d'un commandeur, pour aller prendre contact avec le gouverneur de la bourgade que l'on

---

1 Nom malgache du crocodile.

disait soulevée ; ils nous apportent du riz. Pensez si on leur fait fête.

Sous leurs auspices, nous descendons le seuil encaissé du Bongolava par des passages rocailleux et des lits de torrents, puis nous voici enfin parvenus dans la zone de la végétation tropicale où abondent les lianes en fleurs, où les citronniers fleurissent mieux encore que chez Mignon, où l'arrow-root se dresse auprès de l'orchidée, à l'ombre des aréquiers, des cocotiers et des superbes palmiers d'eau ; mais la journée s'avance, voici venir la nuit ; enfin, on aperçoit des cases, de l'autre côté d'un large marais, où l'on hésite à s'engager après la chute du jour, sous l'orage épouvantable qui nous accompagne depuis quelques heures.

Après un conciliabule fort bref, nous pénétrons dans la haute forêt de roseaux à travers laquelle serpente un étroit sentier malgache, où, silencieux, ruisselants et moroses, nous cheminons durant une heure.

Un dramatique incident : notre marche est retardée par la traversée d'un ruisseau, large seulement de quelques mètres, mais trop profond pour qu'il soit possible de le passer à gué ; on a jeté en travers un menu tronc d'arbre, une manière de baliveau qui oscille et plonge dans l'eau sous le poids du voyageur ; chacun y passe à son tour, avec des précautions d'équilibriste, en se servant de la sagaie comme d'un balancier et en s'aidant des mains tendues sur chaque rive. Je le franchis à mon tour, aidé de la sorte, après quoi je tends un bras secourable à celui de mes porteurs qui vient derrière moi ; mais, au moment même où il s'y appuie, le malheureux pousse un cri déchirant et s'enfonce à moitié dans l'eau. « *Mamba ! mamba !* » hurlent ses camarades qui ont reconnu la présence d'un crocodile, que leurs cris mettent, heureusement, en fuite.

Nous tirons à nous la victime, dont la jambe gauche est dans le plus horrible état ; le genou a été serré comme dans un

étau coupant. On emporta le malheureux au village où, dès l'arrivée, je lui fis, sous les chandelles tenues en main, un pansement antiseptique des plus soignés, avec forte absorption de quinine[1].

Notre entrée de nuit à Manandazza, à travers les portes étroites percées dans la pierre sèche au milieu des cactus, était assurément plus recommandable sous le rapport du pittoresque que sous celui de la sécurité ; nous sommes néanmoins reçus le mieux du monde et l'on nous donne les meilleures cases : des paillotes, intérieurement tapissées d'une bouse de vache, qui produit un effet décoratif et odoriférant tout à fait comparable à celui du linoléum et du lincrusta, si en faveur dans les nouvelles constructions parisiennes.

La paillote où nous sommes logés, le lieutenant et moi, compte décidément parmi les plus élégantes, mais notre sommeil est troublé par une alerte assez vive : c'est un cochon qui, avec les façons bourrues auxquelles se complaisent les individus de son espèce, entre là comme chez lui, – fort excusable si l'on songe que, de mémoire de cochon, il avait toujours résidé sous le toit de cet immeuble. Dans l'ignorance d'une telle situation, nous l'avons reçu à coups de sagaie ; il n'en est pas mort, mais, en revanche, le lendemain au petit jour, nous avons découvert dans un coin de la case le cadavre d'un jeune chien. À vrai dire, depuis la veille au soir, nous nous doutions de quelque chose de ce genre, et cela ne demandait pas un flair exceptionnel.

Oh ! l'horrible nuit avec les moustiques, les rats, les poules, le cochon et tous ces parfums d'animaux vivants et défunts ! On aura beau dire, cela ne vaut pas notre bonne rue de la Paix et le voisinage de Guerlain.

---

[1] Un mois après, le pauvre diable nous rejoignait clopin-clopant à Ankavandra et nous l'emmenions à Tananarive, où il arriva en fort bon état. « Je le pansay, Dieu le guarit », comme se plaisait à dire mon vieux maître Ambroise Paré.

XI

À LA RECHERCHE DE BEKOPAKA

Les nuits de Manandazza. – L'or du Bongolava. – Ankavandra ! – Un Mesmacker sakalave. – Les angoisses du vieil Oscar. – Adieux déchirants. – Du Manambolo au Bemaraha. – Un chien savant. – Le défilé. – Ce satané Beaucanard !

Jeudi 12 novembre.

Tout a une fin, même les nuits de Manandazza ; un coup de soleil matinal dissipe l'horreur des ténèbres humides et malodorantes. Déjà le moustique, infâme noctambule, lassé mais non rassasié, regagne le mystérieux abri qui protège ses journées contre la vindicte humaine ; bientôt disparait le mocafoui lui-même, tumultueuse invasion, passant rapide sur nos visages mis à feu et à sang, tel le Goth à travers l'Europe ; maintenant grouillent les porcs et mugissent les bestiaux ; le goût de vivre renaît avec la lumière, caractérisé par un appétit qui donne une activité prodigieuse à nos transactions sur la volaille et les animaux de boucherie. On nous fait présent d'un bœuf, comme le prescrit la civilité puérile et honnête du Malgache ; mais le Sénégalais auquel appartient la charge de grand sacrificateur, se fait allonger un coup de corne, heureusement peu grave, qui l'oblige à se démettre de ses fonctions, ce dont il nous informe par ces simples mots empreints d'une admirable résignation devant la force des choses et des bêtes : « Bœuf y en a plus fort que moi ».

Cette prouesse ne sauve pourtant pas l'animal, qui est rattrapé, égorgé, débité en un rien de temps, et dont, selon l'usage, on nous apporte les morceaux de choix. Il y avait longtemps que nous n'avions mangé du bœuf domestique.

Le déjeuner serait parfait, n'était l'empressement excessif des bonnes gens du village qui font cercle autour de notre petite table. Tout ce monde est un peu gênant, mais comment aurions-nous le cœur de lui reprocher sa badauderie, en songeant combien de fois nous avons environné d'une curiosité aussi désobligeante le repas des Cinghalais, des Fuégiens et des divers autres pensionnaires du Jardin d'Acclimatation. Franchement c'est bien notre tour de jouer le rôle des bêtes curieuses que les parents font voir aux enfants sages.

Toutes les physionomies expriment ce sentiment de supériorité dédaigneuse que, d'un bout à l'autre de l'univers, une race quelconque ressent au spectacle des habitudes d'une race différente. Mis en confiance par la douceur de notre attitude, le public ne se gêne pas pour formuler à demi-voix des appréciations que l'impartialité me fait un devoir de transcrire :

« Sont-ils vilains ! » murmure à l'oreille de sa compagne un brillant guerrier sakalave, tandis qu'une tendre mère, montrant à sa progéniture Boussand, en train de humer le suc d'une mangue, clame avec un geste d'horreur :

« Comme il mange salement ! »

On ne va malheureusement pas jusqu'à nous jeter des petits pains, qui seraient les bienvenus ; la moindre boule de seigle tendue vers nous à l'extrémité d'une sagaie, comme on offre à l'autruche des gâteaux au bout d'une ombrelle, eût été accueillie avec reconnaissance.

Les enfants sakalaves ont des divertissements plus palpitants encore que le spectacle du repas des blancs ; après le déjeuner, nous assistons à leurs jeux ; celui qui paraît avoir leurs préférences est la lente et méthodique torture d'un gros oiseau, à la patte duquel fait contrepoids une pierre attachée à un fil de

roseaux ; enivrés d'une joie féroce, les chers petits êtres lapident ce captif que ses battements d'ailes désespérés soulèvent avec sa pesante nacelle à quelques mètres au-dessus du sol sur lequel il retombe lourdement jusqu'à ce que mort s'ensuive... Aimables enfants ! Je ne vois guère que les garnements parisiens dont la cruauté soit comparable à celle de ces négrillons !

Manandazza est un poste avancé des Hovas chez les Sakalaves soumis. Un gouverneur, ne disposant que d'une garnison extrêmement restreinte, y représente le gouvernement de la reine avec une autorité fondée à peu près exclusivement sur l'énergie des répressions, qui coupe court aux moindres velléités d'insubordination, comme en témoignent, devant la porte du village, un certain nombre de piquets au sommet desquels il y a des têtes, les fortes têtes de l'endroit.

Telles sont les mœurs administratives de l'ancien régime à Madagascar, où la moindre infraction, particulièrement en matière fiscale, donne lieu aux pénalités les plus terribles. Le papier vert de l'avertissement sans frais des contributions directes est inconnu là-bas, et l'on y supplée par la confiscation des biens, voire même des têtes. C'est assez dire que la douce fermeté de la domination française a été accueillie partout comme une délivrance, dès que, les légendes étant dissipées, le bon peuple malgache a su à quoi s'en tenir sur notre férocité, dont les missionnaires anglais et les amis de la reine lui avaient fait un si effrayant tableau.

La population indigène présente un type identique à celui des compagnons de notre ami Laikory, dont tout le monde ici sait déjà la rencontre avec nous. Ces Sakalaves ont infiniment plus de physionomie que les Hovas ; ils sont grands et d'allure martiale sous la fameuse perruque dont les menues tresses, comiquement boudinées en manière de bigoudis, discordent étrangement avec la rude expression du visage. Ils ne quittent jamais leurs armes, le fusil et les deux sagaies, et montrent une méfiance toujours en éveil. Leurs femmes, élancées et vigou-

reuses, sont chargées de tous les travaux en dehors de ceux de la guerre. Elles n'ont en récompense d'autre parure que des boucles d'oreilles qui ne sont ni de diamants ni de pierreries ni d'aucune matière précieuse, et dont tout le mérite est dans leur dimension prodigieuse. Ce sont généralement de petits cylindres de bois « enrichis » d'une infinité de clous de tapissier, et dont le diamètre dépasse fréquemment cinq centimètres. Au lieu de les porter suspendues au-dessous de l'oreille comme les Européennes, elles les encastrent dans le lobe, – prodigieusement distendu grâce à la déplorable élasticité de leurs tissus, et dont le rebord s'applique autour de ces roulettes comme un pneu sur une jante de bicyclette. C'est plus original que gracieux, si vous voulez m'en croire.

Quelques personnes dans une grande situation de fortune portent en pendant d'oreilles, au lieu de ces morceaux de bois, des espèces de bonbonnières en argent où elles mettent leurs économies consistant en menus fragments de pièces de cent sous, attendu que l'argent coupé est, jusqu'à présent, la seule monnaie de ces contrées sauvages : chacun a sa petite balance, dont l'intervention rend les transactions fort lentes ; mais, n'ayant jamais rien à faire, le Sakalave est rarement pressé.

Vendredi 13 et samedi 14 novembre.

Laissant d'Yerville et Rocheron au village, Boussand et moi nous partons avec Talbot et dix hommes d'escorte pour faire des prospections dans quelques vallées du voisinage.

Les bords de la rivière de Manandazza sont marécageux et fertiles, mais dès qu'on s'élève le moins du monde sur les contreforts qui la bordent on retrouve la désolation du Bongolava. Nous traversons d'abord quelques hameaux d'aspect sinistre ; nos guides nous apprennent qu'ils sont depuis longtemps ravagés par la petite vérole, qui, paraît-il, fait également fureur au village où nous avons couché. C'est un charme supplémentaire que nous ne lui connaissions pas encore.

Deux jours durant, nous errons à travers un désert de pierre entrecoupé de rivières où nos prospections ne donnent pas de résultats bien brillants. Jours fastidieux qui se passent à laver du sable et à briser des roches à coups de marteaux. Mornes campements, dont le poète qui est en l'un de nous a clamé la détresse aux échos de la montagne dans cette dolente élégie :

Ah ! qu'il est monotone
De passer son automne
À casser des galets
Près des Sénégalais
Dans le Bongolava
Chez le Sakalava,
Ce nègre plein d'astuces
Qui nous flanque des puces.
....
Ah ! dans les moustiquaires
Que de lépidoptères !
Humbles héros enfouis
Sous tant de mocafouis,
J'ai vu votre souffrance...

Je crois pouvoir affirmer que ce dernier vers rimait avec France, qu'un peu plus loin « parages » et « orages » se faisaient vis-à-vis, tandis que « campement » rimait à « assommant » ; et le poème se terminait par ce cri d'un cœur :

Ah ! si loin de sa belle,
Que la tente est cruelle !

On voit que l'exploration n'exclut pas la poésie.

Une seule rivière a retenu notre attention : c'est le Lazao, où nos battées, pratiquées dans d'énormes carapaces de tortues, donnent les résultats les plus satisfaisants. Nous plantons au voisinage un piquet de prospection, sur lequel nous avons l'idée originale de ne pas mettre une tête de Malgache : on le distinguera de loin à cette particularité.

Nous rentrons à Manandazza épuisés, pour assister à d'interminables kabarys (ils durent, paraît-il, depuis notre départ) en vue d'obtenir des guides.

Les chefs du village dépensent la dialectique la plus féconde et la plus ingénieuse pour nous démontrer qu'il est matériellement impossible de se rendre directement à Bebozaka, par où nous pensions passer pour gagner Bekopaka ; toute la population du village s'accorde à nous parler de roches infranchissables, et, de guerre lasse, nous prenons le parti de marcher directement sur Ankavandra, où l'on avisera.

Dimanche 15, lundi 16 et mardi 17 novembre.

Le chemin d'Ankavandra, le long de la vallée tourmentée dans le terrain secondaire gréseux qui sépare la chaîne du Bongolava de celle du Bemaraha, ne présente pas un grand intérêt pour le touriste.

Il a été parcouru par l'explorateur Gautier, dont nous suivons à peu près l'itinéraire en ce moment. Le premier soir, nous campons par un merveilleux clair de lune, après l'orage inévitable, sur les coteaux qui séparent le bassin du Mahajilo où se jette le Manandazza, de celui du Manambolo vers lequel nous nous dirigeons. Peu d'incidents. Des bœufs que nous tuons, quelques pintades, des bois de citronniers où nous nous régalons, une forêt où nous nous perdons durant une demi-journée, quelques rivières à passer, dont les plus importantes sont l'Itondy et la Rafiatokona (prononcez : Rafiatouk), après laquelle la vallée est en pleine culture tout le long du Manambolo.

C'est la banlieue d'Ankavandra, le grand village de l'Ouest où la domination hova s'est maintenue à travers tous les événements.

Le propre fils du gouverneur, Rainizafia (un homonyme de mon boy), aimable jeune homme vêtu colonialement, vient à notre rencontre en filanzane, et c'est sous sa conduite que nous

faisons notre entrée au village fortifié et populeux, où nous sommes accueillis par les éclats d'un orchestre dont la fantaisie dans le sentiment musical et dans le costume des exécutants, évoque délicieusement le souvenir des baraques foraines de nos fêtes villageoises. Nous en sommes presque à regretter de n'avoir pas quelque dent à nous faire arracher sans douleur, mais un pareil accueil est rempli d'espérances pour Talbot, qui depuis une huitaine de jours gémit sous le poids d'une fluxion monumentale.

Les troupes, sous le commandement du gouverneur Rainiali, sont alignées devant le rova ; l'effectif se compose d'une trentaine d'hommes armés de fusils Snyders, avec un état-major imposant ; Rainiali et le sous-gouverneur, sorte de vieux paillasse intitulé Oscar – c'est comme je vous le dis, – sont armés de grands sabres, mais les autres dignitaires n'ont en fait d'insignes du commandement que des baguettes de fusil.

Grande variété dans la tenue : Rainiali est enveloppé dans une superbe robe de chambre à ramages ; son fils porte un costume de planteur comme on en voit sur les tablettes de chocolat ; le vieil Oscar est dans un complet à carreaux ; un officier se pavane en uniforme de conducteur de sleeping-car, un autre en gardien de la Tour de Londres, mais sans le bonnet carré.

L'attitude des chefs sakalaves groupés devant la palissade autour du noble Andriantsiléo – une bien belle tête de vieillard – fait à cette mascarade une violente antithèse ; accroupis circulairement comme les Peaux-Rouges de Fenimore Cooper autour du calumet de l'amitié, ils nous voient venir avec une sérénité un peu hautaine. Leurs visages sont en général d'une grande pureté de lignes qui contraste singulièrement avec la mobilité simiesque des physionomies hovas ; nous remarquons cependant que l'un d'eux, sous la couronne de crins de queue de cochon qui surmonte sa perruque, ressemble étrangement à l'acteur Mesmacker, si apprécié par les populations du Châtelet et du théâtre Cluny ; mais cela n'est peut-être qu'une coïncidence.

Mercredi 18 novembre.

Le matin, revue générale des troupes et discours du lieutenant.

Après-midi, l'inévitable kabary.

Le soir, dîner auquel nous invitons Rainiali, Andriantsiléo et le vieil Oscar, en ayant soin de ne leur verser que de l'abondance, car il faut toujours veiller aux spiritueux avec ces messieurs des pays chauds ; il en va de même avec nos troupes coloniales, et chaque fois que nous arrivons dans un village nous prenons soin d'informer les populations que quiconque aura vendu ou offert un verre de rhum à l'un de nos hommes, sera solidement amarré et traité selon la rigueur des lois. Nous en avons goûté de ce rhum malgache, la *toka*, c'est un breuvage indicible, mais pour lequel tous les noirs font des folies ; il ne faut pas plus discuter de ce goût que de leur couleur.

Jeudi 19 novembre.

Ainsi qu'il est convenu depuis longtemps, d'Yerville va rester avec Talbot pour prospecter le territoire de Rafiatokona dont il a demandé la concession ; nous leur laissons quelques Algériens pour encadrer la garnison hova qui a la mission de veiller à leur sécurité, sous la responsabilité du gouverneur. Quant à nous, nous allons nous lancer dans la véritable exploration, car jusqu'à présent nous ne nous sommes guère écartés des itinéraires déjà parcourus l'un par Gautier et l'autre par le révérend Mac-Mahon. Il s'agit maintenant de franchir le Bemaraha ; mais Hovas et Sakalaves se sont mis d'accord pour nous représenter comme infranchissable cette chaîne, gardée par des Thermopyles où les Sakalaves insoumis ont noyé dans le sang toutes les tentatives d'incursions.

Au moment de notre départ, vers les cinq heures du matin, Rainiali, très agité, prend Talbot à part et le met en présence

d'un messager qui vient d'arriver, portant l'assurance que 5 000 Sakalaves sont réunis sur les crêtes, bien décidés à nous exterminer si nous tentons de franchir la ligne.

Il est complètement insensé de partir dans ces conditions, assure Talbot, d'accord avec le gouverneur qui fait tout au monde pour obtenir du lieutenant un *taratasa*, c'est-à-dire un « papier », dégageant sa responsabilité de l'aventure.

Nous refusons le papier : « N'écrivez jamais », disait Richelieu ; et nous faisons des adieux déchirants à Talbot et à d'Yerville ; ce dernier, qui aime les fortes émotions, enrage de ne pas pouvoir nous accompagner, mais son devoir de prospecteur le retient au rivage du Rafiatokona.

Malheureusement c'est le diable d'avoir des guides ; les Sakalaves soumis ne tiennent pas à se rencontrer dans de pareilles conditions avec les indépendants qui vont les recevoir comme des traîtres ; et le bruit court que ceux-ci n'y vont pas de main morte quand ils prennent vivant un de ceux-là. On part enfin vers les huit heures ; il y en a quatre que nous sommes sur pied ; une heure plus tard, nous traversons le Manambolo à un endroit où il est assez large, mais peu profond ; ce passage nous prend néanmoins bien du temps ; l'autre rive est formée par des dunes arides et des mamelons de grès et de schistes où la flore n'est représentée que par de rares palmiers nains et des pandanus apparaissant de loin en loin.

À peine sommes-nous dans cette région, que s'élève sur une des cimes du Bongolava la fumée de trois feux auxquels bientôt répondent trois autres colonnes de fumée sur le Bemaraha. On nous a dit et répété que les trois feux sont le signal de la guerre ; la mobilisation, dans ce pays, se fait aux trois feux comme la vente des immeubles en la Chambre des notaires de Paris. Bientôt d'autres fumées apparaissent sur les cimes environnantes, mais nous en avons tant vu depuis quelques mois que nous ne prenons pas au tragique ce genre de télégraphie : nous en arrivons même à penser que bien souvent ce sont des signaux par lesquels les particuliers échangent de tribu à tribu

des communications intimes, – les petits bleus de ces contrées sauvages. Il est à croire que bien souvent une colonne de fumée sur un point déterminé et à une heure convenue signifie tout simplement :

« Venez-vous dîner avec nous, à la fortune du pot ? »

Ou encore :

« Vous pouvez monter ; le patron vient de sortir ! »

Il y a comme cela des jeux de lumières aux fenêtres dans plus d'une pièce de Labiche.

Ces judicieuses considérations nous soutiennent le moral ; malheureusement il nous est impossible d'en faire apprécier la portée à nos Malgaches, qui, après la première halte, refusent de reprendre la marche :

« Y en a pas vouloir aller ouest ! me dit mon boy.

– Et pourquoi ça ?

– Parce que y en a beaucoup rochers, beaucoup Sakalaves, beaucoup fusils et beaucoup cartouches. »

On ne s'imagine pas ce qu'il faut de ténacité pour venir à bout de ces gaillards-là quand ils sont sous le coup d'une terreur pareille ; heureusement nos Sénégalais ne partagent pas leurs préventions contre les cartouches, et grâce à une argumentation fondée sur l'emploi motivé des bourrades bienfaisantes, on finit par se remettre en route.

Le déjeuner se fait au pied d'un palmier nain qui nous abrite de son ombre, – à la façon du bois de lance dans l'immortelle épopée :

> Il s'endormait parfois à l'ombre de sa lance,
> Mais peu…

Vendredi 20 novembre.

Nouvelles difficultés avec les guides qui, maintenant, assurent que, vu l'impossibilité de gagner Bekopaka à travers les fameux rochers, il faut traverser le Manambolo pour se rendre à Bebozaka d'où le chemin sera plus facile.

Nous voilà dans les marais de la rivière Berano, dont nous suivons le lit sablonneux durant toute la matinée ; ça fleure la fièvre, et, de loin en loin, le parfum capiteux du crocodile, qui sent le musc comme une vieille modiste.

L'après-midi se passe à courir les dunes ; çà et là des soulèvements de grès stratifiés ; pas d'ombre, pas d'eau et quelle chaleur ! Enfin voici le Manambolo, déjà nommé ; un coup de fusil retentit à courte distance, puis les guides nous signalent à cinq ou six cents mètres une pirogue, qui file vivement et disparaît dans les herbes du rivage.

Les habitations les plus proches étant à deux jours de marche, ce canotage furtif a de quoi surprendre, mais on ne s'en émeut pas outre mesure. Il s'agit de bien autre chose : la rivière à traverser ; elle a dans les cent cinquante mètres de large, le courant y est vif, et sa profondeur est telle qu'en cherchant le gué, trois hommes successivement coulent à pic le long du bord : ce sont d'excellents nageurs et ils reviennent assez facilement mais en faisant une forte grimace – non pas tant du coup qu'ils ont bu que de la peur des crocodiles. On avait par prudence tiré deux ou trois coups de fusil dans l'eau.

Après une série de tentatives, il faut bien reconnaître que le passage est radicalement impossible avec armes et bagages, et sans corde, car nous avons commis l'horrible faute de ne pas en apporter.

« C'est pourtant là, me dit mon boy, que traversent les bandes de Sakalaves allant en incursions.

– Et comment font-ils pour ne pas se noyer ni se laisser manger ?

– Y en a Sakalaves noyés et y en a mangés par mambas. »

Désireux d'éviter ce sort cruel, nous nous décidons à camper ; la soirée est belle, le site agréable ; pour le reste on verra demain.

Samedi 21 novembre.

Devant l'évidente hostilité du Manambolo, il faut se rabattre sur le mémorable défilé du Bemaraha ; nous décidons non sans peine nos guides à prendre cette direction, mais bientôt ils affectent de ne plus se reconnaître dans le dédale des bandes marécageuses qui s'entre-croisent en tous sens, et nous en sommes réduits à marcher à la boussole. Adieu-va !

Vers sept heures du matin, on serpente à la queue leu leu dans des roseaux de trois mètres de haut, tranchants comme des rasoirs et serrés comme des épis ; il faut les abattre un à un au coupe-coupe qui dégage l'espace strictement nécessaire au passage d'un homme. Comme vitesse ça ne vaut pas la pétrolette, et puis on obtient ainsi tout juste de quoi passer, mais non de quoi respirer ; l'atmosphère est insoutenable dans ce bas-fond et sous ce dôme de verdure tropicale.

Voilà déjà deux heures que nous y piétinons quand notre progression déjà bien lente se trouve tout à fait interrompue ; on est arrêté par une rivière, sans doute l'Anoanzo, vaguement désigné sur la carte Hansen. Elle n'a guère qu'une quinzaine de mètres de large, mais elle paraît très profonde. Que faire ? Un grand arbre est sur le bord ; on en aperçoit deux autres, c'est plus que suffisant ; on effeuille, on abat, on traîne, on pousse à l'eau, mais ce pont de branchage, n'atteignant pas l'autre rive, pique une tête dans l'élément perfide ; heureusement la profondeur est moins grande de l'autre côté, et la submersion de nos trois arbres enchevêtrés forme à un mètre au-dessous du niveau de l'eau une sorte de plancher sur lequel nous finissons par passer tant bien que mal avec de l'eau jusqu'à mi-corps, cela ne

vaut évidemment pas le pont Alexandre III, mais ça fait tout de même notre affaire.

Avant d'être utilisés comme pont, ces arbres nous avaient fourni un observatoire du haut duquel on avait constaté qu'il nous restait peu de roseaux à subir ; nous reprenons donc, pleins de confiance, notre sentier au coupe-coupe, mais le temps passe et nous ne retrouvons pas la terre libre ; une demi-heure, une heure, une heure et demie ; on suffoque, on tombe d'épuisement ; nous voilà perdus dans la forêt de roseaux comme les petits enfants de la légende égarés dans les blés hauts et drus des immenses plaines de la Beauce. Enfin, voici un palmier ; Boussand y monte et, nouveau Petit-Poucet, nous donne la direction ; encore un quart d'heure et nous voilà tirés d'affaire, mais à moitié morts de fatigue.

Cet épisode a été certainement l'un des plus pénibles du voyage, et j'en ai gardé pour le séjour au marais une antipathie qui m'empêchera longtemps d'habiter la place des Vosges.

En revanche, nous avons la satisfaction de constater que notre peine n'a pas été inutile : d'abord cet audacieux *cross-country* nous a épargné d'interminables détours, puis l'énergie désespérée de notre tentative a montré aux Malgaches que notre ténacité aurait raison de leur force d'inertie. Au moment de nous engager dans le marais, ils nous avaient déclaré qu'il était impossible de le traverser, et cela sur le même ton de douloureuse conviction avec lequel ils nous rabâchaient depuis deux jours l'impossibilité de franchir le défilé de Bemaraha.

« Rien n'est impossible pour les Français ! » leur avions-nous répondu avec une assurance qui était plus apparente que réelle ; ça sentait d'une lieue son théâtre des Batignolles ; mais ce cabotinage n'est pas inutile avec les Malgaches, dont il faut impressionner le moral, fût-ce par des moyens empruntés aux procédés de la plus basse littérature. Toujours est-il que les nôtres ne feront plus désormais aucune difficulté pour nous conduire là où nous voudrons aller.

Notre campement dans la plaine désolée, si loin de tout, présente ce soir-là un aspect particulièrement lugubre. On se sent tout à fait en dehors du genre humain, et la présence des Sakalaves les plus rébarbatifs serait envisagée comme une bénédiction du Ciel.

À défaut de cette apparition providentielle, voici venir un chien sauvage qui se met à rôder autour du camp. Bien vite, Rocheron se fait apporter son fusil pour abattre cette proie facile, mais au lieu de se tenir à distance prudente, comme ses congénères de la brousse, l'intrus se rapproche en manifestant l'indéniable velléité d'entrer en commerce avec nous. Après mille détours et des précautions infinies, il s'avance en rampant avec des grâces de chien couchant. Évidemment son âme est partagée entre le sentiment de la crainte et celui de la sociabilité, mais la crainte domine, amplement justifiée par l'attitude de Rocheron qui a épaulé son Lebel. J'intercède énergiquement en faveur de cet ami de l'homme, qui a les allures d'un parlementaire plutôt que celles d'un adversaire malintentionné. Rocheron se laisse attendrir et relève son fusil, tandis que le bon chien, remuant la queue et faisant mille gentillesses, se redresse, dans une posture qui rappelle celle du lapin des affiches bien connues, désarmant le chasseur farouche par cette exclamation inattendue :

« Grâce : j'ai un Guide Conty. »

J'ai le regret de constater que notre visiteur n'a pas le moindre Guide Conty et c'est grand dommage, car le besoin s'en fait terriblement sentir. Un reste de timidité l'empêche encore de s'aventurer jusqu'à nous ; pour couper court à ses hésitations, nous lui dépêchons quelques hommes, qui, à la suite d'un mouvement tournant, réussissent à mettre la main dessus. Il se laisse prendre sans montrer les dents ; on nous l'amène, nous lui offrons une poignée de riz, qu'il avale avec une visible satisfaction, et nous voilà bons amis. « Fahavalo » (c'est le nom dont on l'a tout de suite baptisé) gambade aimablement autour de nous, puis s'en va faire une promenade autour des feux où la

marmite est en train de bouillir, caressé par les uns et les autres, et bénéficiant ici d'un débris de poulet et là d'un morceau de biscuit, qu'il casse à grand fracas comme il ferait d'un os.

Tout le temps du dîner il nous tient compagnie ; au dessert Boussand lui tend la main, en disant par manière de plaisanterie :

« Donne la patte. »

Et voici qu'à notre stupéfaction profonde, Fahavalo donne la patte.

« L'autre ! » fait Boussand émerveillé.

Et Fahavalo donne l'autre patte.

Nous en avions vu de raides durant nos voyages, mais celle-là nous interloque au delà de toute expression. Qu'est-ce que c'est que ce chien ? d'où diable arrive-t-il et qui est-ce qui a bien pu lui apprendre à donner la patte en français, dans ces parages où il n'y a pas le moindre cirque ambulant ?

Serait-ce un lutin de ces solitudes ? ou bien l'âme d'un voyageur égorgé dans la montagne ? À ces diverses pensées, nos cheveux se dressent, phénomène plus explicable que celui du dressage de ce quadrupède fantastique. Nous avions pensé tout d'abord que le chien appartenait à quelque bande de Sakalaves errant dans le voisinage, mais, après avoir épuisé toutes les hypothèses, nous en venons à supposer qu'il a appartenu à des Européens massacrés dans le Ménabé. Un assez grand nombre de prospecteurs venus du Transvaal ont péri dans ces régions ; tout récemment encore, cinq d'entre eux ont été assassinés dans un village voisin de Tsiromandidy. Peut-être ce pauvre toutou est-il le dernier survivant de leur expédition.

Dimanche 22 novembre.

Le mystère s'accroît à notre réveil par les révélations de Samba-Binta, déclarant qu'on vient de découvrir, dans les

sables du ruisseau voisin, l'empreinte fraîche des pas de trois hommes. On se lance sur leurs traces, mais elles se perdent dans les hautes herbes et l'on ne trouve rien. Émouvant épisode à la Robinson Crusoé, dont le récit détaillé ferait merveille dans le Mocassin pittoresque.

Nous nous engageons dans les forêts épaisses qui garnissent les premières pentes du Bemaraha ; le lit sablonneux d'un ruisseau desséché nous fait un chemin aussi doux et aussi spacieux qu'une allée cavalière du bois de Boulogne. Fahavalo suit la colonne ; il marche derrière le dernier homme de l'arrière-garde et s'y tiendra jusqu'à Bekopaka. On gravit ensuite une crête ardue, hérissée de roches calcaires où la marche est assez pénible : en bas s'alignent des tombeaux commémorant les journées meurtrières qui virent la marche envahissante des Hovas violemment arrêtée par les Sakalaves gardiens des défilés de la montagne. C'est apparemment ici que nous sommes attendus. Il faut ouvrir l'œil et le bon, comme dit le soldat ; mais rien n'apparaît à la ronde ; vers midi nous nous arrêtons au pied d'un mur calcaire, qui, dressé à pic sur une hauteur d'une centaine de mètres, s'étend à perte de vue vers le nord comme vers le sud. Par où diable allons-nous pouvoir le franchir ? En attendant la solution de ce problème, on déjeune, et, symptôme favorable, nos guides ont repris une certaine assurance. Évidemment, ils connaissent un passage, et, en effet, après une demi-heure de marche le long de la grande muraille, nous nous trouvons au pied d'une assez large fissure, vaste couloir dont l'accès jusqu'au faîte du plateau est relativement aisé. On ascensionne à la file, et c'est avec une véritable satisfaction de triomphe que l'on atteint le sommet, d'où la vue est splendide.

Pas l'ombre d'un Sakalave ; pas même la fumée d'un feu ; mais le défilé tant redouté est, en fait, sur l'autre versant : une descente prolongée à travers la forêt dans une passe étroite, encombrée de rochers où s'enchevêtrent les lianes. Il nous faut au moins trois journées de marche pour y atteindre, à travers le plateau du Bemaraha, dont l'aspect diffère notablement de tout ce que nous avons parcouru jusqu'à présent. Sur ce sol calcaire,

les plaines herbeuses s'étendent à perte de vue, limitées seulement par des bois de peu d'étendue, dont les arbres pour la plupart se rattachent à nos essences européennes ; cela évoque le souvenir de bien des pays de chasse en Seine-et-Marne, et il semble que si l'on tirait des coups de fusil ça ferait venir un garde champêtre ; nous ne résistons cependant pas à la tentation de mitrailler quelques sangliers ; ils sont nombreux dans la contrée. En revanche, nous n'apercevons plus les bœufs qui abondent dans le Bongolava et dans la vallée.

À l'avant-dernier campement, ils étaient venus en masse dans la soirée tout auprès de nos tentes : nous étions en train de dîner à la belle étoile (une étoile dont l'éclairage était assez médiocre ce soir-là), quand un des caporaux vint brusquement annoncer : « Mon lieutenant, y en a beaucoup bœuf ». (Le Sénégalais ignore le pluriel de ce substantif.)

Nous prenons les armes, car il faut se méfier, d'abord des bœufs, que leurs mauvais instincts peuvent déterminer à se ruer sur nous, ensuite d'une tactique en faveur chez les tribus guerrières, qui lancent quelquefois à l'attaque d'un camp une charge de bestiaux affolés ; c'est, paraît-il, ce qui s'est passé lors de la surprise de la colonne Bonnier près de Tombouctou. Mais ce n'est présentement qu'une alerte, et, sans le moindre coup de fusil, le troupeau des ombres fantastiques se disperse à travers les ténèbres silencieuses.

Ici, pas d'alerte bovine, mais l'orage fond sur nous plus impétueux qu'à l'ordinaire ; j'ai un fort accès de fièvre et mon lit de camp est en ruine.

Lundi 23 novembre.

La nuit est fâcheuse, le réveil pénible ; morne journée ; nous courons la plaine sans eau, sans gibier.

La monotonie de notre étape est coupée seulement de quelques incidents fâcheux dont j'ai le désagrément de faire les

frais. C’est d’abord un nid de guêpes dont je m’approche inconsidérément ; par bonheur elles sont en petit nombre, mais je suis cruellement piqué et profondément mortifié de l’avanie, dont mes compagnons se gaussent avec l’égoïsme féroce de l’explorateur.

Au déjeuner, c’est une autre aventure : le boy qui nous sert a la malencontreuse idée de suspendre au-dessus de nos têtes la marmite de riz bouillant et, comme dans compère Guilleri, la branche cassit, et le riz bouillant tombit ; – et le malheur c’est qu’il tombit sur moi.

Décidément je ne suis pas en veine, et, charitablement, mes compagnons m’assurent que la première balle sakalave sera pour moi. Encore heureux que je ne sois pas d’une nature impressionnable.

Vers le milieu de l’après-midi, nous entrons dans la grande forêt, et une heure plus tard nous faisons halte dans une immense clairière en forme d’hippodrome au milieu de laquelle se dresse un massif d’arbres et de rochers d’un arrangement si pittoresque que l’on dirait l’œuvre d’un dessinateur de parcs artificiels. Notre arrivée y est saluée par des coups de tonnerre, dont l’un renverse à quelques mètres de nous un arbre gigantesque ; nos hommes lui font immédiatement un sort, en bénissant le ciel qui leur a ainsi épargné la peine d’aller abattre du bois.

Nos vivres sont presque épuisés ; nous nous mettons en chasse jusqu’à la tombée de la nuit, mais nous revenons bredouilles de gibier et de fruits, et sans autre butin que quelques admirables fleurs tropicales. C’est maigre comme menu ; il nous reste des boîtes de conserves, mais nos hommes n’auront bientôt plus rien ; pourvu que, sous l’aiguillon de la famine, Sénégalais et Dahoméens n’aillent pas redevenir anthropophages !

Consolons-nous avec des fleurs : notre vieux goût d’élégance s’épanouit à nous voir dîner avec des orchidées à la boutonnière de nos costumes de boucaniers.

Mardi 24 novembre.

Après une heure de marche, nous arrivons à ce fameux défilé forestier dans lequel il est entendu que nous devons être mis en pièces ; à voir les choses de près, il est bien évident qu'une vingtaine d'hommes déterminés suffiraient pour nous y faire passer un mauvais quart d'heure ; mais où sont-ils, ces hommes déterminés ? On ne peut malheureusement pas envoyer un détachement en reconnaissance, vu la faiblesse de notre effectif, qui nous commande de ne pas nous diviser.

Notre file s'engage donc à l'aventure et progresse lentement à travers les innombrables difficultés de la passe ; on chemine de la sorte, dans l'attente d'événements qui ne se produisent pas et sans que la moindre alerte vienne troubler notre admiration pour ce sous-bois monstrueux, dans sa grandiose étrangeté, durant que nous défilons en silence. – Enfin la futaie s'éclaircit, les lianes se relâchent, la brousse est plus discrète ; voici des clairières, et devant nous apparaît la plaine côtière qui s'étend jusqu'à la mer, jusqu'au canal de Mozambique. Le Bemaraha est franchi ; les Thermopyles sakalaves ne sont point défendues ; où diable est donc passé le Léonidasandriananamanambolokelymanpandry auquel s'offrait une si merveilleuse occasion de faire graver son nom en lettres d'or dans les tablettes de l'histoire, pourvues à cet effet d'une rallonge appropriée au développement des appellations malgaches ?

Nos guides, éperdus de joie et de surprise, nous assurent que Bekopaka n'est plus qu'à une faible distance, et telle est maintenant leur sécurité qu'ils acceptent d'aller en avant informer de notre approche les populations.

Ils partent d'un pied rapide ; nous les suivons au train habituel, à travers les pentes boisées qui dévalent tout doucement jusqu'à la plaine ; voici là-bas le Manambolo, et, sur une large bande de sable, à la rive gauche, on aperçoit les cases de Bekopaka ; d'énormes troupeaux abandonnés à eux-mêmes sur les coteaux s'effarent à notre passage.

À l'orée d'un bois, notre tête de colonne se rencontre avec nos guides, qui reviennent escortés d'une délégation des chefs du village, accourus pour nous souhaiter la bienvenue. Leur accueil est touchant ; ils nous assurent, selon la formule malgache, « que nous sommes leur père et leur mère » ; qui est-ce qui se serait douté que le ciel nous accorderait une progéniture de cette couleur-là ? – Mais quelques instants après, ils s'intitulent « nos frères cadets ». Nous ne relevons pas l'inconséquence de ces formules contradictoires, et nous répondons à notre nouvelle famille par des paroles empreintes de bienveillance.

Les paillotes, extrêmement basses, sont groupées sur le sable jusqu'au bord de la rivière, autour d'un arbre immense, sorte de sophora, dont le feuillage offre à la population un large abri contre la pluie aussi bien que contre le soleil – gigantesque en-cas naturel, faisant l'office d'ombrelle ou de parapluie, et même de paratonnerre, au-dessus de la grande place de Bekopaka.

Au moment de notre arrivée, l'orage gronde formidable, et nous plantons nos deux tentes sous cet abri municipal qui, avec un mirador élevé, du haut duquel on découvre les mouvements des tribus voisines – le voisin étant un ennemi chez les Sakalaves comme dans bien d'autres régions, – représente tout ce que Bekopaka possède en fait de monuments.

Ce grand arbre est en même temps le jardin zoologique ; on ne saurait imaginer la quantité et la diversité des espèces animales qui y résident ; à en juger d'après ce qui nous est tombé dessus, rien que pendant nos repas, c'est une faune d'une richesse incomparable : un petit boa, deux caméléons plus gros que des lapins et de la plus comique irascibilité, vingt-cinq ou trente variétés d'insectes qui à la tombée de la nuit descendent sur le potage des humains dans un ordre de succession admirable : mocafouis, fourmis ailées, éphémères, lucioles, maringouins, et cent autres dont je ne soupçonne même pas le nom ; puis d'innombrables volatiles, qui ne nous dégringolaient pas personnellement dessus, mais d'où il nous tombait des souve-

nirs fâcheux ; enfin un singe, du moins un maque, un petit maki délicieux, que nous avons capturé, et qui a suivi notre expédition en faisant tout le long du chemin une gymnastique effrénée le long du fusil Lebel du sergent arabe Bouchna-ben-Yzza.

Dès notre arrivée, grand kabary avec le chef du village entouré de son état-major ; ce seigneur s'appelle Tsiriry, ce qui veut dire quelque chose comme canard, et désormais, pour la facilité de la conversation, nous l'appelons entre nous Beaucanard.

Durant qu'il échange des discours avec Rocheron et Boussand, je me mets en rapport par l'intermédiaire de mon boy avec deux « Mozambiques » qui représentent le commerce de Bekopaka. Les Mozambiques de Madagascar sont des esclaves, enlevés sur l'autre rive du canal, au temps heureux où la traite des noirs était en faveur ; leur esclavage est doux, et comporte infiniment plus de liberté que la condition de bien des citoyens dans les pays où ce mot plein de promesses s'étale sur les murs de tous les monuments.

Ils ont toute faculté de circuler pour se livrer au trafic avec la côte et ne doivent à leurs maîtres qu'une redevance minime et fort irrégulièrement perçue sur le produit de leur travail. Tel est du reste le cas des bourjanes, qui passent constamment des semaines et quelquefois des années loin du regard de leur propriétaire auquel ils ne rendent leurs comptes que de loin en loin. En fait, l'esclavage, chez les Sakalaves, se réduit à une distinction sociale, une différenciation entre le guerrier et celui qui n'a pas l'honneur de porter les armes ; cette distinction porte atteinte au grand principe de l'égalité plus qu'à celui de la liberté ; quant à la fraternité, elle s'exerce pour le moins autant chez le propriétaire malgache que chez le patron européen ; aussi bien, la sévérité des répressions envers l'esclave n'a rien d'anormal chez ces peuples où le chef de famille a le droit de vie et de mort sur ses femmes et ses enfants, comme cela s'est vu à l'origine de toutes les sociétés, au bon vieux temps, comme disent les gens qui n'aiment pas les façons d'aujourd'hui.

Nos deux Mozambiques étaient des gaillards à la figure intelligente et ouverte ; j'espérais en obtenir – à l'écart des chefs sakalaves dont les assertions, peut-être commandées par la politique locale, m'étaient suspectes – les renseignements désirés sur la navigabilité du Manambolo, coulant auprès de nous majestueux et tranquille, sans la moindre apparence de ces fameuses chutes que la tradition situait à Bekopaka.

Au lieu de procéder par l'interrogation directe qui risquait de mettre leur défiance en éveil, je leur demandai tout d'abord s'ils étaient disposés à nous vendre les billots de palissandre que je voyais entassés devant leurs cases ; ils répondirent affirmativement :

« Oui, mais comment espérez-vous les rapporter à Ankavandra où il nous faut retourner ?

– C'est bien simple, firent-ils ; nous vous les apporterons dans nos pirogues, en remontant la rivière.

– Êtes-vous certains que ce soit possible ?

– Assurément, nous avons déjà fait le voyage.

– Mais n'existe-t-il pas des rapides ?

– Il y a du courant dans certaines saisons, mais on le remonte aisément.

– Est-ce qu'il n'y a pas d'énormes rochers qui barrent la route ?

– Il y a des rochers à un endroit, mais le cours du fleuve les contourne, l'on passe aisément.

– Sans avoir besoin de changer de pirogues ni de les traîner à terre pour franchir les obstacles ?

– Certainement. »

Tout cela par voie d'interprètes, bien entendu.

Il ne nous restait plus qu'à faire nos conditions pour le transport des bois, auxquels il fut convenu que nous adjoin-

drions deux de nos hommes, un blessé et un malade hors d'état de faire la route à pied, et sur lesquels on pouvait compter pour nous renseigner *de visu*.

L'affaire fut convenue et le prix fait ; en débattant ce marché, l'un de nos bons Mozambiques s'était plaint vivement de l'estomac ; je l'ai gratifié, à titre d'arrhes, de deux grammes d'ipéca, qui m'ont paru lui faire un plaisir extrême – tous les goûts sont dans la nature – et dont il m'a exprimé le soir même sa vive gratitude. Nos négociations terminées, je rejoignis mes compagnons auxquels Tsiriry venait d'affirmer qu'il existait des chutes formidables, et qu'aucune pirogue ne pouvait en aucun temps remonter à Ankavandra. Vieille canaille de Beaucanard, nous étions tout de suite fixés sur sa bonne foi !

Je fis part à Rocheron du résultat de mes négociations, et m'offris pour accompagner les piroguiers en vue d'explorer personnellement le cours du fleuve à la traversée du Bemaraha. Il s'opposa formellement à mon départ, déclarant avec une sagesse devant laquelle je m'inclinai, qu'il ne fallait à aucun prix nous séparer les uns des autres.

Pendant qu'il installait son monde avec tous les soins nécessaires, au sein d'une population dont la loyauté nous était suspecte, Boussand et moi nous allâmes faire un tour à l'entrée des gorges encaissées d'où le fleuve sort au pied du Bemaraha, entre deux superbes murailles de rocs escarpés, aux arêtes vives, le long desquelles il est presque impossible de marcher. À notre approche, des feux s'allument tout le long du défilé ; cela n'est pas bon signe ; nous avançons néanmoins le plus possible sur ces rochers dont les bords sont aiguisés comme des silex taillés. Aussi loin qu'atteignent nos regards rien ne semble indiquer la présence des cataractes, mais il est certain que le fleuve est gardé, sinon par des chutes, au moins par des hommes, avec lesquels on aura maille à partir.

Il faudrait avoir des pirogues, mais à l'exception des Mozambiques qui nous disent de ne pas nous inquiéter et qu'ils trouveront leur affaire dans le voisinage, tout le monde au vil-

lage nous affirme qu'il n'y a pas une seule pirogue dans le pays, et que toute la flottille est partie au loin.

Nous dînons environnés de la curiosité publique, mais gênés infiniment plus par l'indiscrétion des diverses espèces d'insectes précédemment désignés, et dont l'œuvre va se poursuivre à travers l'horreur de la nuit, ô nuit désastreuse, ô nuit effroyable, où retentit le clairon du moustique géant, armé d'une trompe aussi redoutable que celle de l'éléphant ! Mes pauvres mains sont dévorées par ces puissances des ténèbres et la clarté du jour ne m'est guère plus douce, alors que, par un sort comparable à celui du cœur de Baudelaire, l'ardeur du soleil

Calcine les lambeaux qu'ont épargnés les bêtes.

Mercredi 25 novembre.

Encore quelques nuits de ce genre, et je n'aurai plus que des moignons ; c'est bien gênant pour faire sa toilette ; tandis que je me livre aux délices du *tub*, le grand chef Tsiriry veut bien, sans en avoir été sollicité, me faire l'honneur de venir s'accroupir sous ma tente avec quelques-unes de ses épouses. Après une minute d'hésitation, en constatant que le négligé de ma tenue n'a rien de choquant aux yeux de ces dames, je crois devoir ne pas faire montre d'une pudibonderie qui risquerait d'être mal interprétée, et je continue philosophiquement mes aspersions en présence de cette cour sakalave qui assiste avec un recueillement silencieux à mon petit lever. Mon boy arrive, et la conversation s'engage ; j'apprends par lui les motifs de la visite matinale de Beaucanard et de sa famille, venus dans l'aimable intention de nous inviter à un grand kabary, auquel doivent prendre part les chefs de tous les villages voisins.

Bientôt, en effet, l'on voit de toutes parts arriver à la file des groupes de Sakalaves, qui paraissent en proie à l'émotion la plus vive ; aussi bien c'est la première fois que tout ce monde se trouve en présence des Européens.

Je dois constater cependant qu'une femme entre deux âges, de physionomie assez ouverte et ornée d'un nombre de fétiches qui indiquent un certain rang social, vient délibérément à moi et, me serrant la main avec effusion, me présente sa fille, Mlle Kandriry, une jeune personne d'une grande beauté selon l'esthétique sakalave. Mon boy m'explique que la respectable matrone s'imagine me reconnaître pour m'avoir vu il y a trois ans à Manandazza, où elle résidait alors. Ravi de trouver d'une façon aussi inespérée des relations qui vont certainement m'ouvrir la porte des meilleurs salons de Bekopaka, je m'abstiens de la détromper, et je la traite avec tous les égards qui sont dus à une amie de longue date ; elle en profite immédiatement pour me vendre aux conditions les plus onéreuses, c'est-à-dire au prix d'une piastre, une paire de boucles d'oreilles à clous de cuivre ; c'est tout de même moins coûteux que des bijoux de Parisienne.

Réflexion faite, cette aimable dame me prend sans doute pour le révérend Mac-Mahon, ou pour notre ami l'explorateur Gautier, qui a fait à Manandazza un voyage dont il a publié un récit plein de verve dans la *Revue de Paris*.

Voici l'heure du kabary ; cent cinquante fusils sont groupés sur la place à l'ombre du grand arbre ; c'est le moment de se tenir sur ses gardes. On nous présente au vaillant chef Tiaro, qui est le grand dignitaire de la contrée, une sorte de préfet dont Tsiriry serait le sous-préfet pour l'arrondissement de Bekopaka (dire qu'un jour il y aura là des arrondissements et des sous-préfets !). Après l'échange des banalités d'usage, Rocheron prononce un discours dont voici le thème que nous avons élaboré la veille au soir à tête reposée ; je vous livre ce petit morceau de l'art oratoire dans sa forme originale :

« Voici notre parole :

« Français être maîtres à Madagascar après avoir terrassé Hovas, ennemis des Sakalaves.

« Français amis des Sakalaves, être pour eux un père et une mère.

« Acheter à Sakalaves, bœufs, cochons, volailles, bananes, arachides, etc. ; et Sakalaves acheter à Français cotonnades, verroterie et liqueurs assorties.

« Sakalaves devoir faire bon accueil aux Vahazas[1] qui viendront les visiter ; tous vahazas solidaires et, si un seul maltraité, Français venir en grand nombre pour punir les coupables.

« Si Sakalaves avoir besoin secours contre leurs ennemis, prévenir chefs français qui accourront à leur aide.

« Enfin tous les Vahazas sorciers, connaître fanafodys[2] pour guérir Sakalaves contre fièvres et autres maladies et blessures. Et nous en tenons à la disposition des personnes de l'honorable assistance. »

Cette péroraison, dans le style des boniments de marchand d'orviétan, obtient un succès prodigieux, et tout le monde vient demander notre élixir – c'est du sulfate de quinine – que nous distribuons avec une libéralité infinie ; j'ai ensuite à panser quelques blessés, un notamment dont le bras est absolument déchiqueté par un coup de feu ; les fusils sakalaves font de bien vilaines blessures, et cela tient, entre autres causes, à ce que souvent on les charge avec de la mitraille et des tiges de fer, voire même avec des cailloux taillés en forme de cylindre.

Après cet intermède médico-chirurgical, on reprend les débats, et Tiaro, qui est au courant de nos négociations antérieures avec Laikory, fait une chaleureuse profession d'amitié pour les Vahazas. Malheureusement, il dément ses bonnes dispositions par des déclarations aussi mensongères que celles de Tsiriry sur les affaires des chutes du Manambolo. Renonçant à rien tirer de ces gens-là sur cette question brûlante, nous termi-

---

1 Vahaza : étranger, plus spécialement Européen.

2 Fanafody, médicament, sortilège.

nons la soirée en conviant Tiaro et Tsiriry à venir avec nous rendre visite au général, Vahaza-Lehibé (littéralement l'étranger en chef) ; mais ils ne paraissent pas très empressés de répondre à cette invitation que nous les prions de transmettre au roi du Ménabé, le célèbre Itoary.

La plus franche cordialité n'a cessé de régner, mais il est toujours impossible de trouver la moindre pirogue ; après le déjeuner, nous épuisons toutes les combinaisons pour en obtenir une, afin d'aller faire un tour dans les gorges avec quelques-uns de nos Sénégalais, parmi lesquels il y a d'excellents piroguiers du haut fleuve ; notre insistance produit un effet déplorable, et l'on commence à nous regarder de travers. Nous tentons de nous rabattre sur nos deux Mozambiques d'hier soir, mais ils sont devenus introuvables, et nous finissons par constater qu'on les a fait disparaître, sans doute pour les mettre hors d'état de donner suite au contrat qu'ils ont passé avec nous. La situation se tend ; l'enthousiasme de nos kabaristes de ce matin a fait place à une méfiance qui ne se dissimule pas, et les malades eux-mêmes ont perdu toute gratitude ; c'est de règle chez les clients, vous diront tous les médecins.

Les choses en viennent bientôt à ce point que, quand nous demandons à acheter un bœuf comme nous l'avons fait la veille au soir, on nous répond qu'il n'y a plus de bœufs : ils sont allés rejoindre les pirogues.

Après un dîner odieux, dans une chaleur d'étuve, entre deux orages, sous une pluie d'insectes qui rendrait illusoire toute tentative de régime végétarien – notre potage serait une fortune pour un entomologiste ! – des groupes d'hommes armés rôdent autour de nous dans des attitudes qui n'ont rien de sympathique, lorsque tout à coup des cris effroyables retentissent au fond d'une paillote. Nous y courons avec les quelques hommes du poste de garde placé en permanence au pied du grand arbre, et nous apprenons par nos boys que ces cris marquent le trépas de la vieille mère de Tsiriry, qui vient de succomber à une longue maladie.

En effet, la case est remplie de femmes aux cheveux dénoués – c'est le deuil malgache, – qui profèrent des lamentations stridentes dont le concert se prolonge, avec accompagnement de *vahlia*[1], jusqu'au milieu de la nuit.

Malgré la froideur de nos relations actuelles, nous croyons devoir présenter nos condoléances à Tsiriry, qui nous reçoit avec un gros rire plein de bonhomie ; évidemment, le deuil est ici une affaire dont on laisse dédaigneusement le soin aux femmes, comme de tout ce qui n'est pas le noble métier des armes. Et puis, la défunte était d'un âge extrêmement avancé, ce qui fait, au dire de mon boy, que l'on ne nous sait pas mauvais gré de sa mort, sans quoi l'on nous eût accusés de lui avoir jeté un sort, et la situation fût devenue tout à fait fâcheuse. Nous avons déjà, ce matin, échappé à un incident dont les conséquences auraient pu être extrêmement graves : en montrant aux Sakalaves le maniement du Lebel, un Sénégalais a fait partir involontairement une cartouche, dont la balle est allée se loger dans le sol ; mais nous aurions eu un mauvais moment à passer si le malheur avait voulu qu'elle tuât ou blessât quelque habitant du village.

La chaleur intolérable et les gémissements rythmés des pleureuses nous interdisant le sommeil, nous passons la plus grande partie de la nuit à philosopher sur les événements de la journée et sur le changement d'attitude de nos hôtes : en remontant à l'origine des choses, nous nous accordons à penser que le revirement d'humeur des Sakalaves ne tient pas uniquement à notre insistance sur la question des chutes, et que les querelles élevées à diverses reprises entre nos hommes et des ménagères sakalaves, qui voulaient leur vendre la volaille à des prix inadmissibles, y sont bien également pour quelque chose.

Aussi bien il semble que dans ce pays le beau sexe jouit d'une autorité considérable pour tout ce qui ne touche pas di-

---

1 *Vahlia*, guitare malgache.

rectement à l'art de la guerre, en dehors duquel leurs seigneurs et maîtres ne veulent rien savoir ; l'âpreté commerciale et autre de ces dames dépasse toute imagination et se traduit par des glapissements de furies, dont l'écho paraît avoir soulevé contre nous le cœur de leurs époux, faibles de sentiment comme tous les guerriers. Et puis, il faut avouer que nous avons fait la faute, à notre arrivée, de payer au poids de l'argent quelques douceurs impatiemment convoitées, telles que des mangues et une soubique d'arachides. Ces prix exceptionnels ont servi de base à la tarification dont ces noires viragos prétendent nous frapper, et notre résistance à poursuivre les négociations commerciales sur les mêmes données leur apparaît comme une sorte de déloyauté ; bref, jusqu'à notre départ, ce sont elles qui nous font la plus grise mine.

XII

LES JOIES DU RETOUR

Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte ! – Escrime sénégalaise. – Chaleur. – On demande du pétrole. – Le placer de Rafiatokona. – Tsiromandidy. – La traversée du Sakay. – « Y en a caïmans ! » – Les gris-gris. – Le rhamulet. – Où les balles pleuvent... – Blanc partout.

Jeudi 26 novembre.

Les adieux s'échangent sans enthousiasme ; cependant quelques-uns des chefs ont l'aplomb de nous demander encore des fanafodys ; nous leur répondons, avec l'ironie d'une revanche délicieuse, que « les fanafodys s'en sont allés rejoindre les bœufs », et nous prenons congé par cette simple formule de politesse dont on ne nous paraît pas apprécier toute la saveur : « Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte », comme disait Dagobert à ses chiens. Hélas ! il nous faut aussi quitter le nôtre, l'excellent Fahavalo, qui ne peut plus mettre une patte devant l'autre et qui gît dolent sur le sol, comme un vahaza terrassé par la fièvre ; décidément c'était un chien européen. Son regard mélancolique nous suit au loin dans la brousse, et, en nous retournant une dernière fois, nous lui adressons l'affectueux encouragement bien dû au pauvre petit être qui va représenter à lui seul la civilisation européenne parmi ces sauvages, jusqu'à l'heure prochaine où nos troupes viendront prendre possession définitive de Bekopaka et du Manambolo.

Nous voilà sur le chemin du retour, et il va falloir franchir à nouveau, pour atteindre le plateau du Bemaraha, le défilé par où nous avons opéré notre descente à travers la forêt. Ce passage nous fait une impression plus vive encore avec son chaos de roches spongieuses fantastiquement embroussaillées, sous la voûte majestueuse des hautes arborescences où les lianes s'entre-croisent par myriades – des gorges d'Apremont sous les tropiques, – un de ces paysages dont la fougueuse imagination du dessinateur Riou illustrait le récit des voyages dans ces contrées équatoriales, qu'il n'avait jamais parcourues qu'en rêve.

On avance lentement, glissant entre les roches, au milieu des fourrés, à la file comme toujours, mais plus péniblement que jamais, le long d'un ravin au fond duquel les flaques d'eau que l'on aperçoit de loin en loin font tirer une langue énorme à nos porteurs, haletants d'une soif jamais apaisée. Le silence de la forêt n'est guère troublé que par les abois déchirants des maques hurleurs et par des cris d'oiseaux, parfois si stridents qu'on est sur le point de s'arrêter, croyant au coup de sifflet qui commande la halte en présence d'une alerte.

Vers le milieu du jour, on atteint enfin la grande clairière où nous avons campé la semaine précédente, mais, en conséquence du refroidissement de nos relations avec nos bons amis sakalaves, on convient, pour se mettre à l'abri d'une surprise, de ne faire le repos du déjeuner qu'après la sortie de la forêt, sur le plateau ; à défaut de salle à manger, c'est encore bien joli d'avoir un lunch sur un plateau.

À l'entrée de la plaine, nos tardalas s'en vont faire des fouilles au pied d'un buisson d'où ils rapportent chacun un petit sac de riz. C'était un dépôt de vivres qu'ils avaient organisé en prévision de la fuite dans laquelle ils étaient énergiquement résolus à chercher le salut en cas d'attaque. Braves et fidèles serviteurs !

Vendredi 27.

On marche grand train ; d'assez bonne heure, nous nous retrouvons au sommet de la brèche par où nous avons ascensionné le Bemaraha. La vue resplendit au loin sur la vallée, que couronne l'hémicycle grandiose de la muraille calcaire arcboutée sur des crêtes vives perpendiculaires à sa base. C'est par une de ces crêtes, au bas de la grande brèche, que nous dévalons jusque dans la bande forestière qui festonne le soubassement du massif.

Elle est médiocrement large de ce côté, la forêt ; une petite heure suffit à la traverser, et puis nous piquons droit sur Ankavandra.

Un énorme feu marche dans la brousse en travers de notre direction ; un vent violent le pousse, et nous voilà serrés entre un marais et les flammes ; mais nous gagnons de vitesse, et tout le convoi passe, échappant à Charybde sans être tombé dans Scylla.

Nous retrouvons les bœufs sauvages. On n'en avait pas vu un seul dans le Bemaraha. Nous en tirons quelques-uns, ça fait merveille au dîner ; malheureusement pour le confortable du festin, la nuit nous surprend dans une région marécageuse, et nous en sommes réduits à camper sur le lit sablonneux de la rivière Berano, où nous avons toutes les peines du monde à fixer les piquets de nos tentes contre lesquelles le vent fait rage. L'Évangile a bien raison quand il nous recommande de ne pas édifier notre demeure sur le sable. Enfin on s'installe à peu près ; on dresse la petite table, rafistolée de pièces et de morceaux avec une infinité de bouts de ficelle, mais un orage épouvantable inonde le festin, et la rivière grossit, menaçant d'envahir nos chambres à coucher ; on dort tout de même, sous l'œil vigilant de deux factionnaires, et le lendemain on part juste à temps pour échapper à l'inondation.

Samedi 28.

L’orage continue. C’est rare qu’il se prolonge jusqu’à cette heure matinale, mais la perspective d’Ankavandra nous aide à le supporter. Au moment du départ, deux de nos tirailleurs sénégalais ont une vive explication à coups de baïonnette. On les sépare ; l’un d’eux est blessé à la main comme dans un duel bien parisien, mais plus sérieusement. Un pansement soigné s’impose : mais devant les menaces de la rivière, on commence par gagner le haut terrain.

Nous arrivons dans l’après-midi chez nos bons amis d’Ankavandra, qui nous font une réception de gala, avec accompagnement de violon, de grosse caisse et d’accordéon. Un billet de d’Yerville, qui est à sept ou huit kilomètres de là sur les placers de Rafiatokona, nous apprend que, trois jours après notre départ, le gouverneur lui a fait assavoir comme quoi nous avions été attaqués et mis en pièces au pied du Bemaraha. Des nouvelles rassurantes étaient venues depuis lors, mais notre camarade nous priait de le fixer sans retard sur notre sort. Nous lui envoyons un taratasa, lui annonçant pour le lendemain l’arrivée de Boussand sur son territoire. Quant à Rocheron et moi, nous nous proposons de partir à la recherche des schistes bitumineux, peut-être pétrolifères, dont la présence dans la région est signalée par l’explorateur Gautier.

En place, repos. La chaleur est accablante : quarante-deux degrés à l’ombre dans ma case. C’est supportable en un climat sec comme celui de l’Algérie, mais cela fait ici de la chaleur humide dont on se passerait bien. Vers le soir, Rocheron me dit :

« Mes Sénégalais ne savent plus où se fourrer. »

Et nous, donc, pauvres diables de Parisiens que nous sommes !

Dimanche 29.

La matinée est consacrée à des kabarys avec Rakotovo, 12e honneur, le gouverneur hova de Tsiromandidy, qui est venu se mettre à notre disposition. Grande revue de la garnison, avec musique militaire, comme ci-dessus ; manœuvres en musique : l'exercice à la malgache se compose d'une série de mouvements rythmés, durant lesquels le soldat saute constamment d'un pied sur l'autre ; c'est une sorte de pyrrhique où la lance est remplacée par le fusil Gras.

Après déjeuner, par une chaleur effroyable, Boussand se met en route pour Rafiatoka, tandis que Rocheron et moi, nous partons à la recherche des sources d'huile minérale, dont la situation est signalée d'une façon assez vague aux environs d'Ambohitsalika ; mais nous manquons de renseignements précis sur le village, dont les uns disent qu'il se trouve à deux jours de marche, sur l'autre rive du Manambolomaty, et dont les autres contestent véhémentement l'existence. Cruelle énigme ! Les difficultés avec nos guides vont se renouveler plus embarrassantes que jamais.

Après quelques heures de marche dans une région fertile et ombragée, nous traversons sous un orage formidable le haut Manambolo, fort large à sa sortie du Bongolava, dans un cirque grandiose.

Nous campons sur la falaise, – oh ! combien peu confortable ! Tout est trempé ; impossibilité radicale de faire la soupe ; jusqu'au lendemain matin nous vivons dans l'eau illuminée par un éclair ininterrompu, dont l'intensité varie selon une sorte de rythme comparable à celui des phares à éclipse ; ce n'est pas une existence que de passer la nuit dans une fontaine lumineuse.

Lundi 30.

Le tonnerre a grondé jusqu'au matin :

> En nos voyages,
> Combien d'orages !

À quelques centaines de mètres en aval, une bande de Sakalaves, marchant comme de coutume, à la file malgache, traversent la rivière, battant l'eau de leurs sagaies à droite et à gauche, et soufflant dans d'énormes conques dont le son rauque tient en respect les crocodiles. Après une courte alerte, nous constatons que ce sont des Sakalaves soumis, qui se rendent d'Ankavandra au village d'Andranonandriana, où nous les suivrons de près.

Nous arrivons vers les trois heures dans ce village fortifié de murailles et de cactus ; les cases y sont propres et bien tenues, et le gouverneur hova y exerce une autorité dont nous trouvons la preuve dans l'empressement avec lequel on met à notre disposition tout ce qui nous sera nécessaire en fait de vivres ; l'accueil est engageant, mais il nous faut poursuivre notre route ; on campera à deux heures de là, sur les bords du Manambolomaty.

Cette perspective semble déplaire énormément à nos Sénégalais, qui se sont mis en tête de passer cette nuit dans des cases comme celles d'Ankavandra, dont les délices les ont évidemment amollis. Nous n'avons emmené qu'une quinzaine de tirailleurs, et ce ne sont pas les meilleurs.

Nonchalamment couchés, les yeux vers la terre, ils ont l'air de ne pas entendre le lieutenant qui les invite à prendre leurs provisions de riz ; cette réserve inaccoutumée nous surprend, mais nous mettons cette apathie sur le compte de la fatigue. Le coup de sifflet commandant la mise en marche va certainement réveiller leur énergie... Va-t'en voir s'ils viennent ! Rocheron siffle et resiffle ; nos gaillards restent prostrés sur le sol, vers lequel leur regard abruti reste obstinément fixé ; pas un mot, pas un geste de révolte, mais chacun s'abstient d'obéir. Ces gé-

néreux guerriers, qu'on voyait autrefois pleins d'une ardeur si noble obéir au sifflet, l'œil morne maintenant et la tête baissée, semblent absorbés par de bien tristes pensées ; quant au garde affligé, notre garde-milice, il est au loin avec Boussand ; en vain le sergent Fali-Saïdou, qui seul est debout, cherche à ranimer les courages et à réveiller chez ses hommes le sentiment de l'obéissance passive ; on ne paraît pas l'entendre. La situation est critique, mais à aucun prix il ne faut céder, et, quelle que soit l'envie que nous ayons, nous aussi, de coucher dans un bon village chez l'habitant, nous décidons, Rocheron et moi, de remettre nos porteurs en marche sans l'escorte, que nous abandonnerons à sa mélancolie et à la honte d'un abandon aussi... noir.

Et nous voilà partis, moi en tête, Rocheron en queue, sans regarder derrière nous ; au bout d'un quart d'heure, apparaissent dans la brousse, sur notre droite, comme des coquelicots dans un champ, les chéchias de quelques tirailleurs, qui hâtent le pas pour nous rejoindre ; d'autres les suivent, et bientôt il n'en manque plus un seul.

Derrière eux marchent deux Sakalaves qui conduisent des bœufs sur pied au point où nous devons camper ; ces bestiaux sont agiles comme des chèvres de montagne ; à un endroit où le ravin est tellement abrupt que nous le descendons à grand'peine en nous aidant chrétiennement les uns les autres, ils dévalent en sautillant avec une désinvolture dont s'émerveillerait un habitant de la Normandie, où le plancher des vaches n'affecte jamais de pareilles inclinaisons. Le terrain s'aplanit complètement sur les rives marécageuses du Manambolomaty, où nous dressons nos tentes à côté des traces fraîches de crocodiles, dont le relent musqué nous parfume à la ronde. Ah ! s'il n'y avait que ces sauriens, et quelques serpents, dont un petit rouge-corail que je tue au pied de ma tente, et qui ferait un ravissant bracelet !... mais il y a les insectes, plus nombreux que les étoiles du ciel et que les grains de sable de la mer.

Mardi 1er décembre.

Le temps est splendide au réveil, mais on a fort mal dormi à cause des moustiques : d'innombrables claquements de mains sur des chairs nues ont troublé le silence de la nuit étoilée ; c'étaient nos Sénégalais s'émoustiquant avec l'automatisme d'une action réflexe, qui leur est familière.

Malgré tant de petites tracasseries, cette existence serait charmante si le paysage était toujours radieux comme en cet instant ; on a le cœur irisé de soleil comme la buée matinale qui monte de la rivière. Une heure après le départ, il faut passer le Manambolomaty, fort large et fort profond ; on a toutes les peines du monde à trouver un gué praticable ; les tardalas n'y mettent aucun enthousiasme, et nous ne passerions jamais si le fidèle Moussa-Marigo, bon géant, ne payait de sa personne. Il a de l'eau par-dessus les oreilles, mais ce n'est qu'un creux à franchir sur trois ou quatre mètres, après quoi la rivière est moins profonde. Nous passons tant bien que mal, sans autre accident que la perte de la bouilloire dans laquelle nous faisons notre thé et notre café ; c'est tout de même un drame domestique, dans ces pays où l'on ne trouve pas des bazars à tous les coins de rues.

Il ne reste plus qu'à se demander comment nous reviendrons quand cet obstacle sera grossi par les pluies qui deviennent chaque jour plus abondantes.

Les guides, qui n'avaient mis aucune bonne volonté à traverser, semblent tout décontenancés de se trouver sur l'autre rive ; il est évident qu'à l'instar de Fernand Vandérem leurs préférences sont marquées pour la rive gauche ; c'est que de l'autre côté l'on est sur le territoire des Sakalaves insoumis, avec lesquels ils ne se soucient pas d'avoir maille à partir ; et voilà toutes nos difficultés du Bemaraha qui recommencent.

Ces tardalas, qui disposent d'une force d'inertie invraisemblable, commencent par me déclarer qu'ils ne savent pas du tout où nous voulons aller ; il était entendu que nous marchions sur

le village d'Ambohitsalika, et les drôles maintenant assurent qu'il n'existe aucun village dans cette direction ; quant aux sources de bitume – eau noire : *rani-mainto,* – ils n'en ont point connaissance ; pas la moindre eau noire dans le pays.

Pourtant comme les chefs, par qui ces guides ont été fournis, nous ont énergiquement affirmé le contraire, nous insistons avec une ténacité sans laquelle il n'y a rien à faire dans ces contrées. D'heure en heure des palabres s'engagent, de plus en plus négatifs. La menace d'une répression énergique est elle-même impuissante contre l'obstination tardalienne. C'est navrant de marquer le pas sur place dans un pays aussi peu séduisant ; aucune végétation ; de loin en loin quelques palmiers nains ; trois cocotiers dans une sorte de cirque où nous déjeunons. Voilà le plaisir !

On repart à travers les crêtes et les ravins, mais Rocheron et moi nous ne tardons pas à nous apercevoir que, selon l'expression consacrée par l'opérette, « nous bourlinguons », c'est-à-dire que nous effectuons une sorte de va-et-vient, mais que nous n'avançons pas d'une façon sensible ; au moment où, convaincus de ce phénomène, nous en faisons au guide de tête l'observation, sous une forme assez vive, trois coups de feu retentissent, et l'un de nos hommes d'avant-garde riposte avant qu'on ait eu le temps de l'en empêcher ; il donne pour excuse que la balle lui a caressé l'oreille, la caresse venant de loin. Nous sommes au fond d'une gorge, ouverte sur notre gauche par une large brèche à travers laquelle nous apercevons des groupes de Sakalaves et, au loin, les cases d'un village : des bandes d'hommes en armes s'avancent résolument sur nous de divers côtés et, dans le lointain, les troupeaux s'enfuient à toute vitesse, poussés par des femmes et des enfants ; les hésitations et les manœuvres suspectes dans lesquelles nous entraînent nos guides depuis ce malin ont évidemment mis en défiance les habitants de cette localité dont on nous contestait l'existence. Voilà nos bonnes intentions méconnues : il s'agit de les imposer. Avec un peu de sang-froid, ce n'est pas chose impossible.

Notre premier mouvement a été de répondre à cette incartade par quelques feux de salve ; nous y aurions beau jeu ; les Sakalaves sont en petit nombre et le pays est un désert où ils ne peuvent obtenir de secours avant longtemps. Cependant, il n'y a pas péril en la demeure, et nous prenons le parti d'épuiser les moyens de conciliation ; mais lesquels ?

Après nous être établis dans une position qui nous met à l'abri d'un coup de main, nous demandons parmi nos porteurs deux hommes de courage et de bonne volonté pour aller à la rencontre des habitants du village, leur faire des signaux pacifiques et leur proposer le kabary. On se fait un peu tirer l'oreille ; mais, alléchés par l'appât d'une récompense honnête, deux gaillards armés jusqu'aux dents se décident à marcher, renouvelant dans de meilleures conditions la démonstration que d'Yerville et moi nous avions hasardée au pied du col des Bœufs.

Nous suivons d'un œil anxieux nos deux émissaires, qui échangent avec l'avant-garde ennemie des gestes, puis des paroles ; bientôt nous les voyons descendre au fond d'un ravin où deux de leurs adversaires s'avancent à leur rencontre, et un colloque prolongé se termine par le retour de nos plénipotentiaires, avec quelques notables du village, qui viennent affirmer qu'il s'agissait d'un simple malentendu. Comme, par bonheur, il n'y a pas eu de sang de versé, l'affaire est aisément arrangeable ; on se dispense même de la rédaction d'un procès-verbal : il est simplement entendu que les habitants d'Ambohitsalika nous ouvrent leurs cases, où nous recevrons l'hospitalité pour la nuit qui vient, et qu'ils nous offriront un bœuf, un cochon, des œufs et des poules, moyennant une modique rétribution.

Sous la conduite de ces seigneurs, nous faisons notre entrée solennelle au village, où l'on nous donne des cases, et où l'on nous fournit sur-le-champ un bœuf et des poulets. Quant au cochon, on nous le désigne, mais il nous reste à le prendre, et ce n'est pas chose facile ; n'ayant pas été consulté lors de la rédac-

tion du traité, cet animal ne se considère pas comme engagé vis-à-vis de nous, et, en matière de protestation, il gagne le maquis, où nous le poursuivons dans la brousse tout autour du village pendant près de trois quarts d'heure. Le gaillard se souvient et s'honore d'avoir des aïeux sangliers ; c'est merveille de le voir franchir les ravins et faire de temps à autre tête aux chiens qui se sont spontanément lancés à sa poursuite, et derrière lesquels nous courons, la sagaie en main, tels des chasseurs moyen-âgeux courant la bête à l'épieu : admirable matière à mettre en tapisserie. Il succombe enfin sous le nombre, et nous ne tardons pas à constater, en le dévorant, qu'il était aussi bon que brave.

Nous couchons, Rocheron et moi, dans la même case, et nous n'y dormons que d'un œil ; de temps en temps l'un de nous deux s'en va faire une ronde à l'entour pour s'assurer que l'on n'est pas en train de nous massacrer. Tout est tranquille ; Sénégalais, dormez !

Mercredi 2 décembre.

Au jour, on nous fournit des renseignements sur les sources de bitume, à la recherche desquelles nous avons envoyé dès hier soir un de nos guides, escorté de quelques hommes du village ; ils reviennent avec de la terre huileuse et odoriférante dans une boîte à conserves.

Après quelques heures de marche, nous apercevons des cases : c'est le village de Yankely, dont la population, prévenue par nos émissaires, nous accueille avec sympathie et nous conduit aux sources, qui se trouvent à un kilomètre au sud-est du village. C'est une coulée de suintements bitumineux où nous effectuons sommairement des fouilles pour recueillir quelques échantillons de la terre, du roc et de l'huile minérale, qui brûle à merveille.

Avant de quitter la place, nous faisons une station de théodolite, mais la vue de cet appareil produit chez nos hôtes une panique contre laquelle s'épuisent tous nos raisonnements ; ils

voient dans l'instrument braqué sur les diverses cimes de la région un engin de malheur destiné à jeter des sorts pour les déposséder ; le fait est qu'il y a quelque chose de fondé dans cette conception symbolique, puisque aussi bien la triangulation est l'acte essentiel et définitif de la mainmise sur une contrée par la civilisation. Malgré tous nos efforts pour rassurer les esprits, on nous voit partir sans regrets de ce petit pays dont la recherche nous avait donné tant de mal, et où la découverte du bitume nous a plongés dans une joie qu'il faut apparemment mettre sur le compte de la nostalgie de l'asphalte.

D'après leurs déclarations, ces Sakalaves ne sont point, comme ceux que nous avons rencontrés jusqu'à présent, sous l'autorité d'Itoara, roi du Ménabé du Sud, mais ils relèvent d'Alidy, le grand-chef de Maintirano, dont le fils a remonté le Manambolo jusqu'à Ankavandra, avec un convoi de grosses pirogues, durant que nous errions du côté de Bekopaka ; la lettre d'Yerville nous avait informés de cette opération, significative au point de vue de la navigabilité du Manambolo[1].

Nous voilà en roule pour Ankavandra, où nous n'arrivons pas sans encombres : après le déjeuner, un orage plus violent que de coutume nous surprend dans une gorge encaissée, le long de laquelle nous devons cheminer plusieurs heures, et s'acharne sur nous jusqu'à la vallée de Manambolomaty, dont la rive droite est bouleversée par des inondations qui nous donnent les plus vives inquiétudes ; les ravins sont transformés en des torrents furieux que nous avons toutes les peines du monde à franchir. Que sera-ce pour le Manambolomaty, qu'il nous a été si difficile de traverser alors qu'il n'était pas encore gonflé par ces crues ? Par un hasard inespéré, le gué se trouve plus prati-

---

[1] Les derniers courriers nous apprennent que cet Alidy a refusé de reconnaître notre autorité, et que le général Gallieni vient d'envoyer contre lui une forte colonne.

cable sur notre nouvel itinéraire, et nous passons avec de l'eau jusqu'aux épaules, mais sans accident.

On passe de même à la tombée de la nuit le Grand-Manambolo, où le guide de tête nous signale, pendant que nous sommes au beau milieu de la rivière, un énorme crocodile qui, à une quinzaine de mètres de la colonne, guette patiemment entre deux eaux l'occasion favorable pour enlever un gigot humain ; nous l'en dissuadons à coups de fusil.

La soirée est déjà fort avancée quand nous rejoignons nos cases d'Ankavandra, où nous nous abandonnons aux délices d'un sommeil, frère du Nirvana.

On a si bien dormi qu'on n'a pas entendu les rats, qui s'en sont donné à cœur-joie. Avec un soupir à fendre l'âme, mon boy, qui a passé la nuit sur une natte, me montre ses sandales, dont le bord est découpé comme les côtes du Péloponèse ; ce sont les rongeurs en question qui, paraît-il, se sont livrés à ce petit travail d'art industriel.

Un instant après, nouveau soupir plus déchirant encore, et le boy accroupi me montre la plante de ses pieds, rongée comme ses sandales : les sales bêtes se sont attaquées à la partie cornée, inerte et insensible, qui se développe sous les extrémités inférieures de ces hommes assimilés à des bêtes de somme ; le cas est assez fréquent, au dire des explorateurs malgaches, et j'invoque à ce propos le témoignage de M. Le Myre de Vilers, qui l'a plusieurs fois constaté.

Et mon boy Rainizafia continue à soupirer en murmurant :

« Rats y en a mangé pieds à moi ! »

Il ne s'en était pas aperçu, le pauvre garçon, dans son abrutissement comparable à celui du catoblépas, l'animal fabuleux dont, selon Flaubert, telle est la stupidité qu'il se mange les pieds, sans s'apercevoir que ce sont les siens.

Jeudi 3.

Je prends Rocheron à témoin de cet acte de sandalisme ; je l'informe également d'une catastrophe plus désobligeante : le tardala traître qui nous avait égarés aux environs de Bekopaka, et qu'on avait solidement amarré depuis lors, s'est enfui malgré la vigilance de nos Sénégalais qui ne dorment pourtant que d'un œil ; le caporal Sambé est venu me l'apprendre à trois heures du matin, n'osant pas le faire connaître directement au lieutenant ; décidément, ces diables de Malgaches sont aussi fugaces que les Annamites ; ils glissent comme des anguilles entre les mains les plus vigoureuses et les plus adroites. C'est l'excuse du système qui consiste à faire sur place justice sommaire et définitive.

Vendredi 4 décembre.

Après une journée de repos, nous partons pour le campement aurifère de d'Yerville avec Rainizafia, homonyme de mon boy, quoique héritier présomptif du gouverneur hova d'Ankavandra, et Rakotovo, gouverneur de Tsiromandidy, qui est venu à notre rencontre pour nous faire les honneurs de son territoire, presque absolument pacifié, contrairement aux nouvelles qui nous avaient été données à Soavinandriana.

Il s'agit de gravir le seuil du Bongolava pour rentrer dans l'Émyrne ; après le passage des rivières Ankavandra, Ankafotsy, Anzohano, l'ascension de crêtes assez rudes nous amène à un point d'où la vue est admirable sur la vallée du Manambolo et sur le versant Est du Bongolava ; nous sommes à Ambohipisaka, et nous apercevons au loin le campement de d'Yerville, dans un paysage de Suisse ou d'Auvergne, avec de magnifiques troupeaux paissant sur le flanc des montagnes.

Vers dix heures nous arrivons au campement, qui a presque l'importance d'un village : une vingtaine de gourbis construits avec soin, presque avec élégance, sur un plateau qui domine la rivière Rafiatokona, nous séparant d'un immense rocher que l'éclair couronne chaque soir. Il parait même que la

foudre est tombée sur notre cuisine, en épargnant fort heureusement le cuisinier.

On potine ferme après une aussi longue séparation ; d'Yerville nous conte les angoisses où l'avaient plongé les nouvelles relatives à notre massacre, qu'il était impuissant à venger et même à contrôler ; il s'est consolé en faisant dans ses prospections des trouvailles dont nous le voyons enchanté, et procède sur-le-champ à une distribution de pépites ; puis part vers Tsiromandidy pour coucher dans la montagne, à un endroit où Boussand et Talbot nous attendent, en train de faire des recherches minières.

Nous ne les retrouvons que fort tard, après avoir tiré maint coup de fusil pour attirer leur attention : enfin un mince filet de fumée s'élève dans le ciel pur, nous indiquant leur campement et les préparatifs culinaires dont il est le théâtre : le véritable campement est le campement où l'on dîne. D'Yerville et moi nous prenons les devants et nous sommes rejoints assez tard par la colonne, dont le défilé se détache sur les crêtes dans la nuit étoilée, avec une netteté d'ombres chinoises à faire rêver Caran d'Ache, – l'épopée malgache : Sénégalais aux pantalons bouffants, aux chéchias désinvoltes ; tardalas aux fusils posés en travers des deux épaules ; porteurs séparés par toute la longueur de leurs bambous, aux deux extrémités desquels ils font l'effet des plateaux d'une balance ; à l'arrière-garde, un troupeau de bœufs sur pied, – sans doute le tribut prélevé par Rakotovo, qui trône sur un filanzane devant Rainizafia et la compagne d'iceluy, suivis de quelques dames d'une moindre importance ; joli tableau pour finir la soirée dans un endroit où il n'y a pas encore de succursale du *Chat Noir*.

Samedi 5 décembre.

Beau pays de montagnes et chemins faciles. Quelques Fahavalos sur les cimes, puis la rencontre d'un tsimandoa, courrier d'État escorté de deux hommes ; il est depuis deux jours à

notre recherche, et a été inquiété par les Fahavalos en question ; il remet au lieutenant Rocheron un pli du capitaine Compérat, l'informant qu'un rassemblement considérable se forme dans le haut Sakay pour nous en interdire le passage.

Nous convenons, quoi qu'il en soit, de ne pas changer notre route.

Dimanche 6 décembre.

Long, long, long trajet, assez banal, jusqu'à Tsiromandidy, la grande place forte de la région, où nous attendent des fêtes militaires auprès desquelles pâlissent toutes les revues de 14 juillet et tous les jubilés de toutes les dynasties européennes.

Rakotovo se met en uniforme, c'est-à-dire qu'il endosse un veston d'appartement en peluche verte, sur un pantalon blanc et or ; son lieutenant est en frac avec un melon de feutre noir ; c'est la tenue de rigueur pour le soir à la fête des Loges, s'il faut en croire *le Gaulois* ; quant au tambour, il est drapé dans une longue robe de chambre à ramages.

Nous visitons les fortifications à triple enceinte de pierres sèches, sous un formidable revêtement de cactus ; la porte est protégée par une demi-lune, il y a même une pièce de canon, et, quoiqu'elle ne soit pas d'un aspect redoutable, nous constatons que nous aurions eu bien du mal à enlever la place, si elle était restée aux mains des rebelles, comme le bruit en avait couru.

Heureusement Rakotovo est un homme d'énergie et d'une réelle autorité : il a maintenu la situation, et déclare qu'il se ferait fort, avec deux cents miliciens, de purger la contrée des dernières bandes de pillards qui l'infestent.

À l'issue de la parade, nous le couvrons d'honneurs, c'est-à-dire que Rocheron, qui en avait reçu mission du général, l'élève au rang de 13e honneur, ce dont le dignitaire paraît aussi content que si on lui en avait décerné la croix.

Lundi 7.

Revue d'adieu et départ. Nous passons devant une rangée de piquets ; au bout de chacun d'eux est une tête racornie par le soleil : ce sont des pillards dont Rakotovo a fait justice selon la coutume locale ; on les a mis au piquet pour montrer aux petits et aux grands enfants les dangers de l'inconduite.

D'Yerville a reçu un cadeau de Rakotovo, qui est un vieil ami à lui : une superbe conque fahavale, dans laquelle il a l'effronterie de souffler de temps à autre, ce qui emplit nos gens d'une folle terreur.

Nous passons au pied des monts Ambohibé et Ampanhana ou Antanimandry, énormes massifs rocheux émergeant du plateau. Toute cette région est, en somme, relativement d'un accès facile, et il semble qu'on aurait moins de peine qu'ailleurs à y établir une voie ferrée.

Nous déjeunons sur les bords de la Varana, petite rivière qui fourmille de micas étincelants, parmi les roches dioritiques richement métallifères ; c'est une région minière intéressante, mais nous n'avons pas le temps de nous y attarder.

Mardi 8.

Traversée de l'Imanga et de quelques marais ; vers midi, les hurlements joyeux de nos bourjanes signalent l'apparition des sommets du Mandridrano, marquant les confins de l'Émyrne, et bientôt nous apercevons le massif de l'Ankaratra.

Il ne nous reste plus, pour atteindre la région du lac Itassy, où sont les postes avancés du corps d'occupation, qu'à franchir le Sakay ; mais c'est là que les Fahavalos nous guettent, d'après l'avis réitéré du capitaine Compérat.

Nous arrivons vers les quatre heures ; pas l'ombre d'un Fahavalo à l'horizon ; ce n'est pas encore cette fois que nous allons

être fahavalisés comme au coin d'un bois, ce qui serait inadmissible, car le pays est découvert ; mais voilà bien d'une autre affaire : la rivière est infranchissable.

Samba Binta et nos guides se jettent résolument à l'eau ; ils en ont par-dessus la tête dans un courant formidable, et le crocodile pullule malgré les coups de fusil que nous tirons.

En désespoir de cause, on se décide à camper sur un monticule dans une position qui nous met à l'abri d'une surprise. Le paysage est merveilleux, au clair de lune argentant les anneaux de la rivière, qui bondit fériquement sur des rochers à la Gustave Doré ; par malheur « y en a » moustiques et mocafouis, qui troublent l'enchantement de cette soirée.

Mercredi 9.

Nous avions espéré que, comme il arrive constamment en ces pays, la rivière aurait baissé dans la nuit ; il n'en est rien, au contraire. On se détermine alors à construire un radeau malgache en roseaux, avec lequel on établira un va-et-vient d'une rive à l'autre pour le transport des hommes et des bagages. Seulement nous n'avons pas de cordes.

« Qu'à cela ne tienne ! s'écrie Rocheron, optimiste forcené ; nous allons en faire une avec des roseaux tressés » ; les Malgaches excellent dans la fabrication de ces liens, qui sont d'un usage journalier, mais sur lesquels il est bien hasardeux de compter pour une opération comme celle où nous mettons toutes nos espérances.

Au moins faut-il essayer ; chacun se met à l'œuvre ; de toutes parts on s'en va couper des roseaux, dont les uns font des bottelées pour la construction du radeau, tandis que d'autres les tressent pour confectionner les attaches et le câble.

Sous la direction de Boussand, un groupe procède à l'abatage d'un gros arbre qui doit servir de point

d'embarquement à notre bac ; mais voici qu'un Sénégalais est emporté par le courant.

Il nage à merveille, heureusement, mais gare aux crocodiles ! Tout le monde le suit du regard avec anxiété ; j'ai couru à tout hasard le long de la rive pour lui prêter la main là où il abordera, à travers les roseaux peuplés des vilaines bêtes que mon revolver tiendrait en respect au besoin ; j'ai l'œil sur lui, quand une clameur subite me fait sursauter, et je vois à cinq ou six mètres en arrière l'énorme et formidable tête d'un crocodile qui le suit, rapide et sûr de soi-même, comme un brochet en train de chasser le goujon. Avant d'avoir le temps de me demander pourquoi on ne tire pas de là-bas où l'on crie (et c'était tout simplement que, par une fatalité inexplicable, aucun des tirailleurs n'avait son fusil sous la main), j'envoie au crocodile une balle de mon revolver d'ordonnance ancien modèle, arme moins précise, mais plus bruyante et plus brutale que celle du modèle 1892. Au choc, le gigantesque saurien fait un énorme plongeon, et nous pensons tous que notre Sénégalais est délivré; le gaillard ne s'est même pas retourné au bruit, croyant sans doute que l'on a tiré seulement par précaution, et il continue à lutter vigoureusement contre le courant, mais voici que le crocodile reparaît à un mètre à peine de lui. Une seconde balle de revolver, frappant la tête cette fois, interrompt à nouveau la poursuite dont nous avons le spectacle émouvant, et tout porte à croire que le monstrueux animal a enfin son compte ; mais il y a beaucoup à craindre des roseaux que le nageur va être obligé de franchir sur une largeur de sept ou huit mètres, car c'est là que les crocodiles sont généralement le plus agressifs. Au moment où il parvient dans cette zone dangereuse, je m'y avance à sa rencontre en déchargeant à deux reprises mon revolver, dont je garde les dernières balles pour ce qui se présentera ; or il ne se présente rien ; l'avertissement a suffi, la rivière est tranquille et Mahmadou atteint la rive sain et sauf.

C'est à peine si ce diable d'homme a l'air de se douter qu'il l'a échappé belle, et, tranquille comme Baptiste, il contemple le paysage sans un mot, sans un geste, sans un regard de gratitude.

Nous philosophons sur l'incident avec Boussand et d'Yerville, accourus à la rescousse, et nous en dégageons cette conclusion que la sérénité du héros de ce drame tient exclusivement à son inébranlable confiance dans l'efficacité des gris-gris qui ne le quittent jamais. Sous leur vernis musulman ces bonnes gens sont demeurés fétichistes, comme les Malgaches sous leur mince couche de religion protestante ou catholique, et ils n'ont une foi réelle que dans les amulettes, qui leur sont vendues fort cher par les sorciers de leur pays ; il y a de ces gris-gris contre la fièvre, d'autres contre le caïman, et chaque tirailleur a sur la crosse de son fusil un petit anneau de verroterie, merveilleux talisman contre les balles.

Vous me demanderez peut-être comment cette belle confiance s'accommode avec le cas assez fréquent des hommes tués ou mangés ? Ce phénomène psychologique est cependant des plus simples : quand un homme tombe à leurs côtés, ses camarades le prennent en pitié, une pitié assaisonnée d'une pointe d'ironie, en considérant que s'il a été frappé, c'est que le malheureux s'était laissé vendre un gris-gris de mauvaise qualité : le sorcier l'avait « enrossé », si j'ose m'exprimer ainsi, et on le blague presque autant que l'on le plaint.

Et s'il en revient ? me direz-vous. S'il en revient, il estime, avec une apparence de raison, que c'est encore du bonheur, et qu'il convient de rendre grâce à un gris-gris sans lequel on n'en serait pas revenu.

Sur quels fondements inébranlables repose la foi religieuse de ces races primitives, et quel admirable point d'appui ils offrent à l'effort des conducteurs de peuples ! soit dit sans désespérer de la foi des cités éclairées, où tout un chacun porte en breloques des médailles de Saint-Georges et recueille pieusement les oracles de Mlle Couesdon.

On reprend activement les travaux, interrompus un instant, mais d'amères déceptions nous attendent ; les essais de natation pour porter à la rive opposée l'extrémité de la corde en roseaux sur laquelle doit s'appuyer le va-et-vient, donnent des résultats déplorables : par deux fois la corde se rompt, malgré l'absence de charge, et le nageur est entraîné, mais il revient sans escorte de crocodiles, grâce à la précaution que nous prenons de tirer autour de lui quelques coups de fusil.

On change alors de système, et l'on expérimente le procédé malgache, qui consiste à faire passer chaque groupe d'hommes sur un petit radeau de roseaux lancé à la dérive, et dirigé par des nageurs attelés à l'extrémité d'une corde de joncs.

Le radeau est bien construit ; notre mineur Rainizanabella y prend place, deux vigoureux nageurs attachent la corde de lianes autour de la poitrine, et une demi-douzaine de bourjanes s'accrochent au bord de l'esquif avec lequel ils font corps, le tout représentant une masse flottante assez considérable où chacun surnage par la vertu de l'ensemble. Nous procédons au lancement, et Rainizanabella est livré à la fureur des flots sur sa nacelle environnée d'êtres humains, hurlant et grouillant comme des tritons ; ils poussent à l'envi, pour effrayer les mauvaises bêtes, de rauques mugissements, qu'on croirait soufflés dans des conques, comme celles où s'époumonnent, sans doute par un sentiment de précaution analogue, les dieux marins des tableaux mythologiques : on dirait un Rubens de nègres.

Le courant emporte au loin tout ce groupe fantastique, mais le rabat à quelques centaines de mètres en aval sur la rive d'où il est parti.

Le découragement est à son comble ; nous en sommes réduits à nous asseoir en rond pour délibérer sur les circonstances à l'ombre d'un bouquet d'arbres, dans lequel un de nos hommes découvre, à cinquante centimètres de l'endroit où je siège, un boa de trois mètres de long, dormant d'un de ces sommeils de magistrat que ne saurait interrompre l'éclat des débats judiciaires les plus agités. Boussand lui casse la tête d'un coup de

revolver, et nos hommes l'emportent pour le manger à la tartare.

Nos délibérations aboutissent à l'envoi d'un tsimandoa, qui va traverser la rivière à la nage pour aller informer de notre détresse le capitaine Compérat, à Soavinandriana, et le prier de nous envoyer d'urgence des vivres et de la corde.

Pour patienter, nous explorons les bords de la rivière à la recherche d'un gué, que nous ne trouvons pas ; en revanche nous rencontrons un nombre respectable de crocodiles, dont un, vénérable et chargé d'années, fait sa sieste sur un grand rocher au milieu du courant ; c'est le plus gigantesque qu'il m'ait été donné de voir et cela lui a valu le périlleux honneur d'un feu de salve grâce auquel il a reçu quatre balles dans la tête : ce n'était plus un enfant, et il n'y a vraiment pas lieu de répandre des alexandrins vengeurs sur cette victime du 9 décembre.

Nous finissons la journée sous une pluie torrentielle, en absorbant mélancoliquement nos derniers vivres : il reste encore quelques boîtes de conserves, mais nos hommes n'ont plus de riz ; pas un bœuf à l'horizon, – pas même de Fahavalos ! Quel abandon !

Jeudi 10 décembre.

Et le Sakay montait toujours. La situation est piquante, et c'est d'autant plus explicable que Sakay en malgache veut dire « piment ».

En attendant les nouvelles, je m'en vais faire un tour aux caïmans avec le fidèle Yamodou ; je n'en tue pas un seul, mais, en compensation, je m'enfonce jusqu'aux oreilles dans un trou, dissimulé par les roseaux, et duquel j'ai toutes les peines du monde à retirer un nègre. C'est moi qui étais ce nègre, ou du moins j'en avais tout à fait l'air sous l'épaisse couche de vase où je m'étais enlizé. Cet incident met un peu de gaieté dans la tor-

peur de notre situation, et les soins de ma toilette me mènent jusqu'au déjeuner.

Les hommes ont passé la matinée à construire des radeaux avec lesquels on va faire une tentative suprême. On mange à peine pour deux raisons, dont la seconde est qu'il importe d'éviter les congestions, en passant l'eau.

Chacun opère le tri de son bagage, n'emportant que l'indispensable. Tant pis pour ce qu'on laissera ! il faut passer à tout prix ; la faim nous donne des ailes ou du moins des avirons pour guider nos frêles nacelles, et l'on opère avec des soins infinis le lancement de ces radeaux qui ne sont pas sans analogie avec celui de la *Méduse*.

Hélas ! cette nouvelle expérience ne réussit pas mieux que la première, et toute la flottille est bientôt rabattue sur la rive d'où elle est partie ; nous avons même d'assez vives inquiétudes pour l'embarcation qui porte Samba-Binta et sa fortune, emmenée fort loin jusqu'à des rapides d'où lui et ses hommes ne se tirent qu'à grand'peine.

Toutefois Talbot, qui semble avoir un goût immodéré pour ce genre de canotage, persévère dans son dessein de franchir le Sakay, ou, comme il dit, de le « sauter » ; or, il s'agit d'un saut de plus de cent vingt mètres. Ce Talbot, qui est d'ailleurs le plus charmant homme du monde et le plus précieux compagnon de route, a par surcroît tous les agréments du caractère méridional, étant de l'île Maurice, qui se trouve sur la carte infiniment au-dessous de Tarascon, et même du Pas-des-Lanciers.

Il a juré qu'il « sotterait » – c'est sa prononciation – le Sakay, et il faut voir avec quelle énergique conviction il s'élance dans une suprême tentative, alors que tout notre monde découragé contemple du rivage sa lutte avec les flots.

Trônant sur son radeau de jonc, parmi ses tritons malgaches, comme Neptune, roi des eaux, il est presque immédiatement rejeté sur le bord, d'où aucun effort ne parvient à l'arracher ; mais cela ne déconcerte point sa robuste confiance ;

et plus il est empêtré dans les roseaux de la rive, plus il nous crie, triomphant :

« Je sotte, vous voyez : je sotte ! »

La nuit a raison de sa conviction.

Au moment où l'on va s'occuper de dîner – mais avec quoi, Seigneur ! – les cris des bourjanes nous signalent l'approche d'une colonne que précède un drapeau et bientôt, à la lorgnette, on distingue les trois couleurs. C'est la première fois depuis six semaines que ce spectacle nous est offert.

Est-ce le sentiment du pavillon ou celui des provisions qu'il couvre ? Notre émotion est profonde, et notre joie éclate quand, après avoir vu apparaître des filanzanes sur lesquels sont portés deux personnages à casques coloniaux qui ont tout l'air d'être des Européens, nous entendons une voix robuste, au bel accent de France, crier :

« Garde-milice Durand, de Soavinandriana, envoyé par le capitaine Compérat avec cent mètres de câble, deux soubiques de riz et une bouteille de vin. »

Reste à savoir comment on va nous faire passer tout cela, mais on y pourvoira demain : pour ce soir, nous correspondrons à la façon de Tantale, – mais en Tantales ragaillardis par l'espoir du lendemain.

Nos conversations roulent sur les mérites de la corde ; une inquiétude nous prend : serait-ce de la corde malgache ? car selon le proverbe antique, il faut redouter les Malgaches, même quand ils vous apportent de la corde.

Les bourjanes participent à nos réconfortantes espérances, et cela leur tient lieu de riz, avec une herbe merveilleuse, la brède morelle, nourrissante et dépurative, qu'ils ont trouvée en abondance au fond d'un ravin, et sur laquelle tout le monde se rue faméliquement.

Vendredi 11 décembre.

De grand matin, on se livre à une première tentative pour la pose du fameux câble, qui est décidément malgache. Il le prouve en rompant au premier choc, et voilà nos espérances à l'eau. On finit cependant tant bien que mal par nous envoyer à la dérive un radeau portant le riz et la bonbonne qui, grâce au ciel, nous arrivent sans avaries, aux acclamations enthousiastes de la foule.

La matinée est consacrée à nos efforts pour installer le va-et-vient entre nous et l'équipe de Soavinandriana, d'abord avec nos cordes de tentes, puis avec nos ceintures de laine rouge, qui ont chacune près de six mètres de long ; on les attache bout à bout, mais à peine les a-t-on immergées que l'une d'elles se déchire ; c'est heureusement la troisième, de sorte que deux et demie seulement sont perdues, mais cet échec nous détermine à abandonner ce genre d'essais.

Il ne nous reste plus qu'un parti à prendre, c'est de chercher un passage au nord, en amont de l'embouchure de la Lily, déversoir du lac Itassy, qui apporte à la rivière devant laquelle nous sommes son contingent le plus fort. Tandis que nous délibérons, le garde-milice qui est demeuré sur l'autre rive nous hèle pour nous donner connaissance d'une lettre du capitaine Compérat, nous informant que les insurgés ont été refoulés précisément dans cette région, au nord de la Lily, sur laquelle on a jeté, près de Sabotsy, un pont qui, s'il n'est pas démoli par les crues, nous permettrait de regagner Soavinandriana.

Nous informons le garde de notre projet, en l'invitant à prier le capitaine d'envoyer à notre rencontre, près du col de Sabotsy, des vivres et des munitions, dont le besoin va se faire sentir.

Le malheur, c'est que nos guides ne veulent pas entendre parler d'aller dans cette région, où nous sommes certains d'être reçus à coups de fusil ; ils mettent la plus entière mauvaise vo-

lonté à nous conduire, et nous sommes obligés de faire nous-mêmes notre itinéraire.

Quant à Talbot, il persiste dans son idée de « sotter » le Sakay, et, ce qui prouve la puissance d'une idée fixe, il finit par y réussir avec le concours de l'élite de nos nageurs et de ceux de Soavinandriana, qui se mettent à une vingtaine pour le remorquer. Encouragés par ce succès, nous nous décidons à passer de la même façon un tirailleur, gravement malade et hors d'état de faire un pas ; cette opération délicate réussit, mais les mineurs de Talbot échouent dans une semblable tentative, et prennent à regret le parti de nous suivre.

Nous sommes arrêtés dès la tombée de la nuit dans un marais, que coupe un arroyo infranchissable ; campement déplorable, sous l'orage, parmi les bêtes de toutes sortes.

Samedi 12 décembre.

Au lever du jour, recherche d'un gué. Faute de l'avoir trouvé, on se met en quête d'un bouquet d'arbres pour faire un pont de branchages ; l'arroyo est profond, mais de largeur minime ; deux arbres sont abattus et jetés sur l'eau bout à bout, les branches entre-croisées ; sur cette charpente submergée on jette en travers des bottes de roseaux jusqu'à affleurement, après quoi il ne reste plus qu'à passer tant bien que mal ; on a de l'eau jusqu'aux genoux, et de temps en temps on glisse à droite et à gauche ; parfois même une jambe s'enfonce à travers le plancher de verdure, mais la chance permet qu'aucun caïman n'en profite pour se l'approprier comme à Manandazza : et, finalement, tout le monde arrive de l'autre côté.

Une heure après, nous retrouvons les bords du Sakay, mais les premiers sondages donnent les résultats les plus alarmants ; nous finissons pourtant par trouver un endroit où l'on n'a guère de l'eau que jusqu'aux épaules, ce qui est déjà fort dangereux avec la violence du courant ; mais, sur un espace de cinq ou six mètres, le long du bord opposé, la profondeur est telle qu'il faut

faire une pleine eau ; ça va bien pour les nageurs, mais qu'adviendra-t-il de ceux qui ne savent pas tirer la coupe, et des porteurs de bagages ?

Comme cependant il faut passer à tout prix, puisque les vivres vont manquer, nous tentons l'aventure ; les hommes les plus grands et les plus solides s'alignent pour appuyer le passage et, dans la partie profonde, les nageurs soutiennent sur le court espace à parcourir les bourjanes qui, par groupes, s'abandonnent au courant.

À chaque instant, l'un ou l'autre est en perdition ; notre garde-milice est emporté fort loin et ne doit son salut qu'à deux de ses hommes qui se lancent vaillamment à son secours ; d'Yerville, complètement submergé, avec une grappe de bourjanes qui se cramponnent à lui, boit un bouillon formidable ; au milieu de ce tohu-bohu indescriptible, les coups de revolver retentissent à l'adresse des crocodiles ; mais, en fin de compte, tout le monde atterrit sans accident, et c'est miracle. On en est quitte pour la perte d'un fusil de milicien et quelques bagages coulés ; mais ceux qui nous sont restés ruissellent pitoyablement ; les caisses de fer-blanc, où se trouvent le sel et le sucre – le plus clair de nos provisions actuelles, – ne contiennent plus que du sirop et de la saumure. Quelques tablettes de chocolat demeurées dans ma cantine se sont transformées en bavaroises, dont se régalent mes porteurs, tandis que d'autres se battent pour lamper le sucre et même le sel en liquéfaction ; tous les goûts sont dans la nature.

Il s'agit d'abord de se sécher, puis d'étancher les bagages ; le soleil est là pour ça, mais il faut se méfier de sa caresse trop ardente pour des peaux européennes, car chacun de nous n'a gardé dans la traversée que le casque et la ceinture de laine, où sont le revolver et le portefeuille enserrant les papiers, le carnet de route et les photographies aimées.

Quant aux clichés pris en route, ils sont trempés comme le reste, et plus de la moitié se trouve irrémédiablement perdue, notamment une centaine de vues en grand format prises par

d'Yerville avec son excellent appareil. C'est une perte irréparable ; mais il faut avouer que nous en sommes quittes à bon compte.

Chacun de nous défait sa cantine et en étale le contenu tout à l'entour sur la terre desséchée, ce qui donne à notre halte un aspect de champ de foire : vêtements, chaussures, objets de toilette, livres, cartes, instruments de précision et ustensiles de cuisine, c'est le grand déballage d'un bric-à-brac, exposé depuis six semaines à toutes les intempéries et à toutes les aventures. On n'en voudrait pas au Temple, mais, guenilles si l'on veut, ces guenilles nous sont chères.

On déjeune tant bien que mal, avec ce qu'il nous reste de riz, assaisonné de Maggi, la providence des potages d'explorateurs ; quel progrès accompli depuis les tablettes de pemmican de Robinson Crusoé ! puis on se remet en route, avec la satisfaction d'un grand obstacle franchi ; nos tirailleurs algériens, bien *flapis* depuis quelques jours, y compris Chadi, le singe du sergent, ont retrouvé leur entrain, et l'un d'eux, l'ancien pâtre kabyle, façonne avec des roseaux une guesbah dans laquelle il souffle des airs du pays, en tête de la colonne.

Nous traversons des vallées assez fertiles, et qui furent prospères, comme en témoignent les haies de cactus, suprêmes vestiges de nombreux villages, abandonnés depuis une dizaine d'années par suite des invasions de pillards, incessantes dans cette contrée, où, en fait de végétation, il ne vient plus guère que des Sakalaves. Voilà plus de six jours que nous n'avons rencontré des habitations habitées.

Joli campement sur une cime, bordée de ravins dans lesquels nous tirons quelques sangliers, et la journée finit comme à l'ordinaire, par des pluies torrentielles, entrecoupées d'éclairs et de coups de foudre.

Dimanche 13 décembre.

Réveil humide ; froid vif ; superbe lever de soleil.

Tsimiche vary ! (Plus de riz !) murmurent nos bourjanes avec une tristesse amplement justifiée.

Nous nous mettons en marche, à travers une infinité de ruisseaux babillards, quelques torrents en fureur, puis la Lily mugissante. On approche de l'endroit où, si tout a bien marché, doivent nous attendre les subsides envoyés de Soavinandriana, et nous allons drapeau en tête pour éviter une de ces méprises trop fréquentes dans les expéditions coloniales, où il arrive que les Lebel partent tout seuls, envoyant leurs balles à longue portée dans des colonnes amies.

En descendant les flancs des monts Andranonatoa, sillonnés par de profondes coulées de lave desséchée, nous apercevons enfin dans la vallée un corps en marche avec le drapeau tricolore ; de vives acclamations s'élèvent de part et d'autre et l'on a vite fait de se rejoindre.

En tête on aperçoit un être humain juché sur un animal fabuleux, plus haut qu'un bœuf, mais moins corpulent, à quatre pieds et à longues oreilles, mais il n'a pas de cornes ; en faisant appel à nos souvenirs d'enfance, nous reconnaissons un mulet ; nous n'en avions pas rencontré un seul, pas plus qu'un cheval, depuis notre départ de Tananarive, où d'ailleurs on n'en voit que depuis la conquête : il y jouit encore d'une telle considération que les indigènes l'appellent respectueusement *rha-mulet*, ce qui signifie « monsieur le mulet ».

L'heureux mortel qui chevauche cette bête de prix est le lieutenant Doumergue, des tirailleurs algériens, qui précède le capitaine Schaeffer, commandant le district de Soavinandriana, où il vient de remplacer le capitaine Compérat, rappelé à Tananarive pour prendre le commandement du district d'Antsirabé.

On fraternise, on distribue les vivres, on tue les deux bœufs amenés pour notre ravitaillement, et, au bout d'une heure, on

s'attable dans le vallon, sur le bord d'un de ces petits lacs bleus autour desquels le Tyrol place ses auberges les plus renommées. Les crêtes qui se dressent devant nous sont sillonnées d'hommes portant de longues piques que l'on pourrait être tenté de prendre pour des alpenstocks, et par lesquels le touriste est certain de se faire dévaliser, je veux dire fahavaliser, plus complètement encore que par les aubergistes de l'Europe centrale.

La route nous est coupée, comme c'était annoncé, par les bandes refoulées du lac Itassy, et dont l'effectif est évalué à plus de deux mille hommes ; en conséquence, le capitaine Schaeffer nous invite à passer par Soavinandriana pour éviter une collision ; or, cela nous imposerait un retard de vingt-quatre heures et nous avons hâte d'arriver, et puis, dans ce pays en pleine insurrection nous n'avons pas, pour éviter les coups de fusil, les mêmes raisons que chez les Sakalaves, auprès desquels nous devions remplir une mission pacifique.

Avec les insurgés de l'Émyrne, au contraire, il y a tout avantage à foncer dessus, et nous insistons vivement auprès du capitaine pour qu'il nous y autorise en sa qualité de chef du district ; il cède enfin à nos instances et pousse l'amabilité jusqu'à prendre le parti de nous accompagner dans cette expédition. On longera le flanc du mont Ambohimangara, vaste repaire des bandes insurrectionnelles, et l'on tâchera de gagner pour y coucher le poste qui, d'après les dernières nouvelles, a dû être installé du côté de Menazary, à l'est du lac Itassy, par le capitaine Bou-Ayed, duquel nous reçûmes l'hospitalité à Amboniriana lors de notre sortie de l'Émyrne.

Pendant que nous délibérons, deux coups de fusil retentissent à courte distance : ce sont ces diables de Fahavalos qui tirent sur notre beefsteak, le premier qu'on nous ait servi depuis longtemps ; va-t-il falloir l'abandonner ? ce serait épouvantable. Nous ne nous levons même pas de table, et nous finissons sans autre alerte ce déjeuner champêtre.

À une heure on lève le bivouac ; Rocheron part en avant par les crêtes avec une dizaine de tirailleurs, pour dégager la

route – car il y a une route maintenant, du moins un chemin, large d'un mètre à peu de chose près. Le capitaine Schaeffer prend la tête de la colonne, suivi des trois explorateurs ; après dix minutes de marche, à l'entrée d'un ravin fort étroit, nous sommes accueillis par deux coups de feu, dont le premier effet est de jeter à plat ventre les quatre bourjanes qui portent mon filanzane ; je les relève vivement à la pointe de mon soulier, et ce vigoureux contact fait renaître la confiance sur leurs visages.

Rassuré à leur endroit, si j'ose m'exprimer ainsi, nous ripostons par quelques coups de fusil sur nos agresseurs, abrités par un mouvement de terrain, à une cinquantaine de mètres devant nous ; c'est à peine si par instants on aperçoit une tête. Mais voici qu'un feu de salve déchire l'air au-dessus de nous : c'est le détachement de Rocheron qui a gagné la hauteur au pied de laquelle nous cheminons, et d'où il domine la ligne avancée des Fahavalos, qui se retirent aussitôt. Le lieutenant prend alors la tête de la colonne, et nous gagne de vitesse, si bien qu'il est complètement hors de vue quand nous parvenons à un carrefour du chemin tracé.

Le capitaine, hésitant sur la direction à prendre en vue d'atteindre le poste, juge nécessaire de rappeler l'avant-garde et, me targuant de la vitesse de mes bourjanes, je m'offre pour porter les ordres ; mais c'est compter sans mes hôtes. J'ai toutes les peines du monde à les mettre en branle, et bientôt nous arrivons dans un ravin large et profond, où les aspérités du terrain rendent le filanzane impraticable ; je dois mettre pied à terre ; ils en profitent pour me lâcher, et me voilà parti tout seul à la recherche de Rocheron, que je retrouve enfin de l'autre côté du ravin.

Tandis qu'il prend ses dispositions, je repars de mon pied léger à travers les escarpements solitaires, où la balle d'un Freyschütz mystérieux m'honore d'un salut qu'il m'est impossible de rendre, dans l'ignorance de l'endroit d'où provient cette politesse anonyme.

Au moment même où je rejoins le capitaine, une assez vive fusillade éclate sur les hauteurs d'où je redescends. Nous marchons au feu, et nous sommes bientôt auprès de Rocheron, sur une crête qui longe une énorme montagne : c'est l'Ambohimangara, aux flancs duquel fourmille toute une population d'insectes aux ailes blanches et aux ardillons aigus : les ailes, ce sont des lambas, des ardillons, des fusils et des sagaies. Nous estimons qu'il y a là plus de deux mille hommes en mouvement, sans compter les femmes et les conducteurs de troupeaux, qui poussent en panique vers le plateau supérieur un bétail évalué à dix mille têtes pour le moins. Tout cela fait une agitation indescriptible, dont le spectacle se déploie en merveilleux panorama latéralement à notre chemin, qui court en galerie le long de la montagne à laquelle il est relié par des contreforts perpendiculaires. Sur ces sommets se tiennent en réserve les groupes les plus importants des rebelles, dont les tirailleurs avancés nous canardent à bonne portée. Ces drôles sont embusqués derrière les pierres et dans de petites maisons en terre dont la plupart, nous l'avons su par la suite, sont pourvues d'un souterrain qui gagne au loin la campagne.

C'est un tir à l'affût, contre nous, qui marchons à découvert, ne nous arrêtant que pour tirer des coups de fusil individuels chaque fois qu'apparaît un bout de tête, et faisant de temps à autre une station plus sérieuse pour envoyer à nos insaisissables adversaires des feux de salve destinés à protéger le convoi, qu'ils serrent d'un peu trop près.

Un coup de feu, parti d'une case éloignée de vingt-cinq mètres à peine derrière nous, fait siffler une balle entre Boussand et moi ; d'Yerville, dont l'œil de lynx a vu d'où émane ce mauvais procédé, y répond avec empressement. Nous ne voulons pas être en reste, et on s'élance sur la bicoque,... mais plus personne : le tirailleur a filé par le souterrain.

À partir de ce moment, les balles sifflent et Boussand en abuse pour me rappeler que je fus naguère auteur dramatique ; nous sommes criblés, au passage d'un raidillon où il ne ferait

pas bon de s'arrêter pour souffler, mais les Malgaches sont si maladroits que nous atteignons sans autre mal une plate-forme, d'où nous constatons que l'on tire de toutes parts, sauf du côté du lac Itassy, dont l'eau bleue profonde baigne le pied des monts à notre droite, nous offrant sous le coup de soleil enchanteur de cette journée inoubliable le plus féerique décor de combat colonial qui se puisse rêver. Une série de feux de salve bien nourris déblaie les rochers dans lesquels il nous va falloir passer et d'où part un feu assez vif. Lorsque tout le convoi a gagné la hauteur, nous piquons dans cette direction, et au pied des rochers nous trouvons les cadavres de deux Malgaches qui viennent d'être égorgés. L'un d'eux a les mains liées derrière le dos : ce ne sont pas évidemment des victimes de notre feu, mais probablement des otages enlevés dans un village ami et massacrés à notre approche ; quant aux blessés et aux morts, les Fahavalos n'en ont pas laissé sur le terrain. C'est leur soin le plus ardent, et dans leurs troupes bien organisées, il y a pour chaque tireur quatre hommes armés de sagaies qui l'emportent s'il est atteint, et qui en tout cas sauvent son arme. C'est à peu près ainsi que les choses se passaient au temps heureux de la chevalerie, où chaque lance comportait, outre le cavalier, quatre ou six servants à pied.

La descente est épineuse à travers un terrain crevassé d'érosions profondes où, sous un feu incessant, nous cheminons grâce à des prodiges d'équilibre qui feraient le succès d'un professionnel.

Bientôt tout le monde est dans la plaine. Arrivés des premiers, nous restons jusqu'à la fin, Boussand, d'Yerville et moi, avec quelques Sénégalais, pour protéger le passage de la queue de la colonne contre les tirailleurs fahavalos, dont le tir gagne sur notre gauche. Enfin, le lieutenant Doumergue arrive avec son mulet abyssin, qui a passé, Dieu sait comme, et une demi-heure plus tard, à la traversée d'un torrent, nous opérons notre jonction avec le capitaine Bou-Ayed, attiré par cette fusillade, qui l'a vivement surpris dans une région où rien ne faisait prévoir l'arrivée d'une colonne française.

Le soleil baisse ; il semble que nous venons à peine de partir et voici qu'il est déjà six heures et quart ; le temps a marché avec une rapidité stupéfiante ; ce genre de sport offre décidément une des plus captivantes façons de passer l'après-midi du dimanche, toujours si difficile à remplir.

Nous recevons le meilleur accueil au poste de Menazary où, faute de place, nous couchons une fois encore sous la tente. Notre matériel est bien fatigué : mon lit Picot notamment n'est plus qu'un amas informe de pièces et de morceaux rapetassés avec des ficelles, à l'instar de l'illustre maréchal de Rantzau,

> Lequel n'avait gardé rien d'entier que le cœur.

Lundi 14 décembre.

Le lendemain, une escorte de tirailleurs nous conduit jusqu'à la rivière Kirano ; en nous quittant, elle se rencontre avec les Fahavalos qui nous suivent de loin sur les crêtes et qui sont reconduits par quelques feux de salve, dont l'écho fait bondir nos cœurs à distance.

Nous passons devant des habitations, dont chacune arbore en signe d'amitié d'énormes lambas blancs : une telle abondance de linge étalé au soleil ferait croire que partout on vient de faire la lessive. Par-dessus les gorges de la Varana, les cris de nos bourjanes nous signalent l'approche d'une troupe dans laquelle il semble y avoir des Européens : c'est le convoi de Talbot, qui se rend à Tananarive, sous la conduite du capitaine Compérat.

On tombe dans les bras les uns des autres, et l'on se remet en marche sans perdre un temps précieux.

Dîner joyeux et coucher au petit village d'Ambatontsangana.

Mardi 15 décembre.

Nous n'avons plus guère qu'une centaine de kilomètres à faire : nos bourjanes, qui ont retrouvé tout leur entrain, vont enlever cette étape avant le coucher du soleil ; la contrée est tranquille. Départ à volonté, par petits groupes.

Déjeuner à Arrivonimamo, où nous disons adieu à nos braves Sénégalais qui vont goûter un repos bien gagné. D'Yerville part à fond de train suivi de près par Boussand et moi. Nous nous émerveillons des progrès réalisés en quelques semaines dans ce pays fertile, où tout était ruine et deuil quand nous y avons passé la première fois ; les rizières sont en culture, les maisons reconstruites, les habitants en pleine confiance ; cette population est décidément d'une élasticité prodigieuse, et le tout est de connaître la manière de s'en servir.

Après une course à fond de train nous arrivons dans la plaine de l'Ikopa, où nous est offert le pittoresque spectacle d'une troupe de mégères en train d'exorciser, à force de cris, de chants et de battements de mains, une malheureuse créature qu'on nous déclare possédée du démon.

Une heure plus tard, nous montons la grande rue de Tananarive à travers le grouillement tumultueux de la population hova, habituée à voir passer, au retour de ces voyages qui forment la jeunesse et déforment les vêtements, des Européens en guenilles, officiers et explorateurs, plus délabrés que Job et plus fiers que Bragance.

Ces quelques semaines passées chez les Sakalaves ont suffi pour transformer notre sens du confortable au point que Tananarive nous émerveille par les splendeurs de son luxe. C'est délicieux, les voyages, surtout à l'heure du retour.

Quelques semaines après notre retour, le gouverneur général, préludant à l'expédition dès longtemps projetée contre les Sakalaves du Ménabé, envoyait une compagnie

de Sénégalais prendre possession définitive de Tsiromandidy, puis d'Ankavandra, où s'établissait bientôt le lieutenant Rocheron ; enfin de Bekopaka, où le capitaine Orlanducci recevait au mois de juin la soumission de notre ancien ami Tiaro, le chef le plus important du Manambolo, avec lequel nous avions fait connaissance quelques mois auparavant. On lit dans le *Journal officiel de Madagascar*, en date du 16 septembre 1897 :

« Tiaro a répondu de la soumission des chefs secondaires auxquels il commande et a affirmé que toutes les peuplades du bas Manambolo reconnaîtront désormais l'autorité de la France. Les déclarations de Tiaro ont paru sincères ; mais, ainsi qu'il advient pour la plupart des chefs indigènes, une surveillance constante de son attitude sera la meilleure garantie de l'exécution de ses promesses. Le poste de Bekopaka a été établi sur une sorte d'éperon qui domine à pic le cours du Manambolo. Du côté opposé à la rivière, qui est le seul accessible, il est fermé par une sorte de retranchement bastionné au centre duquel se trouve l'entrée de l'ouvrage. La difficulté du ravitaillement lui crée quelques embarras, qui cesseront lorsque des transports réguliers pourront être organisés entre Bekopaka et l'embouchure du Manambolo. »

Presque en même temps les deux chefs d'Ankavandra, nos amis Rainialy et Andriantsiléo, arrivaient à Tananarive, où ils venaient auprès du général Gallieni protester de leur fidélité au gouvernement de la République française.

La pacification de cette région belliqueuse n'était malheureusement pas définitive, et divers incidents se sont produits aux environs d'Ankavandra vers la même époque : le 17 juin, un engagement fort vif mettait aux prises nos Sénégalais avec une bande de Sakalaves du Ménabé septentrional sur les bords du Manambolomaty, tout près du point où nous l'avions franchi.

« La petite troupe, dit l'*Officiel de Madagascar*, atteignit les rebelles, qui étaient dissimulés derrière une éminence et qui l'accueillirent par une fusillade nourrie. Les Sakalaves se retirèrent, mais, vigoureusement poursuivis, ils se trouvèrent bientôt acculés dans le coude formé par un ruisseau aux bords escarpés. Un combat corps à corps s'ensuivit, dans lequel trois Sénégalais furent tués et cinq blessés, ainsi qu'un tsimandoa qui y prenait part. L'ennemi prit la fuite, laissant vingt cadavres sur le terrain et ayant eu de nombreux blessés. Un des tirailleurs sénégalais blessés est mort des suites de ses blessures. Les Sakalaves, au nombre de cent cinquante environ, provenaient des tribus des chefs Rababany et Franzo, dans le Mavohazo, et de plusieurs autres tribus du Ménabé septentrional. Ils obéissent probablement à la reine Fatoma, qui commande toute la contrée, et qui a refusé jusqu'ici d'entrer en pourparlers avec nous. Les deux fils du chef Franzo ont été tués dans l'engagement. »

Le 9 août, entre Tsiromandidy et Ankavandra, un convoi était attaqué, et sa glorieuse défense coûtait la vie au sergent européen Bruneau et au caporal indigène Allah Dimou Sisoko. J'emprunte au correspondant du *Temps* ce glorieux épisode de la guerre coloniale :

« La conduite de nos soldats et celle de nos corps auxiliaires, sénégalais et malgaches, est d'ailleurs admirable. Le 8 août, un convoi de trente bourjanes portant des munitions et de l'argent quittait le poste de Tsiromandidy, à destination d'Ankavandra, sous l'escorte d'un caporal et de six tirailleurs sénégalais commandés par le sergent Bruneau, de la 3e compagnie du régiment colonial. Le 9 août, vers onze heures du matin, au passage d'un cours d'eau, le petit détachement se trouve tout à coup en présence d'un fort parti de Sakalaves qui, embusqués derrière les arbres et dans les hautes herbes, ouvrent le feu sur l'escorte pour chercher à s'emparer du convoi.

« Le sergent Bruneau, sans se laisser effrayer par le grand nombre de ses adversaires, donne ses ordres avec le plus grand sang-froid, rassemble le convoi et dispose sa petite troupe pour répondre au feu nourri des Sakalaves. Au deuxième feu de salve, il tombe mortellement frappé d'une balle à la tête. Le caporal Allah Dimou Sisoko prend aussitôt le commandement, mais tombe bientôt à son tour, la cuisse fracassée par une balle. Il n'en continue pas moins à diriger le feu et à tirer assis jusqu'à ce qu'il meure, atteint par une nouvelle blessure à la tête. Le tirailleur de 1re classe Samba Denfako le remplace et, bien que blessé lui-même au bras gauche, il ne cesse de diriger le tir de ses camarades agenouillés autour des caisses de munitions et d'argent abandonnées de leurs porteurs et confiées à leur honneur militaire. Les Sakalaves se retirent après des pertes sérieuses. Le général a officiellement rendu hommage à ces braves. »

Un incident plus vif encore s'est produit le 28 septembre :

Le poste fortifié de Bekopaka a été attaqué avant le lever du jour par une bande de plus de 150 Sakalaves. Au premier choc, trois Sénégalais ont été tués, et notre Moussa-Marigo, l'ordonnance du lieutenant Rocheron, est tombé avec eux, frappé de trois balles. Mais, grâce à la vigueur du lieutenant, assisté du docteur Rapuc, médecin de la marine, les Sakalaves ont été repoussés, laissant sur le terrain un grand nombre des leurs. À la suite de cette affaire, le lieutenant Rocheron et le docteur Rapuc ont été cités à l'ordre du jour de l'armée.

L'occupation progressive du Ménabé inférieur, le long des rives du Mahajilo-Tsiribihina, a été opérée depuis lors par le commandant Gérard, chef de l'état-major, à la tête d'une colonne de 2 000 hommes, et il est permis d'espérer que, malgré quelques faits de guerre inévitables dans la

phase initiale, la soumission totale des Sakalaves sera un fait accompli quand paraîtra ce volume.

TROISIÈME PARTIE

LA ROUTE DE LA CONQUÊTE

XIII

DE TANANARIVE À MAJUNGA

L'Émyrne en culture. – Un bat-l'eau. – La colonne légère. – De l'audace, encore de l'audace ! – Où fut massacré Garnier. – Sommaire de l'expédition. – Considérations philosophiques sur la voiture Lefèvre et les 270 manières de s'en servir. – Suberbieville. – Deux nuits en pirogue. – La course au steamer.

Ce fut le 30 septembre 1896 que le drapeau blanc apparut au-dessus du palais d'Argent, à Tananarive, où trente mille hommes armés, dans une position inexpugnable, avaient à défendre leur capitale contre la colonne légère du général Duchesne, forte de moins de trois mille combattants.

Quelques obus à la mélinite sur la royale demeure eurent raison de la résistance du gouvernement hova, malgré l'avantage d'un premier engagement où l'assaut donné par une compagnie de tirailleurs algériens avait été repoussé avec une furie déconcertante : deux sous-officiers et quatre tirailleurs tués, deux officiers et dix-sept tirailleurs blessés au premier choc.

L'instant était solennel ; cet échec initial, joint à l'écrasante supériorité de nombre et de position de l'armée malgache, mettait gravement en péril la troupe vaillante, mais épuisée, qui, au prix des plus terribles fatigues, à travers des défilés militairement impraticables, avait été conduite au pied de la grande cité

aérienne, avec une audace qui n'admettait d'autre excuse que la victoire.

À trois heures trente, au moment où les colonnes d'assaut préparaient un suprême effort, le pavillon blanc fut hissé sur le palais qui domine la grande ville étagée le long des crêtes ; notre artillerie avait visé à la tête – c'est une tactique dont le succès est infaillible avec les Malgaches, – et, trente-cinq minutes après le premier coup de canon, un parlementaire, précédé d'un immense drapeau blanc, se présentait devant nos lignes.

Le jour même, la ville était occupée par le général Metzinger, et, le lendemain matin, le général en chef, qui avait maintenu le gros de la colonne sur les crêtes de l'Est, prêt à brûler la ville en cas de surprise, faisait son entrée avec le général Voyron, à la tête de l'aile droite, et le général de Torcy, l'éminent chef d'état-major dont la féconde initiative et le haut esprit d'organisation assurèrent, contre toute vraisemblance, l'issue triomphale d'une expédition engagée dans les conditions les plus désastreuses, – au milieu de difficultés dont les plus graves provenaient, assure-t-on, d'une affligeante insolidarité entre certains des éléments désignés pour coopérer à cette entreprise où était engagé le drapeau de la France et où se jouait l'existence de ses soldats.

Infiniment curieux de connaître les régions ardues qu'avait traversées cette marche aventureuse, j'avais demandé au général Gallieni l'autorisation de descendre sur Majunga dès qu'il semblerait possible de rouvrir cette route abandonnée depuis le jour où, six mois auparavant, furent massacrés le jeune colon Garnier et quatre autres Européens ; trois de ses compagnons échappèrent au carnage : l'un d'eux était le lieutenant Bénévent, interprète du corps expéditionnaire, qui en fut quitte pour une balle dans le menton.

Au moment même où je me préparais à rentrer en Europe, M. Bénévent, entièrement remis de sa blessure, reçut la mission de conduire à Majunga le nouveau résident, M. Alby, qui venait d'organiser, dans un excellent esprit de colonisation, la rési-

dence d'Antsirabé, célèbre par ses eaux thermales autour desquelles on est en train d'établir un sanatorium appelé à rendre les plus grands services ; je fus autorisé à l'accompagner avec un conducteur des ponts et chaussées et un garde-milice, désignés pour le Bouéni. En tout, cinq fusils.

Voici quelques feuillets de nos notes de route :

Jeudi 24 décembre 1896.

À quatre heures du matin, notre convoi se forme sur la place du Zoma, marché malgache ; nos bourjanes arriment leurs charges sur les longs bambous qu'ils vont porter à la file. Quelques camarades viennent, malgré l'heure matinale – on se lève tôt à Madagascar, – nous souhaiter bonne route et nous donner des commissions pour l'Europe, vers laquelle je me dirige par la voie, légèrement détournée, de l'Afrique du Sud : MM. Meurs et Boussand, les éminents et vaillants ingénieurs du Syndicat lyonnais d'exploration ; Alfred Courmes, l'énergique et entreprenant créateur de la Compagnie française d'exploration et de colonisation à Madagascar ; Sescau, le président de la chambre de commerce de Tananarive, le plus expérimenté, le mieux avisé, le plus écouté des colons français de Madagascar, où il a longtemps dirigé les agences du Comptoir d'escompte ; d'Yerville et le lieutenant Rocheron, avec lesquels je suis revenu, il y a cinq ou six jours, de chez les Sakalaves du Ménabé, où le lieutenant se prépare à repartir, tandis que d'Yerville retourne en Europe par Tamatave, après deux ans de voyages fatigants et périlleux ; puis quelques-uns de nos amis de l'état-major, qui nous envient de reprendre encore une fois la campagne, eux que le devoir retient au quartier général, – et ce devoir n'a pas l'air d'une sinécure sous les ordres d'un chef actif comme le général Gallieni.

En route. Notre matinée se passe dans les rizières de la vallée de l'Ikopa, où jusqu'à l'horizon l'on n'aperçoit que du rouge

et du vert d'une intense crudité ; heureusement que ce sont des couleurs complémentaires, et qu'elles s'émaillent au loin d'une infinité de points blancs, les lambas de cotonnade des Malgaches, dont l'animation est maintenant extraordinaire dans cette contrée rendue à la paix des champs.

Déjeuner sur les hauteurs du poste d'Ambohidratrimo, très joliment juché dans des roches de gneiss, à l'ombre d'un groupe imposant de baobabs.

Après ce repas sommaire, nous avons, dans la plaine, la divertissante surprise d'un laisser-courre par Bob, superbe bouledogue qui appartient à notre garde-milice. Le spectacle de la campagne, dont il avait été sevré depuis longtemps, a provoqué chez ce Bob, éclatant de vigueur et de santé, une exubérance qui le porte à des excès regrettables, dont pâtissent le bétail et la volaille qui se rencontrent en abondance aux abords de notre chemin ; mais voici que le gaillard trouve enfin à qui parler : au lieu de prendre la fuite piteusement, en poussant des cris de porc frais comme la plupart de ses congénères, un cochon de forte taille attend de pied ferme maître Bob et répond à ses abois par un maître coup de groin en pleine gueule. Bob, enchanté de trouver un adversaire enfin digne de lui, riposte du tac au tac et, après un échange de coups de crocs des plus mouvementés, il coiffe, en chien de meute, la bête, qui ne voit plus son salut que dans la fuite : fidèle aux traditions des ancêtres de sa race, elle se dirige à toute vitesse vers le ruisseau le plus voisin, où nous assistons à un bat-l'eau comme on n'en a pas tous les jours au Bréau de Fontainebleau.

Cependant Bob n'a pas lâché prise, et la formidable tenaille de ses mâchoires ne se desserre pas au contact de la rivière, dans le sein de laquelle, par une ingénieuse tactique, son adversaire s'efforce de lui plonger le museau.

Quand nous arrivons pour l'hallali, les choses en sont encore à ce point et, comme la lutte menace de s'éterniser, nous croyons devoir intervenir au nom de la Société protectrice des animaux (section de l'océan Indien) ; mais allez donc faire lâ-

cher prise à un bouledogue : on dit que le seul moyen efficace, c'est de lui mordre la queue ; nous hésitons devant cette démarche incongrue, qui, d'ailleurs, nous obligerait à plonger la tête sous l'eau, et force nous est de recourir à nos sagaies, dont nous brandissons énergiquement le manche ; mais la pointe seule a raison de la ténacité de Bob, et c'est au prix des plus grands efforts que nous lui arrachons sa victime, entraînée bien à regret dans les émotions de ce combat naval.

Au sortir de l'important marché d'Alakamisy, où les populations et les bestiaux nous contemplent avec plus de surprise que d'hostilité, nous croisons un convoi de blessés évacués sur Tananarive, et, vers le soir, nous atteignons le poste de Babay, situé au sommet d'un piton rocheux et effilé, qu'il ne nous paraît pas excessif d'appeler la tour de Babay.

Je m'empresse d'ajouter que ce Babay ne signifie pas « confusion » comme celui de la Bible ; c'est au contraire un des postes les plus importants et les mieux tenus, sous l'autorité du colonel Gonard, commandant le cercle militaire, qui nous fait, avec ses officiers, le meilleur accueil autour d'une table copieuse, quoique d'un service rudimentaire. C'est le jour du réveillon ; le champagne coule à flots, mais, comme il n'y a pas de verres pour tout le monde, quelques-uns d'entre nous sablent la liqueur vermeille dans des pots à confitures ou dans des boîtes à conserves. À la guerre comme à la guerre !

Vendredi 25 décembre.

L'insurrection a été violente et meurtrière dans cette région, qui fut même assez longtemps coupée de toutes relations avec la capitale ; aujourd'hui, l'ordre est rétabli, mais, le pays n'étant pas absolument sûr, le colonel Gonard nous alloue une escorte de vingt Sénégalais ; sous leur tutélaire vigilance, nous déjeunons au bord d'une charmante rivière dans les hautes herbes.

Le paysage est délicieux, mais je suis assez souffrant : léger accès de fièvre, avec forte congestion de la rate ; me la serais-je foulée ? Ce mystérieux organe, au nom exhilarant, est le grand réceptacle de tous les microbes coloniaux ; je tente pour réagir de me la désopiler au souvenir des innombrables vaudevilles où le comédien obtient un effet sûr en bredouillant avec une aimable insistance :

« J'ai la rate atta… j'ai la rate atta… j'ai la rate attaquée ! » C'est d'un comique inférieur, mais irrésistible à la scène.

Nous arrivons par un fort mauvais temps au poste d'Ankazobé, village étrange, position admirable, au sommet d'une montagne bordée de crêtes rocheuses, le long desquelles, nuit et jour, des factionnaires à l'œil perçant veillent dans des miradors en peaux de bœuf.

Le lieutenant Sancery nous fait passer une charmante soirée de Noël, moins la bûche que le climat rend superflue ; et, sans que nous ayons besoin de mettre nos souliers dans la cheminée, il nous comble de menus présents : curiosités locales, fétiches enlevés à des prisonniers, sabres fahavalos, instruments de musique en bambou et même un panneau sculpté par les doigts ingénus de quelque Rodin malgache.

Samedi 26 décembre.

Au moment de quitter Ankazobé, je m'aperçois qu'un de nos boys, l'excellent Samuel, dit le Roi des Boys, l'ancien serviteur de Boussand chez les Sakalaves (il avait demandé comme une faveur de nous accompagner dans ce nouveau voyage), est sous le coup d'un accès de fièvre qui ne lui permet pas de continuer la route, et nous le laissons, confié aux bons soins du lieutenant.

Les Hovas de Tananarive ne sont pas épargnés par la malaria, et bien des bourjanes succombent dans ces voyages à la

côte, dont ils redoutent énormément le climat ; nous en avons perdu plusieurs durant notre expédition de l'Ouest.

Les animaux eux-mêmes n'échappent pas à ce mal, et après notre excellent chien « Fahavalo », que nous avons dû abandonner chez les Sakalaves, voici que notre Bob, si flambant au départ, est complètement « flapi » ; il n'a pas suffisamment tenu compte du proverbe : « Qui veut voyager loin », et ne s'est pas ménagé, lui qui est sa propre monture, – car il n'y a pas de porteurs affectés à son service[1] ; nous sommes obligés de le laisser, tout découragé, au poste d'Andriba, d'où on le renverra à son propriétaire quand les convois circuleront.

Belle contrée mouvementée, d'où émergent des blocs de granit d'une masse imposante ; nous longeons pendant une heure ou deux le pied de l'Angavo, qu'il ne faut pas confondre avec celui dont nous avons fait l'ascension en venant de Tamatave ; à Madagascar, plus que partout ailleurs les noms géographiques sont tirés à d'innombrables exemplaires, ce qui provoque souvent de fâcheuses confusions.

Heureusement pour eux, les Malgaches ont le don de l'orientation ; tous les instants de la vie, ils connaissent, sans boussole, la direction de points cardinaux, et c'est une grande force pour une population que de ne jamais perdre le Nord. Les mots « gauche » et « droite » ne sont pas, chez eux, d'un usage habituel ; la position des objets est toujours désignée cosmographiquement, même à l'intérieur des maisons, et c'est ainsi que

---

[1] Quelques-uns de ses congénères ont été plus favorisés, et l'on cite un ingénieur étranger qui ne reculait devant aucune dépense pour faire transporter en filanzane son toutou favori, admirable dogue d'Ulm, un peu trop encombrant pour être pris sous le bras comme un king-charles. S'inspirant de cet exemple, le service de l'agriculture a fait monter en filanzane dans l'Émyrne les superbes moutons de Rambouillet envoyés à Madagascar pour l'amélioration de la race ovine malgache.

pour indiquer à nos boys la place d'un bibelot dans une cantine, il faut leur dire, par exemple :

« Va chercher telle chose au nord-ouest de la caisse[1] ! »

On déjeune dans la case du lieutenant Baudouin, à Maharidaza – rien du Maharidaza de la route d'étapes où j'ai passé quelque temps avec le commandant Le Lubin, – puis on commence l'ascension de l'Ambohimena par un sentier de mulets souvent fort raide, à ce point qu'au fond du ravin on voit à chaque instant les ossements des pauvres bêtes entraînées avec leurs charges : caisses de métal défoncées, bâts et harnais rongés par la pluie, débris d'équipements variés, chaussures, ceinturons ; dès maintenant le chemin est jalonné par ces tristes vestiges de l'expédition.

---

1 Le plan et la structure des cases en sont commandés par des règles de sorcellerie, dont voici la base, d'après l'explorateur Gautier :

« Pour se coucher, il faut avoir la tête au nord, donc le coin nord-est de la maison est celui réservé au lit. Partant de ce coin nord-est qui porte le nom de la phase de la lune considérée comme la plus propice, Alahamady, et donnant aux trois coins le nom des autres phases principales : Asorotany, Adimizana, Adijady, les murs sont partagés en trois parties par deux phases secondaires : Adaoro, Adizaoza, à l'est ; Alahasaty, Asombola, au sud ; Alakarabo, Alakaosy, à l'ouest ; Adalo, Alohotsy, au nord. En tout, 12 emplacements, qui correspondent aux douze mois de l'année lunaire. Adizaoza est la place réservée à la grande jarre qui contient l'eau ; Asorotamy est le coin du parc aux volailles ; Alohotsy est la place du veau qu'on rentre tous les soirs ; Asombola marque l'emplacement du mortier à riz ; Adimizana (S.-O.) est de mauvais présage et reste vide ; Alakarabo indique la porte ; Alakaosy est la place d'honneur du souverain ; Adijady limite la fenêtre ; Adalo est la place d'honneur réservé aux hôtes ; Alohotsy sert de buffet pour les cuillères et les assiettes. Ces emplacements sont mémorables ; on peut entrer dans la première case venue : les objets énoncés ci-dessus se trouveront à la place qui leur a été affectée sans que jamais le propriétaire de la case se permette aucune infraction à la règle.

(*Guide du colon*, p. 107.)

En passant à la Tête d'Ambohimena, le point le plus élevé du col, mais ceinturé de hauteurs qui le commandent de toutes parts, j'aperçois partout alentour des redoutes qui semblent fort bien établies ; et Bénévent, qui a accompagné la colonne légère en qualité d'officier interprète, nous explique comme quoi ces travaux ont été faits par les Hovas, mais ils n'ont pas su défendre cette position rendue en quelque sorte inexpugnable.

Ils avaient pourtant à leur service trois armées, dont une, avec Ramazombazaha et Rafarhahibohana (un joli nom pour un chien d'arrêt !), se retirait constamment devant nos troupes, tandis que la seconde, commandée par Ranianzalahary, les suivait sur le flanc nord-est, dans une situation merveilleuse pour inquiéter notre marche en avant ; la troisième menaçait la colonne par derrière avec Ralambotsiforo et Rahezavana, dans la vallée de la Betsiboka, où elle exerce encore des ravages à l'heure où nous sommes.

Quand on suit le chemin, encaissé dans un défilé presque continuel par où s'est avancée l'armée de la conquête, on se demande s'il faut plus admirer la hardiesse et la ténacité du général qui s'y est engagé, ou s'étonner de la témérité d'une aussi folle entreprise. *Audaces fortuna juvat* est une devise admirable après le succès, et c'est surtout en pareille matière que la fin justifie les moyens, puisqu'aussi bien on aurait mauvaise grâce à exiger d'un chef militaire autre chose que la victoire.

Le tout est de réussir ; les Italiens à Adoua, où la partie ne s'annonçait pas plus hasardeuse qu'ici, et Jameson au Transvaal, ont fait l'expérience de ce que coûte l'audace quand la fortune n'est pas d'humeur à l'adjuver.

On peut évaluer à trente mille fusils, sans compter l'artillerie, l'effectif de l'armée hova, qui avait constamment l'avantage de la position, contre la colonne légère, forte de moins de trois mille hommes ; une résistance sérieuse et prolongée le moins du monde sur un point quelconque du trajet, devait suffire pour l'anéantissement de cette tentative et de tous ceux qui y prenaient part ; c'était, m'a-t-on assuré, l'opinion

dominante autour du général et de son chef d'état-major, qui, seuls, avaient confiance, mais le pessimisme ambiant n'a pas amoindri un seul instant l'admirable élan des troupes engagées dans cette aventure, dont il y avait de fortes raisons de croire que l'on ne reviendrait pas ; deux correspondants de journaux français, M. Delhorbe, du *Temps*, et M. Sescau, des *Débats*, ont partagé cette gloire.

Il est permis de penser que si les Hovas n'ont pas mieux tiré parti de leur supériorité numérique et de l'avantage du terrain, c'est qu'il leur a manqué le point d'appui d'un commandement européen qui, si minime fût-il, paraît être indispensable aux troupes indigènes pour leur donner du moral et de la confiance ; on sait, en effet, que le major Shervington, qui fut l'organisateur de l'armée malgache, avait quitté Tananarive peu de temps avant l'expédition. Volontaire ou non – car on se demande par quelle mystérieuse conjoncture les Hovas ont été séparés de leur grand chef au moment même où ils en avaient le besoin le plus pressant, – la défection de ce condottiere britannique est intervenue de la façon la plus opportune dans le problème hasardeux dont le général Duchesne a réalisé la résolution précise avec une si vigoureuse promptitude.

Nos pertes ont été cruelles, assurément, et c'est grâce à l'aventureuse rapidité de l'action finale qu'elles n'ont pas ravagé plus terriblement encore l'armée expéditionnaire, décimée par les inévitables lenteurs des opérations préparatoires dans la région malsaine où il importait de ne pas prolonger le séjour des troupes européennes, hors d'état de résister aux fatigues de la guerre et des travaux de terrassement sur une terre bouleversée, dont la malfaisance a réduit presque à néant les valeureux effectifs du 200e de ligne, du 40e chasseurs et des sapeurs du génie.

Cette douloureuse expérience aura du moins servi à établir d'une façon péremptoire et définitive que l'armée de terre ne doit pas fournir aux expéditions lointaines d'autres éléments que des cadres avec lesquels les troupes indigènes font à moins de risques et à moins de frais de la meilleure besogne, comme il

appert chaque jour des services rendus actuellement à Madagascar, au Soudan, et au Tonkin, par les compagnies de Sénégalais, d'Haoussas et de miliciens, merveilleux combattants des luttes coloniales entre les mains des officiers et sous-officiers européens, qui leur apportent l'éducation militaire et une confiance superstitieuse encore plus efficace dans les guérillas que le maniement du fusil Lebel.

Les pertes de la colonne légère ont été insignifiantes par rapport à l'effroyable mortalité des troupes dans le Bouéni. Il est d'ailleurs à remarquer que, si les décès par la fièvre et la dysenterie ont été innombrables dans le corps expéditionnaire, en revanche les armes y ont fait des ravages moins sérieux qu'elles n'en font dans le corps d'occupation durant la campagne de répression insurrectionnelle qui s'achève en ce moment.

Après la traversée du Manankaso, nous gravissons la pente raide qui s'élève jusqu'au poste de Kiangara, vrai nid d'aigle accroché à la paroi vertigineuse d'une immense roche formidablement dressée en travers de notre chemin.

C'était le repaire des pillards qui ont, il y a six mois, dévalisé et massacré l'infortuné Garnier ; un poste vient d'y être établi par le capitaine Joly, mais c'est le dernier que nous devons rencontrer avant Andriba, où nous nous rendons sans escorte, mais armés jusqu'aux dents ; celles-ci ont fort à faire avec le biscuit de guerre, car nous n'avons plus de pain, mais mon excursion chez les Sakalaves m'a tout à fait aguerri contre ce genre de privation, fort supportable dans les pays de riz.

Dimanche 27 décembre.

Après avoir franchi la muraille granitique, nous voici dans l'étroit défilé où furent attaqués Garnier et ses compagnons ; Bénévent nous montre l'endroit où il a été, lui-même, tiré presque à bout portant par un Fahavalo embusqué derrière un

amoncellement de rochers. Là périrent, avec Garnier, les colons Ducros, Cave et Louis et leur serviteur bourbonnais, nommé Nassau ; deux autres voyageurs, Oudinot et Cavalier, revinrent sains et saufs, après une émouvante retraite opérée sous la conduite de Bénévent, grièvement blessé.

Nous nous installons pour déjeuner dans le village abandonné d'Ampotaka, près de quelques lagunes où fourmillent les canards et les perroquets d'eau ; Rainizafia, en allant ramasser un de ces volatiles, voit s'ouvrir devant lui une de ces gueules de crocodile dans lesquelles il n'y a plus qu'à tirer un coup de fusil : on n'y manque pas et on ne le manque pas.

Le chemin muletier, bien tracé et bien conservé, suit assez longtemps un dos d'âne que domine à droite un vaste plateau sur le bord duquel une infinité de pieux dressés à perte de vue marquent le souvenir d'un des principaux camps de l'armée hova.

Plus loin, sur une crête, quelques points en mouvement inquiètent nos porteurs, qui commencent à murmurer le mot de toutes leurs angoisses : « Fahavalos ! Fahavalos ! » En avançant un peu, nous reconnaissons que ce sont des bœufs sauvages, mais hors de portée de nos balles, et c'est dommage, car il fait faim : pas de boucherie ouverte dans le quartier, où tout est ruine et deuil.

Après le passage de la Mamokomita, grossie par les pluies, la nuit nous surprend et il faut camper ; nous plantons nos tentes sur un mamelon bien défendu contre une surprise, mais, hélas ! trop accessible aux invasions des mocafouis, maringouins et autres vilaines bestioles.

Lundi 28 décembre.

Elles nous accompagnent le lendemain, sur les bords de la Mamokomita jusqu'à Andriba, dont les vastes cantonnements, établis sur une position admirable qui commande la route de

Tananarive, nous offrent un confortable inaccoutumé et un déjeuner des plus appréciés, à la table des officiers.

C'est d'Andriba – point terminus de la route à voitures Lefèvre ouverte depuis Majunga jusqu'ici, on sait au prix de quels efforts et de quels sacrifices ! – c'est d'Andriba que la colonne légère est partie pour Tananarive le long du sentier muletier, improvisé par les sapeurs avec quelques coups de bêche, et, contre les roches trop encombrantes, quelques coups de dynamite.

L'état-major ayant reconnu l'impossibilité de poursuivre la marche avec les *impedimenta* que nécessitait la construction d'une route à voitures, on prit brusquement le parti de pousser en avant, par le sentier, une colonne allégée de tout ce qui n'était pas indispensable ; c'est à cette décision, dont l'initiative était hardie et fut vivement controversée, qu'il faut attribuer le succès final de l'expédition.

De quoi causer à Andriba, sinon de ce sujet passionnant et inépuisable ? On s'en entretient longuement avec Bénévent et quelques-uns des officiers qui y ont pris part, et la place est ici tout indiquée pour un historique sommaire et grosso modo de la campagne, sur laquelle on trouvera les documents les plus précis et les plus intéressants dans le rapport du général Duchesne, publié chez Berger-Levrault[1].

---

1 Un fort volume in-8 avec 16 cartes, croquis et itinéraires ; j'en extrais l'éloquent ordre du jour du commandant en chef notifiant la décision prise de lancer sur Tananarive la colonne légère :

Ordre général n° 68, du 8 septembre.

« Officiers, sous-officiers, caporaux, soldats et marins,

« Les éléments mobiles du corps expéditionnaire viennent, grâce à d'énergiques et persévérants efforts, en refoulant l'ennemi partout où celui-ci a tenté de les arrêter, d'atteindre l'extrémité sud de la plaine d'Andriba. J'ai décidé de ne pas pousser plus loin le travail de construction de la route carrossable, qui s'imposait jusqu'ici comme une consé-

quence inévitable du mode de constitution de nos convois, et de poursuivre les opérations contre Tananarive avec une colonne légère, dotée d'effectifs et de moyens de transport réduits.

« Cinquante lieues de France, à peine, nous séparent de Tananarive. Vingt-cinq environ traversent encore une zone montagneuse et à peu près déserte ; le reste est en Émyrne, province très cultivée, très peuplée, où sont concentrées presque toutes les ressources de l'île. Si donc la première partie de la marche nous prépare encore des difficultés matérielles et des privations, nous pouvons espérer trouver dans la seconde des facilités relatives et quelque complément de bien-être.

« Quoi qu'il en soit, la France compte sur nous pour mener à bien la tâche commencée, au succès de laquelle ses intérêts et son honneur sont engagés, comme les nôtres ; elle continue à nous suivre avec une sympathie passionnée, dont les télégrammes du Gouvernement m'apportent presque journellement la preuve.

« Vous élèverez vos cœurs à la hauteur des nécessités d'une situation qui n'exige plus que quelques semaines d'énergie physique et morale, au terme desquelles vous aurez, outre la satisfaction d'un grand devoir simplement et laborieusement rempli, celle d'avoir accompli une tâche que la nature du pays rendait plus difficile qu'on n'eût pu l'attendre ; celle aussi d'avoir ajouté une belle page à nos annales militaires et de vous être préparé de glorieux et impérissables souvenirs personnels.

« La nécessité de proportionner ce dernier effort à nos moyens matériels, celle aussi de maintenir la chaîne des transports, si péniblement créée et entretenue, entre Majunga et Andriba, m'obligent à laisser, ici et en arrière, beaucoup de vous qui aspiraient aussi à l'honneur d'être montés de haute lutte à Tananarive. Je partage le regret qu'ils en éprouvent. J'apprécie très haut les services que nous ont déjà rendus et continuent à nous rendre tous ceux qu'un austère devoir retient à des titres divers, sur cette longue ligne d'étapes. Je connais leurs énergiques et persévérants efforts qui, seuls, nous permettent d'entreprendre la marche accélérée qui va nous mener en Émyrne et je compte que tous sauront le poursuivre.

Après la déclaration de guerre et le vaillant exode de M. Le Myre de Vilers, il fut d'abord procédé aux opérations navales par les soins du commandant Bienaimé, qui occupa premièrement Tamatave avec le lieutenant-colonel Giovaninella, de l'infanterie de marine ; puis, après avoir assuré la défense de Diégo-Suarez, bombarda le rova de Majunga (14 janvier 1895), dont prirent ensuite possession les compagnies de débarquement du *Primauguet*, bientôt suivies de l'infanterie de marine sous le commandement du chef de bataillon Belin.

Ce fut le 6 mars 1895 que débarqua le général Metzinger, commandant l'avant-garde du corps expéditionnaire, appelé à prendre possession de l'estuaire de la Betsiboka et à s'installer, en attendant l'arrivée du commandant en chef, dans la région côtière, terrain d'alluvion moderne à soulèvement basaltiques, entrecoupé de vastes et innombrables marécages, le long de deux rives du fleuve par lequel le ravitaillement des troupes devait être assuré jusqu'à Suberbieville.

Le 27 avril, occupation de Mahabo, après un court engagement.

Le 2 mai, prise de Marovoay (en malgache : beaucoup crocodiles) : le général Metzinger dirigeait l'aile gauche, qui était de beaucoup la plus importante, tandis que le capitaine Delbousquet opérait à l'aile droite après avoir traversé le fleuve, où s'était avancé le commandant Bienaimé avec le *Primauguet*, le *Lion*, la *Rance* et la canonnière le *Gabès*.

« Je n'oublierai ni les uns ni les autres, en faisant connaître au Gouvernement, au prix de quel dévouement, de quels efforts, de quels sacrifices, nous aurons mené à bien notre mission, et la France les confondra dans un même sentiment d'estime et de gratitude.

« Fait au quartier général de Mangasoavina, le 8 septembre 1895.

« Le général commandant en chef,
Signé : CH. DUCHESNE.

Pour ampliation,
« Le chef d'État-Major
Signé : « TORCY. »

Le 24 mai, violente collision dans les hautes herbes, près du gué du Tamarinier, entre une tête de colonne française, avant-garde du lieutenant colonel Pardes, et une troupe de Hovas qui laissèrent sur le terrain 60 hommes et un canon : nous avions, de notre côté, un officier blessé, le lieutenant Forestou, et onze tirailleurs, dont quatre grièvement. À la suite de cet échec, l'ennemi abandonne la position fortifiée d'Ambodimonti, où il laisse en quantité des munitions de canons Krupp, Hotchkiss et de mitrailleuses Gardner.

Le général Duchesne, commandant en chef, a débarqué à Majunga le 6 mai, et, le 9 juin, il assiste à la prise de Mevatanana, d'où l'armée hova se retire après une assez vive fusillade, aussitôt que les obus à la mélinite entrent en jeu ; le jour même, occupation de Suberbieville.

C'est le 29 juin que se produit l'affaire de Tsarasoatra, le combat le plus violent de la campagne, où l'avant-garde, sous les ordres du vaillant chef de bataillon Lentonnet, mort en quittant Madagascar, repousse, avec l'aide du capitaine Aubé, l'attaque vigoureuse et imprévue de trois colonnes hovas. Le lieutenant Augey-Dufresse tombe frappé mortellement, ainsi qu'un caporal de tirailleurs ; un sergent et cinq hommes sont blessés grièvement.

À la nouvelle de ce retour offensif, le général Metzinger lance en avant le 40e bataillon de chasseurs à pied (lieutenant-colonel Massiet du Biest). C'est, sous un ciel de feu, une marche harassante à toute vitesse jusqu'aux hauteurs du Beritsoka, d'où l'ennemi est délogé après une lutte extrêmement vive, dans laquelle sont mis hors de combat deux officiers, le lieutenant Audierne et le capitaine Lebouvier, et une dizaine de tirailleurs.

Il faut encore, avant d'atteindre le massif du plateau central, s'emparer de deux lignes de crêtes parallèles à la Betsiboka, les monts Ambohimenakely (petits Ambohimènes) et les hauteurs d'Andriba, où l'ennemi semble avoir concentré sa défense. Après quelques escarmouches dans les petits Ambohimènes, on parvient, le 22 août, à Andriba, et l'on s'empare, avec l'appui de

l'artillerie, de cette position qui tient la clef de la vallée de l'Ikopa, c'est-à-dire la route de Tananarive.

C'est le 14 septembre que la colonne légère, forte au départ de 237 officiers, 4 000 combattants, 1 500 auxiliaires, 260 chevaux et 2 809 mulets, se met en marche de Mangasoavina, au sud de la vallée d'Andriba, vers la capitale de l'Émyrne. Le 15, le colonel Oudry enlève, avec le commandant Ganeval, dont les tirailleurs effectuent une brillante charge à la baïonette, le défilé de Tsinaynondry, défendu par des ouvrages importants, établis sur les hauteurs environnantes aussi bien que dans la passe ; le 19, nos troupes franchissent les grands Ambohimènes, après une ascension des plus rudes sous le feu de l'ennemi qui s'enfuit à leur approche, laissant derrière des redoutes solidement établies, 3 canons Hotchkiss, plusieurs affûts et 30 caissons d'obus.

On accède dans l'Émyrne ; après les affaires de Sabotsy, puis d'Ambohipiara, et un combat d'avant-garde à Alakamisy, la colonne légère, ayant effectué un mouvement tournant en vue d'aborder Tananarive par le Nord-Est, donne l'attaque, au lever du jour, le 30 septembre, et la capitale de Madagascar est occupée le soir même par notre avant-garde, tandis que le commandant en chef se maintient sur les hauteurs environnantes, d'où son artillerie tient la ville en respect jusqu'à l'installation définitive. On ne saurait trop prendre de précautions avec le Malgache.

C'est ainsi que se termina, avec une rapidité inespérée, cette expédition qui avait si longtemps traîné dans les désastreuses lenteurs de la campagne du Bouéni.

Il convient d'ajouter, pour répondre aux critiques formulées avec quelque apparence de raison contre la témérité du coup de main final, que, dans le cas où la colonne se serait heurtée à une résistance sérieuse devant Tananarive, le plan de campagne comportait une retraite méthodique dans la région fertile et pacifique du Betsiléo, dont les ressources assuraient le ravitaillement de nos troupes, jusqu'au moment fixé pour l'envoi d'une colonne de secours par Tamatave.

Andriba, qui se trouve à peu près au milieu de la route de Tananarive à Majunga et au point le plus important, est aujourd'hui un camp fortifié où sera établi le grand relais de la ligne d'étapes qui va s'ouvrir derrière nous. M. Alby confère longuement avec le commandant du poste sur les mesures à prendre pour la construction de la ligne télégraphique[1].

Le temps pressant, nous partons à deux heures par l'ancien sentier malgache, plus rapide que la route militaire ; vers cinq heures, un orage effroyable nous assaille auprès du village de Malatsy, dont la population sakalave, nous voyant sans escorte, semble peu disposée à nous offrir une hospitalité bien engageante ; la foudre tombe parmi nous, durant une halte, sans faire aucune victime, à notre grande surprise ; nous nous remettons en marche le long des crêtes aiguës, poursuivis par une pluie pesante et par les coups de tonnerre, qui ne cesseront que le lendemain matin.

Un ruisseau, devenu torrent, nous barre la route ; on le franchit à grand'peine, mais, à deux cents mètres de là, nous sommes arrêtés par une rivière plus profonde et plus furieuse encore ; elle n'est pas bien large, mais il y a, dès le bord, plus de deux mètres d'eau, et le courant irrésistible rejette violemment toute tentative de natation.

Heureusement, nous nous sommes, cette fois, munis d'une forte corde à l'aide de laquelle on établit un va-et-vient qui nous

---

1 Une dépêche du général Gallieni, en date du 27 juillet, est arrivée au ministère des colonies, mettant pour la première fois la capitale de Madagascar en relations directes avec la France. Durant l'expédition, le courrier était assuré par un détachement de chasseurs d'Afrique, sous la conduite du maréchal des logis Luzarche d'Azay, qui a vaillamment dirigé, pendant toute la campagne, ce service aussi utile que fatigant et périlleux.

permet de traverser tant bien que mal, plus mal que bien ; mais l'essentiel est de passer, et l'on passe avec armes et bagages.

Ces ruisseaux malgaches ont des colères qui tombent aussi promptement qu'elles s'élèvent : en quelques heures, on les voit monter de deux ou trois mètres, puis reprendre leur niveau. Accoutumés au spectacle de ces crues aller et retour, les Malgaches, patients par nécessité, prennent généralement le parti d'attendre avec philosophie sur le rivage que la fureur des eaux se soit calmée. C'est plus sage que de risquer la noyade, et moins indigeste que de chercher à boire la rivière pour en épuiser l'eau, à la façon des deux chiens de la fable.

Nous espérions franchir le col de l'Ambohimenakely, mais, épuisés de fatigue et ruisselants d'eau, nous sommes retenus par les ténèbres qui rendent absolument impraticable le sentier montagneux, et, sous l'orage inapaisé, nous couvrons de nos deux tentes un coin de terre, étroite plate-forme au-dessus d'un ravin circulaire, tandis que nos Malgaches vont chercher un abri sous les rocs d'alentour.

Mardi 29 décembre.

Nous n'avons pas un fil de sec au réveil, mais, Manon, voici le soleil, qui nous apporte tout l'entrain nécessaire pour franchir le col escarpé d'où nous dévalons bon train vers les domaines de la Compagnie Suberbie.

Voici Ampasiriry, l'un des principaux postes d'exploitation de l'or ; nous y trouvons les vestiges d'une importante canalisation destinée jadis au traitement des sables par le *molitor*, selon le procédé en usage dans la Colombie britannique ; on se contente actuellement d'opérer au *sluice* dans le lit du ruisseau ; deux ou trois équipes sont au travail. Le chef de poste, sous le coup d'un accès pernicieux, semble fort malade ; il attend avec impatience un convoi de secours, et nous donne des nouvelles assez alarmantes sur l'état du pays, que nous pensions trouver entièrement pacifié.

Campement à la nuit, près du village abandonné de Mandendamba, sur un plateau pierreux, où deux de nos hommes et un chien sont piqués par des scorpions ; grâce à l'emploi immédiat du permanganate de potasse au centième, la chose est sans conséquence.

Mercredi 30 décembre.

Après une heure de marche, nous retrouvons, prête à se jeter dans la Betsiboka, l'Ikopa, perdue de vue depuis Tananarive, et dont le cours, élargi par la saison des pluies, se brise tumultueusement sur les roches plates où les crocodiles font la sieste.

Le temps est superbe, mais la chaleur devient insupportable ; c'est la saison la plus pénible ; nous voici bientôt sur la route militaire, entre la Beritsoka et Tsarasoatra, où eurent lieu les deux affaires les plus vives de la campagne.

Le chemin et la brousse environnante sont jonchés de débris d'équipement, de caisses défoncées, de voitures Lefèvre et d'os de mulets ; mais ce ne sont pas encore nos plus lugubres trouvailles, et, dans bien des endroits, d'autres ossements blanchissent le sol rougeâtre.

D'un bout à l'autre, cette route, qui n'a pour ainsi dire pas été parcourue depuis la campagne, offre un sinistre spectacle, qu'on croirait être celui d'une déroute ; aussi bien, dans l'effroyable rigueur des circonstances, cette marche sur Tananarive fut, pour ainsi parler, une déroute en avant, – un désastre au bout duquel il y avait la victoire, et la conquête !

On a beaucoup médit des voitures Lefèvre, et il est incontestable qu'elles ont fait plus de mal que de bien dans l'expédition de Madagascar ; elles avaient, cependant, rendu de grands services dans les campagnes du Dahomey et du Soudan, et c'est une excuse pour ceux qui ont cru pouvoir les utiliser sur le chemin de Tananarive, dont on n'avait pas suffisamment apprécié les difficultés.

Le plus grave inconvénient de ces véhicules a été de nécessiter la construction d'une route, dont les travaux, en dégageant du sol bouleversé les ferments organiques les plus funestes, ont placé le corps expéditionnaire dans des conditions hygiéniques tout à fait déplorables ; l'intention était bonne, mais la réalisation a été désastreuse.

Créée au prix des plus douloureux sacrifices humains, cette route n'a pas rendu les services que l'on en attendait, et l'œuvre immense qu'elle représentait a été perdue par un vice des voitures Lefèvre, qui présentent un point faible à l'attache de leurs brancards en fer. On ne s'en était pas aperçu, dans les contrées plates ou à pentes douces où elles avaient été jusqu'alors utilisées ; mais les heurts incessants d'un pays accidenté comme la région moyenne de Madagascar eurent bientôt fait de réduire à néant toutes les espérances qu'on avait fondées sur ces chariots d'une apparente solidité : comme le divin Achille, elles n'étaient vulnérables que sur un point, et c'est sur ce point que portaient tous les coups de la destinée. Tous les ravins de la route d'Andriba à Mevatanana (aujourd'hui Suberbieville) sont jonchés de voitures Lefèvre au coffre intact, qui semblent apportées d'hier, qu'on utilisera demain, et sur lesquelles on ne constate que la fracture nette, mais irrémédiable, d'un des frêles brancards métalliques incapables de résister aux chocs formidables de l'énorme caisse de tôle lourdement chargée dont ils devaient supporter tout le poids[1].

---

[1] On assure, à la décharge du ministre de la guerre (c'était le général Mercier), que, quand fut décidé l'emploi des voitures Lefèvre dans l'expédition de Madagascar, il s'agissait de véhicules en aluminium dans des conditions de poids et d'équilibre infiniment plus avantageuses pour un service comme celui qu'ils étaient appelés à fournir. Le constructeur n'ayant pas été en état de pourvoir à une fourniture aussi importante en aluminium, on accepta, faute de mieux, les voitures en tôle, sans calculer les inconvénients qui résulteraient de cette substitution de métal.

Assurément, la nécessité s'imposait d'adjoindre aux colonnes en marche un moyen de transport qui allégeât de son sac le troupier, dans un pays où tout effort prolongé est mortel ; c'est dans cet esprit que l'on eut recours aux voitures métalliques dont on n'avait eu qu'à se louer jusqu'alors ; l'invraisemblable difficulté du terrain, l'inaccoutumance des mulets, l'inexpérience des conducteurs arabes ou somalis, l'énervement des soldats qui, bien vite, eurent pris en horreur ces véhicules maudits dont on se débarrassait avec un empressement infernal au lieu de chercher à les remettre en état – besogne fort délicate, leur construction métallique ne permettant pas d'utiliser le bois, qui se trouvait en abondance le long du chemin, – tout se réunissait pour faire tomber la voiture Lefèvre sous les coups d'une puissance que les gens incapables de pénétrer les causes normales des choses considèrent comme mystérieuse et nomment la Fatalité, pour s'épargner l'analyse des forces naturelles dont elle figure l'inéluctable résultante. Et le découragement acheva le désastre des équipages Lefèvre.

Elles avaient cependant beaucoup de bon, ces voitures, et l'ironie du soldat, qui ne perd jamais complètement sa bonne humeur, même dans les heures les plus difficiles, a calculé qu'elles répondaient merveilleusement à 276 usages, tels que ceux de baignoire, de caisse à fleurs, de bateau, de gabion, de guérite, etc. ; ils en ont dressé la liste : elle se monte au chiffre que je viens d'écrire. Une seule fonction leur était interdite, celle de véhicule en état de circuler sur le chemin d'Andriba.

Voici pourtant qu'après avoir étudié sur place les conditions du terrain, le général Gallieni se décide à utiliser la voiture Lefèvre sur les routes qu'on est en train de construire, et il est permis d'espérer qu'avec certaines précautions et une éducation plus complète des conducteurs noirs, on finira par tirer parti d'un certain nombre de ces charrettes laissées depuis si longtemps en panne dans les ravins ou en dépôt dans les postes. Et le ravitaillement de Tananarive, auquel ne suffisent pas, à beaucoup près, les bourjanes malgaches et les mulets abyssins, bénéficiera certainement de cette tentative, en attendant la construc-

tion du chemin de fer dont le Parlement nous fait si cruellement attendre la création[1].

Nous voici à Tsarasoatra, dont le sol est jonché des souvenirs du combat du 29 juin, un des plus vifs de la campagne, où périt le lieutenant Augey-Dufresse et où se signala le commandant Lentonnet, qui fut nommé lieutenant-colonel peu de jours après et qui mourut sur le transport qui le ramenait en France. Son carnet de campagne, qui vient d'être publié par M. H. Galli, contient des détails intéressants sur l'expédition de 1895.

On laisse à droite les hauteurs du Beritsoka, où se produisit, le 30 juin, la violente collision qui mit en présence l'armée hova de Ramazombazaha, avec notre avant-garde, commandée par le capitaine Aube, et dont M. Tinayre, le dessinateur plein de talent qui a suivi nos troupes jusqu'à Andriba, a rapporté d'intéressants croquis.

La chaleur est torride ; j'attrape une insolation, bénigne, mais dont je ne me débarrasse qu'en me faisant jeter de l'eau sur la tête à Suberbieville durant un bon quart d'heure.

Suberbieville est une agglomération relativement importante de constructions européennes, dans le genre des maisons démontables, élevée auprès de l'important village malgache de Mevatanana. La maison du directeur est d'un confortable que nous apprécions infiniment ; nous y sommes reçus de la façon la plus aimable par l'ingénieur en chef des travaux, M. Walizewski, qui nous pilote à travers ses installations[2].

---

1 Un télégramme parvenu à Paris le 18 novembre fait connaître l'arrivée à Tananarive d'un convoi de trente voitures Lefèvre arrivant de Majunga.

2 Nous venons d'apprendre, avec regret, que M. Walizewski est mort récemment, quelques jours après sa rentrée en France.

En dehors des postes affectés au traitement des alluvions par les sluices, la Compagnie possède, nous dit-il, deux filons quartzeux dont l'un est tout auprès ; nous entrons en effet dans une galerie qui s'avance sur une trentaine de mètres, et dont l'exploitation, abandonnée en raison de la difficulté de la main-d'œuvre durant l'insurrection, va être tentée à nouveau.

On est en train de procéder à l'établissement d'une batterie de pilons, l'ancienne étant absolument défectueuse et hors d'état de fonctionner ; M. Walizewski m'explique en détail, sur ses plans, l'organisation des ateliers de cyanuration selon les procédés Mac-Arthur et Forest et selon le système Siemens, qui fonctionnent au voisinage des pilons ; c'est un projet d'installation à la façon du Transvaal, quoique le minerai quartzeux de Suberbieville soit sans analogie avec les conglomérats du Witwatersrand.

M. Walizewski se plaint amèrement de l'invasion des Indiens, qui sont venus en foule dans le pays depuis quelque temps, sous prétexte de négoces variés, pour lesquels aucune clientèle ne s'offre à la perspective de ces commerçants avisés, qui viennent, en réalité, pratiquer ici le recel de l'or, très préjudiciable aux intérêts de la Compagnie. Il réclame, auprès de M. Alby, la protection du gouvernement contre ce fléau, si difficile à combattre dans un pays dont l'organisation administrative est encore à l'état embryonnaire.

Il manifeste aussi les plus grandes inquiétudes sur la situation politique de la contrée, où l'insurrection, qu'on croyait apaisée, fermente terriblement, et, à ses yeux, Suberbieville ne dispose pas de moyens de défense suffisants en cas d'un soulèvement, qui semble imminent ; l'avant-veille, il y a eu sur la route militaire, à Ambalanjanakomby, une collision des plus violentes, dans laquelle deux tirailleurs ont péri ; neuf ont été plus ou moins grièvement blessés ; détail inquiétant, les insurgés avaient à leur tête trois chefs habillés à l'européenne ; étaient-ce des Anglais, des déserteurs français ou des Malgaches fin de siècle ? Cruelle énigme. Nous en recauserons, à Marololo,

avec le lieutenant Lafleur, qui a commandé le détachement engagé dans cette affaire.

Malgré ces sinistres informations, dîner plein d'entrain, avec MM. Walizewski, Richardot, Peysson et Thomann ; deux de ces messieurs sont ici en famille, et les honneurs nous sont faits par de gracieuses Françaises, autour d'une vraie table, dans une maison en fer et en bois, avec une nappe, des verres et même de la glace ! C'est la première fois que je rencontre, à Madagascar, ce luxe, considéré comme le strict nécessaire dans les colonies anglaises ! On nous raconte l'histoire d'un grand dadais de crocodile qui, le matin même, s'est fait bêtement prendre au piège par des poules ; admirable sujet de fable pour un La Fontaine colonial : attiré par la bonne odeur de la volaille, le vorace personnage s'était nuitamment aventuré sur le toit en tôle du poulailler (qui descend l'enclos à l'extérieur en plan incliné jusqu'au ras du sol), et, en se penchant vers la proie, il s'était lourdement laissé choir dans la basse-cour, fortement palissadée, où on l'a exécuté ce matin, à la grande joie des volatiles réfugiés hors de son atteinte dans une encoignure de l'enclos.

Toutes les histoires de crocodiles ne sont pas aussi réjouissantes ; naguère, un neveu de M. Suberbie est tombé à l'eau, en montant une pirogue dans la soirée ; il a poussé aussitôt un cri de douleur épouvantable ; on a tout fait pour lui porter secours, on a tiré des coups de fusil pour mettre en fuite l'affreuse bête avec laquelle il était aux prises : mais il n'a été retrouvé que le lendemain matin, sur un banc de sable, la poitrine et le ventre entièrement dévorés ; un énorme crocodile était couché en travers de son corps et une vingtaine d'autres attendaient alentour que la place leur fût abandonnée. On put recueillir les restes de ce repas effroyable et ils furent ramenés en Europe. Devant continuer le voyage par le fleuve, nous congédions nos porteurs, et mon boy, Rainizafia, nous quitte avec tristesse ; quelques

piastres rassérènent ce fidèle serviteur, qui nous a vaillamment accompagnés jusqu'à Bekopaka, terreur des Hovas[1].

Jeudi 31 décembre.

Au petit jour, nous nous dirigeons, à travers les marais aux senteurs capiteuses, vers le port de Tafia, où abordent les pirogues et les chaloupes à vapeur de la Compagnie Suberbie. Le malheur veut qu'il n'y ait aucune chaloupe à vapeur en perspective, et, faute de mieux, nous nous entassons dans deux grandes pirogues, avec tous nos bagages, six Haoussas et quelques bourjanes que Alby et Bénévent ont embauchés pour Majunga. Une bâche, tendue sur des morceaux de bois fixés à nos cantines, nous offre une tente improvisée.

L'Ikopa, en pleine crue, nous mène un train d'enfer, et il ne s'agit que de se diriger et d'éviter quelques îlots flottants et quelques arbres dont la pointe émerge en éperon.

Nous arrivons pour déjeuner à Marololo, où nous reçoit le chef de poste de la Compagnie Suberbie, M. Noguet, tandis qu'on va quérir le lieutenant Lafleur, qui nous fait visiter son camp retranché, admirablement défendu par un rempart de 300 voitures Lefèvre, dont il a entouré sa position à la manière du camp d'Attila, avec ce perfectionnement qu'au lieu de reposer sur leurs roues, ces chariots, réduits à leurs caisses blindées, débarrassés des roues et des brancards, sont juxtaposés comme une infinité de guérites dont la concavité regarde l'intérieur du camp. C'est une défense admirable. Vauban n'aurait pas trouvé mieux.

---

[1] On m'a récemment envoyé de Tananarive la photographie dudit Rainizafia : *quantum mutatus !* au lieu du négrillon dépenaillé, c'est maintenant un gommeux façon britannique avec une fleur à la boutonnière ; c'est tout un poème : la Chanson des Rues et des Boys !

Cette fortification est entourée d'un fossé circulaire que l'on traverse sur un pont en boîtes à biscuit.

Le lieutenant nous donne des détails alarmants sur l'esprit des populations environnantes ; il faut s'attendre à de graves événements[1].

Au déjeuner, encore une histoire de crocodile : l'avant-dernière nuit une de ces sales bêtes est entrée tout de go dans la case de M. Noguet, où, ne pouvant tourner dans la porte, elle s'est trouvée prise comme au piège, et les serviteurs malgaches l'ont tuée à coups de sagaie. Mais, franchement, c'est assez des

---

1 Il y a eu, en effet, dans le Bouéni, une reprise assez marquée de l'insurrection, qui a motivé une répression militaire des plus actives, et ne s'est terminée que six mois plus tard, après le passage du général, dont un récent télégramme du *Temps* signalait, en ces termes, l'intervention décisive :

Conduit par une canonnière jusqu'à Amboanio, au fond de la baie de Bombetoke, le général, qu'accompagnaient M. de la Valette, ingénieur des mines, un aide de camp et M. Berthier, interprète, s'embarqua sur un des bateaux de M. Suberbie et remonta le Betsiboka jusqu'à Suberbieville.

À son arrivée, il fit convoquer tous les chefs sakalaves de la région soumise et leur dit :

« Je suis très mécontent de voir qu'il y a encore des insurgés dans le Bouéni. Cela ne peut pas continuer. Vous allez informer les insurgés, qui sont peut-être vos parents et vos amis, que je leur donne quinze jours pour se soumettre et payer le tribut ; je vais donner des ordres afin que des troupes viennent et emploient au besoin la force pour les y contraindre. »

Le soir même, il fit rédiger par M. Berthier deux lettres contenant cet ultimatum, et chargea M. Suberbie de les faire parvenir à destination.

Le lendemain 9 juin, le général Gallieni redescendait le fleuve, visitant au passage Marololo, Ambato, Ankaladina, Amboanio, d'où il regagna Majunga et le La Pérouse.

Peu de jours après, l'ultimatum avait produit son effet : cinq ou six mille habitants du Menavava et au moins autant de la rive droite du Betsiboka faisaient leur soumission aux autorités françaises.

moustiques, et si les sauriens se mêlent aussi de vous empêcher de dormir, il n'y a plus de société possible.

Nous voilà bientôt repartis sur nos pirogues, et, vers deux heures, une chance inespérée nous fait rencontrer en rivière une chaloupe à vapeur, le *Docteur Béziat*, dont la présence est due à une circonstance accidentelle qui nous fait apprécier le proverbe d'après lequel il faut croire que : « À quelque chose malheur est bon ».

Ce canot à vapeur descendait de Suberbieville vers Majunga, remorquant un certain nombre de pirogues ; notre bonne étoile a voulu qu'il en coulât une, qu'on est en train de renflouer sans dommage sérieux, et c'est cela qui a retardé le convoi assez longtemps pour nous mettre à même de le rattraper.

Nous réquisitionnons ce moyen de traction accéléré ; on abandonne les pirogues de marchandises à l'équipage de piroguiers qui nous conduisait, et nous prenons la remorque du *Docteur Béziat* sans nous laisser impressionner par le lugubre souvenir qu'il évoque : le docteur dont on a donné le nom à ce bateau était le médecin de la Compagnie Suberbie ; il a été attaqué par les Malgaches en descendant la rivière, massacré et jeté à l'eau.

Tous les bateaux de la Compagnie portent le nom d'une des victimes du Bouéni : il y a le *Haberer*, le *Derome*, le *Campan*, le *François Suberbie* ; ce sont de pieux souvenirs, mais peu engageants pour les nouveaux arrivés d'Europe qui ont à prendre passage sur ces embarcations commémoratives !

Nous voilà en route à toute vapeur ; on est pressé d'arriver, et puis le pays n'est pas sûr ; nous avons laissé à Marololo notre escorte d'Haoussas, et, en cas d'attaque, nous n'avons à compter que sur nos cinq carabines. Le pilote du *Docteur Béziat* chauffe dur, mais il craint d'être obligé de s'arrêter pour renouveler sa provision de bois : c'est du palissandre que nous brûlons ; et l'on s'extasie sur Bernard Palissy mettant au four un mobilier en

vulgaire bois d'Europe ! Voilà comment nous faisons les choses, nous autres coloniaux.

Vers le milieu de l'après-midi, au niveau de Bepaka, nous voyons se détacher du rivage boisé une vingtaine de pirogues qui, portées par le courant, pagaient avec fureur ; ce n'est évidemment pas dans une intention avouable, mais nous avons une avance qui s'accroît sensiblement. Il n'y a donc rien à craindre de ce côté-là, sauf en cas d'un échouage, assez fréquent en ces parages, même en temps d'inondation ; c'est dans cette espérance que ces joyeux canotiers nous donnent la chasse jusqu'à la tombée de la nuit ; puis ils s'estompent et disparaissent complètement dans le lointain.

Le temps est couvert ; le jour disparaît ; il fait noir comme dans le for intérieur d'un nègre, mais nous décidons d'aller de l'avant quand même ; bientôt éclate l'orage, dont les éclairs nous donnent à des intervalles assez fréquents un aperçu de la situation. Nous échouons cependant deux ou trois fois, mais sans aucun mal.

Vers six heures du soir, nous descendons à Ambato, occupé par un détachement important de miliciens sous le commandement de l'inspecteur Vivier, arrivé depuis deux jours ; vu l'état d'effervescence du pays, le représentant de la Compagnie avait été obligé de battre en retraite.

Le chef de poste nous présente le prince Rakotovo, héritier présomptif de la reine centenaire de Tribondy, qui se refuse obstinément à abdiquer, malgré son grand âge, et dont on n'a pas encore célébré le jubilé.

Sans nous laisser tenter par l'aspect hospitalier des cases que l'on nous offre, nous nous remettons en route ; la nuit est plus noire que jamais, et le courant nous emporte dans l'inconnu, au fil de la rivière, dont le monopole de l'éclairage est réservé à la foudre. Couchés dans le fond de l'embarcation, nous commençons à sommeiller, quand un choc formidable nous fait sauter en l'air ; nous voilà tous sur pied le long de la pirogue qui

décrit une courbe inquiétante : nous venons d'échouer encore une fois, mais avec une violence telle que l'amarre qui nous reliait au remorqueur est cassée. Et nous allons à la dérive ! Mais fort heureusement, quelques instants plus tard, nous nous trouvons ensablés. On nous jette au jugé une nouvelle amarre, qui est solidement arrimée, et l'on attend la lumière.

Il est minuit. L'an de grâce 1897 débute en cet instant ; vous me croirez si vous voulez, c'est la première fois que je passe le 1er janvier sur un banc de la Betsiboka. À bien y réfléchir, j'aime peut-être encore mieux ça que la corvée des visites et les autres formalités du Jour de l'An parisien. Et puis, nous n'avons pas le choix !

En somme, cet anniversaire doit être encore plus mélancolique à passer loin de ce qu'on aime, quand on n'est pas comme nous sur le chemin du retour, qui chaque jour nous rapproche un peu de l'Europe.

1er janvier 1897.

Toute une journée de navigation sur la rivière, d'ailleurs fort belle entre ses rives bordées de forêts grandioses ; quelques crocodiles à tirer, ainsi qu'une infinité d'oiseaux de toute beauté, et une halte d'un quart d'heure dans un site de féerie, au poste d'Antaladingina, telles sont pour nous les distractions de ce 1er janvier, qui se termine dans la baie de Bombetoka par un ouragan contre lequel nous cherchons refuge dans un petit bras de la rivière auprès d'un îlot de palétuviers. C'est une nuit encore à passer en pirogue.

2 janvier.

Avant le jour on se remet en route et nous arrivons vers les cinq heures du matin à Amboanio, qui est le grand port de la Compagnie Suberbie. Il est suffisamment abrité par la pointe qui le sépare de la baie de Majunga pour que les canonnières et

les chaloupes à vapeur puissent y aborder en tout temps, et les fonds y permettent l'accès des plus grands navires ; chaque mois, un steamer de la Compagnie Havraise Péninsulaire y vient mouiller à quelques encâblures.

Notre arrivée inattendue met sur pied le directeur de la Compagnie, M. Guilgot, et le chef des ateliers, en qui je reconnais avec une aimable surprise M. Boucher, le constructeur bien connu d'Argenteuil.

Mon premier soin est de m'informer du bateau des Messageries, qui doit passer à Majunga du 5 au 10 à destination de Lourenço-Marquès, par où je dois me rendre au Transvaal ; on m'apprend qu'il est en partance, s'il n'est déjà parti. Nous n'avons pas une minute à perdre. Par une regrettable fatalité, aucune canonnière, aucune chaloupe à vapeur capables de tenir la mer ne se trouvent en état, et l'on met à notre disposition un canot-major de la *Corrèze-annexe*, dont l'équipage malgache fera force de rames vers Majunga. Il faut compter quatre heures d'aviron à tout le moins, si la brise ne se lève pas, et de la pointe du sémaphore on signale l'*Alphée*, des Messageries, fumant depuis un moment ; nous n'avons guère de chances de l'atteindre, et voilà un mois de perdu pour moi, malgré la vitesse exceptionnelle de notre raid : de Tananarive à Majunga en neuf jours.

Comme il ne faut jamais désespérer, on se met tout de même en route après un entretien avec M. Guilgot, fort mécontent des populations riveraines de la Betsiboka, qui ont mis sa tête à prix pour cent sous – une piastre ; et l'on dit que la vie est chère à Madagascar !

Notre course à l'aviron vers l'*Alphée* – qui, dans le lointain, fume de plus en plus, sans qu'on y puisse soupçonner nos intentions ni remarquer nos signaux de détresse – est émouvante comme un épisode du *Tour du Monde en quatre-vingts jours* ; nos noirs font force de rames et nous fendons les flots, mais, à mesure que nous avançons, croissent les probabilités d'un départ à notre barbe. Enfin, nous voici tout auprès ; nous touchons à l'échelle ; j'y grimpe prestement, et les officiers du bord

nous reçoivent à la coupée, fort surpris de voir arriver du fond de la Betsiboka des passagers déguenillés, hâves et crevant de fatigue. On dirait un canot de naufragés recueillis en pleine mer.

Une demi-heure plus tard – le commandant ayant eu la générosité de m'accorder un sursis pour me donner le temps d'aller prendre mes lettres à Majunga, – je faisais mes adieux à Alby et à Bénévent, et l'*Alphée* levait l'ancre à destination de Mozambique.

J'ai visité ensuite avec un vif intérêt Beira, ce port d'un immense avenir, improvisé par la magie de Cecil Rhodes en territoire portugais, sur une bande de sable à l'extrémité du chemin de fer de pénétration de la Chartered Company, puis j'ai fait un séjour fort intéressant à Lourenço-Marquès, qui sera demain la plus grande cité maritime de l'Afrique, au fond de l'admirable baie de Delagoa ; de là je me suis rendu au Transvaal, curieux d'étudier les relations importantes qui sont appelées à s'établir entre ce pays de consommation et notre nouvelle colonie, riche contrée de production toute désignée pour le nourrir.

Et me voici rentré en Europe, au bout de six mois, par l'Atlantique, après avoir fait le tour du continent africain ; Dieu, que le monde est petit !

QUATRIÈME PARTIE

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

XIV

LA PACIFICATION, L'ORGANISATION ET L'EXPLOITATION

Occupation progressive. – Le 14 juillet à Tananarive. – L'âge de l'agriculture et de la construction. – Comme quoi les colonies ne sont pas faites pour les fainéants ! – Les forêts, le caoutchouc, le bétail. – Plante d'abord ! – Madagascar nourrira le Transvaal. – L'or malgache. – La question du chemin de fer. – Ce qu'il faut lire.

D'immenses progrès ont été accomplis à Madagascar depuis l'époque où prennent fin les notes de voyage que réunit ce volume, et l'on a tout lieu d'espérer qu'à l'heure où il paraîtra la pacification complète et définitive de notre nouvelle possession sera un fait accompli.

Déjà, à la date du 15 octobre, M. Brunet, député de la Réunion, parti de Tananarive un mois auparavant pour un voyage d'enquête sur la colonisation, faisait à un rédacteur de *la Politique coloniale* les déclarations bien nettes que voici :

> Je reviens émerveillé de tout ce que j'ai vu, des beautés et des richesses de l'île et surtout de l'œuvre admirable du général Gallieni.
>
> Grâce à lui, la pacification est très avancée. On circule sur toutes les routes avec sécurité et moi-même j'ai pu chasser des journées entières sans être inquiété.

Jamais on ne fera trop l'éloge du général, car jamais on ne rendra trop hommage à ses dons merveilleux d'organisateur, à sa méthode, à sa foi.

Du reste cette foi, il la fait partager par tous ceux qui l'approchent : administrateurs et officiers sont remplis de sa flamme et n'ont qu'un rêve : seconder de toutes leurs forces les vues de leur chef.

Les officiers, sans oublier la responsabilité qui leur incombe au point de vue de la défense, montrent une véritable émulation dans l'exercice de leurs attributions civiles. Ils se transforment en instituteurs et en agriculteurs, voire en maîtres charpentiers, se donnant tout entiers à l'œuvre commune et heureux de s'y livrer.

Considérables sont les résultats obtenus. Des villages à l'aspect riant et prospère sont, pour ainsi dire, sortis de terre. Les anciennes plantations de caféiers, faites d'après les ordres du premier ministre, depuis abandonnées et en partie détruites, ont été reprises et continuées. Elles surprennent les voyageurs par leur développement et la croissance extraordinaire des arbres, car ce sont de véritables arbres. Des potagers où sont cultivées les plantes de France se rencontrent autour des maisons. Les plantations de manioc, de patates, de maïs, sont fort belles.

L'officier fait aussi rebâtir les maisons et reconstituer les régions pour le compte des habitants des villages, et par eux, en même temps qu'il dirige la construction des routes.

Car le plan de travail et de pénétration est bien tracé.

Le commandant de cercle joue un très grand rôle. Il exerce les fonctions de résident. Dans toute l'étendue de son commandement il est responsable de la sécurité du territoire qui lui est confié.

Sa mission comprend deux parties :

1° Gagner, avec ses postes avancés, peu à peu du terrain de manière à diminuer progressivement l'étendue des régions occupées par les insurgés ;

2° Organiser simultanément les zones en arrière en y rappelant les populations, en faisant reprendre les cultures et en mettant les villages et les habitants à l'abri des incursions des Fahavalos.

C'est grâce à cette méthode qu'ont été obtenus les résultats que je viens de signaler et c'est par elle aussi que d'autres progrès seront accomplis.

À la même date, le correspondant du *Temps* appréciait en ces termes la situation :

En débarquant à Tamatave, le 16 août dernier, j'ai été frappé du changement qui s'est produit dans le pays depuis un an. La route de Tananarive est complètement modifiée ; à la place des anciens petits villages malgaches, on trouve des gîtes d'étapes parfaitement installés avec ambulance, logements de passage pour les colons et les militaires, poste de troupes et dans certains endroits de véritables villes ; à Andevoranto, par exemple, il y a même des hôtels fort bien tenus par des Européens.

Toutes les populations de l'Est, notamment celles de l'Imerina, travaillent avec ardeur, et la récolte de l'année prochaine sera certainement excellente ; les champs de manioc, de cannes et de patates, les rizières reprennent l'aspect florissant qu'elles avaient avant la campagne.

C'est la transformation de Tananarive qui m'a surpris : les anciennes rues malgaches, d'un mètre de largeur, si profondément ravinées, aux pentes vertigineuses, sont remplacées par de superbes voies en lacet qui partent de la place d'Andohalo et de Majunga. Chars traînés par des

bœufs, voitures Lefèvre, de sinistre mémoire, cavaliers nombreux, pelotons de gendarmes s'y croisent constamment, et la place d'Andohalo, autrefois si nue et si rude pour les piétons, s'est métamorphosée en un square où la musique du 13e régiment d'infanterie de marine se fait entendre deux fois par semaine.

La musique adoucit les mœurs.

Cela ne veut pas dire que cette grande terre coloniale soit dès maintenant et à jamais débarrassée des pillards qui de tout temps ont exploité la population malgache, et qui risquent, de temps à autre, un coup de main contre les Européens isolés et désarmés ; l'insurrection qui a suivi la campagne de la conquête et l'anarchie qui en est un moment résultée, ont inévitablement encouragé l'audace, augmenté le nombre et facilité le développement de ces Fahavalos, qui ne s'identifient pas plus avec les populations hovas qu'un quarteron d'escarpes avec le bon peuple de Paris ; on assassine encore de temps en temps sur la route de la Révolte et même au cœur de la capitale, où cependant la police fonctionne depuis plus longtemps qu'à Madagascar, et il n'y a guère de Sakalaves qui aient sur la conscience autant de crimes que notre fâcheux compatriote le chemineau Vacher.

L'expédition vigoureusement menée dans le Betsiriry par le commandant Gérard, chef d'état-major du corps d'occupation, et la prise d'Anosymena, le repaire, traditionnellement réputé imprenable, du roi Itoéra qui trouva la mort dans le combat[1] ; la

---

1 La douloureuse affaire du poste de la Tsiribihina, qui vient de coûter la vie à un certain nombre de nos soldats sénégalais et au lieutenant Turquois, et le soulèvement de Maintirano, où a péri le lieutenant Randey, doivent être envisagés avec sang-froid comme des malheurs inévitables dans la guerre coloniale à effectifs restreints ; ce sont des accidents

capture du légendaire Rabezavana par la colonne du lieutenant Lyautey, par qui fut assuré, quelques mois après notre descente du Bouéni, la pacification définitive de la route de Majunga ; les opérations du capitaine Deleuze dans le Voromahéry, où fut pris le fameux chef de bande Rainibetsimisaraka, qui depuis si longtemps infestait le pays au sud de la route d'étapes ; enfin l'énergique répression des soulèvements du Sud entre Fort-Dauphin et la baie de Saint-Augustin, ont anéanti les principales bandes organisées, dont il ne reste plus, dans le nord et dans le sud, que quelques lambeaux épars, vers lesquels s'avance méthodiquement notre ligne d'occupation et de pacification.

Ainsi s'expliquent l'optimisme et la gratitude des populations qui ont, à l'occasion du 14 juillet, fêté le retour du général Gallieni, après son voyage autour de l'île, avec un enthousiasme dont l'écho est parvenu jusqu'à nous.

La chose fut exquise et fort bien ordonnée ; du reste, en voici le programme invraisemblable, – et il a été réalisé de point en point, ce qui est un mérite assez rare pour un programme :

> *13 juillet*, 7 h. 1/2 du soir. – Sonnerie des cloches. – Salves d'artillerie. – Retraite aux flambeaux. – Itinéraire : Palais d'Andafiavatra, rue du Colonel-Gillon, place Jean-Laborde, rue Antoni, avenue La Bourdonnais, rue Romain-Desfossés, rue Dupré, carrefour Lubert, rue Augey-Dufresse, place Jean-Laborde.
>
> *14 juillet*, 6 h. 1/2 du matin. – Sonnerie des cloches. – Salves d'artillerie. – Distribution à la mairie de secours aux indigents.

---

avec lesquels il faut nécessairement compter, et que la sagesse des meilleurs chefs est impuissante à détourner, comme le montre à chaque page l'histoire des conquêtes de l'Angleterre, qu'on nous donne perpétuellement en exemple.

8 heures. – Place Richelieu (Mahasina). – Revue des troupes. – À l'issue de la revue et pendant toute la journée : Mâts de cocagne. – Tourniquets. – Jeu de la poêle. – Jeu de la cruche. –Jeu du baquet. – Combat de coqs. – Bal populaire. – Mât horizontal sur le lac Anosy.

Midi. – Salves d'artillerie.

2 h. 1/2 du soir. – Montgolfières. – Courses. – Courses pour enfants au-dessous de quinze ans : 10 prix de 10 à 1 franc. – Courses pour hommes : 2 courses à 5 prix de 10 à 1 franc. – Courses pour femmes portant une cruche sur la tête : 2 courses à 6 prix de 10 à 1 franc.

Courses pour bourriquets ou mulets montés par des Malgaches : 4 prix de 30, 20, 10 et 5 francs.

Courses pour filanzanes : 2 courses à 4 prix de 25, 20, 10 et 5 francs.

Courses pour chevaux de toute provenance montés par des Malgaches : 2 courses à 4 prix de 40, 30, 20 et 10 francs.

À l'issue des courses, course de canards sur le lac Anosy pour enfants au-dessous de quinze ans : cinquante canards.

7 heures du soir. – Salves d'artillerie.

8 heures du soir. – Illuminations de tous les édifices civils et militaires.

9 heures. – Feu d'artifice. – À l'issue du feu d'artifice, retraite aux flambeaux. Itinéraire : place Mahasina, rue Gourbeyre, carrefour Lubert, rue de l'Amiral-Pierre, avenue de France.

Il avait suffi d'une année pour rétablir la sécurité et la joie dans ce pays d'Émyrne où, lorsque nous arrivâmes, tout était ruine et deuil ; la poudre n'y parlait plus que pour narrer les pacifiques splendeurs d'un feu d'artifice ; heureux les peuples qui voient la chandelle romaine succéder au fusil Lebel brutal, et le feu de salve céder la place au placide feu de Bengale !

Représentation théâtrale à la Résidence, théâtre populaire dans la rue, rien ne manquait à la fête du 14 juillet, et, peu de temps après, une cérémonie d'une signification également pacifique révélait aux Malgaches émerveillés un spectacle encore plus surprenant à leurs yeux : celui d'un vainqueur épargnant l'existence de ses ennemis captifs, au lieu de les livrer à la torture, comme le voulait l'usage guerrier dans ce pays dont quelques aimables philosophes nous reprochent si fort d'être venus troubler les mœurs doucement ingénues ; le général Gallieni, faisant grâce de la vie aux deux grands chefs rebelles, Rabezavana et Rainibetsimisaraka, dont le nom était aussi redoutable à entendre pour les Malgaches qu'à prononcer pour les Français.

À l'encontre de Charles-Quint, après son évocation de Charlemagne dans la crypte d'Aix-la-Chapelle, le général Gallieni terminait par la Clémence après avoir commencé par la Justice.

Cette démonstration, dont la portée fut si grande sur l'esprit des Malgaches, fut l'occasion d'un discours extrêmement significatif de Rasanjy, le politicien sagace, l'administrateur expérimenté, entre les mains duquel fut placée, lors de l'arrestation des ministres, la direction générale des affaires malgaches, sous le contrôle du docteur Lacaze, dont la connaissance approfondie et bien avisée des choses de Tananarive a rendu de grands services. Je ne résiste pas à la tentation de citer in extenso ce discours d'un ministre – une fois n'est pas coutume – et le discours du gouverneur général auquel il répondait.

Le général a pris la parole en ces termes :

Malgaches,

Vous savez que je ne suis pas l'homme des longs discours ; aux paroles, je préfère les actes et il a fallu une circonstance solennelle comme celle de ce jour pour m'a mener à vous réunir moi-même en Kabary.

Voici donc ce que j’ai à vous dire :

Depuis de longues années, on vous a enseigné que les Français sont incapables de mener une entreprise à bonne fin et qu’ils abandonnent leurs projets dès qu’ils rencontrent le moindre obstacle à leur exécution. Vous voyez maintenant qu’il n’en est rien. Depuis mon arrivée au milieu de vous, tout ce que je vous ai annoncé s’est réalisé. Je vous avais avertis que je me montrerais bienveillant pour les bons et inflexible pour les autres : j’ai tenu parole. À diverses reprises, j’ai fait prévenir les rebelles qu’ils seraient poursuivis sans relâche et définitivement vaincus par le courage des soldats français ; vous pouvez constater que je disais vrai et, tout à l’heure, vous avez vu de vos yeux les deux principaux chefs de l’insurrection apporter ici même leur soumission et leur repentir.

La France a donc définitivement écrasé la révolte, et il en sera ainsi de toute tentative du même genre que vous chercheriez désormais à renouveler.

Mais la France, qui est une nation grande et forte, est aussi une nation généreuse ; elle aime mieux prévenir que punir et elle vous conseille, par ma voix, de vous abriter avec confiance sous les plis de son drapeau. Renoncez donc à vos anciennes habitudes de conspiration, cessez définitivement de prêter l’oreille aux mauvais conseils, servez enfin votre pays en aidant au développement du régime de civilisation que le Gouvernement de la République française a apporté à Madagascar.

Je n’en dis pas davantage et je crois, pour l’avenir, à votre fidélité et à votre dévouement. Enfin, ce que j’ai déjà fait pour améliorer le sort des bons vous montre ce que je suis disposé à faire encore, si vous observez mes ordres et si vous écoutez mes conseils.

À la suite du discours du général, qui est vivement applaudi par la population indigène, M. Rasanjy, gouverneur général de l'Émyrne, prend la parole et s'exprime en ces termes :

Mon Général,

Vieillissez, soyez exempt de toute infirmité. Notre cœur a débordé de joie en entendant les bonnes paroles que vous venez de prononcer, non seulement parce qu'elles sont éloquentes, mais aussi parce que nous les savons sortir de votre cœur si plein de tendre affection pour nous, Malgaches.

À ne considérer que la folie et l'indiscipline dont nous avons fait preuve en nous soulevant contre votre autorité, nous ne mériterions que la mort et l'extermination, parce que nous avons répondu au bien par le mal et que nous avons repoussé du pied la pirogue qui nous avait tirés du danger. Toutefois, nous avons reconnu nos torts et nous venons nous soumettre à vos volontés. Vous n'avez abusé ni de notre faiblesse ni de votre victoire, vous nous avez reçus avec bienveillance, pour nous permettre de jouir de la paix et de la tranquillité. Nous n'ignorons aucun des efforts déployés par vous dans le but de nous rendre le bonheur. Avant votre arrivée ici, que de troubles dans le pays ! Les habitants de l'Imérina s'étaient presque tous soulevés à la suite des mauvais conseils qu'ils avaient reçus, beaucoup d'entre eux sont morts ou ont été ruinés, plusieurs ont eu leurs proches parents tués, le commerce a été partout paralysé, les routes n'offraient plus aucune sécurité, toutes les terres étaient restées incultes ; enfin, quantité de villages avaient été abandonnés par leurs habitants, après avoir été incendiés.

Cependant, aujourd'hui, la tranquillité a été rétablie, la paix et l'ordre nous ont été rendus, grâce à votre sagesse et à votre bonté. On apprend, de toutes parts, que les re-

belles rentrent dans leurs villages et qu'ils sont tout prêts à reprendre leurs occupations ; beaucoup d'entre eux cherchent à s'enrôler et s'engagent dans les divers corps de métiers ou professions que vous avez encouragés et protégés. Tous reconnaissent leurs torts et éprouvent les plus vifs regrets pour leur conduite passée, sachant bien que, s'ils avaient fait preuve de soumission à la France, ils eussent été heureux et paisibles au milieu de leurs familles et de leurs biens. Ils ne savent que trop aujourd'hui que vouloir vous résister est une folie, et je suis persuadé que s'ils se prosternent en ce moment à vos pieds, c'est bien moins par crainte de leur vainqueur qu'à cause de la profonde sympathie qu'ils éprouvent pour la France, cette excellente mère qui les guide si bienveillamment dans les voies de la sagesse et de la prospérité. Ils savent tous aujourd'hui, par expérience, que leur bonheur à venir dépend de leur entière soumission à la France, et c'est pourquoi ils s'efforceront de rester dans cette voie.

N'est-ce pas cela, enfants de la France ?

Comptez sur nous, mon Général, nous ferons en sorte de n'être jamais pour vous un sujet de honte vis-à-vis de la Métropole, dont vous êtes ici le Représentant. Tant que le soleil brillera au-dessus de nos têtes, nous nous efforcerons de maintenir cette paix, qui est le fruit de vos efforts. Rendus plus sages, nous ne retomberons plus dans les erreurs du passé ; vous nous avez châtiés et corrigés ; soyez persuadé que nous en profiterons et que nous suivrons scrupuleusement tous vos conseils éclairés. Nous ne ferons pas comme les sarcelles, qui ne cessent de changer de gîte ; nous serons comme l'herbe qui se fixe au sol où elle a poussé : nous resterons attachés à la France, notre Mère Patrie.

Et si jamais il s'en trouve parmi nous qui, mal inspirés, s'écartent du droit chemin et se rendent indignes de la sollicitude de la France, agissant en enfants gâtés qui abusent des tendresses qu'on a pour eux, eh bien ! mon Géné-

ral, vous pourrez les frapper sans hésitation, parce que ceux-là auront cherché bénévolement leur perte et qu'ils auront agi comme « le canard qui use sciemment sa vue en immergeant sa tête dans l'eau » ou « comme le papillon de nuit, qui n'a de cesse que lorsqu'il s'est brûlé les ailes à la flamme qu'il aperçoit pourtant très bien ».

N'est-ce pas cela, enfants de la France ?

Sur ces dernières paroles, la foule pousse des acclamations dont le sens est une nouvelle protestation de fidélité et de dévouement à la France.

Lorsqu'on en est aux discours et aux feux d'artifice, c'est bon signe ; quand le feu d'artifice va, tout va, comme quand le bâtiment va. Or, il va, le bâtiment : on élève partout des paillotes ou des bicoques de terre. On bâtit à Tananarive et Fiaranantsoa se développe, Fiaranantsoa, la cité de toutes les espérances, où vient de s'établir, sous la direction de M. Depret, l'un des plus sympathiques représentants de l'esprit d'entreprise à Madagascar, une compagnie qui met au service des exploitations minières et agricoles du Betsiléo le matériel sommaire des constructions rapides qui conviennent à ces contrées.

Les Ressources.

Mais ce n'est pas tout de bâtir, il faut planter à cet âge de la vie coloniale que l'on a si justement appelé l'âge de l'agriculture ; on ne saurait trop le répéter – après Chailley-Bert, après Paul Bourde, ces deux puissants théoriciens de la colonisation pratique, – la richesse fondamentale de nos possessions lointaines et l'avenir de toutes les énergies prêtes à s'y employer, en dehors de l'esprit de spéculation, sont étroitement liés à la mise en œuvre d'un sol qui donne avec une générosité plus ou moins active le café, le thé, le coprah, l'opium, le tabac,

le caoutchouc, le coton et l'embrevade où se nourrit le ver à soie ; mais elle les donne seulement à celui qui sait les demander à propos, avec l'autorité qui convient et l'insistance que rien ne décourage, – car il est passé le temps, s'il a jamais existé, des pays de féerie offrant aux conquistadors d'inépuisables trésors, devant lesquels il n'y avait d'autre peine à se donner que celle de se baisser pour avoir les mains pleines d'or et de pierreries.

Assurément, il existe encore çà et là de bons coins où l'explorateur privilégié peut trouver à l'état de production naturelle des arbres à caoutchouc, préservés par l'ignorance des populations du voisinage, mais presque partout une culture méthodique de ces essences est aujourd'hui nécessaire pour la reconstitution du produit si recherché ; en bien des endroits, le café donne un rendement de premier ordre, mais encore faut-il s'assurer contre de désastreux aléas par l'entente minutieuse des conditions de terrain, d'altitude, de latitude et d'exposition, qui conviennent à l'espèce Libéria, tandis que d'autres favorisent l'Arabica.

On prétend qu'il existe encore, sur les confins de la pestilentielle Guyane et dans les glaces de l'Alaska, tout au bout du continent américain, des terrains aurifères où le premier venu court la chance de faire en quelques mois une fortune qui d'ailleurs est généralement défaite par les détrousseurs environnants. Il est, d'autre part, avéré que les premières richesses du Transvaal ont été découvertes par un ancien garçon de café d'Aix-en-Provence qui se nommait Robert, et que ses compagnons appelaient French Bob (Robert le Français) : mais combien de temps cet illustre prospecteur avait-il consacré à l'apprentissage de ce rude métier, avant de découvrir la Sheba et diverses autres mines, qui ne l'ont pas enrichi, si j'en juge d'après celle qu'il faisait à Madagascar, où je l'ai rencontré aussi gueux que s'il n'avait jamais « inventé » – c'est l'expression consacrée et je l'emploie sans irrévérence – des filons sud-africains.

C'est que pour l'industrie aurifère comme pour l'exploitation forestière, comme pour la culture et comme pour l'élevage, il faut, outre l'esprit d'entreprise indispensable, certaines capacités techniques et certaines facultés pécuniaires, sans lesquelles on ne saurait prétendre à rien d'important et de durable.

Une vérité s'impose, et je la dédie aux mânes de M. de La Palice, qu'on néglige trop souvent en matière coloniale : c'est que pour être agriculteur, fût-ce à Madagascar, il faut posséder quelques notions d'agriculture, de même que pour y fabriquer des serrures il faut avoir une vague pratique de la serrurerie, un soupçon de minéralogie si l'on y va pour reconnaître des filons, et certaines idées sur le maniement de la « battée » si l'on a l'intention d'y prospecter des sables aurifères.

Sans doute, dans ces contrées plus que partout ailleurs, la terre est une collaboratrice d'une prodigieuse activité pour quiconque lui apporte les trois éléments indispensables à la fécondation agricole : l'expérience, l'argent et le travail. Voilà ce que nos possessions tropicales, et Madagascar en particulier, exigent formellement du colon qui vient leur demander la richesse, ou tout au moins la large aisance. L'heure s'y prête admirablement, s'il est vrai que nous en soyons arrivés à l'âge de l'agriculture, mais cet âge est sans pitié pour les fainéants, pour les incapables et pour les aventuriers dans le sens banal du mot.

Cela signifie-t-il qu'il n'y ait rien à faire en tel pays pour les gens de courage et de bonne volonté qui n'ont à leur service ni capitaux ni supériorité dans un art manuel ou dans une technique industrielle ? Loin de moi cette pensée : j'ai même la conviction qu'une foule d'artisans, parmi les plus humbles, y trouveront à travailler de leur état dans des conditions largement rémunératrices. À Beïra, quand j'y ai passé, la journée d'un maçon valait près d'une livre sterling, celle d'un menuisier ou d'un forgeron européen atteignait jusqu'à deux livres, et je ne vois pas pourquoi les prix à Madagascar ne s'élèveraient pas, vu la

rareté des bras européens, dans des proportions aussi avantageuses.

Assurément il y a là-bas place et profit pour les travailleurs énergiques, ceux des campagnes aussi bien que ceux des villes, qui se mettront au service des nombreuses exploitations en voie de création.

Déjà, sur plus d'un point, on a besoin d'ouvriers européens pour encadrer la main-d'œuvre indigène, seule en état de fournir une besogne pénible sous cette atmosphère débilitante ; mais il importe de ne pas s'embarquer sans un certain approvisionnement de biscuit – avec la manière de s'en servir, – pour ces contrées lointaines, où la démoralisation aggrave terriblement le maléfice du climat. Il faut donc souhaiter avant toute chose une organisation de l'embauchage offrant des garanties sérieuses à nos travailleurs français pour leur mise en rapports avec les employeurs coloniaux, en attendant le jour – peut-être moins éloigné qu'on le pense – où des coopératives ouvrières seront en état de s'outiller pour aller tirer parti des incontestables richesses de notre nouveau territoire. Quant aux spécialistes expérimentés des diverses industries appelées à jouer un rôle dans l'exploitation coloniale, ceux qui ne s'emploieront pas au service des entreprises existantes trouveront assez facilement, en l'état actuel des esprits, des commanditaires heureux de confier à des hommes présentant toutes les garanties désirables, des capitaux auxquels la vitalité de Madagascar assure un revenu considérablement supérieur à celui qu'on peut attendre de la collaboration du travail et de l'argent dans les entreprises européennes. Mais il n'en faut pas moins considérer comme un devoir de mettre en garde les amateurs de fortunes rapides contre la désastreuse légende des Eldorados et des Golcondes où les poches se remplissent toutes seules durant que l'on fait la sieste : « L'assieste au beurre n'est pas pour ceux qui la font », dit la sagesse de ces nations, où le calembour fleurit sans culture parmi tant d'autres végétations pernicieuses.

*

Pour ce qui est de la question minière, qui semble absorber d'une façon toute spéciale l'attention du public financier en France et en Angleterre, je n'en parlerai qu'avec une extrême réserve, préférant m'en tenir aux conclusions autorisées de deux de mes compagnons de voyage, MM. Meurs et Boussand, les ingénieurs si appréciés du syndicat Lyonnais d'exploration, qui ont bien voulu me donner communication de leur rapport sur la question minière à Madagascar.

Ce précieux concours me dispense d'une appréciation personnelle dépourvue d'autorité, et je me risque seulement à une comparaison familière qui me paraît définir la situation d'une façon assez caractéristique :

Le métal précieux abonde à Madagascar, mais il semble qu'aux époques lointaines de la formation, quelque gigantesque récipient a dû être renversé par un formidable coup de coude de la Providence, avec une telle intensité qu'au lieu de s'entasser alentour en masse compacte, l'or, projeté au loin par la violence du choc, s'est répandu, par une sorte de pulvérisation, d'un bout à l'autre du pays malgache ; on en trouve à tout bout de champ, mais dans des proportions ordinairement insuffisantes pour comporter une exploitation rémunératrice, et c'est seulement sur un certain nombre de points déterminés qu'il s'est formé des agglomérations aurifères méritant la peine de les recueillir. Ceci soit dit sans prétendre rabaisser la valeur des quinze ou vingt districts où l'on a jusqu'à présent rencontré des alluvions de quelque importance et parfois des indications filoniennes dont nous attendons la confirmation par les prospections approfondies qu'on est en train de préparer de divers côtés.

Il y a partout de l'or à Madagascar ou presque partout, mais mieux vaudrait qu'au lieu de se disséminer en nappe illimitée, il se fût amassé dans des poches quartzeuses ou dans de vastes filonières. Il y en a pour tout le monde, et c'est un peu

comme s'il n'y en avait pour personne, sur cette terre où les hasards de la Nature ont réalisé avec une inconsciente ironie la démonstration par l'absurde des conséquences économiques du socialisme intégral[1].

Au cours de son voyage de recherches minières dans le Nord, M. Meurs a exploré le premier une région qui lui a paru remarquable aux points de vue de l'élevage, de la plantation du café et de l'exploitation forestière, notamment en ce qui concerne le caoutchouc[2].

Ces contrées sont extrêmement favorables à l'élevage du bétail, dont il s'est fait de tout temps un commerce qui prendra bien vite un développement énorme.

D'après les chiffres rapportés par M. Meurs, qui, en revenant à Vohémar, a suivi les opérations d'une mission chargée d'étudier les conditions dans lesquelles peut se faire l'exploitation du bétail au point de vue des conserves, – un bœuf du poids de 300 kilogrammes, acheté sur pied 10 francs, donne 140 kilogrammes de viande à mettre en boîte, sans compter la peau, le suif, les tripes, les cornes et les pieds. « Car tout est bon en lui, » comme dans le cochon, d'après le fameux sonnet de Charles Monselet.

Les bœufs, abondants à l'état domestique et à l'état sauvage, constituent l'un des principaux éléments de la richesse malgache, et leur exportation dans l'Afrique du Sud est appelée à donner des bénéfices considérables. Une importante fabrique de conserves fonctionne à Diego-Suarez, et une autre s'installe à Vohémar. De tous côtés, on s'occupe activement de l'exportation des bœufs vivants, singulièrement facilitée par la

---

[1] Voir annexe II, la *Note sur les gisements aurifères à Madagascar*, par MM. Meurs et Boussand.

[2] Voir annexe III.

réduction à 1 fr. 50 des droits de sortie[1], par la suspension, en raison de la rhinder pest, des droits d'entrée au Transvaal et aussi par la création opportune de la Compagnie maritime des Messageries coloniales de l'Afrique du Sud, venant compléter l'œuvre à laquelle les Messageries maritimes coopèrent avec les Chargeurs Réunis, la Compagnie Havraise Péninsulaire, et la flottille mixte de la puissante maison Mante et Borelli, de Marseille. Les volailles, les fruits et les œufs ont également un débouché assuré au Transvaal, ainsi que les bois légers, qui abondent dans les forêts de l'Ouest, et qui rendront de grands services pour le boisage des galeries des mines.

Il y a donc beaucoup à faire, et de tous côtés, pour l'exploitation du territoire malgache ; mais c'est aux planteurs qu'appartient la part la plus belle et la plus assurée dans les bénéfices que la France doit attendre de sa nouvelle possession.

« Plante d'abord ! » dit le colon d'âge et d'expérience à ses fils impatients d'abandonner la culture du sol pour la recherche de l'or.

Passe encore de bâtir, mais planter avant tout ! voilà ce qu'il faut à Madagascar, – et l'on a par la suite tout le temps nécessaire pour la recherche des gisements miniers, en attendant l'heure de la récolte.

Les plantations tropicales sont luxuriantes dans la région côtière ; le café, le thé, le coton, la soie viennent à merveille dans certaines parties de la contrée moyenne ; les forêts qui couvrent une grande partie de la zone montagneuse offrent une infinité de bois de grand prix dont l'exploitation sera largement rémunératrice à l'heure où les voies de communication et les moyens

---

[1] Au moment où l'on corrige les épreuves de ce livre, le bruit court que le gouvernement de la colonie vient de prendre des mesures prophylactiques, ne tendant à rien moins que l'interdiction de l'exportation bovine ; il est permis d'espérer, en tout cas, que cette mesure de rigueur aurait seulement un caractère provisoire.

de transport se seront développés[1]. Quant à la région des plateaux, on peut y cultiver profitablement, outre le riz qui y vient avec une » extrême facilité[2], la vigne et les céréales, et les expériences de M. Jully donnent à penser que nos cultures maraîchères y réussiront à merveille.

Le Chemin de Fer.

C'est donc avec raison que l'on considère Madagascar comme le grenier de l'Afrique du Sud ; malheureusement, ce grenier n'a, jusqu'à présent pas d'échelle – je veux dire pas de chemins de fer.

Et pourquoi n'y en a-t-il point ?

Parce que notre Parlement, qui ne marchande jamais les crédits sollicités en vue de faire face à une nécessité militaire, manifeste constamment une inexplicable répugnance à délier les cordons de la bourse quand il s'agit de fournir à nos colonies, en temps de paix, les capitaux indispensables pour tirer parti des sacrifices accomplis en temps de guerre.

Comme la crainte du Parlement est le commencement de la sagesse ministérielle, un homme d'État aussi avisé, aussi documenté et aussi écouté que M. André Lebon, en est actuellement réduit à demander ses chemins de fer coloniaux à des expédients piteux, au lieu de mettre résolument le Pouvoir Législatif

---

1 Les forêts de Madagascar abondent en bois précieux : ébène, palissandre, bois de rose, santal, et cent autres espèces merveilleuses, telles que le hazovola, qui seraient d'un grand prix pour l'ébénisterie, mais dont l'exploitation est difficile en raison de leur densité qui n'en permet pas le flottage ; on ne pourra en tirer parti sérieusement que lorsque les routes et les moyens de transport auront pris un certain développement.

2 La disette momentanée de l'Émyrne est attribuable uniquement à l'abandon des rizières par les populations entraînées dans l'insurrection.

en demeure de lui fournir sur-le-champ l'argent ou la garantie sans lesquels il est impossible de pourvoir pratiquement aux dépenses de la création d'une voie ferrée à Madagascar.

L'argent, on n'en a jamais, – du moins pour les choses indispensables ; or, en est-il une plus urgente que le chemin de fer de pénétration dans une colonie nouvelle ? quant à la garantie d'intérêts, c'est une expression qu'un ministre ne peut plus employer, paraît-il, sans éveiller toutes les pudeurs de cette sensitive qui s'appelle la Chambre des Députés.

La chose passerait encore à la rigueur, mais le mot est de ceux dont il ne faut plus songer à faire usage, et comme c'est à peu près uniquement sur les mots que se livrent aujourd'hui toutes les batailles parlementaires, il a fallu en trouver un nouveau et c'est ainsi qu'on fut amené à se prononcer pour la concession « à l'américaine ».

Concession américaine ! voilà une formule qui renferme visiblement tout ce qu'il faut pour plaire à une assemblée d'hommes politiques hantés par le souvenir toujours présent de Washington et l'image de La Fayette ; c'est malheureusement celle de la faillite qu'évoque en réalité ce procédé américain qui, j'en appelle aux statistiques, a donné dans l'origine les plus désastreux résultats en un pays où les conditions d'exploitation étaient cependant beaucoup plus avantageuses qu'à Madagascar.

Certes, il est bien séduisant, il faut le reconnaître, ce procédé au nom démocratique : en guise d'argent ou de garantie, les promoteurs de l'entreprise déclarent se contenter d'une simple cession territoriale. Jusque-là tout est pour le mieux, et l'on voit immédiatement le double profit de cette combinaison, grâce à laquelle les terres doivent logiquement prendre une valeur suffisante pour rémunérer les sacrifices nécessités par la construction de la voie ferrée. C'est aussi simple qu'ingénieux. II n'y avait qu'à le trouver, mais il fallait ensuite trouver quelque chose de plus rare qu'une idée : c'est l'argent nécessaire à la mettre en valeur. Or le bel argent de France, habitué depuis son

enfance à ne jamais sortir sans les lisières d'une garantie officielle, ne va pas volontiers, et c'est un grand malheur, à l'initiative privée. Aussi bien l'idée d'une telle entreprise ne pouvait venir d'un Français, et c'est effectivement d'un Mauritien qu'elle émane, de M. de Coriolis, qui, ne pouvant obtenir la concession en sa qualité de sujet anglais, a appelé à la rescousse diverses personnalités du monde des affaires. Les personnalités sont accourues, mais les capitaux sont restés en place ; et, les mains vides, mais le cœur plein d'intentions généreuses, ces personnalités mobilisées par M. de Coriolis s'en sont allées au Ministère des Colonies, où elles ont à peu de chose près tenu le discours que voici :

« Nous ne vous demandons rien (on est généralement bien reçu dans un Ministère quand on s'y présente en ces termes), nous ne vous demandons rien, c'est-à-dire que nous ne venons pas vous demander de l'argent.

– Prenez donc la peine de vous asseoir », fit le Ministre avec son affabilité coutumière.

Ces Messieurs lui ont alors exposé qu'à défaut d'argent ils demandaient du temps : *time is money* : ils sollicitaient pour deux ans le privilège exclusif de la construction du chemin de fer.

Dans le cas où ils auraient, avant l'expiration de ce délai, trouvé – tout arrive ! – les capitaux indispensables pour la construction de la voie ferrée et pour l'exploitation des terres, ils construiraient et exploiteraient.

Et s'ils ne le trouvaient pas ? comme on a lieu de le croire en présence d'une affaire aussi déconcertante pour les traditions routinières du monde financier. Si l'argent ne venait pas ? – eh bien, on causerait d'autre chose et Madagascar en serait quitte pour continuer de faire ses transports à dos d'homme, au prix de 1 400 francs la tonne pour les 350 kilomètres.

On ne demandait rien, mais on n'apportait pas grand'chose en retour : on avait cependant, en ne demandant rien, des exi-

gences fort lourdes, à tout prendre, car on revendiquait la faculté : 1° d'interdire à toute autre société la construction du chemin de fer pendant deux ans ; 2° de ne pas le construire au bout de ce délai, et 3° d'entraver l'œuvre de la colonisation dans les régions les plus estimées (une clause du contrat leur assurait 520 000 hectares de terres à choisir en quatre ans sur les territoires les plus fertiles)[1].

Au résumé, cette convention a le grave inconvénient de tout laisser en question et de n'assurer aucunement la solution du problème, dont l'urgence est incontestée ; on se réfugie dans un compromis éventuel, là où il faut une conclusion précise ; c'est tout au plus, dirait Chamfort, « l'échange de deux hypothèses et le contact de deux impuissances ».

Les inconvénients d'un pareil système ont frappé tout le monde à Madagascar et de la façon la plus vive, comme il appert du télégramme adressé au journal *le Temps* par son correspondant spécial, en ces termes d'une précision significative :

« La convention relative au chemin de fer a produit une profonde émotion. Dans une assemblée générale qui réunissait tous les membres de la colonie, il a été résolu qu'un télégramme

---

1 Le procédé américain est en ce moment même l'objet d'une autre convention entre l'État et un groupe de constructeurs, qui propose à la colonie de Madagascar, en échange d'une concession territoriale, la construction, dans un délai déterminé, d'une route à péage entre le port de Mananzary et Fiaranantsoa, la ville principale du Betsiléo.

Cette convention ne présenterait pas les mêmes inconvénients que la précédente pour deux motifs : le premier, c'est que les besoins locaux qu'il s'agit de servir n'ont pas une importance comparable à celle des intérêts généraux auxquels doit satisfaire l'organisation définitive des transports de Tamatave à la capitale de Madagascar ; le second motif est dans la proximité du terme d'option, au bout duquel la compagnie est tenue de prendre des engagements formels ou d'abandonner toute prétention.

serait envoyé au ministre des colonies pour protester contre un projet dont le résultat serait l'accaparement des richesses agricoles, industrielles et minières du pays.

« Les colons demandent que, dans tous les cas, le délai d'option pour le choix des terrains soit réduit à six mois et que la loi régissant les mines à Madagascar soit intégralement appliquée à la Société du chemin de fer. »

Dans une lettre publiée peu de temps après, le correspondant du même journal ajoute les détails que voici :

« Le *Journal officiel* de la colonie a publié, avant-hier, le texte de la convention passée entre le ministère des colonies et la société d'études et d'explorations à Madagascar, convention relative à la construction d'un chemin de fer de Tananarive à la mer.

« La publication de ces clauses draconiennes, acceptées par le ministère, a produit chez tous une profonde stupeur, suivie d'un découragement complet : la Compagnie obtient, en effet, la propriété de 520 000 hectares de terres du domaine, à choisir : 1° 100 000 au moins dans la vallée du Mangoro ; 2° le reste dans les vallées du Mangoro et de ses affluents, de l'Iharoka et de ses affluents, du haut Ikopa et des affluents qu'il reçoit en amont ou à moins de 100 kilomètres eu aval de Tananarive ; 3° toute la partie comprise entre l'embouchure de l'Ivondro et celle de l'Iharoka. On lui donne, en un mot, tous les points les mieux situés et les plus fertiles, là où la colonisation avait des chances de réussir.

« Ce qui semble le plus invraisemblable, c'est que nous serons obligés d'attendre pendant quatre ans et demi qu'il plaise à la puissante compagnie, créée par un fonctionnaire anglais auquel le groupe bordelais sert de prête-nom, d'indiquer quels sont les terrains qu'elle désire choisir. Jusqu'à ce qu'elle ait fait connaître sa décision, aucune concession de terres, de mines ou de forêts située dans cet immense périmètre ne pourra être ac-

cordée aux colons. Il nous faudra donc nous morfondre pendant ce long délai ou aller chercher fortune ailleurs ! »

Il n'est pas admissible que la question du chemin de fer de Madagascar attende plus longtemps une solution dont le retard impose au gouvernement des charges annuelles plus onéreuses que les sacrifices inhérents à la construction directe ou à la concession avec garantie d'intérêt.

D'après les données officielles établies sur le chiffre de 1 200 francs pour le prix de transport de la tonne entre Tamatave et Tananarive (et c'est un minimum, généralement inférieur de 200 ou 300 francs au prix courant), le ravitaillement de l'Émyrne a coûté, dans la première année, plus de 1 400 000 francs pour 1 200 tonnes de marchandises, alors qu'il en eût fallu le double et le triple pour subvenir d'une façon complète aux nécessités régionales.

La création d'une ligne de chemin de fer réduirait ce prix des trois quarts ou des quatre cinquièmes et pourvoirait sans limite aux besoins progressifs de la consommation, en même temps qu'à l'exportation des produits de notre nouveau territoire colonial[1].

Quant aux débours annuels imposés par cette opération, soit sous la forme d'une garantie d'intérêt, soit pour l'amortissement du capital en cas de construction directe de l'État, ils présenteraient une importante économie sur la situation présente, tout en dotant Madagascar d'un outillage sans lequel cette colonie, frappée d'immobilité, réclamerait des sacrifices incessants au lieu de porter le bénéfice des ressources considérables qui sont en elle.

---

1 Il importerait, croyons-nous, d'établir un tarif différentiel qui, sans dépasser le prix d'un franc pour la tonne kilométrique, ferait supporter aux objets d'importation d'un placement assuré les frais du dégrèvement nécessaire pour laisser aux produits coloniaux, sur le prix d'exportation, une marge suffisamment rémunératrice.

La situation de la Métropole vis-à-vis de notre nouvelle possession est en quelque sorte comparable à celle d'un particulier qui, ayant fait construire une maison de rapport, hésiterait devant la dépense d'un escalier faute duquel cet immeuble produit difficilement son revenu normal, tout au moins en ce qui concerne la location des étages supérieurs. Quand on a tant fait que de dépenser une centaine de millions pour une colonie dont les ressources productives sont hors de conteste, il ne faut pas lésiner sur les dépenses nécessitées par la création du matériel destiné à en recueillir le profit.

On ne saurait retarder la construction de cet escalier sans encourir le reproche d'en avoir seulement l'esprit, – tout à fait incompatible avec le sens si précieux de l'opportunité.

La convention qui a soulevé les protestations unanimes des colons de Madagascar n'est, heureusement, pas un contrat définitif, mais un projet sur lequel le gouvernement paraît seulement vouloir appeler l'attention des pouvoirs parlementaires. Depuis l'époque où il a été rédigé, le *Journal officiel de Madagascar* a publié un document qui change la face des choses. C'est la conclusion des travaux de la mission du génie envoyée, sous la direction du commandant Roques, pour étudier la question du chemin de fer de Tamatave à Tananarive.

Le commandant Roques s'est prononcé pour un tracé définitif du chemin de fer reliant Tamatave à la capitale de l'Émyrne par la vallée de l'Ivondrona, le col du Tangaïna, la vallée du Mangoro, le col de Tanifotsy et les vallées de l'Ivovokopa et de l'Ikopa. Ce tracé, qui comporte un développement total de 350 kilomètres, confirme nettement les études et les prévisions du colonel Marmier et de MM. Duportal, ingénieur en chef des ponts et chaussées, et Vieuxtemps, ingénieur de la Société des Batignolles.

La mission du génie poursuit, croyons-nous, ses recherches dans la direction d'un autre tracé sommairement établi par les mêmes ingénieurs, et qui aurait l'avantage de traverser, en même temps que les régions précitées, la riche vallée du lac Aloatra. Il est permis d'espérer que ces considérations techniques, défavorables au projet Coriolis, dont le tracé a pour base la ligne Andevorante à Tananarive, modifieront du tout au tout les vues du gouvernement, dont l'initiative en matière coloniale est d'ordinaire assez heureusement inspirée depuis quelques années, il convient de le reconnaître.

L'incontestable bon vouloir des autorités coloniales d'aujourd'hui ne suffit cependant pas toujours à satisfaire les exigeantes impatiences de leurs administrés qui, lors même qu'on ne leur donne pas des raisons de se plaindre, gémissent par habitude ; entre l'agitation de ces gens d'entreprise, avides de solutions, et l'inertie du Parlement, peu empressé à leur en fournir, la situation des pouvoirs administratifs est délicate et pénible : grâce à l'esprit libéral et entreprenant de M. André Lebon, de grands progrès se sont accomplis dans l'administration des colonies où, notamment en ce qui concerne les affaires de Madagascar, chacun est assuré d'un accueil attentif et d'un zèle agissant, qui surprennent agréablement les contribuables, accoutumés au légendaire

« Me r'çoit d'un' façon charmante »

des bureaucraties d'antan.

En aucun temps jusqu'ici, l'Administration française n'avait mis un bien grand empressement au service des expéditions lointaines ni de ceux qui s'y aventurent, et l'on rapporte que Tourville, s'étant plaint de la poudre, qui ne portait pas suffisamment loin à son gré, fut vertement remis à sa place par un chef de bureau lui répondant tout net « qu'il n'avait qu'à s'approcher davantage ». Ce fonctionnaire montrait une âme aussi valeureuse que celle du personnage qui, dans *la Fille de Roland*, s'écrie avec tant de noblesse :

Maudit soit le premier soldat qui fut archer :
C'était un lâche, en somme, il n'osait approcher !

mais le héros de la Hogue et du cap Saint-Vincent ne lui en sut aucun gré.

La poudre s'est sensiblement améliorée depuis lors, l'administration aussi, j'en conviens bien volontiers ; je serais même fort heureux de contribuer pour mon humble part à démolir la légende vermoulue d'après laquelle notre colonisation n'a pas de pires ennemis que nos bureaux, et je forme les vœux les plus ardents pour que la rapide prospérité de Madagascar vienne réduire à néant une aussi fâcheuse allégation.

*

Avant d'entreprendre quoi que ce soit à Madagascar, il est prudent de se renseigner dans des ouvrages soigneusement documentés et mieux encore auprès des gens d'expérience, généralement enchantés de mettre en œuvre ce zèle de prosélytisme qui fait de tous nos grands coloniaux d'aujourd'hui de modernes Pierre l'Ermite. Aussi bien il n'est pas démesurément paradoxal de soutenir que les croisades ont été les manifestations de l'expansion coloniale entre le XIe et le XIIIe siècle.

Il y a au Ministère des Colonies un bureau de Madagascar où sont centralisés tous les renseignements utiles, et où le meilleur accueil est fait à quiconque vient les demander ; chacun est assuré de trouver auprès du commandant Binger, directeur des services d'Afrique, la plus haute bienveillance et les vues les plus larges sur toutes les questions relatives à la colonisation malgache. On s'adressera également avec profit à l'Union Coloniale et au *Bulletin de Madagascar* (44, Chaussée d'Antin), qui, par leurs publications aussi bien que par leur service de renseignements, apportent chaque jour un précieux concours à l'œuvre du général Gallieni ; et si l'on veut aller jusque dans la capitale de l'Émyrne chercher des informations précieuses, M. Jully,

l'architecte de la Résidence, le créateur de l'école professionnelle et des jardins d'essai de Tananarive, est désigné mieux que personne pour initier les néophytes en tout ce qui concerne les ressources de Madagascar et la manière de s'en servir.

Parmi les publications utiles, il faut, après les études magistrales de M. Grandidier, l'éminent précurseur de l'occupation française, recommander les ouvrages du Père Piollet : *Madagascar, sa description, ses habitants*[1], et le *Madagascar*[2] de M. Martineau ; le *Guide pratique du colon et du soldat à Madagascar*, par MM. Gautier, Jully, Rouire et Combes[3] et le numéro spécial de la *Revue générale des sciences* sur Madagascar[4].

L'Union Coloniale va prochainement publier un ouvrage du même ordre où sont réunies les données les plus complètes et les plus récentes sur notre nouvelle possession, au sujet de laquelle on trouvera également une foule de documents et d'appréciations autorisées dans l'*Almanach colonial*, que prépare notre vaillant et distingué confrère Jean Hess, du *Figaro*.

Le comité Dupleix a fait paraître une plaquette du plus vif intérêt, dans laquelle M. Henri Gindre rend compte de la mission que le Ministère de l'Agriculture lui a confiée à Madagascar, où, après un court séjour dans l'Afrique du Sud, il est en train d'établir une exploitation des plus importantes. On lira avec agrément et profit le récit des navigations de M. de Mahy, *Autour de Bourbon et de Madagascar*[5], et le voyage du docteur Catat, un beau volume orné de nombreuses illustrations (in-4, Paris, Hachette). Enfin, je cite avec un plaisir particulier les

---

[1] 1 vol. in-18, Challamel.

[2] 1 vol. in-18, Flammarion.

[3] 1 vol. in-18, J. André.

[4] Publié en vol. par Ollendorff.

[5] 1 vol. in-18, Lemerre.

Souvenirs de la côte d'Afrique, du baron de Mandat-Grancey, étincelants d'humour et bourrés d'aventures[1].

La diversité des appréciations rapportées de Madagascar par les uns et par les autres tient à un état de choses qui se trouve symbolisé le mieux du monde par un vieux conte oriental :

Un puissant roi d'Arabie fit un jour réunir dans son palais tous les aveugles d'alentour et les mit en présence d'un éléphant que l'on venait d'amener. C'était le premier qui se trouvât dans le pays. Le roi fit ordonner à ces aveugles d'étendre les mains en avant pour palper ce nouvel objet, afin de s'en faire une idée par le toucher, faute de mieux. L'un palpa la jambe, l'autre le flanc ; celui-ci le dos, celui-là l'oreille ; d'autres encore la tête, les défenses et la trompe.

« À quoi ressemble l'éléphant ? » leur demanda le grand roi.

Celui qui avait touché la jambe répondit : « L'éléphant de notre illustre souverain est comme une colonne ».

« Comme un mur », dit celui qui avait touché le flanc.

« Comme la crête d'une montagne », dit celui qui avait touché le dos.

« Comme une large coupe », dit celui qui avait touché l'oreille.

« Comme un mortier », dit celui qui avait touché la tête.

« Comme une corne », dit celui qui avait touché les défenses.

« Comme un câble », dit celui qui avait touché la trompe.

---

1 1 vol. in-18, Plon.

Puis ils se disputèrent entre eux, chacun soutenant sa conviction.

Il m'a semblé que c'était un peu ce qui se passait à Madagascar, d'où tant de voyageurs, clairvoyants pour la plupart, nous ont rapporté des impressions si dissemblables, par cette simple raison que la grande complexité du pays n'a permis qu'à peu d'entre eux d'en avoir une vue d'ensemble : celui qui avait séjourné seulement à Tamatave n'avait pas la même impression que celui qui était monté à Tananarive, et l'hôte des Sakalaves ne pouvait pas raisonner comme celui des Betsiléos.

Même quand on n'est pas aveugle, il est bien difficile de tout voir dans un pays aussi vaste. J'ai largement ouvert les yeux, malgré un soleil torride, et ce n'est pas faute de bon vouloir si je ne rapporte point des clartés plus étendues.

ANNEXES

ANNEXE I

L'AFFAIRE DES MISSIONS

On a beaucoup et violemment disputé sur la question religieuse à Madagascar : une question qui n'avait pas à se poser entre chrétiens sur une terre païenne et qui n'en a pas moins, par la faute inconsciente des uns comme des autres, fait obstacle, un moment, aux progrès de la pacification.

Catholiques et protestants, les missionnaires ont le plus noble rôle et le plus utile à jouer dans les pays neufs dont ils sont les pionniers bienfaisants[1] ; mais, après la conquête, les inévitables excès du prosélytisme exposent à de graves embarras le gouvernement que l'on a, de bonne foi, l'intention de servir ; c'est l'avis de tous les coloniaux expérimentés, et c'est, je crois bien, l'avis du général Gallieni, qui cependant ne fait aucune différence entre les uns et les autres dans la façon de les traiter, sinon dans l'appréciation de leur opportunité. Bien des

---

1 Les missions ont rendu d'énormes services dans les pays nouveaux où elles ne se sont pas trouvées en conflit. C'est ainsi que, dans l'Afrique du Sud, l'évêque Colenso et le pasteur Daumas ont accompli une œuvre de civilisation admirable et définitive chez les Basoutos, comme dans la région du Tanganyika sont en train de le faire les Pères Blancs et les Lazaristes.

La solution de la question religieuse à Madagascar serait peut-être dans un partage territorial qui attribuerait aux missionnaires de chaque religion une contrée dans laquelle s'exercerait, en dehors de la pugnacité confessionnelle, l'influence bienfaisante du christianisme selon l'une et l'autre formule, inspirées toutes deux par le zèle le plus louable et le plus digne de respect.

fois, j'ai eu l'occasion de constater, moi qui suis protestant et qui le dis bien haut, comme quoi le gouverneur général s'est fait un devoir de ne jamais accorder un avantage aux missionnaires catholiques sans donner aux protestants une compensation équivalente[1].

---

1 Voici la circulaire que le général Gallieni a adressée à MM. les résidents, administrateurs, commandants de cercle, chefs de provinces, représentants des divers cultes chrétiens à Madagascar, au sujet de la neutralité religieuse et du règlement des conflits entre les différentes confessions :

« Messieurs,

« Par le courrier de France arrivé à Madagascar le 15 janvier, M. le ministre des colonies m'a fait connaître qu'il avait entièrement approuvé les instructions contenues dans ma circulaire n° 10, du 5 octobre dernier, au sujet de la neutralité religieuse que devaient observer, de la manière la plus absolue, les fonctionnaires et officiers en service dans la colonie. Le ministre ajoute « qu'il ne saurait admettre que les querelles religieuses puissent être une occasion de troubles dans la colonie et qu'il blâmerait les autorités locales qui hésiteraient à réprimer immédiatement les fauteurs de désordre, à quelque confession qu'ils appartiennent. »

« Je me fais un devoir de transmettre à tous les nouvelles instructions de M. le ministre des colonies et d'inviter chacun à s'y conformer strictement.

« Je ne saurais moi-même admettre aucune excuse si ces prescriptions n'étaient pas observées fidèlement, et je suis disposé à faire respecter, par tous les moyens en mon pouvoir, la volonté du gouvernement de la République.

« Je ne puis, à ce sujet, que vous renouveler les prescriptions formelles de mes circulaires n° 10 (du 5 octobre 1896) et 169 (du 11 janvier 1897), et vous rappeler que toutes les autorités quelles qu'elles soient, françaises ou indigènes, ont pour devoir strict d'observer la plus complète neutralité religieuse et de se tenir autant que possible à l'écart des dissensions auxquelles donnent lieu, parmi la population malgache, les faits de propagande des diverses missions de Madagascar. Aucune pression ne doit être faite sur les indigènes, complètement libres d'embrasser tel culte qu'il leur plaira. Nous ne devons intervenir, ainsi que je l'ai déjà expressément commandé, que si, dans les édifices religieux ou les écoles, sont commis des actes ou prononcées des paroles de nature à nuire au

prestige et à l'influence du nom français. Vous devez alors agir avec toute la rigueur nécessaire.

« J'ai d'ailleurs le regret de constater que le caractère de large tolérance, qui a dicté jusqu'ici les actes de l'autorité locale, n'a pu donner satisfaction complète aux revendications incessantes des ministres des divers cultes. Ceux-ci n'ont pas toujours accepté comme il convenait les décisions du tribunal spécial que j'avais, par esprit de conciliation, institué dans chaque province, par décision n° 74 du 2 novembre 1895, dans le but de régler les questions de propriété des édifices religieux de chaque localité. De plus, enfreignant mes prescriptions maintes fois renouvelées, certains, sortant des limites du domaine spirituel, dont ils ne doivent pas s'écarter, ont cru pouvoir tenter de faire acte d'autorité sur les populations, dans le but d'augmenter le nombre de leurs adeptes au détriment de la confession adverse. Ces procédés ont eu pour résultat d'exciter les esprits et pourraient, s'ils se répétaient, amener des désordres que j'ai le devoir de réprimer avec sévérité. Ils sont, de plus, contraires aux principes de liberté, que j'entends voir respecter par tous.

« Je tiens à bien établir, une dernière fois, que chacun est absolument libre de pratiquer telle religion qui lui convient et que les autorités françaises comme indigènes ne doivent en aucun cas intervenir dans la direction des consciences, leur rôle se bornant à maintenir l'ordre et à réprimer tout acte tendant à le troubler.

« D'autre part, les ministres des différents cultes ne doivent, sous aucun prétexte, s'immiscer dans les affaires publiques, leur mission d'ordre spirituel étant bien distincte de tout ce qui est du ressort exclusif des missionnaires français et indigènes, c'est-à-dire des pouvoirs reconnus. À cette condition seulement, ils auront droit à la protection que le gouvernement français est tout disposé à leur accorder.

« Pour faciliter, dans cet ordre d'idées, la tâche des autorités françaises et pour affirmer la liberté entière laissée aux indigènes, de pratiquer telle religion qu'ils désirent, dans l'édifice religieux de leur choix, j'ai décidé ce qui suit :

« 1° La décision n° 74, créant dans chaque province un tribunal spécial d'arbitrage, est rapportée.

« 2° Lorsque des conflits se produiront en Imerina entre catholiques et protestants d'un village au sujet de la possession ou de l'affectation d'un édifice religieux, l'autorité locale n'interviendra pas. Chacun des partis en cause rédigera une pétition écrite, collective, qui sera adressée directement au président de la commission administrative

Le gouverneur général ne s'est jamais départi de ces principes de haute tolérance, sur lesquels il s'est nettement expliqué devant les Malgaches toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, et notamment durant le voyage d'inspection qu'il a fait dans le courant de cette année ; j'en trouve une preuve nouvelle dans cette correspondance du pays de Betsiléo :

« Comme de fréquents incidents religieux se sont produits dans cette région, le général Gallieni a dit aux habitants de Tsiafahy, que les autorités françaises ne s'occuperaient jamais du culte qu'ils pouvaient pratiquer et qu'ils seraient toujours laissés entièrement libres d'embrasser la religion qui leur plairait, qu'il ne leur demandait qu'une chose : être bons et fidèles sujets de la France, qui partout se fait une scrupuleuse obligation de respecter les mœurs et les religions des habitants de ses colonies. »

---

centrale créée à Tananarive, pour l'Imerina, par décision n° 174 du 10 février.

« Cette commission instruira les cas de l'espèce et remettra sur chacun d'eux un rapport au secrétaire général, faisant fonctions de premier ministre. Celui-ci, après étude du rapport de la commission, statuera *seul et sans appel*.

« 3° Il sera procédé de même dans les provinces indépendantes de l'Imerina. Dans chacune d'elles, une commission administrative provinciale, de composition analogue à la commission administrative de l'Imerina, sera constituée par les soins du résident, chef de province. Sur chacun des cas instruits par elle, cette commission remettra un rapport au gouverneur général indigène accrédité auprès du résident. Ce gouverneur, après examen du rapport, *statuera seul et sans appel*.

« Les résidents rendront compte, dans le plus bref délai, de l'exécution de cette prescription, et soumettront à l'approbation du résident général une décision à cet effet.

« MM. les résidents et commandants de cercles, chefs de province, donneront la plus grande publicité à la présente circulaire. MM. les représentants des divers cultes sont autorisés, de leur côté, à la faire imprimer ou afficher (reproduction littérale du texte français ou malgache paru à l'*Officiel*) dans leurs églises, temples ou écoles. »

Certes les protestants anglais ont beaucoup fait à l'origine pour le développement de ce pays, mais par cela même le nom de protestant est et restera longtemps aux yeux des Hovas synonyme d'Anglais, tandis que le catholicisme personnifie l'action française.

Quant au protestantisme français, la complexité d'une alliance de mots aussi déconcertante au regard des Malgaches devait nécessairement amener une confusion des plus fâcheuses dans les idées d'un peuple dont nous avons été séparés par des malentendus beaucoup plus que par une hostilité véritable. Je crois, du reste, que le malentendu ne s'est pas produit seulement là-bas, et qu'ici-même, à Paris – je parle des gens qui n'ont jamais mis le pied sur cette terre lointaine, – on est illusionné par le mirage d'une impropriété de termes quand on parle, comme on le fait à tout instant, de la gravité des questions religieuses à Madagascar. Assurément il y a existé une question religieuse, mais elle est antérieure à l'occupation française et, strictement localisée chez les Européens, elle ne mettait en présence que jésuites et révérends, passant la plus grande partie de leur temps et dépensant le meilleur de leur énergie à se livrer des combats qui aboutissaient à de véritables razzias d'âmes : tel jour, en tel lieu, l'école catholique enlevait de la sorte quelques douzaines d'élèves à l'école anglaise, et tel autre jour, c'étaient les protestants qui raflaient des pions à leurs adversaires.

La situation s'est modifiée depuis lors en ce sens qu'on ne saurait équitablement reprocher de pareils excès de prosélytisme à nos pasteurs français qui – amenés par l'idée théoriquement excellente d'utiliser au profit de leur pays les éléments protestants, prédominants à Madagascar en vertu de l'évangélisation anglicane, – ont dû, loin de songer à une politique agressive, concentrer immédiatement toutes leurs énergies dans la défense de l'instabilité religieuse du Malgache contre les sollicitations multiples et envahissantes des représentants de la Société de Jésus. Il est en effet incontestable que les Jésuites n'apportent pas une modération suffisante dans cette

lutte contre des adversaires dont l'inspiration n'a pas toujours été à la hauteur de la bonne foi. Qu'ils sont donc insinuants, les bons pères ! S'il y a quelque chose à leur reprocher sur le chapitre de l'adresse, ce n'est assurément pas d'en manquer ; leur influence envahissante se propage de jour en jour, et les écoles qu'ils patronnent, ainsi que celles des Frères de la Doctrine chrétienne, ont vu décupler le nombre de leurs élèves depuis que le général a rendu la langue française obligatoire dans l'enseignement. Tananarive vaut bien une messe !

On sait le goût des Hovas pour la parole publique et pour les chants en commun ; c'est une des raisons de l'affluence qui se presse dans les églises aussi bien que dans les temples, et les chœurs y sont parfois remarquables ; on s'est fort heureusement inspiré de cette préoccupation dans les méthodes pédagogiques auxquelles sont soumis les jeunes Malgaches, et, de la maison que j'habite, on entend matin et soir, chez les frères et chez les sœurs, des kyrielles de bambins entonner avec un entrain que je dirais endiablé, n'était la sainteté du lieu, des chants liturgiques et même quelques refrains profanes, parmi lesquels domine l'histoire du petit navire « qui n'avait ja, ja, jamais navigué ». J'ai peine à croire qu'il s'agisse d'une adaptation coloniale de la légende de l'arche de Noé, quoique les travestissements bibliques soient parfois en honneur dans certaines prédications à l'usage des Malgaches. Mgr Cazet – je lui laisse toute la responsabilité de cette citation – m'a parlé du pittoresque sermon que prêchait, il y a quelques années, en pleine capitale, le pasteur anglais Ellis, l'un de nos ennemis les plus ardents, parlant à ses ouailles, pour qui ses paroles étaient paroles d'Évangile, le langage que voici :

« Oui, mes chers frères, Christ aimait les Anglais et il avait les Français en horreur, et la preuve en est que, lors de son séjour en Angleterre, jamais on ne put le décider à aller visiter Paris. »

Le mystère de la Trinité, le péché originel, la transsubstantiation, quel intérêt voulez-vous que ces problèmes dogmatiques

offrent à de bonnes gens dont la pensée – sauf dans la société d'élite où fréquenta notre confrère Jean Carol – ne s'élève même pas jusqu'à dire à l'Éternel : « Donnez-nous aujourd'hui notre riz quotidien » ? Les bananes et les mangues, surgissant sans culture, leur suffiraient au besoin, comme à leurs proches parents les quadrumanes, et il serait à peu près aussi raisonnable de rassembler des ouistitis ou des makis dans un temple que d'évangéliser ces paroissiens, dont les ancêtres habitaient naguère encore des paradis terrestres où l'arbre de la science était un cocotier aux branches duquel ils se pendaient par la queue.

Ayons la sincérité de le reconnaître : protestantisme et catholicisme sont deux vernis de nuance différente dont on a badigeonné les Malgaches comme on marque les troupeaux avec un pot de couleur, et sous cette couche, oh ! combien superficielle ! ils sont demeurés un bétail indifférent à la peinture et soucieux uniquement de manger de temps à autre, d'être maltraités le moins possible, – et, à l'occasion, de pouvoir se ruer impunément sur une proie humaine, en dehors de toute préoccupation relative à sa nuance religieuse[1].

---

1 Ces considérations ont reçu, depuis l'époque où fut écrit ce chapitre, une bien tragique confirmation par le massacre des pasteurs Minault et Escande, dont la mort héroïquement chrétienne est l'œuvre de l'instituteur protestant Raobelina, du village d'Ambatondradama, comme l'a démontré le procès des meurtriers.

Les deux vaillants missionnaires ont été victimes de leur noble confiance dans le caractère des Malgaches, parmi lesquels ils se sont aventurés sans armes, comptant jusqu'à la dernière minute sur la générosité de ces sauvages, respectueux uniquement de la force brutale, mais que les théoriciens de la métropole s'entêtaient à leur représenter comme des frères en Jésus-Christ.

Voici en effet, d'après le récit du pasteur Meyer, publié dans *le Temps*, les circonstances dans lesquelles ces deux hommes de bien ont trouvé la mort :

« Nos amis s'étaient arrêtés à Ambatondradama pour leur repas ; le village était presque désert, la plupart des habitants s'étant rendus au zoma situé à un kilomètre environ sur la route d'Antsirabé. Vers trois heures, au moment de continuer leur route, un homme du village (c'est la version du rapport officiel) serait venu prévenir Escande de la présence des Fahavalos au marché ; mais Escande aurait répondu : « Il n'y a plus de Fahavalos ! » Après celui-là (c'est la version de Raïnimanga), deux hommes seraient survenus qui auraient dit : « Il y a au marché des hommes armés qui ne sont ni des miliciens ni des soldats : laissez-nous vous conduire jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger ». Je crois que nos amis, ne connaissant pas le malgache, n'ont rien compris à tout cela, pas plus qu'aux conversations à voix basse des porteurs qui, d'après un autre domestique, Ramasia, avaient agité la question de ne pas continuer leur route, à cause des gens suspects qu'ils avaient aperçus.

« Escande et Minault, sans doute sans aucune méfiance, se sont laissé conduire par deux hommes, dont l'un vient d'être arrêté dans l'Ankarata. Au moment où ils arrivaient sur la route de Betafo, ils ont essuyé une première décharge de fusils. Immédiatement, les bourjanes se sont enfuis, laissant là les bagages et Minault. Minault s'est écrié : « Sauvez-moi ! » et Escande : « Oh ! les Fahavalos ! » Puis l'un à pied, l'autre à cheval, ils se sont jetés sur la droite de la route, accompagnés de Raïnimanga. Je suppose qu'ils ont quitté la route parce que quelque repli du terrain droit, espéraient-ils, les cacherait aux Fahavalos placés sur une petite élévation.

« Malheureusement sur l'herbe glissante, Minault qui n'était pas encore fort bien, et qui était très vêtu, avait de la peine à marcher. Découragé à un moment, il s'est tourné vers les Fahavalos qui les poursuivaient et, levant les mains dans la candeur de son âme, il leur a montré qu'il était désarmé. Le résultat c'est que les bandits n'ayant plus rien à redouter ont osé s'avancer et, plus près, un de leurs coups a atteint Minault qui avait repris sa marche. Frappé à la hauteur des reins, il est tombé sans proférer un cri, sans même qu'Escande qui le précédait de quelques pas se soit douté de ce qui était arrivé.

« Au même moment, pour placer le cheval entre lui et les balles des ennemis, Escande a eu la malencontreuse idée de mettre pied à terre et il s'est engagé dans un bas-fond marécageux qu'il a eu beaucoup de peine à traverser. Il remonta cependant la pente opposée et allait peut-être suivre le conseil de Raïnimanga qui ne cessait de lui dire : « Monsieur Escande, montez à cheval », quand embarrassé, on ne sait comment, dans la bride, il a glissé sur le sol ; le cheval effrayé de plus en plus s'est dégagé et s'est

On ne doit donc pas s'étonner s'ils ont été moins sensibles aux bienfaits de la religion qu'à l'amélioration matérielle des conditions d'existence qui a suivi la domination française, depuis que le général Gallieni a soustrait la population hova comme les tribus de la côte au joug oppressif des Andrianas, dont les exactions et les cruautés étaient à tel point intolérables qu'une révolution se préparait au moment où nous sommes venus changer la face des événements ; c'est l'avis formel de M. Grandidier, l'illustre savant et le vaillant explorateur dont l'autorité sur les choses de Madagascar est incontestable.

En fait, le général Gallieni, redouté à son approche comme un tyran sanguinaire, sur la foi des missionnaires anglais, qui avaient soigneusement élaboré sa légende, est apparu dès ses premiers actes de gouvernement comme le libérateur du peuple,

---

enfui ; Raïnimanga a aidé encore Escande à se lever et à marcher, mais à peine avaient-ils fait quelques pas qu'Escande tombait, comme Minault. Raïnimanga n'avait plus qu'à fuir ; les Fahavalos l'ont poursuivi à son tour, mais assez heureux pour rejoindre le cheval il a pu gagner du terrain. Du reste, il a été poursuivi 5 à 6 kilomètres. Telle a été la fin de nos pauvres amis.

Le soir, vers sept heures, un homme de Ramaïnandro qui, se rendant au marché, avait assisté à la scène tragique, arrivait chez l'adjudant-commandant du poste et lui annonçait le meurtre de deux Français. Immédiatement, l'adjudant et le gouverneur du village ont fait leurs préparatifs pour se rendre à Ambatondradama, qui est à 25 kilomètres de là, aussitôt que le clair de lune rendit possible leur marche. Pendant ce temps, Raïnimanga est arrivé et a fait le récit que je viens de vous transcrire. »

Le résultat de son enquête personnelle a, disent *les Débats* du 12 juillet, convaincu une fois de plus le général que « le déplorable assassinat de MM. les pasteurs Escande et Minault était un acte de banditisme isolé, n'impliquant aucune complicité de la population, entièrement soumise, de la région où il a été commis. En outre, de l'avis de tous les Européens, y compris plusieurs notabilités protestantes, françaises, anglaises et norvégiennes, il est avéré que nous n'aurions pas à déplorer ce malheur s'il avait été tenu compte des recommandations faites par les autorités aux Européens qui voyagent isolément. »

et c'est contre le parti de la Cour, contre les tyranneaux de village et contre les ministres rançonneurs que s'est immédiatement exercée son autorité. Jugez avec quelle stupeur nous l'avons vu attaqué par des hommes que cette politique devrait combler de satisfaction et dont rien ne faisait prévoir le loyalisme chevaleresque envers une souveraine malheureuse !

Je me suis efforcé de faire voir l'état d'esprit du menu peuple : pour ce qu'il en est des grands de la terre, il me suffira de signaler qu'un instant avant son exécution, le prince Ratsimamanga, qui était l'un des plus ardents champions du protestantisme, s'est confessé au Père jésuite, en a reçu l'absolution, et s'est fait conduire au poteau par lui, après avoir accepté l'assistance et partagé les prières de l'aumônier protestant ; deux précautions valent mieux qu'une. Il semblerait que ce vieux malandrin se fût inspiré du célèbre dilemme de Pascal, et surtout de cette idée qu'il ne fallait point se mettre mal avec le Dieu des Français, qui l'emporte en ce moment.

On m'a même affirmé que, malgré son incontestable supériorité de caractère, Rainandriamanpandry aurait cédé lui aussi à ce sentiment d'utilitarisme suprême, mais je ne suis point en mesure de me prononcer sur ce point obscur de l'histoire d'une crise ministérielle à Tananarive, – où le terrain est tellement escarpé que, quand un ministre tombe, il n'y a plus qu'à l'enterrer.

Il n'a guère été fait exception à cette règle que pour le ministre Rainitsimbazafi, qui d'ailleurs n'était guère qu'un vieux rouage et dont la participation aux faits insurrectionnels n'était pas aussi nettement démontrée que pour ses collègues : sa démission fut acceptée et on lui laissa non seulement la vie, mais même la liberté ; c'est la première fois qu'un homme d'État de Madagascar a été l'objet d'une mesure aussi humiliante.

*

Les Hovas avaient, à quelques lieues de Tananarive, une ville sainte : la cité d'Ambohimanga, sanctuaire réputé inviolable et dissimulé derrière un rideau de grands arbres au sommet d'un piton escarpé ; un haut fonctionnaire, homme d'esprit, qui a l'un des premiers visité la ville sainte, a eu l'amabilité de m'adresser à ce sujet une lettre intéressante dont j'extrais les passages que voici :

« N'allez pas vous figurer des merveilles d'art, des palais comme au Cambodge ou des sanctuaires comme en Égypte ou en Syrie ; tout est simple en ce pays, vous le savez, et s'il y a quelque chose d'instructif, c'est la disproportion entre les misérables monuments d'argile et de bois, et l'effroi mystérieux dont ils sont entourés. Au surplus, sans vous faire languir, je vais vous raconter mes impressions par le menu.

« Je passe la monotone équipée en filanzane, à travers les plateaux rouges d'Imerina. Ambohimanga, comme il sied à une ville sainte, est invisible de loin – où respecte-t-on ce qu'on voit tous les jours ? – elle est dissimulée derrière un épais rideau de vieux arbres, à la crête d'un des seuls mamelons boisés qui émergent de cette partie du plateau central : sans aucun doute la sainteté du lieu a seule arrêté le déboisement.

....

« Comme tous ses congénères, le rova est un ensemble de vieilles masures en bois, noires, mesquines et sales, entourées d'une palissade en bois : mais ce qui le distingue tout d'abord, c'est qu'il est bâti à la pointe d'un rocher et que la palissade est précédée d'une épaisse muraille de 3 à 4 mètres de haut. De l'avis de mes compagnons de route, quelques hommes déterminés, bien approvisionnés et bien armés, y seraient dans une position inexpugnable. Je serais bien surpris si dans quelques mois deux ou trois braves canons français – de bonnes pièces de 220 – n'allongeaient pas leurs gueules menaçantes et respectables sur ces remparts sacrés.

« Car tout est sacré à Ambohimanga : la ville, le rova, les remparts, les tombeaux des anciens rois, leurs cases religieusement conservées, et même deux misérables petits bassins, où croupit une eau noirâtre, dans lesquels la Reine seule a le droit de pêcher. Que peut-on bien y pêcher, grand Dieu, qu'on n'y ait mis un quart d'heure avant, et qui soit encore vivant ?

« Je ne m'arrêterai pas à vous décrire toutes les soi-disant curiosités qu'on nous a montrées, depuis les tombeaux d'Andrianampoinimerina, de Ranavalo la sanglante et d'Andrianatsimitovinaminandriandehibé (le prince qui n'a pas son pareil entre les grands princes) – un bien grand roi si ses actions répondent à l'ampleur de son nom, – jusqu'à la case en bois du premier de ces monarques, conservée religieusement dans sa saleté originelle. Le seuil de cette case est « fady » : les simples mortels doivent l'enjamber sans y poser un pied sacrilège ; dès l'entrée, une âcre fumée vous prend à la gorge, et l'on distingue à grand'peine sur une natte sordide une horrible vieille qui nuit et jour entretient le feu sacré : c'est la vestale de l'endroit.

« Les légendes du lieu sont en général stupides, comme le fatras indigeste d'événements merveilleux que les indigènes de l'Imerina appellent pompeusement « Histoire » de leur pays. Une seule est un peu amusante ; c'est celle des arbres géants dont les racines sont emprisonnées dans les murs de l'enceinte : on raconte que les Sakalaves, ces audacieux ennemis des Hovas, étaient venus un jour camper jusque sous les murailles de la citadelle sacrée. Dans la joie du triomphe anticipé, ils s'étaient, suivant la coutume malgache, approprié tous les bœufs du village pour festoyer largement. Mais cette gourmandise devait les perdre, car le Dieu des Hovas veillait ; et les guerriers de l'Ouest ayant osé porter une main sacrilège sur les feuilles des arbres sacrés furent immédiatement frappés de la lèpre.

« Je n'ai pas demandé le nom de ces arbres : il n'y a rien de plus navrant, n'est-ce pas ? que de voir la lourde main de la science s'abattre sur la fleur délicate des légendes.

....

« Toutes les habitations sont bâties sur le même modèle, et comme autrefois chaque objet y a sa place rigoureusement déterminée par l'orientation, depuis le mortier à riz jusqu'au poulailler, depuis la tête du lit jusqu'au siège de l'hôte. Il n'est donc pas besoin d'un grand effort d'imagination pour se représenter la vie patriarcale qu'on y pouvait mener « au grand siècle ». Vie simple ! temps heureux, où l'alcool des vahazas n'avait pas encore franchi les sombres forêts qui défendent l'accès des plateaux de l'Émyrne, où les princesses de sang royal ne se mettaient pas à la torture pour emprisonner leurs pieds déformés par la marche dans d'étroits souliers de satin ; où les « mpisikidy » jetaient des sorts en toute liberté sans crainte des missionnaires : où, sans juges ni lois, chacun vivait en paix du fruit de ses rapines. »

ANNEXE II

NOTE SUR LES GISEMENTS AURIFÈRES À MADAGASCAR

Par L. MEURS et L. BOUSSAND.

Avant l'occupation définitive de Madagascar, l'on ne possédait sur les richesses minières de l'île que des renseignements très vagues. De nombreux explorateurs sillonnaient bien depuis longtemps le sol vierge, rapportant des documents géographiques considérables et des collections précieuses, mais le manque de connaissances spéciales, les difficultés que l'on éprouvait dès qu'il s'agissait d'aborder la question des mines – de l'importance de laquelle l'ex-premier ministre s'était rendu un compte exact, – n'avaient permis à aucun de se former une opinion tablant sur des faits et des constatations personnelles.

Seul, quelques années avant la guerre, un ingénieur, M. Daléas, avait pu prospecter librement la région Est comprise entre Tananarive et Ambosika. Le rapport de M. Daléas n'ayant pas été publié, le public devait s'en tenir aux présomptions vagues des voyageurs.

Les renseignements étaient généralement favorables. L'on s'accordait à voir en Madagascar un pays minier de premier ordre où l'on devait provoquer un mouvement énorme dès que la conquête le permettrait. Ne parlait-on pas d'un nouveau Transvaal ! Certaines personnes même ne voyaient-elles pas déjà dans les formations aurifères de Madagascar le prolongement des reefs de l'Afrique du Sud !

Dès que l'occupation fut définitive, de nombreux prospecteur se précipitèrent et se répandirent un peu partout. Plusieurs furent assassinés, les autres rentrèrent à Tananarive après une prospection rapide généralement peu concluante. Alors commença une longue période d'inaction – l'insurrection menaçant la ville même, – durant laquelle les ressources s'épuisèrent et le découragement vint. Chacun ne songea bientôt plus qu'à quitter le sol peu accueillant où nul n'avait encore rencontré le coup de fortune qui met du vertige dans les têtes et provoque les exodes en masse vers les contrées les plus inhospitalières.

À cette période d'affaissement correspond naturellement un courant d'opinion pessimiste. Plus rien ! De l'or un peu partout, il est vrai, mais d'affaire sérieuse nulle part. Pas de filons, pas de criques à teneurs considérables, une moyenne générale peu élevée qui n'enthousiasme pas. Et les prospecteurs, sorte de joueurs dont l'imagination demande à être constamment surexcitée, s'en vont.

Survient le général Gallieni, et bientôt grâce à ses qualités bien connues et appréciées de militaire et d'administrateur, grâce également à l'esprit d'initiative, à la bienveillance qu'il apporte à encourager et faciliter les efforts de tous, les quelques prospecteurs tenaces qui restent encore peuvent se remettre en route : et les travaux vont enfin permettre de se rendre un compte à peu près exact de la valeur des richesses minières de Madagascar.

Sachant combien il est dangereux d'émettre sur un pays une opinion bâtie sur l'étude d'une seule région localisée – et c'est malheureusement ce qui jusqu'à ce jour a uniquement été fait, et d'où proviennent les divergences de vues et les contradictions dans les jugements énoncés, – nos prospections furent désignées en vue d'arriver non pas seulement à la connaissance d'une formation reconnue et déterminée, mais à l'estimation des ressources minières de l'île en général.

C'est ainsi que successivement furent étudiés : les formations du Betsiléo que nous pûmes suivre en pays Ban et Antana-

la, celles de l'Est, particulièrement intéressantes dans les régions de Tsinjoarivo et Ambosika ; les gisements de l'Ouest, depuis le Mahajilo jusqu'au Manambolo, enfin ceux du Nord jusqu'à hauteur de Vohémar et Loky.

Région Sud-Betsiléo. – Ces territoires miniers du Betsiléo, dont la réputation attira tout d'abord les premiers prospecteurs, se recommandent par des avantages exceptionnels : salubrité parfaite, main-d'œuvre, eau et bois en abondance. Les alluvions aurifères sont uniquement constituées par des alluvions anciennes de vallées, les zones riches se trouvant aux points où les cours d'eau recoupent des venues éruptives de roches amphiboliques minéralisées à très faibles teneurs.

Cette formation comprend toute la série des gisements situés entre Ambohimandroso et Ambohimanga, parmi lesquels nous citerons ceux si connus d'Itaolana, Ivohibe, Tambelo, Ambohimalaza, etc.

Les teneurs assez élevées de ces alluvions, la multiplicité des vallées minéralisées, les facilités d'une exploitation n'exigeant qu'un matériel des plus restreints (sluices) – car en aucun cas nos grandes méthodes d'exploitation : désagrégation hydraulique, cyanuration, etc., ne seront de mise, vu l'exiguïté des quantités à exploiter, – permettront l'établissement de très nombreuses affaires qui, *économiquement menées* et n'ayant qu'un *capital peu élevé* à rémunérer, donneront certainement d'excellents résultats.

Région Est. – Tout autres sont les gisements qui s'étendent sur près de cent kilomètres depuis Ambosika jusqu'à Ambohimahavony, ou mieux jusqu'aux sources de l'Ikopa. Les gneiss et les roches amphiboliques font place aux micaschistes et chloritochistes avec venues interstratifiées de quartz blanc, grenu, se désagrégeant facilement. Ces venues quartzeuses atteignent parfois des puissances considérables, deux cent cinquante mètres à Analalava, plus de quatre cents mètres à Tiaka ; elles sont presque stériles ; cependant nous avons rencontré parfois des teneurs d'environ un gramme d'or à la tonne.

Les alluvions anciennes des plateaux dominent avec des teneurs généralement plus faibles que dans le Sud ; mais les cubes à exploiter sont considérables et pourraient motiver des installations perfectionnées.

L'eau et le bois sur place permettront, par le groupement de concessions contiguës, l'établissement à peu de frais de vastes exploitations pouvant rémunérer des capitaux sérieux.

Tels sont les gisements de Tsinsoarivo, Sarobaratra, les fameuses mines de Raïnilaiarivony, Ambohimahavony, Sahatorendrika, Tandrokazo, Ambatomeraty, Andranofito, etc.

Région Ouest. – Sakeny, Betsiriry, Manandazza, Ankavandra. – L'on a fait et l'on fait encore beaucoup de bruit à Madagascar, ou plutôt à Tananarive, autour des gisements aurifères de l'Ouest, gisements situés en pays sakalave et notamment dans les régions du Sakeny, Betsiriry, Manandazza, etc. Nous avons pu visiter les districts de Manandazza et Ankavandra, où les Malgaches plaçaient auparavant des gisements d'une richesse extraordinaire. Deux points, Rafiatokona et Lazao, remarquables par des alluvions récentes, riches et des venues dioritiques à veinules quartzeuses aurifères, méritent une étude sérieuse et pourraient peut-être donner lieu à des exploitations avantageuses. Partout ailleurs, l'exiguïté des formations, leurs faibles teneurs, ne permettent pas d'augurer un développement minier important. Nous souhaitons qu'il n'en soit pas de même du Betsiriry, sans toutefois oser trop l'espérer. Nous avons en effet longé pendant plusieurs jours le fleuve Mahajilo à gauche duquel s'étend cette région et elle nous a semblé offrir, si toutefois elle possède des gisements intéressants, des obstacles difficilement surmontables à toute exploitation méthodique par des procédés européens. Une insalubrité terrible, un manque absolu de main-d'œuvre, des moyens d'accès presque nuls – les fleuves de la côte ouest ne pouvant être remontés en pirogue que jusqu'au pied des hauts plateaux, – ce sont là des éléments d'insuccès contre lesquels ne peuvent lutter que des gisements

d'une richesse remarquable et comme il n'en a malheureusement point encore été rencontré à Madagascar.

Région Nord. – Concession Suberbie. Mahajamba. – Extrême Nord. – Reste la zone nord de l'île, qui comprend d'un côté la concession Suberbie, de l'autre les régions aurifères du bassin de la Mahajamba et de l'extrême Nord.

Concession Suberbie. – Les vastes territoires de la concession Suberbie offrent de très nombreux points minéralisés, dont quelques-uns exceptionnellement riches. Chacun de ces points – le plus souvent très éloignés les uns des autres – constitue un centre d'exploitation spécial. L'affaire d'ensemble se présente donc comme un bloc d'excellentes petites affaires complètement indépendantes, dont la mise en œuvre économique, par simples « sluices », c'est-à-dire avec un matériel à créer sur place, peu coûteux et d'une installation facile, permettrait la rémunération d'un capital même considérable.

Et là se retrouve le coté particulièrement intéressant des gisements de l'île entière, qui est de présenter presque toujours un cube d'alluvions riches, faciles à exploiter à très peu de frais – c'est-à-dire en exposant un capital restreint avec un minimum de risques, – et susceptibles de donner tout d'abord des bénéfices suffisants pour l'étude approfondie – qui, en aucun point, n'a encore été faite – soit des filons quartzeux, soit des venues amphiboliques aurifères.

En tant que territoire minier, la concession Suberbie garde, en somme, une valeur incontestable. Elle a malheureusement contre elle l'insalubrité du pays, la pénurie de la main-d'œuvre, les frais d'un outillage disproportionné avec les conditions apparentes de l'exploitation que comporte la nature des gisements et, par-dessus tout, la charge d'un capital formidable.

Extrême Nord. – L'extrême Nord de l'île, presque inconnu jusqu'à ce jour et qui n'a guère été révélé que par les itinéraires très complets de M. Meurs, semble s'annoncer comme la région à tous points de vue la plus intéressante.

La forêt y acquiert une ampleur remarquable, les essences à caoutchouc, les bois précieux abondent ; le café, le cacaoyer, le coprah, le tabac, qui partout ailleurs végètent et ne donnent que des mécomptes, réussissent merveilleusement. Enfin les formations aurifères y revêtent un caractère particulièrement intéressant.

De grosses formations de graviers cimentés y ont été rencontrées, ainsi que des conglomérats en véritables reefs, pauvres, il est vrai, dans les zones reconnues, mais dont l'étude devra être poursuivie attentivement.

Conclusion. – La situation minière de l'île peut donc se résumer ainsi :

Jusqu'à ce jour aucun filon, aucune formation en roches susceptible d'être exploitée, mais un peu partout des alluvions à teneurs suffisamment élevées.

Dans le Betsileo et une grande partie de l'Imerina, de *très nombreuses petites affaires* qui, avec des *capitaux restreints*, un matériel peu onéreux, une *grande économie* dans les frais généraux, devront donner immédiatement d'excellents résultats et apporter de suite un contingent énorme à la colonisation dans les hauts plateaux.

Dans l'Est, des gisements copieux, assurant, *par groupements*, des exploitations abondantes, faciles, qui permettront d'amortir des *capitaux relativement élevés*.

Dans l'Ouest, à part les deux concessions citées plus haut, des gisements d'une exploitabilité encore problématique et dont la mise en œuvre, dans tous les cas, présentera des difficultés presque insurmontables.

Dans le bassin de la Manajamba, des alluvions riches, mais situées dans une région exceptionnellement malsaine, sans voie d'accès, inexploitables par conséquent avant de nombreuses années. Il faut actuellement considérer ces gisements, ainsi que ceux de la région Ouest, comme une *réserve considérable pour*

l'avenir, alors que le développement de la colonie, et des efforts encouragés par l'appât des ressources à mettre au jour, permettront d'envisager sans trop de craintes la solution pratique de gros problèmes de pénétration facile et de main-d'œuvre économique.

Enfin, dans l'extrême Nord des formations toutes spéciales offrant des cubes considérables et qui, jointes aux ressources agricoles, forestières et autres de cette partie de l'île plus particulièrement favorisée, permettent de lui prédire un essor rapide et brillant.

En somme, si notre nouvelle colonie n'est en rien un pays analogue à ces Eldorados, Californie, Australie, Transvaal, dont les richesses fabuleuses suffirent à mettre en marche des millions d'êtres, il est incontestable cependant qu'elle possède des richesses effectives susceptibles de concourir activement à la colonisation rapide du pays. Madagascar sera, à ce point de vue même, une pépinière d'excellentes *petites affaires*. Des quantités considérables de *petits gisements* exploités *économiquement* par un *petit capital*, donneront les meilleurs résultats. N'allons point y chercher la grosse affaire d'or qui lance sur les marchés de Paris ou de Londres des actions par millions de livres ; elle y sera trop rare et nous risquerions de ne l'y point trouver.

Ce genre d'affaires est-il, du reste, bien nécessaire à un pays, à une colonie surtout ? Ne vaut-il pas mieux de nombreuses petites fortunes acquises en exploitant de modestes affaires sûrement rémunératrices ? La création dans la Métropole de petites sociétés ou groupes multiples n'est-il pas préférable au point de vue de l'essor de la colonie ? Nous le croyons et nous gardons la conviction qu'avec une administration prudente et sage, soucieuse d'attirer et de garder le colon en lui facilitant sa tâche, en lui évitant, au début de ses efforts, les impôts trop lourds et trop immédiats, en sachant attendre avant d'appliquer trop rigoureusement des lois trop dures, la richesse minière

demeure l’élément essentiel du développement rapide et certain de la colonisation à Madagascar.

L. MEURS ET L. BOUSSAND.

ANNEXE III

NOTE SUR LA PRODUCTION AGRICOLE ET FORESTIÈRE

Par L. MEURS et L. BOUSSAND.

Les ressources minières, si intéressantes qu'elles puissent être, ne suffisent pas à assurer une prospérité durable. La véritable richesse d'un pays réside dans son sol plutôt que dans son sous-sol. Que seraient aujourd'hui la Californie et l'Australie si à côté de leurs gisements prodigieux, qui suffirent tout d'abord à attirer des populations entières, ces régions n'avaient offert des ressources agricoles telles que leur mise en valeur les place au nombre des pays les plus riches et les plus prospères ?

Une mine s'épuise vite, la fertilité d'un sol demeure.

L'avenir agricole de notre nouvelle colonie répond-il à son avenir minier ? Nous le croyons. De même que nous sommes convaincus que les mécomptes que l'on a eu à enregistrer sont dus uniquement à une étude insuffisante ou mal dirigée des conditions géologiques et climatériques de l'île. – Madagascar offre en effet, au point de vue du climat et du sol, deux zones bien distinctes : la zone côtière, chaude et humide, où la plupart des cultures tropicales pourront être entreprises, et la zone centrale, plutôt froide, qui leur est absolument contraire, mais où, par contre, tous les fruits, légumes et graines d'Europe se trouvent fort bien.

À Madagascar, comme partout ailleurs, certaines régions sont plus ou moins favorables à certains produits spéciaux : n'allons donc point, soucieux avant tout de nos propres com-

modités – voisinage agréable, proximité d'un centre, salubrité parfaite, – cultiver au sud ce qui réussit au nord et réciproquement. De trop nombreux exemples attestent déjà que les mécomptes sont, en ce cas, aussi rapides que cruels.

Ressources agricoles. – Plateau central. – La question du café à Madagascar a soulevé et soulève encore autant de controverses que la question de l'or. – Notre nouvelle colonie est-elle oui ou non une terre propice à cette culture si intéressante ? Nous répondrons très catégoriquement « OUI » pour certaines parties des côtes et l'ensemble de l'extrême nord ; « NON » pour toute la zone des hauts plateaux.

Quels sont les caractères principaux de terrains éminemment favorables à la culture du caféier ? Au Brésil et au Mexique, on distingue deux terres principales, « la terra roxa » – la plus estimée – et la « terra massape ». Toutes les deux sont friables, légères, perméables à une grande profondeur ; aussi le pivot principal de la plante peut-il se développer librement sans risque d'être arrêté par un obstacle, ce qui, infailliblement, provoque le dépérissement et la mort du sujet. – De plus, les exploitations sont presque toujours, au Brésil du moins, situées en forêt, c'est-à-dire merveilleusement abritées du vent, grand ennemi de ce genre de plantations.

Or les hauts plateaux de Madagascar sont entièrement constitués par une argile rouge, compacte, très dure, absolument imperméable. Pour remédier à cela on emploie un mode de culture spécial : des trous immenses, dépassant souvent un mètre cube, sont creusés. Après un long aérage de six mois, parfois un an, on mélange un tiers environ de la terre retirée à deux tiers de fumier, cendre, humus de rizières, etc., et l'on repique le jeune plant dans le trou ainsi préparé.

C'est en somme une véritable culture en pots ! Mais en pots que l'on ne peut changer au fur et à mesure de la croissance de la plante, en pots qui rapidement deviennent trop étroits et dans lesquels, au bout de peu d'années, le caféier s'étiole et meurt après avoir, par la vigueur des débuts, donné les meil-

leures espérances, résisté même victorieusement aux premières atteintes de l'Hemileia vastatrix.

De plus les plateaux dénudés de la zone centrale n'offrent aucun obstacle aux vents violents et froids qui les balayent presque constamment et causent les plus grands dommages aux jeunes plantations. Le caféier demande, avant tout, à être très soigneusement abrité. Les indigènes l'avaient si bien compris qu'ils n'essayaient cette culture qu'autour de leurs villages et dans les larges fossés qui les défendent.

C'est ainsi que l'on peut remarquer un peu partout et à Tananarive même, à l'entour des maisons, des caféiers de telle venue, chargés de fruits. De là à conclure, pour le voyageur, que sol et climat étaient favorables à ce genre de culture, il n'y avait qu'un pas et il fut souvent franchi.

L'expérience a du reste été faite. L'essai entrepris à Ivato, près de Tananarive, où d'une vaste plantation il reste à peine aujourd'hui quelques vestiges malingres, est concluant. Nous avons pu voir d'autre part, dans le Betsileo, quelques cultures entreprises depuis quelques années soit par des indigènes, soit par des Européens : toutes nous ont paru en voie de dépérissement. Les cultures tropicales, en général, n'ont, croyons-nous, aucune chance d'avenir dans les hauts plateaux. Par contre, tous les arbres fruitiers et les légumes d'Europe y réussissent fort bien. Nous avons pu voir à Antsirabé des essais de blé très satisfaisants, laissant prévoir la possibilité, avec des chaulages préalables, de produire nos diverses céréales. Le tabac, l'embrevade – dont on nourrit le ver à soie, – le mûrier, pourront être encore utilement cultivés.

Côte Est. – Le café Liberia donne des résultats excellents sur la côte Est jusqu'à Fort-Dauphin, spécialement dans les endroits où les eaux fluviales ont accumulé des couches suffisantes d'humus. Le liberia est un arbuste vigoureux et très productif. Il donne un produit de qualité inférieure, mais le bas prix auquel il s'écoule est en partie compensé par le surplus de la production.

La canne à sucre, le cacaoyer, la vanille, y seront utilement exploités. – Le giroflier donne de bons résultats, notamment à Sainte-Marie. Les cultures à recommander plus spécialement, surtout dans certaines parties humides et fertiles des districts de Mahanoro et Mananjary, seraient le cacao, la vanille et le caoutchouc à feuille de manioc.

Sud. – Une des principales richesses de cette région résidait, il y a quelques années, dans les forêts d'euphorbes à caoutchouc situées entre Fort-Dauphin et Tullear. – Cette contrée a été explorée par un ingénieur de nos amis, M. Réchniewski, puis par M. Chapotte, inspecteur du service forestier.

D'euphorbes il n'en existe plus : les indigènes ont tout détruit, coupant les plants pour en extraire plus rapidement le précieux suc. – Mais l'on songe à reconstituer cette abondante source de revenus, et nous croyons qu'il y aura en ce sens de très intéressantes exploitations à créer et sans grands frais et sans aléas, l'euphorbe se trouvant là dans son terrain de production spontanée.

Nord. – L'extrême nord de l'île, hier encore complètement ignoré, nous semble être à tous les points de vue appelé à concentrer les plus nombreux efforts de la colonisation européenne.

Il résulte tout d'abord des conditions géographiques mêmes du pays, des avantages énormes pour les futures exploitations. La côte Nord-Ouest de Majunga à Diego-Suarez, extrêmement découpée, offre une série de baies profondes qui sont de merveilleux ports naturels. Chacune de ces baies reçoit de nombreux cours d'eau navigables, pour la plupart, très haut dans l'intérieur. – La Sofia, la Loza, la Sambirano, l'Ifasy, la Mahavany, peuvent être remontés en pirogue à deux et trois jours de marche de la côte. – Je ne cite que les principaux. – Quoi de plus précieux pour une entreprise quelconque que les voies naturelles permettant les transports les plus économiques ?

D’autre part, sur la côte Nord-Est, Loky, Vohemar, Maroantsetra – ce dernier au fond de la baie d’Antongil – sont des ports suffisamment sûrs. – Nous ne parlons pas de Diego-Suarez, un peu en dehors de cette zone spéciale. – Depuis Loky jusqu’à Antalah, toutes les cultures tropicales peuvent être entreprises avec chances de réussite. – Le café se trouve très bien de ces terres sablonneuses et M. Meurs a rencontré maintes fois des caféeries de plusieurs centaines de pieds d’arabica, datant de 15 à 16 ans et très productives encore.

Nous croyons cependant que la culture à recommander dans cette région est plutôt celle du coprah : le cocotier, dont les frais de culture sont les plus réduits, ne demande plus aucun entretien à partir de la troisième année ; il commence à rapporter à cinq ans, et à sept peut donner un produit brut de 2 fr. 50 à 3 francs par arbre. Cette exploitation est l’une de celles qui comportent le moins d’aléas ; aussi les Anglais ont-ils couvert de plantations de ce genre toutes les îles sablonneuses à proximité de Maurice. Aux Seychelles, l’exploitation du coprah fait la fortune de tout l’archipel. Le seul inconvénient de ce genre d’affaires est la lenteur de la production, laquelle, très tardive, nécessite au moins cinq années d’attente. Le colon désireux de tirer de sa ferme un produit plus immédiat pourra joindre à cela quelques plantations de vanille et de café rapportant dès la troisième année.

Nous arrivons maintenant à la région que nous considérons comme la plus intéressante au point de vue des cultures tropicales, celle dont nous ne saurions trop recommander l’étude attentive aux colons désireux de fonder à Madagascar des exploitations agricoles, c’est-à-dire à la zone forestière qui s’étend des hauteurs de Befandriana jusqu’au fleuve Mahavany, au nord de Nossi-Bé.

M. Meurs a rencontré là, au contact des terrains éruptifs du massif central et des formations sédimentaires inférieures (grès et calcaires), à une altitude variant de 200 à 400 mètres, une

série de vallées sensiblement parallèles à la côte et d'une surprenante fertilité. La forêt y acquiert une prodigieuse ampleur; le sous-bois qui, partout ailleurs dans l'île, forme un inextricable fourré où l'on ne peut se faire jour que la hache à la main, disparaît complètement, étouffé sous une futaie de plus de trente mètres de hauteur.

Le sol friable, perméable, chargé d'humus, est d'une fécondité étonnante. La canne à sucre atteint dix centimètres de diamètre, le manioc y devient un arbre haut de cinq mètres, le tabac offre des feuilles de plus d'un mètre de longueur. Le café, le cacaoyer y poussent avec une vigueur remarquable et donnent de superbes résultats.

Enfin, comme nous allons le voir au cours de l'étude industrielle de ces forêts, la main-d'œuvre est abondante et le climat suffisamment salubre.

Forêts. – La zone boisée qui s'étend de la baie d'Antongil à la montagne d'Ambu, et principalement la partie envisagée ci-dessus, nous paraît être, dans l'île, la seule méritant une étude approfondie en vue d'une exploitation méthodique. Partout ailleurs – excepté peut-être dans le Mavohazo et le Manerinerina, au-dessous de la baie de Baly, contrées mal connues encore et que l'on dit boisées, – la forêt ne peut offrir qu'un intérêt d'industrie locale limitée aux seuls besoins du pays, étant donnés son éloignement de la mer et l'absence totale de moyens de transports fluviaux. Tant à l'est qu'à l'ouest du plateau central, la forêt se réduit à une longue bande large de dix à vingt kilomètres, rarement plus. Aussi les indigènes en ont-ils depuis longtemps exploité à fond les produits les plus intéressants, caoutchouc, gomme, copal, etc., dont les essences productives ont été presque totalement détruites.

Tout autre est l'immense massif forestier de l'extrême Nord. De vastes étendues, encore absolument vierges, présentent un intérêt considérable non seulement au point de vue des bois précieux, mais surtout par l'abondance et la variété des essences à caoutchouc.

Voici, du reste, à ce sujet quelques notes prises sur place par M. Meurs :

Essences principales. – Une étude rapide nous a permis de déterminer une grande quantité d'essences à latex utilisable. Les principales sont :

Le *Barabanja*, dont nous avons reconnu trois espèces et qui se rencontre le plus souvent par groupes de 3 et 4 arbres et même davantage. Cet arbre donne un latex très estimé.

Le *Lonzy*, l'*Ampalibe* atteignent des proportions remarquables, 3 et 4 mètres de circonférence et jusqu'à 25 et 30 mètres de futaie. Leur latex est très abondant ; on rencontre des arbres en produisant 8 et 10 litres. C'est là une exception, mais l'on pourrait certainement, sans nuire à leur conservation, tabler sur un produit moyen de 1 litre 1/2 à 2 litres par arbre.

Le *Vinantana* produit un latex très foncé, presque noir, dont le caoutchouc a une élasticité remarquable.

Les feuilles du *Vongo* et du *Mandraboka* renferment un lait abondant. Le bois, qui est imputrescible, sert à la construction des pirogues.

Les nombreuses variétés de lianes à caoutchouc, que les indigènes désignent sous le nom générique de *Dityvaha*, sont très abondantes et produisent un caoutchouc excellent, entre autres celui connu dans l'industrie sous le nom de caoutchouc rose de Madagascar, qui se prête merveilleusement à la fabrication des objets moulés. Aussi est-il particulièrement recherché des fabricants de jouets et d'articles de chirurgie, pour lesquels est presque indispensable cette gomme qu'il est difficile, assure-t-on, de se procurer ailleurs qu'à Madagascar.

Il existe une autre variété de lianes, connue sous le nom de *Robangy*. Les indigènes ne l'ont jamais exploitée, ignorant le moyen de faire coaguler le latex.

Cette forêt a été un peu exploitée par les indigènes aux environs des villages situés dans les vallées de l'Ifasy, de la Rame-

na et du Sambirano ; mais ils n'ont réellement causé quelque dommage que dans un rayon de 5 ou 6 kilomètres autour des principaux centres.

On peut estimer la densité du boisement à raison de 400 arbres à l'hectare, sur lesquels nous avons constaté en moyenne 1/20 d'essences à caoutchouc, en laissant complètement en dehors de cette estimation toutes les lianes, dont les produits sont cependant tout particulièrement estimés et dont la production est susceptible de s'élever à un quart de celle des arbres en question.

Il est également à noter que l'exploitation indigène n'a porté jusqu'à ce jour que sur les essences à latex abondant et coagulant facilement. Mais il est à supposer qu'il existe d'autres variétés analogues au Robangy déjà cité, inutilisé par suite des difficultés de traitement, et dont une exploitation méthodique pourra tirer un excellent parti.

Autres essences. – L'essence principale est le Tontorna, dont la feuille ressemble à celle du manguier. Son bois est blanc, assez léger et se prêterait à tous les usages auxquels est employé le bois de peuplier. Il conviendrait également au boisage des travaux de mines. Il offrirait donc à ce point de vue un intérêt particulier pour le Transvaal, obligé de tirer d'Europe tous les bois qui lui sont nécessaires. Le Tontorna est remarquable par les dimensions qu'il atteint. Nous en avons mesuré de 6, 8 et 10 mètres de circonférence, avec 30 et 35 mètres de hauteur.

Le *Hazovola*, joli bois d'ébénisterie, le bois de rose, l'ébénier, le palissandre et bien d'autres essences pourraient être exploités avantageusement en raison d'abord de leur valeur et des facilités des transports fluviaux.

Main-d'œuvre. – La main-d'œuvre peut être fournie par les Antakara, tribu très nombreuse, qui, longtemps avant l'occupation, avait accepté notre protectorat ; par les Sakalaves, commandés par Tsi-Aras, qui, depuis longtemps aussi, reconnaît notre souveraineté : enfin par les Tsimihety, peuple doux et

travailleur habitant la forêt et ne demandant qu'à travailler pour le compte d'Européens, comme nous avons pu nous en assurer dans les nombreux kabarys au cours desquels nous avons eu maintes fois l'occasion de nous entretenir avec eux de ce sujet si capital de la main-d'œuvre.

Salubrité. – Ce qui distingue cette région des autres parties de l'île, c'est l'absence des marécages et des vallées plates tourbeuses qui caractérisent les hauts plateaux. C'est probablement à cela et au régime très tranché des saisons pluvieuses et sèches qu'il faut attribuer l'état de salubrité de ce pays, où nous avons pu voyager et même résider pendant plusieurs mois sans aucun inconvénient pour notre santé. D'autre part, nous avons pu constater ce fait remarquable que les indigènes n'y sont jamais atteints de fièvre comme dans le reste de l'île.

Élevage. – À côté de ces ressources déjà nombreuses, vient se placer naturellement l'industrie de l'élevage – que nous ne ferons qu'indiquer, – qui est destinée à jouer un rôle marqué dans le développement commercial de l'île.

Madagascar, par l'extrême abondance du bétail, par sa situation géographique, nous paraît devoir être, à brève échéance, appelée à pourvoir aux besoins, non seulement des îles voisines, Bourbon, Maurice, etc., mais de la plus grande partie de l'Afrique australe, pays de consommation sans cesse croissante

De fructueuses opérations pourront encore être tentées avec l'élevage du cheval et du mulet dans les hauts plateaux. Le climat, presque européen, du massif central, ses pâturages très étendus sinon très riches, les prix élevés qu'atteindront longtemps encore les produits permettent d'envisager favorablement des entreprises de ce genre.

Avenir des races. –Il nous reste encore, messieurs, pour que cette étude des ressources de Madagascar soit complète, à vous parler d'une richesse spéciale, pas assez connue, insuffisamment appréciée, destinée cependant à devenir l'un des facteurs les plus importants de la mise en œuvre immédiate du sol

malgache et de la pénétration des idées civilisatrices dans les parties les plus reculées de l'île.

Nous voulons parler de la race hova.

« Les Européens qui fréquentent les côtes de Madagascar auront de la peine à croire qu'au centre de l'île, à trente lieues de la mer, dans un pays jusqu'à présent inconnu qu'entourent des peuplades brutes et sauvages, il y a plus de lumière, plus d'industrie, une police plus active que sur les côtes. »

Ceci était écrit en 1777 par Mayeur, interprète de Beniowski, au retour d'un voyage à Tananarive.

Aujourd'hui comme au siècle dernier, la zone côtière est habitée par les mêmes populations d'êtres à peau noire et à cheveux crépus, tous probablement issus des primitifs Vazimbas, « les aborigènes, la vieille race d'avant la conquête hova[1] ». Et ces peuplades réfractaires à tout progrès – curieuse ceinture de barbarie autour d'une ébauche de civilisation – sont demeurées brutes et sauvages, tandis que le Hova, l'étranger d'origine malaise, le conquérant à peau jaune et aux cheveux plats, continuait à affirmer la supériorité de sa race, en affinant son esprit et en poliçant ses mœurs.

D'une intelligence vive, souple et déliée, d'esprit non créateur mais essentiellement imitateur, le peuple hova est susceptible de s'assimiler très vite et d'une façon très complète nos usages, nos coutumes, tous les raffinements de notre civilisation.

Avant dix ans, le Hova consommera couramment les produits les plus divers de notre industrie, et le commerce de la métropole trouvera au fur et à mesure du développement de cette race une source de débouchés toujours croissants.

---

1 E. Gauthier, *Ambohimanga, la ville sainte.*

Le Hova – quelque paradoxale que puisse paraître cette opinion – doit être considéré comme le véritable élément colonisateur des *hauts plateaux* et des *parties insuffisamment fécondes de l'île.*

Là ou l'Européen ne pourra s'établir, pour une cause quelconque – insuffisance de ressources, insalubrité, etc., – avec son tempérament de Chinois industrieux, travailleur, économe, prolifique, faisant du commerce en cultivant le sol, le Hova s'implantera et fondera une famille.

Le but à poursuivre nous paraît être la mise en œuvre méthodique par cette race intelligente de tous les points de l'île *inexploitables par l'Européen*, les peuplades de race noire, la plupart nomades et inassimilables, finissant par disparaître, absorbées par l'envahissement continu du Hova.

En somme, favoriser le développement progressif de cette race sera, en même temps, favoriser l'extension d'un débouché naturel pour nos produits métropolitains et l'accroissement d'une main-d'œuvre intelligente, que la nécessité de satisfaire à des besoins nouveaux obligera à travailler et à produire.

L. MEURS ET L. BOUSSAND.

Table des matières

Note sur l'édition

Le texte a été établi à partir de l'édition originale. Comme il manquait quelques pages dans l'exemplaire à ma disposition, je me suis tourné vers Jean-Marie de la Beaujardière, qui a créé et met à jour un site indispensable : *Encyclopédie de Madagascar et dictionnaire malgache* :

http://mondemalgache.org/bins/homePage

Il m'a aimablement fourni les pages manquantes et je l'en remercie vivement. Sans lui, vous n'auriez pas cet ouvrage devant les yeux.

L'ouvrage paru en 1898 ne comprenait pas le *Fragment des mémoires d'un explorateur* que j'ai ajouté en guise d'avant-propos après en avoir trouvé le texte dans une anthologie de Paul Acker, *Humour et humoristes* (1899). C'est un autoportrait en situation d'Étienne Grosclaude ainsi qu'un éclairage sur les circonstances de son départ.

À propos du texte toujours, je me suis permis de corriger deux graphies de noms propres : Ratsiniamanga en Ratsimamanga et Galliéni en Gallieni. Grosclaude, qui fait fréquemment ces erreurs (il en fait aussi d'autres, que je n'ai pas corrigées), a introduit la version correcte à une reprise pour le premier, et dans *Fragment des mémoires d'un explorateur* pour le second. L'argument m'a semblé suffisant.

La mise en page doit tout au travail du groupe *Ebooks libres et gratuits* (http://www.ebooksgratuits.com/) qui est un modèle du genre et sur le site duquel les volumes de la *Bibliothèque malgache électronique* sont disponibles. Je me suis contenté de modifier la « couverture » pour lui donner les caractéristiques d'une collection dont cet ouvrage constitue le quarante-huitième volume. Sa vocation est de rendre disponibles des textes appartenant à la culture et à l'histoire malgaches.

Vos suggestions et remarques sont bienvenues, à l'adresse : bibliothequemalgache@bibliothequemalgache.com.

Tous les renseignements sur la collection et les divers travaux de la maison d'édition, ainsi que les liens de téléchargements et les sites annexes se trouvent ici : www.bibliothequemalgache.com.

Pierre Maury, février 2009